This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Garnier

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME CINQUIÈME.

Première diviſion de la première claſſe, contenant les Voyages Imaginaires *romaneſques*.

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

1727

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
710446A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1934 L

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

Vairasse, Denis.

HISTOIRE
DES
SEVARAMBES,

PEUPLES qui habitent une partie du troisième continent, communément appellé *la terre australe :*

Contenant une relation du gouvernement, des mœurs, de la religion, & du langage de cette nation, inconnue jusqu'à présent aux peuples de l'Europe.

DRW

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

L'HISTOIRE des Sévarambes tient un rang distingué parmi les voyages imaginaires : le plan en est sagement conçu ; & cet ouvrage, qui réunit le triple avantage d'instruire, d'amuser, & d'intéresser, ne pouvoit manquer d'avoir un succès complet : en effet, on place l'histoire des Sévarambes parmi nos meilleurs romans philosophiques & moraux : il en a été fait plusieurs éditions, & on l'a traduit en plusieurs langues.

Le but de l'auteur a été de nous retracer dans les Sévarambes, un peuple de sages ; non qu'il ait imaginé des hommes différens des autres, & dépouillés de passions. La nature n'a rien

fait de particulier pour les Sévarambes : ils ſont nés avec le germe de tous les vices que nous apportons dans le monde ; mais ce germe, étouffé dans ſa naiſſance par la ſage diſpoſition des loix, ne peut prendre racine dans le cœur de ces peuples. C'eſt donc à la forme du gouvernement des Sévarambes qu'ils doivent leurs vertus ; & l'auteur, qui eſt le légiſlateur des peuples qu'il a créés, leur dicte des loix, dont l'effet eſt d'adoucir leurs mœurs, de diriger leurs paſſions, de manière à les contraindre à aimer la vertu, & à la pratiquer. On peut croire que cette forme de gouvernement eſt toute nouvelle, & contient des ſyſtême d'une politique biſarre & impraticable, en conſéquence qu'elle n'a pas trouvé par-tout des approbateurs. L'ouvrage en a contracté une ſorte de ſéchereſſe, dont l'auteur lui-même s'eſt apperçu, & qu'il a ſu corriger, en entremêlant ſes détails politiques de pluſieurs épiſodes très-intéreſſans.

L'article de la religion ſe ſent plus que les autres de la ſingularité des opinions de l'auteur, & lui a ſuſcité des traverſes. Non-ſeulement ſon ouvrage a été proſcrit en France, mais auſſi dans les autres royaumes de l'Europe, où on l'avoit fait connoître par la voie de la traduction. Cette réclamation générale a été moins excitée par le plan de la religion des Sévarambes, que par le tableau que l'auteur y oppoſe de la religion des Stroukarambes, peuples qui occupoient autrefois le pays des Sévarambes. Peut-être a-t-on cru voir quelque analogie entre l'impoſteur Stroukaras, & ce que nous avons de plus reſpectable : on a cru appercevoir quelque reſſemblance entre les miracles conſignés dans nos livres ſacrés, & les faux prodiges de ce chef de ſecte. Si l'auteur a eu cette coupable intention, & qu'il ſe ſoit permis des alluſions auſſi répréhenſibles, il a bien mérité les peines qui ont été la ſuite de ſon impru-

dente témérité ; nous obſervons même que ces hardieſſes, ſi propres à révolter ceux qui reſpectent la religion, n'apportent, d'ailleurs, aucun agrément à l'ouvrage, qu'elles y ſont hors-d'œuvre, & nous les avons ſupprimées, ſans craindre qu'aucun de nos lecteurs puiſſe les regretter.

Nous ne connoiſſons point l'auteur de l'hiſtoire des Sévarambes. On l'attribue, dans les mêlanges tirés d'une grande bibliothèque, à M. Alletz. Nous n'avons aucuns renſeignemens ſur cet auteur, & nous ignorons ſi c'eſt le même M. Alletz qui eſt auteur de l'hiſtoire des ſinges, & d'une multitude d'autres ouvrages, qui ſont tombés dans l'oubli.

INTRODUCTION

A L'HISTOIRE DES SÉVARAMBES.

CEUX qui ont lu la république de Platon, l'Eutopie de Thomas Morus, ou la nouvelle Atlantis du chancelier Bacon, qui ne ſont que des imaginations ingénieuſes de ces auteurs, croiront, peut-être, que les relations des pays nouvellement découverts, où l'on trouve quelque choſe de merveilleux, ſont de ce genre. Il ne faut point condamner la ſage précaution de ceux qui ne croient pas aiſément toutes choſes, pourvu que la modération la borne; mais ce ſeroit une auſſi grande obſtination de rejetter, ſans examen, ce qui paroît extraordinaire, qu'un manque de jugement, de recevoir pour véritables, tous les contes que l'on fait ſouvent des pays éloignés.

Mille exemples fameux confirment ce que l'on vient de dire; & pluſieurs choſes ont autrefois paſſé pour des vérités conſtantes, que les ſiècles ſuivans ont clairement découvert n'être que des menſonges ingénieux. Pluſieurs choſes ont auſſi paſſé long-

tems pour fabuleuſes, qui, dans la ſuite des tems, ſe ſont établies comme des vérités ſi conſtantes, que celui qui oſeroit les révoquer en doute, paſſeroit pour un ignorant, un ſtupide, & un ridicule.

Ne peut-on pas dire que ce fut par une craſſe ignorance, que Virgilius, évêque de Cologne, courut riſque de perdre la vie, pour avoir dit qu'il y avoit des antipodes; c'eſt avec auſſi peu de raiſon, que Chriſtophe Colomb paſſa pour un viſionnaire en Angleterre, puis en Portugal, lorſqu'il rapporta qu'il y avoit des terres vers les parties occidentales de l'occident. Ceux qui depuis ont fait le tour du monde, ont clairement vu que Virgilius avoit dit vrai; & la découverte de l'Amérique a juſtifié la relation de Colomb; de ſorte que l'on n'en doute pas aujourd'hui, non plus que des hiſtoires du Pérou, du Mexique, & de la Chine, que l'on prit d'abord pour des romans.

Ces pays éloignés, & pluſieurs autres qu'on a découverts depuis, ont été ignorés pendant pluſieurs ſiècles des peuples de l'Europe, & pour la plupart ne ſont encore guère bien connus. Nos voyageurs ſe contentent de voir ſeulement les par-

ties voiſines du rivage de la mer, où ils font leur négoce, & ne ſe ſoucient guère des lieux où leurs navires ne peuvent aller. Car, comme ce ſont preſque tous des gens de mer, qui voyagent par la ſeule vue de l'intérêt, ſouvent ils paſſent devant des îles, & même près des continens, ſans ſe ſoucier de les remarquer, ſi ce n'eſt qu'autant qu'il leur eſt néceſſaire de les éviter. De-là vient que généralement toutes les lumières que nous avons ſur ces terres, ſont dues au haſard; n'y ayant preſque perſonne qui ait la curioſité, ou les moyens néceſſaires pour faire de ces longs voyages, ſans autre deſſein, que celui de découvrir des pays inconnus, & de ſe rendre capable d'en faire de bonnes & de fidelles relations.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'une heureuſe paix donnât aux princes le loiſir de s'occuper de pareilles découvertes, & de faire travailler à une choſe ſi louable & ſi utile, par laquelle ils pourroient, ſans une grande dépenſe, procurer un bien ineſtimable au monde, faire honneur à leur patrie, & s'acquérir une gloire immortelle. En effet, s'ils vouloient employer une partie de leur ſuperflu, à l'entretien de quelques gens ha-

biles & bons obſervateurs, & les envoyer ſur les lieux, pour y obſerver toutes les choſes dignes de remarques, & pour en faire des relations fidelles, ils acquerroient une gloire ſolide, qui rendroit leur mémoire recommandable à la poſtérité, qui, peut-être même, ſeroit accompagnée de beaucoup d'autres avantages, capables de récompenſer, avec uſure, la dépenſe qu'ils auroient faite dans une ſi louable entrepriſe. Il ne faut point douter que les relations que feroient des gens deſtinés à cela, & qui auroient été élevés à l'étude des ſciences & des mathématiques, ne fuſſent beaucoup plus exactes que celles des marchands & des matelots, la plupart gens ignorans, qui n'ont ni le tems, ni la commodité de faire ces remarques, & qui, communément, demeurent long-tems dans des pays, ſans obſerver autre choſe que ce qui regarde leur trafic.

C'eſt ce qui paroît principalement dans la conduite des Hollandois; ils ont beaucoup de terres dans les indes orientales; ils voyagent encore en mille autres endroits, où leur négoce les appelle; & cependant nous n'avons que quelques relations courtes & imparfaites des pays mêmes où ils ſont

établis, où proche desquels leurs vaisseaux passent tous les jours. Les îles de la Sonde, & sur-tout celle de Bornéo, qu'on décrit dans les cartes, comme l'une des plus grandes du monde, & qui est sur le chemin de Java au Japon, n'est presque point connue. Plusieurs ont cinglé le long des côtes du troisième continent, qu'on appelle communément, *les terres australes inconnues*, mais personne n'a pris la peine de les aller visiter pour les décrire. Il est vrai qu'on en voit les rivages dépeints sur les cartes, mais si imparfaitement, qu'on n'en peut tirer que des lumières fort confuses. Personne ne doute qu'il n'y ait un tel continent, puisque plusieurs l'ont vu, & même y ont fait descente; mais comme ils n'ont osé s'avancer dans le pays, n'y étant portés le plus souvent que contre leur gré, ils n'en ont pu donner que des descriptions fort légères.

Cette histoire, que nous donnons au public, suppléera beaucoup à ce défaut. Elle est écrite d'une manière si simple, que personne, à ce que j'espère, ne doutera de la vérité de ce qu'elle contient: on remarquera aisément qu'elle a tous les caractères d'une histoire véritable.

L'auteur de cette hiſtoire, nommé le capitaine SIDEN, après avoir demeuré quinze on ſeize ans dans le pays, dont il donne ici la relation, en ſortit de la manière, & par les moyens qu'il raconte lui-même, & vint, enfin, à Smirne, ville de Natolie, où il s'embarqua ſur un navire de la flotte hollandoiſe, qui étoit prête à revenir en Europe. Cette flotte étoit la même que les Anglois attaquèrent dans la Manche, ce qui fut un commencement de la guerre, qui ſuivit incontinent après. Tout le monde ſait que les Hollandois ſe défendirent très-bien, & qu'il y eut beaucoup de gens tués & bleſſés des deux côtés.

Le capitaine Siden, entr'autres, fut bleſſé à mort dans cette occaſion, & ne vécut que quelques heures après ſa bleſſure. Il y avoit alors, dans le même vaiſſeau, un médecin qui étoit venu avec lui, & avec qui il avoit fait connoiſſance avant de partir: comme ils étoient l'un & l'autre habiles & ſavans, ils eurent de grandes converſations pendant leur voyage, qui produiſirent entr'eux une eſtime & une amitié réciproque, juſque-là que le capitaine Siden, qui faiſoit un ſecret de ſes aventures

aventures à tout le reſte des hommes, parce qu'il ne vouloit pas qu'un autre que lui pût les publier en Europe, les raconta preſque toutes au médecin, en commençant depuis ſon départ de Hollande, juſqu'à ſon arrivée à Smirne. Mais comme Dieu ne lui permit pas de vivre aſſez long-tems pour les publier lui-même, quand il ſe vit près de la mort, il donna toutes ſes hardes à ſon ami, & lui recommanda ſes papiers en ces termes.

« Mon cher ami, puiſque Dieu veut que je ne vive pas autant de tems que j'aurois pu le faire ſelon le cours de la nature, je me ſoumets à ſa divine volonté, ſans murmure, & je ſuis prêt de remettre mon ame entre ſes mains, parce qu'il eſt mon créateur & mon Dieu, qu'il a le droit de me la redemander, & d'en diſpoſer à ſon plaiſir. J'eſpère que, ſelon ſa miſéricorde infinie, il me pardonnera mes péchés, & me fera participant de ſa gloire éternelle. Je ſuis ſur mon départ, & je ne vous verrai plus; mais puiſqu'il me reſte encore quelques momens de vie, je veux m'en ſervir pour vous dire, que je meurs votre ami, & que pour preuve de mon amitié, je vous donne tout ce que je poſsède dans le vaiſſeau.

Vous y trouverez un grand coffre, où toutes mes hardes ſont enfermées, avec quelque argent & quelques joyaux. Toutes ces choſes ne ſont pas d'un grand prix; mais telles qu'elles ſont, je vous les donne de tout mon cœur : outre ces hardes, cet argent & ces pierreries, vous y trouverez un grand tréſor, c'eſt l'hiſtoire de tout ce qui m'eſt arrivé depuis que je ſuis parti de Hollande, pour aller aux Indes, comme je vous l'ai ſouvent raconté. Cette hiſtoire eſt dans une grande confuſion; elle eſt preſque toute écrite ſur des feuilles détachées, & en diverſes langues, qui auront beſoin d'être expliquées, & d'être miſes dans leur ordre naturel, ſelon le deſſein que j'en avois fait moi-même : mais puiſque Dieu ne me permet pas de l'exécuter, je vous en laiſſe le ſoin; & je vous aſſure, avec toute la ſincérité d'une perſonne mourante, que dans tous mes écrits il n'y a rien qui ne ſoit très-véritable; ce que peut-être le tems & l'expérience feront connoître quelque jour. »

Ce furent les dernières paroles de l'auteur, qui, peu d'heures après, rendit ſon ame à Dieu, avec une conſtance & une réſignation exemplaires; & qui, ſelon le témoi-

gnage du médecin, ſon héritier, étoit un homme bien fait, de beaucoup d'eſprit, & dont toutes les manières étoient ſages, très-honnêtes & ſincères.

Après ſa mort, le médecin examina ſes papiers, & trouva qu'ils étoient écrits en latin, en françois, en italien, & en provençal, ce qui le mit dans un grand embarras, parce qu'il n'entendoit pas toutes ces langues, & qu'il ne vouloit pas confier ces mémoires à des mains étrangères. Ces difficultés, & pluſieurs affaires qui l'ont occupé depuis, ont été cauſe qu'il a négligé juſqu'ici cette hiſtoire: mais étant venu de Hollande en Angleterre, depuis la concluſion de la paix entre ces deux nations, il me fit l'honneur, il y a quelque tems, de me laiſſer ſes papiers, pour les arranger, & les traduire en une ſeule langue. Je les examinai avec ſoin, & je trouvai la matière qu'ils contiennent, ſi extraordinaire & ſi merveilleuſe, que je n'eus point de repos avant de l'avoir réréduite dans l'ordre & dans la clarté dont elle avoit beſoin; me ſervant, en cela, de l'aide & du conſeil de celui qui me les avoit mis entre les mains.

Au reſte, il y a beaucoup d'autres preuves

qui appuient la vérité de cette relation. Diverſes perſonnes de Hollande, peu de tems après la mort du capitaine Siden, aſſurèrent le médecin, qu'il avoit fait ſon héritier, qu'environ le tems marqué au commencement de cette hiſtoire, il étoit parti du Texel un navire neuf, nommé le Dragon d'or, freté pour Batavia, chargé d'argent, de paſſagers, & d'autres choſes, & qu'on croyoit qu'il avoit fait naufrage, parce que depuis on n'en avoit jamais eu de nouvelles.

Depuis que j'ai les papiers entre les mains, & avant de rien écrire, j'allai moi-même voir M. Van-dam, avocat de la compagnie des Indes, & l'un des commiſſaires envoyés par les états de Hollande, pour faire le traité de commerce avec l'Angleterre. Je lui demandai des nouvelles de ce vaiſſeau, & il me confirma tout ce qu'on en avoit dit en Hollande à mon ami. Mais le témoignage qui établit le plus fortement la vérité de cette hiſtoire, ſe tire d'une lettre écrite par un flamand à un gentilhomme françois, touchant le vaiſſeau nommé le Dragon d'or. Cette lettre m'a été miſe entre les mains par le gentilhomme qui la reçut, & je crois qu'il ſera bon de

l'inſérer ici, après avoir dit ſur quel ſujet elle fut écrite.

Ce gentilhomme m'a dit qu'étant un jour à la promenade avec l'auteur de la lettre, & venant à parler des Indes, où il avoit demeuré long-tems, il lui dit, qu'une fois il avoit été pouſſé par le mauvais tems ſur le rivage de la terre auſtrale, en grand danger d'y périr; mais que par l'aſſiſtance divine, il en étoit heureuſement échappé. Un an ou deux après ce récit, notre gentilhomme ſe trouvant dans une compagnie où l'on parloit de ces terres inconnues, il raconta l'hiſtoire qu'il avoit appriſe du flamand. Il n'eut pas plutôt achevé ſon récit, qu'un gentilhomme de Savoie lui fit pluſieurs queſtions ſur ce ſujet, avec beaucoup d'empreſſement: & parce qu'il ne pouvoit répondre à toutes ces demandes, que, ſuivant ce qu'il en avoit oui dire, le ſavoyard le pria d'en écrire au flamand, pour tirer de lui toutes les lumières qu'il pourroit dans cette affaire. Il ajouta que ſon empreſſement venoit de l'intérêt qu'il avoit dans ce vaiſſeau, qu'un de ſes parens s'y étoit embarqué, & qu'on n'avoit pu en ſavoir aucune nouvelle, quelque recherche qu'on eût pu faire: qu'il

avoit laiſſé chez lui une terre, après avoir vendu la plupart de tous ſes autres biens, & que ſes parens étoient en procès touchant la ſucceſſion de cette terre, après avoir attendu ſon retour pendant pluſieurs années. Ce fut donc à la prière du ſavoyard que le françois écrivit au flamand, & en reçut la réponſe ſuivante en françois. Je l'ai miſe ici mot à mot, ſans vouloir y rien changer.

Selon votre deſir, Monſieur, & pour la ſatisfaction de votre ami, je vous dirai que quand j'étois à Batavia, l'an 1659, un marinier flamand, nommé Prince, entendant que j'avois été à la côte de la terre auſtrale, me raconta que, quelques années auparavant, il y fit naufrage dans un navire neuf, parti de Hollande, nommé le Dragon vend ou d'or, qui portoit quantité d'argent deſtiné pour Batavia, & près de quatre cens perſonnes, qui toutes, ou la plupart, s'étoient ſauvées à la dite terre, & tenus ſous la même diſcipline du maître, comme ils étoient à bord, & s'étant retranchés, avoient ſauvé, entr'autres, la plupart des vivres. Ils firent du débris du naufrage, une pinaſſe, jettant le ſort pour

huit hommes, dont ledit matinier étoit un, pour aller à Batavia avertir le général de la compagnie hollandoiſe de leur déſaſtre, afin qu'il y envoyât quelque navire, pour retirer ceux qui avoient échoués. Cette pinaſſe, après bien de la peine, étant arrivée à Batavia, le général en fit auſſitôt partir une frégate, qui étant arrivée ſur cette côte, envoya ſa chaloupe & ſes gens à terre, au lieu & à la hauteur qu'on lui avoit preſcrits; mais il n'y trouvèrent perſonne, ni aucun ſigne qu'il y en eût jamais eu. Ils rangèrent la côte en divers autres lieux, où ils perdirent leur chaloupe, & quelques gens, par le mauvais tems auquel cette côte eſt ſujette; & ainſi retournèrent à Batavia ſans effet. Le général y renvoya une ſeconde frégate, qui retourna auſſi ſans ſuccès.

On parle diverſement; on dit qu'au dedans du pays, il y a des peuples de grande taille, qui n'ont rien de barbare, & qui mènent ceux qu'ils peuvent attraper avec eux dans leur pays. Je fus prêt pour aller à la hauteur d'environ vingt-ſept dégrés; mais comme un calme ſoudain, qui nous prit durant la nuit, nous ſauva du naufrage, auſſi une prompte tempête me fit changer

de réſolution, m'eſtimant heureux de regagner la mer. Voilà tout ce que je puis vous dire : votre ami pourra ſavoir plus de particularités de ce navire le Dragon, de ceux de ladite compagnie en Hollande. C'étoit le général Maët Suycker, qui étoit alors, & qui eſt encore à préſent général à Batavia ; mais je n'ai ce récit que du marinier. La terre du pays eſt rougeâtre, ſtérile, la côte comme enchantée par les tempêtes, quand on veut aller à terre ; c'eſt pourquoi ces frégates perdirent leur chaloupe & leurs biens, & ne pouvant ainſi aborder, il croit qu'ils n'ont pu trouver le véritable lieu ; je crois que c'étoit à vingt-trois dégrés, l'an 1656 ou 1657. Je ſuis, Monſieur,

Votre très-humble ſerviteur,

THOMAS SKINNER.

A Bruges, ce 28 Octobre 1672.

Le lecteur pourra comparer cette lettre avec la relation de l'auteur, & juger, après cette comparaiſon, ſi dans des matières ſi peu connues, on peut avoir un témoignage plus fort que celui-ci, pour établir la vérité de cette hiſtoire.

HISTOIRE

HISTOIRE DES SEVARAMBES.

PREMIÈRE PARTIE.

MA plus forte paſſion dès mes plus jeunes années, fut celle de voyager. Cette inclination naturelle ſe fortifiant avec le tems, je ſentois croître tous les jours le violent deſir que j'avois de voir d'autres pays que celui de ma naiſſance. Je prenois un plaiſir incroyable à lire des livres de voyage, des relations de pays étrangers, & à tout ce que l'on diſoit des nouvelles découvertes. Mais l'autorité de mes parens, qui me deſtinoient à la robe, & le manque de moyens néceſſaires pour entreprendre des voyages de long cours, furent de grands obſtacles à mes deſirs; j'éprouvai pourtant que rien ne peut s'oppoſer avec ſuccès au penchant qui nous entraîne vers notre deſtinée. A peine étois-je entré dans ma quinzième

année, que je fus à l'armée en Italie, revêtu d'un emploi, qui m'y retint près de deux ans, avant que je puſſe retourner dans mon pays, où je ne fus pas plutôt arrivé, que je me vis obligé de marcher en Catalogne, avec un commandement plus conſidérable que celui que j'avois auparavant. J'y fis la guerre pendant trois ans, & je n'aurois pas quitté le ſervice, ſi la mort imprévue de mon père ne m'eût rappellé, pour prendre poſſeſſion du bien qu'il m'avoit laiſſé, & pour obéir aux ordres de ma mère, qui en mon abſence ne pouvoit ſe conſoler d'une ſi grande perte. Ces conſidérations m'obligèrent à retourner dans mon pays, où les inſtances de ma mère me firent quitter l'épée pour la robe : il fallut s'appliquer à l'étude du droit, & j'y fis d'aſſez grands progrès en quatre ou cinq années de tems, pour pouvoir prendre le grade de docteur. Je fus auſſi reçu avocat en la cour ſouveraine de mon pays, degré par où il faut paſſer pour monter aux dignités plus élevées. Après ma réception, je m'exerçai à faire des déclamations, dont j'inventois les ſujets ; & puis j'en choiſis de véritables, pour les plaider avec éclat. Comme je ne me négligeois point, je m'acquittai aſſez bien de toutes ces choſes pour y acquérir quelque gloire. Je me plaiſois dans ces ſortes d'exercices,

où les jeunes gens aiment à faire briller leur esprit & leur éloquence, sans s'occuper de leur fortune. Mais lorsqu'il me fallut descendre à la pratique du palais, je la trouvai si épineuse, & si aride, qu'en peu de tems j'en fus entièrement dégoûté. J'aimois naturellement la douceur & les plaisirs de la vie, avec la franchise & l'honnêteté, & j'étois si peu propre pour cet emploi, que j'eus un empressement extraordinaire à l'abandonner. Dans le tems que je pensois aux moyens de m'en délivrer, ma mère mourut : sa mort me mit en état de pouvoir disposer de moi-même & de mon bien ; & d'ailleurs j'en eus un déplaisir si grand, que toutes choses me devenant insupportables, je ne délibérai pas beaucoup à quitter mon pays pour un long-temps. Je mis ordre à mes affaires pour exécuter ce dessein. Je me défis de tout mon bien, à une terre près, que je me réservai pour retraite en cas de nécessité, la laissant entre les mains d'un fidèle ami, qui m'en a toujours rendu bon compte, tant qu'il a pu savoir de mes nouvelles.

Après cela, je commençai à parcourir presque toutes les provinces du royaume de France, & m'étant arrêté à la fameuse ville de Paris, ce séjour me parut si charmant, qu'insensiblement j'y restai près de deux années sans m'en éloigner ;

mais mon premier desir de voyager venant à se rallumer, par une occasion que j'eus d'aller en Allemagne, je ne pus y faire un plus long séjour. Je vis donc toute l'Allemagne, la cour de l'empereur, & celle des princes de l'Empire; delà je passai en Suède & en Dannemark, & puis dans les Pays-Bas, où je finis tous mes voyages d'Europe, & où je me reposai jusqu'en 1655, que je m'embarquai pour aller aux indes orientales.

J'entrepris ce pénible voyage, pour satisfaire la curiosité naturelle, & la forte inclination que j'avois toujours eue de voir un pays dont j'avois oui dire tant de merveilles. J'y fus encore engagé par les pressantes sollicitations d'un ami, qui avoit du bien à Batavia, & qui devoit s'embarquer pour aller en ce pays-là; je dois encore avouer de bonne foi, que l'espoir du profit contribua à m'y déterminre: ces raisons furent si puissantes sur mon esprit, que m'étant préparé pour ce voyage, je m'embarquai avec mon ami sur le navire nommé le Dragon d'or, nouvellement construit & équipé pour Batavia. Ce navire étoit d'environ six cens tonneaux, & de trente-deux pièces de canon, portant près de quatre cens hommes, tant matelots que passagers, & de grandes sommes d'argent, où mon ami, nommé Van-de-Nuits, avoit beaucoup d'intérêt.

Nous levâmes l'ancre du Texel le 12^e^ jour d'avril 1655, & avec un vent frais d'eſt, nous cinglâmes à travers le canal, entre la France & l'Angleterre, avec toute la diligence & le ſuccès que nous pouvions deſirer, ce qui dura juſqu'à la grande mer. Delà nous pourſuivîmes notre voyage juſqu'aux Canaries, éprouvant quelquefois l'inconſtance & la variété des vents; mais nous n'eûmes nulle tempête. Nous prîmes dans ces îles les proviſions que nous pûmes trouver, & dont nous pouvions avoir beſoin; & nous ſuivîmes notre route vers les îles du Cap-Verd, que nous apperçûmes d'aſſez loin, & dont nous approchâmes ſans peine, & ſans aucune aventure particulière. Il eſt vrai que nous vîmes pluſieurs monſtres marins, des poiſſons volans, de nouvelles conſtellations, & d'autres choſes de cette nature; mais parce qu'elles ſont ordinaires, qu'elles ont été décrites, & que depuis pluſieurs années elles ont perdu la grace de la nouveauté, je ne crois pas en devoir parler, ne voulant pas groſſir ce livre de narrations inutiles, qui ne feroient que laſſer la patience du lecteur & la mienne. Il ſuffira donc de dire que nous pourſuivîmes heureuſement notre voyage juſqu'au troiſième degré de latitude méridionale, où nous arrivâmes le 2^e^ jour du mois d'août de la même année 1655. Mais la mer qui

juſqu'ici nous avoit été très-favorable, commença à nous faire ſentir les effets de ſon inconſtance ordinaire. Environ ſur les trois heures après midi, le ciel changea ſa douceur & ſa ſérénité précédente en nuages épais, en éclairs & en tonnerres, qui furent les avant-coureurs des vents orageux, de la pluie mêlée de grêle, & de la tempête qui ſuccédèrent peu après. Aux approches de cette tourmente, les viſages de nos matelots devinrent pâles & abattus; car bien qu'ils euſſent le loiſir d'amarrer leurs voiles, d'attacher fortement leurs canons, & de ranger toutes choſes comme ils trouvèrent à propos; néanmoins, prévoyant le terrible ouragan qui arriva, ils ne pouvoient qu'en redouter la violence. La mer commença d'être agitée, & les vents parcoururent tous les points de la bouſſole en moins de deux heures. Notre vaiſſeau fut pouſſé, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, tantôt en haut, & tantôt en bas, de la plus horrible manière du monde: un vent nous pouſſoit en avant, & un autre en arrière; nos mâts, nos vergues & nos cordages furent rompus & déchirés, & l'orage fut ſi violent, que la plupart de nos mariniers étant malades, pouvoient à peine ouir & encore moins obéir au commandement. Cependant nos paſſagers étoient tous enfermés ſous le

pont, & mon ami & moi nous étions couchés au pied du grand mât, extrêmement abattus, & nous repentant tous deux, lui de ſon avare deſir de gagner, & moi de ma folle curioſité. Nous ſouhaitâmes mille fois d'être en Hollande, & mille fois nous déſeſpérâmes de revoir jamais, ni ce pays, ni aucune autre terre; car dans cet état, toute ſorte de pays nous auroit ſemblé bon. Cependant nos matelots ne s'endormoient pas, & ſans négliger aucune des choſes qui pouvoient contribuer à notre ſalut, ils mettoient en uſage toute leur induſtrie & toutes leurs forces, les uns étoient occupés au gouvernail, les autres aux pompes, & par-tout où la néceſſité les appelloit; de ſorte que Dieu béniſſant leurs efforts, ils ſauvèrent le navire de la violence de l'ouragan, qui ſe convertit enfin en un vent particulier, & qui ſe rendant maître de tous les autres, nous pouſſa vers le ſud avec tant de force, qu'il nous fut impoſſible de ne pas courir ce bord. Nous fûmes contraints de céder à l'impétuoſité de ce vent, & d'aller malgré nous par tous les endroits où il nous portoit. Après deux jours de courſe, le vent changea un peu, & nous écarta vers le ſud-eſt pendant l'eſpace de trois jours, au travers de brouillards ſi épais, qu'à peine pouvions-nous voir les objets à cinq ou ſix pas de diſtance. Le

ſixième jour, le vent ſe relâcha un peu ; mais il continua toujours ves le ſud-eſt juſqu'à minuit. A la fin nous ſentîmes tout à coup un grand calme, comme ſi notre vaiſſeau fût tombé dans un étang ou mer morte, ce qui nous ſurprit extrêmement : deux ou trois heures après le tems s'éclaircit, & nous commençâmes à voir pluſieurs étoiles; mais nous ne pûmes faire aucune bonne obſervation par leur moyen. Nous jugions en général que nous n'étions pas loin de Batavia, & que nous étions pour le moins à cent lieues de la terre auſtrale ; mais nous trouvâmes quelque tems après, que nous nous étions fort trompés dans nos conjectures. Le ſeptième jour nous continuâmes dans ce calme, & nous eûmes le tems de nous repoſer & d'examiner toutes les parties de notre navire ; nous trouvâmes qu'il n'étoit preſque point endommagé ; car il étoit ſi fortement bâti, qu'il ſoutint toute la rage des flots ſans faire aucune voie d'eau qui pût l'incommoder. Le huitième jour il ſe leva un vent modéré, qui nous pouſſa vers l'eſt, à notre grande joie ; car outre qu'il nous portoit vers notre but, il nous délivroit de la crainte d'un plus long calme. Vers la nuit du même jour, le ciel devint obſcur, l'air ſe remplit de brouillards, & le vent devint violent, ce qui nous fit craindre une autre tempête. Le brouil-

lard continua tout le jour ſuivant, qui étoit le neuvième, & le vent ne ſouffloit que par ſecouſſes & par boutades, ce qui nous mettoit en très grand danger. Sur le minuit le vent changea, devint plus fort, & nous pouſſa de nouveau vers le ſud-eſt avec grande impétuoſité; le brouillard s'épaiſſiſſoit de plus en plus. Sur le minuit le vent étant fort haut, & notre vaiſſeau courant avec beaucoup de rapidité, il heurta tout d'un coup contre un banc de ſable, lorſque nous le craignions le moins, & il y demeura ſi fort attaché, qu'il s'y tenoit ſans mouvement, comme s'il eût été cloué. Ce fut alors que nous crûmes être abſolument perdus, & que nous attendions à tout moment de voir notre vaiſſeau ſe briſer en mille pièces, par la violence des vents & des flots. Ainſi l'art & l'induſtrie des hommes étant inutiles, nous eûmes recours à Dieu, pour le prier que par ſa miſéricorde infinie, il exauçât nos vœux, & qu'il nous fît rencontrer le ſalut, où nous n'attendions que notre perte. Le matin étant venu, & le ſoleil ayant diſſipé l'épaiſſeur des brouillards, nous trouvâmes que notre vaiſſeau tenoit à un banc de ſable proche du rivage d'une île, ou d'un continent que nous ne connoiſſions pas. Cette découverte changea notre déſeſpoir en eſpérance; car quoique cette terre nous fût inconnue,

& que nous ignoraſſions ſi nous y trouverions quelque ſoulagement à nos maux, toute ſorte de terre étoient agréables à des gens, qui durant pluſieurs jours avoient été ſi miſérablement ballottés ſur les eaux entre la mort & la vie. Sur le midi, le tems devint fort clair & fort chaud; le ſoleil ayant diſſipé les brouillards, & le vent perdant beaucoup de ſa violence, les flots perdirent auſſi beaucoup de leur agitation.

Environ les trois heures après midi, la mer ſe retirant du rivage, laiſſa notre navire ſur un ſable limonneux, où il ſembloit être enchaſſé dans un endroit qui n'avoit pas plus de cinq pieds d'eau. Ce lieu n'étoit qu'à une portée de mouſquet d'un rivage aſſez haut, mais pourtant acceſſible, où nous réſolûmes de prendre terre, & d'y tranſporter ce que nous avions dans le vaiſſeau. Nous deſcendîmes notre chaloupe, pour cet effet, dans laquelle nous mîmes douze de nos plus braves hommes, bien armés, que nous envoyâmes à terre pour découvrir le pays, & pour choiſir un lieu proche du rivage où nous puſſions camper, ſans nous éloigner de de notre vaiſſeau. Ils n'eurent pas plutôt pris terre, qu'ils examinèrent ſoigneuſement le pays du ſommet d'un tertre élevé, qui n'étoit pas loin du rivage: mais ils ne virent ni maſons, ni hameaux, ni rien qui leur pût perſuader que

le pays fût habité; la terre étant sablonneuse, stérile, & couverte seulement de buissons & de quelques arbrisseaux sauvages. Ils ne purent découvrir ni ruisseau ni rivière dans les lieux qu'ils voyoient alentour; & n'ayant pas le tems ce jour-là de chercher plus loin, ils revinrent à nous trois heures après leur descente, ne jugeant pas à propos de se hasarder plus avant dans un pays inconnu. Le jour suivant ils retournèrent à terre, avec ordre de nous renvoyer la chaloupe & le canot, pour transporter peu-à-peu nos gens hors du vaisseau. Nous résolûmes aussi de mettre à terre ce que nous avions de plus précieux, & sur-tout, ce qui nous restoit de munitions, qui, par la grace de Dieu, n'étoient point gâtées. Tous ces ordres furent exécutés avec tant de soin & de diligence, que le jour d'après notre naufrage nous primes terre avec la meilleure partie de nos provisions les plus nécessaires. Ceux qui étoient descendus les premiers posèrent le camp sur un terrein élevé, près de la mer, vis-à-vis de notre vaisseau, & environ le quarantième degré de latitude méridionale, selon nos meilleures observations. Ce terrein les couvroit du côté de la terre, & les cachoit aux yeux de ceux qui auroient pu venir du côté de la mer: de sorte que nos sentinelles pouvant du haut du terrein découvrir

bien loin aux environs, ce lieu étoit pour nous sûr & commode. Ce fut là que peu-à-peu nous transportâmes tout notre monde, nos provisions & nos marchandises; laissant dix de nos hommes dans le vaisseau, jusqu'à ce que nous pussions le remorquer quand la mer seroit haute; ou si la chose n'étoit pas possible, prendre d'autres mesures. Nous ne fûmes pas plutôt à terre, que nous assemblâmes le conseil, pour penser aux moyens de nous conserver les uns les autres. On résolut qu'on garderoit sur la terre la même discipline qu'on avoit observée sur mer, jusqu'à ce qu'on trouvât à propos de la changer. Ensuite il fut ordonné que nous ferions une prière générale pour rendre graces à Dieu de la bonté qu'il nous avoit montrée, en sauvant nos biens d'une manière toute particulière; & pour implorer son assistance dans un lieu tout à fait inconnu, où nous pouvions tomber entre les mains de quelque peuple barbare, ou mourir de faim faute de provisions, si par sa miséricorde il ne pourvoyoit à notre subsistance, comme il avoit fait auparavant.

Après ces ordres & cette humiliation, les officiers divisèrent leur monde en trois parties égales: deux devoient incessamment travailler au camp, le retrancher tout alentour, pour nous mettre à couvert des invasions soudaines:

l'autre partie fut employée à découvrir le pays, pour nous fournir de bois, & des autres provisions qui s'en pourroient tirer. Ceux qui avoient la garde du vaisseau eurent ordre de voir en quel état il étoit, & de tâcher à le rendre utile. Après une exacte recherche, ils trouvèrent que la quille en étoit rompue par le choc violent avec lequel il avoit donné contre le sable, & qu'il tenoit si fort dans le limon, qu'il étoit impossible de l'en retirer, quand même il n'auroit point été rompu. Ils ajoutèrent, qu'à leur avis, le meilleur étoit de le mettre en pièces, & de bâtir de ses débris une ou deux pinasses, pour les envoyer à Batavia. Ce conseil fut approuvé, & l'on choisit les hommes les plus propres pour l'exécuter.

Ceux que l'on avoit envoyé à la découverte du pays n'osant pas se hasarder fort avant, de crainte de quelque accident, se retirèrent de bonne heure au camp, se proposant, lorsqu'il seroit mieux fortifié, & qu'on y auroit posé du canon, de se hasarder plus librement dans la plaine. Cependant ils nous avoient apporté du bois, & une espèce de mûres sauvages, dont ils avoient trouvé quantité sur les arbrisseaux & sur les buissons. Quelques-uns s'étendant le long du rivage, trouvèrent en abondance des huîtres, & d'autres coquillages, qui économisèrent

beaucoup la proviſion de notre vaiſſeau, qui ne pouvoit durer que deux mois ſelon les rations ordinaires, & le calcul exact que nous en avions fait. Cette conſidération nous fit ſonger aux moyens de l'épargner du mieux que nous pourrions, pour la faire durer plus long-temps ; & comme cela ne ſe pouvoit faire qu'en ajoutant d'autres vivres, en retranchant ceux-là, nous eûmes ſoin de préparer nos filets & nos hameçons pour la pêche, après avoir obſervé que la mer étoit fort poiſſonneuſe en quelques endroits. Notre pêche fut ſi heureuſe, qu'on ſe nourriſſoit en partie de poiſſon, de coquillages, & des mûres dont nous avons déjà parlé. C'eſt pourquoi nous retranchâmes les portions de vivres du vaiſſeau, & les réduisîmes à huit onces par jour. Nous n'avions pas encore trouvé d'eau douce, & c'étoit la choſe dont nous avions le plus de beſoin ; car quoique nous euſſions creuſé un puits dans la tranchée qui nous fourniſſoit de l'eau abondamment, comme elle étoit ſalée, à cauſe du voiſinage de la mer, elle étoit mal ſaine & fort déſagréable.

Nos aventuriers, qui faiſoient tous les jours quelque nouvelle découverte, s'étant avancés près de dix milles autour du camp, ſans y trouver aucun veſtige d'homme ni de bête, ſe hazardoient toujours depuis en plus : ils ne virent

aucune créature vivante dans cette grande plaine ſablonneuſe, hors quelques ſerpens, une eſpèce de rat, preſque auſſi gros qu'un lapin, & des oiſeaux ſemblables aux pigeons ſauvages, mais un peu plus gros, qui ſe nourriſſoient de mûres. Ils en tuèrent quelques-uns avec leurs fuſils, & les apportèrent au camp, où après en avoir goûté, l'on trouva qu'ils étoient très-bons à manger, & ſur-tout les oiſeaux. Ces nouvelles découvertes nous firent un peu relâcher de nos fortifications; nous nous contentâmes de faire une petite tranchée autour de notre camp, jettant la terre en dedans, & nous crûmes que c'étoit une aſſez bonne défenſe dans un lieu où nous n'avions point trouvé d'habitans. Nous garnîmes de canons les endroits les plus commodes, & n'appréhendant plus les hommes ni les bêtes, nous ne craignîmes que la faim, & les injures de l'air, dont nous ne connoiſſions pas encore la température, bien qu'il eût paru fort ſain depuis que nous étions ſur cette côte, où nous avions déjà demeuré quatorze jours avant que notre pinaſſe fût achevée. Quelques jours après elle fut prête à mettre en mer, avec la proviſion de huit hommes pour ſix ſemaines, qui étoit tout ce que nous pouvions en donner. Quand il fut queſtion de choiſir huit hommes pour aller à Batavia, nos matelots diſputoient

pour ſavoir qui devoit entreprendre ce voyage: car il y en avoit peu qui vouluſſent ſe commettre au haſard de cette navigation, & pourtant il étoit néceſſaire que quelques-uns l'entrepriſſent. On réſolut qu'un certain nombre des meilleurs matelots ſeroient choiſis de toute la troupe, & qu'ils jetteroient au ſort entre eux pour décider le différend; ce qui fut exécuté. Le ſort tomba ſur le maître même, ſur un matelot appellé Prince, & ſur ſix autres, dont j'ai oublié les noms. Lorſqu'ils virent que la fortune vouloit qu'ils fiſſent le voyage, ils obéirent ſans réſiſtance; & après être convenus enſemble du ſignal que nous leur donnerions pour nous retrouver, ſi jamais ils revenoient avec du ſecours, ils prirent congé de nous, & s'en allèrent au bord de leur pinaſſe. Un vent de terre, dont ils ſe ſervirent pour ſe mettre en mer, les pouſſa tout-à-fait hors de notre vue, & nous fîmes enſuite des vœux & des prières pour demander à Dieu leur retour, en la ſeule miſéricorde duquel nous mettions toute notre confiance.

Le même jour nous tînmes conſeil pour nous déterminer à quelle ſorte de gouvernement nous devions nous attacher, qui fût le plus propre & le plus convenable à notre condition préſente; car quelques-uns de nos officiers étant partis dans la pinaſſe, notre diſci-

pline

pline de mer en étoit un peu changée, & par de bonnes conſidérations, nous ne trouvions pas qu'elle fût propre ſur terre. On propoſa pluſieurs moyens, qui ne furent pas ſans oppoſition: mais enfin, après pluſieurs conteſtations, il fut réſolu que nous obſerverions une diſcipline militaire, ſous l'autorité d'un général, & de quelques autres officiers inférieurs, qui tous enſemble devoient compoſer un ſouverain conſeil de guerre, qui auroit l'autorité de régler & de conduire abſolument toutes choſes. Quand il fallut choiſir un chef parmi toute la compagnie, chacun tournoit les yeux du côté de Vande-Nuits, mon ami, & ils vouloient tous lui déférer cet honneur, parce que c'étoit la perſonne la plus conſidérable d'entre eux, & qui avoit le plus d'intérêt dans le vaiſſeau; mais il s'en excuſa modeſtement, diſant qu'il étoit trop jeune & trop peu expérimenté dans les armes, pour s'acquitter dignement d'un emploi de cette nature; qu'en une telle occaſion il falloit choiſir un homme plus expérimenté que lui, qui n'avoit jamais fait la guerre, ni exercé de charge publique. Alors remarquant du trouble & de l'embarras ſur le viſage des aſſiſtans, il leur dit; « qu'il leur rendoit mille graces de l'eſtime & de l'affection qu'ils avoient pour lui; qu'il voudroit mériter le commandement qu'on lui offroit;

mais que, puiſqu'il n'avoit pas cette capacité, & qu'il ne pouvoit raiſonnablement leur ſervir de général, il les prioit de lui donner la liberté de leur recommander une perſonne très-capable de cette charge, qui avoit eu du commandement en Europe dans deux armées différentes, & voyagé durant pluſieurs années, ce qui devoit infailliblement lui avoir acquis de grandes lumières dans la politique : il ajouta qu'ils le connoiſſoient tous, & qu'il oſoit même avancer qu'ils avoient déjà de l'eſtime pour lui, quoiqu'il ne leur fût pas auſſi connu qu'à lui-même, qui par une longue habitude pouvoit juger de ſa conduite & de ſa probité. La perſonne dont je vous parle, dit-il, me montrant de la main, eſt le capitaine Siden, au commandement & à l'autorité de qui je me ſoumettrai volontiers, s'il vous plaît de le choiſir pour notre général. »

Ce diſcours imprévu, & les regards des aſſiſtans, qui ſe tournèrent tous ſur moi, me causèrent quelque embarras ; mais, en étant bientôt revenu, je répondis : que la recommandation de M. de Nuits procédoit plutôt de l'amitié qu'il avoit pour moi, que d'aucune connoiſſance qu'il eût de mon ſavoir, ou de mon mérite ; que j'étois un étranger, né dans un pays fort éloigné de la Hollande, & que je croyois qu'il y avoit des gens dans la troupe beaucoup

plus capables de ce commandement que moi; que je ſouhaitois donc qu'on m'en diſpensât, aimant mieux obéir aux ſupérieurs qu'ils choiſiroient, que de leur commander.

Je n'eus pas plutôt ceſſé de parler, qu'un certain Swart, homme fort hardi & fort agiſſant, & qui m'avoit toujours ſuivi dans toutes les découvertes que nous avions faites dans le pays, prenant bruſquement la parole, me dit: « Monſieur, toutes ces excuſes ne vous ſerviront de rien; & ſi le conſeil de M. de Nuits & le mien ſont ſuivis, vous ſerez malgré vous notre général; car outre ce qu'il a rapporté de votre mérite, toute la compagnie ſait, & moi particulièrement, que depuis que nous ſommes ſur ces côtes, vous avez paru l'homme de la troupe le plus prudent & le plus actif pour le bien & pour le ſalut de toute la compagnie. Quand il n'y auroit que cette raiſon, vous méritez déjà de commander: mais d'ailleurs nous ſommes tous négocians, ou mariniers, qui n'entendons ni la guerre ni la diſcipline, & vous pouvez nous l'enſeigner. Vous avez ſeul les qualités requiſes pour un tel emploi, & vous êtes ſeul capable de nous commander. Je déclare donc que je ne me ſoumettrai au commandement de qui que ce ſoit qu'au vôtre. »

Le diſcours que cet homme prononça avec

un certain air fier & bruſque, fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit de la compagnie, déjà diſpoſée à me choiſir pour chef, que tous d'une voix ſe mirent à crier : il faut que le capitaine Siden ſoit notre général.

Quand je vis que je ne pouvois m'en défendre, je leur fis ſigne de me donner audience, & je leur parlai de cette ſorte.

« Meſſieurs, puiſque vous me forcez de prendre le commandement, je l'accepte avec reconnoiſſance, & je ſouhaite de tout mon cœur que ce ſoit à votre avantage. Mais afin que toutes choſes ſe faſſent en bon ordre, & puiſſent être vigoureuſement exécutées, je vous demande quelques privilèges ; s'il vous plaît de me les accorder, je ferai tous mes efforts pour vous garder, & pour vous tenir dans la diſcipline que je jugerai la plus propre pour votre conſervation.

La première choſe que je vous demande, c'eſt que chacun de vous en particulier, & tous en général, s'obligent par ſerment de m'obéir & au conſeil, ſous peine d'être condamné à tous les châtimens que nous trouverons à propos de lui faire ſouffrir.

La ſeconde, que j'aurai le pouvoir de régler la milice dans l'ordre qui me ſemblera le meilleur, & de choiſir les principaux officiers, qui

ne pourront exercer aucune charge, s'ils ne la tiennent de moi.

La troisième, que dans le conseil ma voix vaudra trois suffrages.

Et la dernière, que moi ou mon lieutenant aurons une voix négative dans toutes les délibérations publiques.»

Tous ces avantages me furent accordés, & je fus en même-tems salué de tous en qualité de général. Pour première marque de mon autorité, l'on me dressa au milieu du camp une tente plus grande que toutes les autres, où je couchai cette même nuit, prenant Van-de-Nuits avec moi, & me servant de son conseil en diverses choses.

Le jour suivant je fis assembler tout notre monde, & je fis en leur présence Van-de-Nuits surintendant de toutes les marchandises & des provisions que nous avions déjà, ou que nous pourrions avoir. Je fis Swart grand-maître de l'artillerie, des armes & des munitions de guerre. Je fis Maurice, matelot expert & intelligent, amiral de notre flotte, qui devoit consister en une chaloupe, un canot & une autre pinasse, que nous faisions des ruines de notre vaisseau. Nous avions parmi nous un anglois nommé Moreton, qui avoit été sergent au Pays-Bas, je le fis capitaine de la première compa-

gnie ; de Haës, homme ſobre & vigilant, eut la ſeconde. Un certain Vanſluts eut la troiſiéme, & un autre, nommé de Bosh, eut la quatrième. Je nommai le Brun, major général, & tous eurent la liberté de choiſir leurs officiers inferieurs, qui devoient avoir mon approbation.

J'avois deux valets, dont l'un nommé d'Evèze, avoit été mon ſergent en Catalogne. Il étoit homme de cœur & d'entendement, ſobre & fidèle, & il m'avoit toujours ſervi depuis que j'avois quitté la guerre ; je le fis mon lieutenant ; & je fis mon autre valet, nommé Turſi, mon ſecretaire.

Les officiers étant ainſi choiſis, nous fîmes le dénombrement de tout notre monde, & nous trouvâmes que nous avions en tout trois cens ſept hommes, trois garçons, & ſoixante-quatorze femmes, tous en bonne ſanté. Car quoique pluſieurs fuſſent malades quand ils deſcendirent du vaiſſeau, ils ſe portèrent tous bien huit jours après, preuve que l'air du pays étoit fort ſain. Je diviſai tout ce monde en quatre parties, & je donnai à Maurice vingt-ſix matelots & les trois garçons pour équiper ſa flotte. Swart eut trente hommes pour ſon artillerie. Je diviſai deux cens hommes en quatre compagnies égales, & le reſte des hommes & des femmes devoit obéir à Van-de-Nuits. Nous avions deux

trompettes, qui, outre leur emploi, faiſoient ordinairement la prière dans le vaiſſeau, à la mode de la Hollande. Van-de-Nuits en eut un, & je pris l'autre pour moi, les confirmant dans toutes leurs charges. Nos affaires étant ainſi réglées, ſur le ſoir je fis aſſembler les officiers ſupérieurs, & leur dis, qu'avant que nos proviſions fuſſent conſommées, il falloit aller par mer & par terre en chercher de nouvelles, & tâcher de découvrir quelque lieu plus commode que celui de notre camp, où dans peu de tems toutes choſes viendroient à nous manquer, où même nous n'avions pas pu trouver de bonne eau ; qu'il falloit, ſelon mon ſentiment, envoyer divers partis armés, pour découvrir le pays, & pour aller plus loin qu'on n'étoit encore allé. Ils conſentirent aiſément à ma propoſition, & dirent qu'ils étoient prêts d'obéir à mes ordres. Je commandai donc à Maurice d'armer ſa chaloupe & ſon canot, d'aller lui-même tout le long du rivage vers la droite du camp, & d'envoyer le canot vers la gauche. J'ordonnai à Moreton de tirer vingt hommes de ſa compagnie, & de marcher auſſi vers la gauche tout le long du rivage, ſans s'éloigner du canot. De Haës eut ordre de tirer trente hommes de la ſienne, & de s'avancer au milieu du pays. Pour moi, je pris quarante hommes des deux

autres compagnies, & je laiſſai mon lieutenant dans le camp, pour y commander en mon abſence. Nous prîmes tous pour trois jours de munitions de guerre & de bouche, & nous étant armés d'épées, de piques, de bâtons & de mouſquets, je commandai à mes gens de ſe tenir prêts pour le lendemain de bon matin, & de venir recevoir mes ordres, à quoi ils obéirent tous le jour ſuivant, qui étoit le vingtième depuis notre deſcente.

Ils furent prêts dès la pointe du jour, & vinrent me trouver comme je le leur avois ordonné. Je ne changeai rien aux ordres du jour précédent ; j'y ajoutai ſeulement, que s'ils rencontroient quelque choſe de conſidérable, ils en fiſſent porter auſſitôt la nouvelle au camp. Je dis encore à Moreton de ne pas s'éloigner du canot, & de le joindre tous les ſoirs ſur le rivage avant le ſoleil couché, comme j'avois réſolu de faire moi-même avec Maurice.

Ces ordres ne furent pas plutôt donnés, que chaque parti ſe mit en campagne, plein d'eſpérance & de joie. Je marchai avec mes gens en ordre militaire, les diviſant en trois corps : l'avant-garde étoit compoſée de ſix mouſquetaires & d'un caporal ; le corps de bataille de douze ſoldats & d'un ſergent, & je menois moi-même l'arrière-garde. Nous allions à une

portée de mouſquet les uns des autres, auſſi près du rivage que nous pouvions, de crainte de perdre de vue notre chaloupe. La mer étoit fort calme, & le temps tranquille, mais aſſez chaud. Sur le midi, Maurice s'approcha du rivage, & vint à nous; nous prîmes enſemble des rafraîchiſſemens, & nous nous reposâmes pendant deux heures. Le terrein ſur lequel nous marchâmes pendant dix ou douze milles, étoit ſemblable à celui qui étoit autour du camp, ſans ſource ni ruiſſeau, tout étant plein de pierres & de ſable, & rien n'y croiſſoit que des buiſſons. Nous marchâmes cinq milles plus loin, & la terre commença d'être inégale, & de s'élever en petites butes. A deux milles plus loin nous trouvâmes un ruiſſeau d'eau douce qui ſe jettoit dans la mer, ce qui ne nous donna pas peu de joie; ſur-tout quand nous découvrîmes qu'un peu plus haut, le long de ſes bords, il y avoit quelques arbres touffus fort épais & fort verds. Nous nous arrêtâmes en cet endroit, faiſant ſigne à notre chaloupe de venir à nous; ce qu'elle fit à la faveur de la marée, qui la porta dans le ruiſſeau. Ils tirèrent à l'aviron un mille au-deſſus de l'embouchure juſqu'aux arbres verds, où nous les attendions, & où nous posâmes notre camp pour cette nuit. Maurice nous apporta beaucoup de poiſſon,

des huîtres & d'autres coquillages, dont nous fîmes un bon ſouper. Nous posâmes une bonne garde aux endroits où nous la jugeâmes néceſſaire; nous couvrîmes auſſi notre feu avec des branches vertes, que nous mîmes en terre tout alentour, afin qu'il ne fût pas apperçu de loin dans l'obſcurité de la nuit. Le lendemain je renvoyai trois de mes hommes vers le camp, pour les avertir de la commodité du lieu où nous avions couché, & pour leur dire que nous avions deſſein d'aller plus avant. Pour découvrir le pays un peu plus loin le long des bords du ruiſſeau, j'y envoyai cinq de mes hommes, avec ordre de revenir dans deux heures, ce qu'ils firent exactement, & nous rapportèrent que le pays d'en haut étoit un peu plus montagneux que celui par où nous avions paſſé, mais qu'il étoit auſſi ſtérile & auſſi ſec. Après ce rapport nous fîmes deſcendre notre chaloupe vers la mer, quand nous nous en fûmes ſervis pour paſſer de l'autre côté du ruiſſeau, qui n'étoit guéable qu'à deux ou trois milles plus haut; nous allâmes tout le long du rivage, ſans nous écarter de notre chaloupe que le moins que nous pouvions, & nous remarquâmes que la terre s'élevoit toujours de plus en plus. Quand nous eûmes encore avancé cinq ou ſix milles, nous arrivâmes ſur le ſommet d'une aſſez haute mon-

tagne, d'où nous apperçûmes qu'à trois ou quatre milles par-delà, il y avoit un bois de haute-futaie, ſur un terrein élevé qui s'avançoit fort vers la mer : nous eûmes bien de la joie de voir ce bois, & nous réſolûmes d'y aller; après nous être un peu repoſés, nous marchâmes de ce côté là, traverſant une plaine ſablonneuſe, qui ſépare la montagne & le bois. En deux heures de tems nous arrivâmes au pied de ce terrein élevé, & delà nous montâmes dans la forêt, où nous trouvâmes des arbres fort hauts, mais clair-ſemés, & qui n'avoient pas beaucoup de petit bois au-deſſous, ce qui en rendoit le paſſage fort aiſé. Je ſerrai là mes gens, & les fis marcher plus près l'un de l'autre; doublant l'avant-garde, afin qu'elle fût plus capable de réſiſter, ſi elle étoit attaquée par des hommes ou par des bêtes farouches. En traverſant le bois, nous coupâmes des branches & des rameaux, que nous répandîmes ſur notre route, pour la pouvoir reconnoître à notre retour. Nous marchâmes pendant trois milles au travers du bois, juſqu'à ce que nous fûmes arrivés à l'autre côté, où nous apperçûmes la mer, & quelques arbres au-delà d'un golfe qu'elle faiſoit en cet endroit, qui étoit entre deux grands caps ou promontoires fort avancés dans la mer. Cet endroit étant fort agréable, & ayant une

belle vue deſſus, & au-delà du golfe, nous ſouhaitâmes d'avoir été jettés plus proche de ces lieux que nous n'étions. Notre chaloupe étoit de l'autre côté du bois, & nous avions été contraints de l'y laiſſer, parce qu'elle auroit eu un trop grand détour à faire pour venir à nous. J'envoyai dix de mes hommes ſur le bord de l'eau, où ils trouvèrent une grande quantité d'huîtres & de coquillages; ce qui nous réjouit. J'en envoyai dix autres vers la pointe du cap, & tout autant vers le bas du bois pour chercher de l'eau douce. Ceux qui allèrent vers la pointe du cap, marchèrent deux milles ſans en trouver; mais enfin le penchant de la terre les mena dans une eſpèce de vallée couverte d'arbres épais & verds; au fond de laquelle couloit un ruiſſeau d'eau douce, qui alloit ſe précipiter dans le golfe. Ils s'arrêtèrent dans cet agréable vallon, d'où ils envoyèrent trois de leurs compagnons, pour m'en avertir un quart d'heure après leur arrivée. Ceux qui avoient pris le chemin oppoſé vinrent à nous, & nous dirent qu'ils avoient marché fort avant dans le bois, qui, ſelon ce qu'ils en avoient pu juger, s'élargiſſoit du côté de la terre; qu'ils avoient trouvé une troupe de cerfs proche d'un petit ruiſſeau, & qu'ils en avoient tué deux. Ils avoient coupé ces deux cerfs en quatre pieces,

qu'ils avoient portées sur leur dos, pour nous en régaler. Je dépêchai cinq de mes hommes vers Maurice, pour l'avertir de cette bonne fortune, & pour lui dire de venir aussi vîte qu'il pourroit vers la pointe du cap, où quelqu'un de nous iroit à sa rencontre avec de nouveaux ordres. Je leur commandai, quand ils auroient parlé à Maurice, d'aller vers le camp, pour y annoncer notre bonne fortune, & dire à nos gens, que je ne tarderois pas de les aller trouver. Je leur fis aussi porter un quartier de venaison; ensuite je marchai avec tous mes hommes vers le petit vallon, où nous étions attendus. Je trouvai le lieu si agréable & si commode, que je résolus d'y camper, non-seulement cette nuit, mais d'y transporter le vieux camp, le plutôt qu'il nous seroit possible : mes gens firent du feu, & rôtirent leur venaison. J'en envoyai cinq vers la pointe du cap pour rencontrer Maurice; ils s'avancèrent deux milles plus loin jusqu'au bout du promontoire, & se tinrent sur le lieu le plus élevé. Ils n'y eurent pas demeuré un quart-d'heure, qu'ils virent venir la chaloupe avec toute la diligence possible. Elle les aborda un peu avant le soleil couché; & lorsqu'ils l'eurent tirée à terre, ils vinrent tous ensemble vers le nouveau camp, où ils arrivèrent à minuit. Ils nous trou-

vèrent fort gais, les uns autour du feu, occupés à faire rôtir la viande, & les autres couchés ſur des lits de mouſſe & de feuilles ſeches, qu'ils avoient amaſſées ſous les arbres.

Nous paſſâmes cette nuit avec beaucoup de douceur & de tranquillité; & le lendemain je me levai de bon matin, & commandai à Maurice & à ſa troupe de ſe préparer pour aller au vieux camp, où j'avois deſſein de retourner par eau, avec deux de mes hommes ſeulement, outre l'équipage de la chaloupe. Je laiſſai le commandement des autres à l'un de mes officiers, avec ordre de ne point ſortir du vallon, qu'il n'eût de mes nouvelles, lui promettant que je ſerois de retour dans moins de trois ou quatre jours; que cependant ils trouveroient de quoi ſubſiſter par la chaſſe, par la pêche, & par les coquillages, dont tout le rivage étoit abondant. Ces ordres étant donnés, nous allâmes au lieu où l'on avoit laiſſé la chaloupe, & nous arrivâmes le même jour au vieux camp, un vent agréable favoriſant notre voyage: nous prîmes terre au coucher du ſoleil, & nous fûmes reçus avec une très-grande joie. Ceux que je leur avois envoyés, pour les avertir de notre découverte, leur avoient parlé du nouveau camp, & tous me demandoient d'y aller. Je leur répondis que j'avois deſſein d'y retour-

ner avec toute la diligence poſſible, ce lieu étant le plus commode de tous ceux que nous avions vus.

Moreton & de Haës étoient arrivés deux ou trois heures avant moi, & me vinrent rendre compte de leurs voyages. Le premier me dit, qu'il avoit marché quinze ou ſeize milles ſur la gauche du camp, dans un pays ſec & ſablonneux, ſans y trouver la moindre ſource, ni aucun ruiſſeau; que la nuit étant venue, ils s'étoient mis ſur le rivage, & y avoient couché tous enſemble, ſelon l'ordre que je leur en avois donné; que le lendemain ils avoient pourſuivi leur voyage vers le couchant, de la même manière que le jour précédent, à travers un pays pierreux, ſans y trouver une goutte d'eau, juſqu'à l'heure de midi, qu'ils avoient rencontré une aſſez grande rivière, où ils s'étoient arrêtés pour y attendre leur canot : qu'ils avoient obſervé que la marée entroit dans cette rivière avec beaucoup de bruit & d'impétuoſité, & que l'eau en étoit ſalée à l'endroit où ils étoient arrivés, parce qu'ils n'étoient pas fort loin de la mer, ce qui les avoit obligés de monter plus haut pour y trouver de l'eau douce, qu'ils en avoient eu dans un ruiſſeau qui ſe précipitoit dans la rivière; que delà s'avançant dans le pays, ils avoient été attaqués par deux

grands crocodiles, qui étoient ſortis de la rivière pour les dévorer; mais que s'en étant apperçus avant qu'ils fuſſent aſſez près pour cela, ils leur avoient tiré quelques coups de mouſquet, dont le bruit avoit ſi fort épouvanté ces monſtres, qu'ils avoient reculé : que voyant le danger qu'il y avoit le long de cette rivière, tant à cauſe de ces crocodiles, que de quelques autres bêtes farouches qu'on pouvoit y rencontrer, & n'ayant pas de vivres pour aller plus loin dans le pays, où ils ne trouvoient que des coquillages ſur le bord de la mer, ils avoient cru ne devoir pas aller plus avant; & qu'ainſi ils avoient repris le chemin par où ils étoient venus, ne voulant pas demeurer plus de trois jours, ſelon l'ordre que je leur en avois donné.

De Haës dit qu'il avoit fait vingt milles le premier jour dans une plaine ſablonneuſe; que la nuit, ils étoient arrivés à une petite montagne couverte de bruyère, où ils avoient couché; que le matin ſuivant au lever du ſoleil, ils avoient apperçu un grand brouillard à cinq ou ſix milles au-delà, qui ſe diſſipant à meſure qu'ils avançoient de ce côté-là, leur avoit découvert un grand étang d'eau dormante, qui ne pouvoit pas avoir moins de dix milles de diamètre; que s'en étant approchés, ils y avoient vu quantité de roſeaux & de joncs, qui

qui croiſſoient le long du rivage, & ſervoient de retraite à un nombre infini de canards & d'autres oiſeaux aquatiques, qui y font un bruit épouvantable ; qu'ils avoient marché long-temps autour de ce lac ſans pouvoir approcher de l'eau, à cauſe des marais bourbeux qui l'environnent, où l'on ne peut marcher ſans danger de s'y enfoncer ; & qu'enfin ils étoient arrivés ſur un terrein ſablonneux près d'une montagne, un peu plus haute que celle où ils avoient couché la nuit précédente ; qu'ils avoient monté juſqu'au ſommet, d'où ils avoient vu, fort loin tout alentour, un grand pays de landes, & plus avant vers le midi une ceinture de hautes montagnes, droites comme une muraille, & qui s'étendoient de l'orient à l'occident, auſſi avant que leur vue pouvoit s'étendre ; & qu'après cela, craignant de manquer de vivres, ils étoient retournés au camp le troiſième jour. Par ces relations, nous trouvâmes que nous avions été beaucoup plus heureux que ces deux capitaines ; ce qui augmenta le deſir qu'on avoit d'aller au nouveau camp, où nous avions rencontré des commodités qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Le jour ſuivant j'aſſemblai le conſeil, & j'y propoſai d'aller camper au vallon verd, où j'avois laiſſé mes gens. Ma propoſition fut d'abord reçue avec applaudiſſement : nous réſolûmes d'y

aller peu-à-peu, commençant par y tranſporter les choſes les plus néceſſaires & les plus faciles. La nouvelle pinaſſe que nous conſtruiſions devoit être achevée dans peu de jours, & pouvoit ſervir à tranſporter nos canons, nos barriques, & autres choſes peſantes. Cependant nous nous ſervîmes de la chaloupe & du canot pour tranſporter nos vivres, & nous envoyâmes pluſieurs de nos gens par terre, avec des haches, des cloux, des bêches, & d'autres inſtrumens que nous avions ſauvés. Le major fut avec le premier parti, & mon lieutenant avec le dernier. Enſuite comme je vis que la pinaſſe étoit prête, je l'envoyai chargée de bagage, & je fis moi-même le chemin par terre.

J'ai oublié de dire que Maurice dans le ſecond voyage doubla le cap ſans aucun danger, à cauſe du calme de la mer, qui fut tranquille & ſans orage durant plus de ſix ſemaines après notre deſcente. L'air étoit ſi tempéré, que nous ne ſentions ni froid ni chaud, hormis ſur le midi que le ſoleil étoit aſſez ardent, & le devenoit de plus en plus, à meſure qu'il s'approchoit de nous, & qu'il ramenoit le printemps, qui commence en ce pays-là au mois d'août, lorſque l'été nous abandonne en Europe. Maurice donc me dit, qu'en doublant le cap, il avoit trouvé pluſieurs petites îles dans la mer fort proches

les unes des autres, qui s'étendoient juſqu'à une grande île oppoſée, qui défendoit le golfe de la fureur des flots; qu'il croyoit que la baie étoit un havre excellent, mais qu'il craignoit que l'accès n'en fût difficile aux grands vaiſſeaux, à cauſe du grand nombre d'écueils & de rochers qu'il y avoit entre le cap & cette grande île ou promontoire, qui ſéparoit la baie de l'océan. Je lui répondis, que quand nous aurions tranſporté tout notre monde & notre bagage au nouveau camp, & que nous y ſerions bien établis, nous aurions aſſez de tems pour découvrir toutes ces îles, & qu'il en auroit le ſoin. En moins de douze jours après la découverte du vallon, nous eûmes tranſporté tout notre monde du vieux camp au nouveau, que Van-de-Nuits, & quelques autres officiers avoient nommé Siden-Berg. Cela ſe fit en mon abſence dans deux ou trois jours; & ce nom fut ſi ſouvent répété, que dans la ſuite il fut impoſſible de le changer.

Mes gens, par mon ordre, & de leur propre mouvement, firent diverſes bonnes huttes le long du ruiſſeau, ſur une terre qui avoit près d'un mille de longueur, & qui aboutiſſoit à la baie du côté d'orient. Nous avions quantité de bois ſur les lieux: nos pêcheurs prirent un ſi grand nombre de poiſſons dans la baie, que

nous ne savions qu'en faire, faute de sel pour les conserver : mais Maurice nous en fournit bientôt ; car étant allé sur quelques-uns des rochers voisins, il en trouva assez pour nous en fournir tant que nous en pouvions avoir besoin, quand même nous aurions demeuré vingt ans en ces lieux. Ce sel se fait naturellement de l'eau de la mer, qui dans les grandes tempêtes étant jettée sur ces rochers, & y trouvant quelques concavités, les remplit, & se durcit ensuite par la chaleur du soleil. Nous envoyions tous les jours des partis dans les bois pour découvrir & pour chasser les cerfs, dont on faisoit grand carnage. Nous voyions des oiseaux aquatiques qui voloient dans la baie ; ce qui nous fit juger qu'ils faisoient leur retraite dans quelqu'endroit qui nous étoit inconnu, & nous ne fûmes pas trompés : car Maurice se hasardant tous les jours plus avant dans le golfe & vers les îles, découvrit un lieu plein de joncs & de roseaux, où la plupart de ces oiseaux faisoient leur retraite. Il trouva aussi une île ou grand banc de sable, où plusieurs tortues vertes venoient pondre leurs œufs, & d'où nous pouvions tirer une grande partie de notre subsistance. Enfin nous trouvâmes tant de choses pour nous aider dans notre besoin, que nous étions assurés de ne pas manquer de vivres, quand nous

aurions demeuré mille ans en ce pays. Le défaut de poudre étoit le plus grand de nos ſoins ; car bien que nous en euſſions une aſſez bonne quantité, nous voyions pourtant que ce que nous avions ne pourroit pas durer long-temps. Nous prévoyions auſſi que nos habits, notre linge, nos armes, & nos inſtrumens ne ſeroient pas de longue durée, & que ſi la pinaſſe que nous avions envoyée à Batavia venoit à ſe perdre, nous n'en tirerions aucun ſecours. Mais nous avions déjà tant de preuves de la miſéricorde de Dieu, que nous eſpérions qu'il ne nous abandonneroit pas à l'avenir.

Cependant le printemps s'avançoit, & nous ramaſſions tous les jours des proviſions, qui nous épargnoient celles du vaiſſeau, & principalement quelques tonneaux de pois & d'autres légumes que nous avions apportés d'Europe. Je m'aviſai d'en faire ſemer, après en avoir parlé à quelques-uns de mes officiers, qui approuvèrent mon deſſein. Pour cet effet nous abattîmes pluſieurs arbres au-deſſus de notre camp, & nous brûlâmes tout ce bois, pour conſumer les herbes & les racines, qui pouvoient nuire à notre ſemence. Nous fîmes enſuite divers ſillons dans la terre, & y plantâmes nos pois, les couvrant de terre, les arroſant par fois de l'eau du ruiſſeau, & recommandant le tout à

celui qui donne l'accroiſſement à toutes choſes.

Quelques-uns de nos chaſſeurs étant allés fort avant dans la forêt, tuèrent beaucoup de cerfs, & ne pouvant pas tout emporter, ils en pendirent deux ſur un grand arbre épais, dans le deſſein de les aller prendre le jour ſuivant. Sept d'entr'eux retournèrent en ce lieu, & ils virent ſur l'arbre un tigre qui rongeoit l'un de ces cerfs; ils furent fort ſurpris de le voir, & ſe cachèrent derrière quelque arbre, juſqu'à ce que deux d'entr'eux ayant bandé leurs fuſils chargés à balle, le couchèrent en joue & tirant tous deux à la fois, le firent tomber à terre, bleſſé à mort. Il fit un cri hideux & épouvantable en tombant, & mourut un moment après, étant bleſſé au travers du corps en deux endroits. Ils le dépouillèrent de ſa belle peau mouchetée; enſuite ils deſcendirent leurs cerfs de l'arbre, & les portèrent au camp comme en triomphe. Mais quoique leur bon ſuccès me réjouît, cette aventure me donna de nouvelles craintes; car je jugeai bien que, puiſqu'on avoit trouvé ce terrible animal dans la forêt, il devoit y en avoir d'autres, qui pourroient venir juſqu'à notre camp, & ſe jetter ſur notre monde. Je propoſai mes craintes dans le conſeil; il y fut réſolu qu'on feroit une forte paliſſade alentour de nos huttes. Nous y mîmes la main le jour

ſuivant, & en dix jours, nous fûmes à couvert des attaques des bêtes farouches, qui auroient pu nous ſurprendre pendant la nuit. Nos chaſſeurs devinrent plus circonſpects qu'auparavant, & n'oſoient plus s'écarter ſeuls de crainte de rencontrer quelqu'un de ces animaux.

Il y avoit déjà ſept ſemaines que nous étions ſur cette côte, & nous n'avions eu ni bruit ni querelles, parce que nous avions toujours été en crainte & en danger. Mais dès que nous nous crûmes en ſûreté, & que nous n'appréhendâmes plus ni la faim, ni la ſoif, quand toute choſes nous parurent en abondance; dans le temps que nous mangions tous les jours de la chair & du poiſſon frais; que nous ne travaillions plus comme auparavant, l'amour & les querelles commencèrent à troubler notre monde. Nous avions parmi nous pluſieurs femmes, dont je n'ai preſque point parlé, faute d'occaſion de le faire; mais il me ſemble qu'il eſt temps d'en dire quelque choſe. Quelques-unes d'elles étoient de pauvres femmes, que l'indigence & l'eſpérance d'avancer leur fortune avoient engagées d'aller aux Indes. D'autres y avoient ou leurs maris, ou des parens; mais la plupart avoient été tirées des lieux de débauche, ou avoient été ſéduites par des gens qui les avoient achetées pour peu d'argent. Ces femmes eurent

de la complaiſance pour les hommes, qui commencèrent auſſi de leur parler d'amour. Il y eut bientôt des commerces liés; & comme nous étions tous dans un petit camp, où l'on faiſoit bonne garde, il leur étoit difficile de ſe rencontrer ſans être découverts. Cela cauſoit ſouvent des jalouſies & des querelles, qui ne ſe terminoient que par des coups. Il eſt vrai que craignant la ſévérité de nos loix, ils ſe cachoient le mieux qu'ils pouvoient! D'ailleurs mes occupations ordinaires, & la négligence des autres officiers étoient cauſe que je n'étois averti que rarement de ces ſortes de déſordres. En voici un qui fit plus de bruit.

Deux jeunes hommes avoient un commerce ſecret avec une femme, & chacun d'eux croyoit en jouir ſeul. Il arriva que la femme promit à l'un des deux de le recevoir pendant la nuit, ce qu'elle fit; mais l'autre venant peu de temps après, & lui demandant une pareille faveur, elle le renvoya ſur des prétextes aſſez légers. Ce refus le chagrina, & comme il étoit naturellement jaloux, il ſoupçonna quelque choſe de la vérité & il réſolut de ſi bien obſerver ſa maîtreſſe, qu'il découvriroit la cauſe de ſa rigueur. En effet, il l'obſerva ſi bien, qu'il la ſurprit avec ſon galant; ce qui le mit en une ſi grande colère, qu'il tira ſon épée, la leur enfonça

dans le corps, & ſe retira ſans être apperçu de qui que ce ſoit. Ces amans ne purent retenir leurs cris ; on accourut, & ils furent trouvés par la ſentinelle, & puis par toute la garde, qui ayant tiré l'épée hors de leurs corps, & hors de la terre, où elle étoit entrée plus d'un pied, firent venir le chirurgien pour mettre l'appareil à leurs bleſſures; il le fit, & enſuite il me vint rendre compte de l'état auquel il les avoit laiſſés. Le lendemain j'aſſemblai le conſeil, & nous ne pûmes jamais découvrir l'auteur de cet aſſaſſinat. Nous demandâmes au jeune bleſſé s'il n'avoit point d'ennemi qu'il pût ſoupçonner ; il nous répondit que, comme il n'avoit offenſé ni déſobligé perſonne de la troupe, il ne ſçavoit qui accuſer. Nous interrogeâmes la femme ; mais quoiqu'elle ſoupçonnât ſon autre amant, elle fut aſſez généreuſe pour ne pas l'accuſer, ſçachant que c'étoit par un tranſport d'amour qu'il s'étoit ainſi vengé d'elle. Comme nous vîmes qu'il ne nous étoit pas poſſible de rien découvrir, nous fîmes mettre tout notre monde ſous les armes ; nous les appellâmes tous par leur nom, & nous crûmes avoir découvert le coupable, parce que nous en trouvâmes un qui n'avoit point d'épée. Nous lui demandâmes pourquoi il venoit dans les rangs ſans épée. A quoi il répondit hardiment, qu'il n'en

avoit point. N'en avez-vous jamais eu, lui dis-je, depuis que vous êtes avec nous? Pardonnez-moi, repliqua-t-il, mais je l'ai prêtée à l'un de mes camarades, dont je ne ſai pas le nom, qui en l'empruntant me dit qu'il avoit ordre d'aller ſur la chaloupe. Alors lui préſentant l'épée, qu'on avoit trouvée dans les corps des bleſſés, nous lui demandâmes ſi ce n'étoit pas la ſienne? Il répondit qu'oui, & que c'étoit la même qu'il avoit prêtée à ſon camarade. D'où vient donc, lui dis-je, aſſez fièrement, a-t-elle été trouvée dans les corps de ces malheureux? Ne faites point de jugement à mon déſavantage, me dit-il, & permettez-moi, s'il vous plaît, de vous dire qu'il y a beaucoup plus d'apparence que celui à qui j'ai prêté mon épée a fait le coup, puiſqu'il eſt parti ce matin, & qu'il ne me l'a demandée que pour rejetter le ſoupçon ſur moi. Je lui fis encore quelque autre queſtion, & je lui demandai pourquoi il ne ſavoit pas le nom de cet homme qui étoit ſon camarade. Il me répondit ſans s'étonner, que cela n'étoit pas étrange, & qu'il n'y avoit perſonne dans la troupe, qui ſût le nom de tous ceux qu'il connoiſſoit, & qu'il voyoit tous les jours. Celui à qui j'ai prêté mon épée, ajouta-t-il, n'eſt pas plus mon camarade que les autres,

& même je ne le vois pas auſſi ſouvent, parce qu'il eſt preſque toujours en mer. Ainſi quoique je le connoiſſe de vue, & que j'aie même ſouvent parlé avec lui, je ne me ſuis jamais aviſé de lui demander ſon nom.

Toutes ces réponſes promptes & ſubtiles étoient plutôt un témoignage de ſon eſprit, que de ſon innocence; mais parce que nous n'avions point de preuves convaincantes contre lui, nous remîmes le jugement de cette affaire juſques au retour de la chaloupe, qui en effet étoit partie le matin, & qui ne revint que quelques jours après. Cependant nous nous contentâmes de le tenir en priſon.

Il arriva par haſard, que quelques hommes de l'équipage étant ſur les îles de Sable, où ils tournoient des tortues, eurent envie d'aller ſe baigner dans la mer; comme ils ſe baignoient, quelques-uns des meilleurs nageurs s'avancèrent ſi avant, qu'une Lamie (1) les ayant ſentis, dévora l'un des plus avancés, & fit tant de peur aux autres, qu'ils firent tous leurs efforts pour ſe ſauver à terre, laiſſant ce miſérable à la merci du monſtre, qui l'eut bientôt englouti. Le priſonnier fut tout le détail de cette affaire, avant que nous le fiſſions venir à un ſecond interrogatoire, & ſe ſervant adroitement de cette occaſion, il ſoutint fortement

(1) Eſpèce de requin.

que celui qui avoit été dévoré étoit le même à qui il avoit prêté ſon épée, & il le décrivit ſi bien, que perſonne ne put trouver à redire au portrait qu'il nous en fit. Ainſi comme nous ne pouvions le convaincre, & que les bleſſés n'étoient plus en danger de mourir, nous nous contentâmes de le tenir encore quelque tems dans les fers, & puis nous le mîmes en liberté. On ſut dans la ſuite le dénoument de cette aventure telle que je viens de la rapporter

Cet accident donna lieu à de nouvelles loix; nous conſidérâmes que tant que nous aurions des femmes parmi nous, elles ſeroient cauſe de quelques troubles, ſi nous n'y mettions ordre de bonne-heure, & ſi nous ne permettions à nos hommes de s'en ſervir d'une manière reglée: mais le mal étoit que n'ayant que ſoixante-quatorze femmes, & étant plus de trois cens hommes, il n'étoit pas poſſible de donner une femme à chacun. Nous conſultâmes longtems pour trouver un expédient raiſonnable; enfin il fut réſolu, que chaque principal officier auroit une femme pour lui, & que chacun d'eux en choiſiroit une ſelon ſon rang; nous diſtribuâmes les autres en diverſes claſſes ſelon le rang des perſonnes, & réglâmes ſi bien la choſe, que les officiers inférieurs pouvoient

habiter avec une femme deux nuits de chaque ſemaine, les gens du commun une, & quelques-uns une fois ſeulement en dix jours, ayant égard à l'âge & à la dignité de chacun.

Nous ſéparâmes du reſte, les hommes qui avoient paſſé cinquante ans, & quatre femmes qui alloient trouver leurs maris à Batavia, & qui ſe piquèrent de conſtance. Elles étoient toujours enſemble, & n'avoient point de commerce avec les autres; mais quand elles eurent vu que celles dont elles fuyoient la converſation, avoient des amis dont on approuvoit la conduite, & que le ſecours qu'on attendoit de Batavia ne venoit point, elles parurent mélancoliques, & ſe repentirent du choix qu'elles avoient fait. Elles témoignèrent leur chagrin en tant de différentes manières, que nous fûmes obligés de leur donner des maris comme aux autres. L'expérience nous fit voir en cette rencontre que la pluralité des hommes eſt contraire à la génération; car peu de celle qui avoient pluſieurs maris devinrent groſſes; & au contraire, preſque toutes celles qui n'en avoient qu'un, le furent. Auſſi la poligamie des femmes a été ſouvent pratiquée, & elle l'eſt encore aujourd'hui parmi quelques nations: mais je n'ai pas encore lu que celle de pluſieurs maris ait jamais été en uſage.

Cependant comme le tems étoit déjà venu auquel il falloit donner le ſignal, dont on étoit demeuré d'accord avec les huit hommes, qui étoient allés à Batavia, j'ordonnai à quelques-uns de mes gens, de couper dans la forêt quelque arbre haut & droit pour le planter à la pointe du Cap, & y attacher une voile blanche, la plus grande que nous euſſions : ce qui fut exécuté. Je commandai auſſi qu'on y fît grand feu toutes les nuits, afin que les navires envoyés à notre ſecours puſſent le découvrir dans les ténébres. Nous eſpérions que la pinaſſe ſeroit arrivée à Batavia, & que le général ne manqueroit pas de nous envoyer du ſecours; mais il ſemble que Dieu en avoit ordonné autrement; car le tems qui depuis leur départ avoit été fort beau, ſe changea tellement en pluies & en orages, qu'on nevoyoit preſque point de jour ſans tempête ; quoique notre baie fût aſſez à l'abri de l'agitation des flots, à cauſe du promontoire & des îles qui la ſéparoient de la mer, & qui la mettoient à couvert des vents. Il plut preſque tous les jours durant trois ſemaines, & le ſoleil luiſoit auſſi tous les jours, de ſorte que c'étoit un mélange perpétuel de bon & de mauvais tems. Notre prévoyance nous fut utile d'avoir ſalé &

ſéché de la viande & du poiſſon, dans des tonneaux vuides que nous avions tirés du vaiſſeau. Le tems ſe remit un peu, mais non pas ſi beau, qu'il n'y eût une fois ou deux la ſemaine de la pluie, du vent, des tourmentes, & des calmes ſoudains, qui nous firent perdre tout eſpoir de jamais recevoir du ſecours de Batavia, quand même nos hommes y ſeroient arrivés. Cette penſée nous fit réſoudre à ſonger à nous, ſans compter en aucune manière ſur le ſecours de nos amis; mais ſeulement ſur la providence divine, & ſur notre propre induſtrie. Le tems devint fort chaud, & depuis la pluie, toutes choſes croiſſoient à vue d'œil; nos pois auſſi croiſſoient & ſelon toute apparence nous devions en avoir une fort grande récolte, ce qui nous fit penſer à défricher encore d'autre terre, pour y en ſemer de nouveaux. Il y avoit une infinité de poiſſons & d'oiſeaux dans la baie; & lorſqu'elle étoit calme, nous en prenions autant que nous voulions; mais nos filets commençans à s'uſer, nous fûmes contraints de déchirer quelques cables pour en faire de nouveaux, qui quoique groſſiers & mal faits, ne laiſſoient pas de nous ſervir dans la néceſſité.

Nos chaſſeurs avoient fait tant de bruit

dans le bois, qu'ils avoient épouvanté tous les cerfs, & il n'en venoit preſque plus à neuf ou dix milles de nous : cela les fit réſoudre à prendre une autre voie, & d'aller par eau à l'autre côté de la baie où nous voyions des bois par-tout. Maurice eut ordre premièrement d'aller découvrir le pays, ce qu'il fit, & nous rapporta qu'il y avoit de grands bois compoſés d'arbres de diverſes eſpèces, & une petite rivière aſſez profonde, qui ſe déchargeoit dans la baie. Il dit qu'il s'étoit avancé quatre ou cinq milles ſur cette rivière, & qu'il n'avoit vu que des arbres, & quelques marais ſur ſes bords, mais qu'il croyoit qu'on y trouveroit de la chaſſe, ce que nous crûmes auſſi : il ajouta, qu'il ſeroit à propos d'y envoyer des gens. Cinquante de nos hommes ayant pris des proviſions pour une ſemaine, ſe mirent dans la pinaſſe & dans la chaloupe, & ſe firent porter de l'autre côté de l'eau, ſur la rivière dont Maurice nous avoit parlé. Ils y firent leur deſcente, choiſirent un lieu commode pour s'y huter, & retenant la chaloupe, ils nous renvoyèrent la pinaſſe. Le même jour quelques-uns d'entr'eux s'étant avancés dans le bois, ils y trouvèrent pluſieurs cerfs, dont ils firent un grand carnage ; ils y trouvèrent auſſi de certains animaux ſemblables

blables à des cochons, mais plus gros & plus lourds, ils alloient en grandes troupes, & vivoient des fruits & des racines du bois. Ils en tuèrent, & en trouvèrent la chair beaucoup meilleure que celle des pourceaux qu'on mange en Europe.

Maurice voulant reconnoître la grande isle ou promontoire qui couvroit la baie, & la séparoit de la mer, y aborda avec vingt hommes : la première terre qu'il découvrit étoit du côté de la baie, & n'étoit couverte que de pierres & de rochers; mais quand il eut passé un peu au-delà du côté de la mer, il trouva que c'étoit une île, dont le terroir marécageux, & alors desséché par la chaleur de l'été, faisoit un très-beau pâturage. Ils y apperçurent un grand nombre de cerfs & du gibier, qui se laissoit approcher de fort près. Ensuite s'avançant à l'orient de l'île, ils trouvèrent qu'elle étoit divisée du continent par un canal étroit, que les cerfs passoient à la nage pour venir paître dans le marais. L'île pouvoit avoir en tout douze milles de diamètre, sa figure étant presque ronde; ces nouvelles découvertes étant si heureuses, nous donnoient bien de la joie, & une nouvelle assurance que nous ne manquerions jamais de vivres, quand nous serions dix fois plus que nous n'étions.

Maurice étant devenu plus hardi & plus glorieux de ſes bons ſuccès, & des applaudiſſemens qu'on lui donnoit, ne trouvoit rien de difficile, & ne ſongeoit qu'à faire de nouvelles découvertes. Comme il étoit homme de bien, ſage & agiſſant, & qu'il avoit toujours réuſſi dans ſes entrepriſes, je lui fus toujours favorable dans ſes deſſeins. Il me dit un jour; qu'il avoit obſervé que la baie s'étendoit fort en long vers le ſud-eſt, qu'il croyoit que de ce côté venoit une grande rivière, qui ſe jettoit dans la baie, & qu'il ſeroit bon de la découvrir. Comme il y avoit de l'apparence à ce qu'il diſoit, & que je voulois lui faire plaiſir, je lui permis de prendre la pinaſſe, avec tel nombre de perſonnes qu'il voudroit, & des vivres pour une ſemaine.

Après cette permiſſion il eut bientôt préparé toutes choſes, & ſe réſolut à aller auſſi loin qu'il le pourroit pour découvrir le pays; nous lui ſouhaitâmes un bon ſuccès, & un heureux retour, & fîmes nos autres affaires dans l'eſpérance de le revoir bientôt; cependant nos pois étoient preſque murs, & neuf ou dix jours après le départ de Maurice, nous en eûmes une récolte prodigieuſe, chaque meſure en rendant plus de cent, choſe preſqu'incroyable; nous en attendions une ſeconde récolte, qui ne pro-

mettoit pas moins que la première ; nous les séchâmes soigneusement, & les mîmes dans des tonneaux, comme nous faisions de tout ce qui se pouvoit garder jusqu'à l'hiver, nous contentant de manger ce qui ne pouvoit pas être conservé.

Il y avoit déjà plus de trois mois que nous étions à Siden-Berg, sans avoir reçu de nouvelles de Batavia, ce qui nous fit croire que notre pinasse étoit périe, & nous résolûmes de n'y plus songer : mais notre plus grand chagrin étoit de voir que Maurice étoit parti depuis plus de dix jours, & que le temps qu'il avoit pris pour son voyage étant expiré, nous ne savions ce qu'il étoit devenu ; nous étions bien en peine, ne sachant à quoi nous résoudre : nous n'osions envoyer la chaloupe de peur de la perdre ; car sans ce secours nous aurions eu beaucoup de peine à subsister. Nos chasseurs avoient fait une espèce de nouveau camp de l'autre côté de la baie, pour la commodité de la chasse, & sans nos bateaux nous ne pouvions avoir de commerce avec eux.

Toutes ces réflexions causèrent une tristesse & une affliction générale par-tout le camp, où nous fûmes à déplorer nos pertes durant plus de quinze jours sans recevoir aucune nouvelle de Maurice ; nous ne savions quel jugement

en faire, ſachant que n'y ayant point eu d'orage depuis ſon départ, il ne pouvoit être perdu par la tempête; nous ne pouvions auſſi croire qu'il fût tombé entre les mains des pirates ou d'autres ennemis, ayant raiſon de nous perſuader par notre propre expérience, qu'il n'y avoit point d'hommes dans le pays, & que les bêtes ne pouvoient l'attaquer ſur la mer où il étoit. Comme nous flottions ainſi entre l'eſpérance & la crainte, durant un jour calme, nous vîmes paroître la pinaſſe de Maurice accompagnée de deux autres vaiſſeaux, qui s'avançoient avec elle vers Siden-Berg; nous la regardions avec étonnement, ne pouvant concevoir où il avoit trouvé ces deux autres vaiſſeaux, ni quelles gens ce pouvoit être, nous apperçûmes encore dix voiles qui les ſuivoient de loin. Cette flotte mit tout notre camp dans une extrême conſternation; nous courûmes tous aux armes, nous préparâmes nos canons pour notre défenſe, & nous envoyâmes du monde ſur le rivage, pour obſerver les mouvemens de cette flotte, & pour s'oppoſer à leur deſcente. Cependant ils s'approchoient toujours de nous quoique lentement, parce qu'ils n'avoient pas beaucoup de vent: mais enfin, ils arrivèrent tous à la portée du mouſquet du rivage, où ils jettèrent l'ancre en fort

bon ordre, pendant que la pinaſſe de Maurice s'approcha ſi près de nous, que nous pouvions facilement le voir lui & ſes gens, & leur parler. Il nous exhorta à n'avoir point de peur, mais à lui envoyer le canot avec trois hommes ſeulement, pour les porter à terre. Après quelque conſultation nous le lui envoyâmes, & il ſe jetta dedans avec un de ſes hommes; après cela, il y reçut un grand homme vêtu d'une robe noire, portant un chapeau ſur la tête, & un drapeau blanc à la main en ſigne de paix. Il vint à terre avec Maurice: & quelques-uns de mes officiers & moi qui n'étions pas loin, allâmes à ſa rencontre. Maurice nous dit, en peu de paroles, que cet homme étoit envoyé de la part du gouverneur d'une ville, où ils avoient reçu mille civilités, ſituée environ ſoixante milles au-deſſus de la baie, ce qui l'obligeoit à nous prier de le traiter honnêtement, & avec beaucoup de reſpect. Après cet avis nous fûmes lui faire la révérence; il nous reçut avec beaucoup de douceur & de gravité, & levant la main droite vers le ciel; il nous dit en aſſez bon hollandois: *Le Dieu Éternel vous béniſſe, le ſoleil ſon grand miniſtre & notre Roi glorieux luiſe doucement ſur vous, & cette terre notre patrie, vous ſoit heureuſe & fortunée.*

Après cette salutation, qui nous sembla fort extraordinaire, Maurice lui ayant dit que j'étois le général, il me tendit la main, que je baisai fort humblement. Il m'embrassa ensuite, & me baisa au front, & puis il souhaita d'aller à notre camp, où nous le reçûmes du mieux qu'il nous fût possible. Il regarda nos hutes & nos palissades, & admirant nos travaux, il nous parla de cette sorte, en m'adressant la parole.

J'ai su l'histoire de votre malheur; & sachant quel est votre mérite & votre vertu; je n'ai pas fait difficulté de commettre ma personne entre vos mains; je crois qu'elle y sera en sûreté & que dans quelque tems vous ne refuserez pas de commettre la vôtre entre les miennes, quand vous aurez appris qui je suis; mais pour ne pas vous tenir long-tems dans l'incertitude, & pour vous laisser entendre le récit que Maurice doit vous faire de ses aventures, je vais me reposer un peu pendant que vous lui donnerez audience, & que vous satisferez votre curiosité. Nous ne lui répondîmes que par une profonde révérence, & le laissant dans ma hute, nous coulâmes à celle de Van-de-Nuits où Maurice nous attendoit avec impatience; nous n'y fûmes pas plutôt entrés que nous lui demandâmes compte de son voyage. Après m'avoir

demandé permiſſion de parler, il nous fit ce récit en m'adreſſant la parole.

Il y a environ trois ſemaines que je partis de Siden-Berg dans le deſſein de faire de nouvelles découvertes dans la baie. Le premier jour nous ſinglâmes vers le ſud-eſt, environ vingt milles & au-deſſus, & nous ne vîmes d'un & d'autre côté que de grands bois, éloignés de cinq ou ſix milles les uns des autres. Sur le ſoir, nous mouillâmes l'ancre à un mille de la rive droite du fleuve, & nous y paſſâmes toute la nuit. Le lendemain nous en partîmes avec vent & marée, montant toujours vers le ſud-eſt; environ cinq milles au-deſſus, nous trouvâmes que la rivière ſe retréciſſoit, & n'avoit-là que deux milles de large. Nous montâmes toujours, quoiqu'avec un peu plus de difficulté, juſqu'à ce que nous fûmes arrivés en un endroit où l'eau s'étendoit extrêmement, & faiſoit un grand lac, du milieu duquel à peine pouvions-nous voir le rivage d'alentour; nous y voyions ſeulement dix ou douze petites îles en divers endroits, la plupart ombragées d'arbres élevés, fort verds & fort agréables. Le vent s'étoit alors changé, & le lac étoit ſi calme, que nous pouvions à peine y remarquer un léger mouvement: mais comme il étoit d'une grande étendue, nous allions d'un

& d'autre côté au gré du vent, ſans deſſein d'aborder plutôt ſur la droite que ſur la gauche du rivage. Il eſt vrai que quand nous le pouvions commodément, nous tirions vers le ſud-eſt.

Sur le ſoir, il ſe leva un petit vent frais, qui nous pouſſa vers le ſud-eſt; & quand la nuit fut venue, nous mouillâmes l'ancre entre deux ou trois de ces petites îles éloignées l'une de l'autre, d'environ deux ou trois milles, avec deſſein de les aller viſiter le jour ſuivant. Nous paſſâmes-là toute la nuit, ſans aucune crainte, ne croyant pas qu'il y eût des habitans dans ces îles : mais nous nous trompions fort; car dès qu'il fut grand jour, nous vîmes autour de nous dix ou douze vaiſſeaux pleins d'hommes armés, qui nous environnoient de telle ſorte, que nous ne pouvions éviter de tomber entre leurs mains. Nous en fûmes bien effrayés, dans la penſée que nous ſerions tous pris ou tués; car nous n'avions que deux voies à prendre, l'une de combattre, & l'autre de nous rendre à des gens inconnus, qui étoient en droit de nous traiter comme il leur plairoit. Cette dernière conſidération prévalut, & nous fit réſoudre à nous défendre juſqu'au dernier moment; de ſorte que nous courûmes aux armes, car nous ne pouvions prendre la

fuite ; le tems étoit extrêmement calme, & ceux que nous voyions autour de nous avoient diverſes chaloupes bien équipées de rameurs, que nous voyions venir droit à nous. Quand ils furent à la portée du mouſquet de notre pinaſſe, ils s'arrêtèrent tous, hormis un petit vaiſſeau, où nous vîmes un homme tenant un drapeau à la main, qu'il nous montroit en ſigne de paix & d'amitié ; nou demeurâmes ſous les armes, & le laiſſâmes approcher, voyant bien qu'il n'étoit pas aſſez fort pour nous attaquer ſeul. Quand ils furent à la portée du piſtolet, celui qui avoit le drapeau faiſant une profonde révérence, nous parla en eſpagnol, & nous dit de n'avoir point de peur, & qu'on ne nous feroit aucun mal. Un de mes gens qui entendoit cette langue, nous expliqua ce qu'il avoit dit, & lui demanda pourquoi on nous environnoit de cette ſorte ; il répondit que c'étoit la coutume du pays, & qu'on ne nous feroit point de mal. Il voulut ſavoir d'où nous étions ; & ayant appris que nous étions des Pays-bas, il nous en témoigna de la joie, & ſouhaita d'être reçu avec encore un autre dans notre pinaſſe, où il s'offrit de demeurer en ôtage, juſqu'à ce que toutes choſes fuſſent mieux réglées. Comme ſa demande étoit juſte, nous lui accordâmes tout ce qu'il voulut, & il vint dans notre pinaſſe

avec un de ſes gens ſeulement. C'étoit un homme très-bien fait, vêtu d'une robe rouge, qui lui pendoit juſqu'au milieu des jambes, avec un bonnet & une ceinture de la même couleur; celui qui l'accompagnoit étoit vêtu de la même manière, tous deux âgés d'environ quarante ans. Il ne fut pas plutôt ſur notre pinaſſe qu'il demanda en hollandois, le commandant, & ayant appris que c'étoit moi, il s'avança d'une manière très-civile, il m'embraſſa, & me dit qu'il ſe réjouiſſoit de nous voir dans le pays; mais qu'il ne ſavoit pas comment nous avions pu y aborder dans un auſſi petit bâtiment qu'étoit le nôtre; je répondis que nous y étions venus dans un plus grand, mais qu'il étoit échoué ſur les côtes & que du débris nous avions fait cette pinaſſe. Alors il me demanda ſi tout notre monde étoit ſauvé; je lui dis, que nous étions les ſeuls, & que tout le reſte y étoit péri; car je crus qu'il ne falloit pas lui parler de vous, ni du reſte de notre troupe que nous n'euſſions vu de quelle manière ils nous traiteroient. Il nous témoigna qu'il étoit touché de notre perte, & qu'il prenoit beaucoup de part à notre affliction; enſuite, il me fit pluſieurs queſtions au ſujet de notre voyage, de notre malheur, & de l'état préſent de l'Europe; à quoi je répondis tout

ce que je trouvai à propos. Il parut fort satisfait de mes réponses, & il me dit que nous étions venus dans un pays où nous trouverions plus de secours & plus de civilité, que dans le nôtre propre, & que nous ne manquerions d'aucune des choses qui peuvent rendre heureux les hommes modérés. Nous lui rendîmes graces, & le priâmes de nous dire le nom du pays où nous étions; il nous dit que le pays s'appelloit en leur langage Sporoumbe, les habitans Sporouï, & qu'il étoit sujet à un pays plus grand & plus heureux, situé au-delà des monts qui s'appelloit Sévarambe, & les habitans *Sevarambi*, dont les principaux demeuroient dans une grande ville, appellé Sévarinde, & que nous n'étions qu'à treize ou quatorze milles d'une autre ville, mais beaucoup moindre, nommée Sporounde, où il avoit dessein de nous mener; ce compliment nous surprit, & notre visage lui faisant connoître notre crainte, il tâcha de la dissiper par ce discours. Je vous ai déjà protesté, nous dit-il, que vous ne devez rien craindre, je vous le redis encore, & je vous assure que vous n'aurez aucun mal si vous ne vous l'attirez par votre défiance & par votre opiniâtreté. Vous êtes si peu de monde dans ce petit bâtiment, que vous n'êtes nullement en état de vous défendre

contre nos vaiſſeaux, remplis de bons hommes, qui ne ſavent pas moins comment il faut ſe battre que vous; vous trouverez qu'ils ne ſont pas ſi barbares que vous pourriez vous l'imaginer; & peut-être avouerez-vous qu'ils ne manquent ni d'honneur, ni de charité, ni de bonne-foi. Après cela ils ſe retirèrent à l'un des bouts de la pinaſſe, comme pour nous donner la commodité de nous déterminer à ce que nous voulions faire. Nous réſolûmes de ſuivre le conſeil qu'on nous avoit donné; & de nous fier à la Providence divine; celui qui nous avoit parlé s'avança vers nous, & nous demanda ce que nous avions réſolu; nous avons réſolu, lui dis-je, de vous obéir en toutes choſes, & nous nous croyons heureux d'être ſous votre protection; nous ſommes de pauvres malheureux, plutôt des objets de pitié que de colère, & nous eſpérons de trouver avec vous le ſecours & la conſolation que vous nous offrez avec tant de bonté, paroiſſant touchés de notre miſère; vous y trouverez tout cela, dit-il, & de plus vous verrez en ce pays des merveilles qu'on ne voit point ailleurs. Cependant, il fit ſigne à ceux de ſa chaloupe de s'approcher; ce qu'ils firent, & ils nous apportèrent du pain, du vin, des dattes, des raiſins, des figues, & de diverſes ſortes de

noix sèches, dont nous fîmes un bon repas. Celui qui nous avoit entretenus, me dit que son nom étoit Carchida, & celui de son compagnon Benoscar. Il voulut aussi savoir le mien, que je lui dis; après cela je le priai de me dire, comment il savoit parler hollandois, dans un pays si éloigné de la Hollande; je vous satisferai une autrefois, répondit-il, songeons à notre voyage de Sporounde, afin que nous y puissions arriver aujourd'hui avant la nuit. Il commanda de faire avancer une chaloupe, qui n'étoit pas loin de nous, à laquelle on attacha notre pinasse & ils nous tirèrent vers le sud-est, l'autre vaisseau nous suivant à la rame; nous abandonnâmes les petites îles, & nous nous éloignâmes de leur flotte, qui ne quitta point son poste qu'elle ne nous eût perdu de vue; nous voguâmes jusqu'à deux heures après-midi, à travers ce grand lac salé, qui ressemble plus à une mer qu'à un lac; peu après nous eûmes un vent favorable, qui dans deux heures de tems nous poussa hors du lac dans une grande rivière, dont nous trouvâmes l'eau douce, & qui nous parut bordée d'un pays des deux côtés. Nous n'eûmes pas fait deux milles sur cette rivière que nous arrivâmes à un lieu assez étroit, ou l'eau est resserrée par deux murailles épaisses, que

long-tems que nous n'avions vu un tel ſouper, que je ne croyois pas qu'aucun de nous dût manquer d'appétit ; il ſourit, & me prenant par la main, il me fit aſſeoir près de lui au haut bout de la table. Les autres s'aſſirent auſſi, & Carchida avec Benoſcar menèrent mes gens à une autre table : on nous régala d'un ſouper fort propre, après on nous fit monter dans une grande chambre, où nous trouvâmes pluſieurs lits ſur des treteaux de fer, où l'on dit à mes gens de ſe coucher deux à deux. Pour moi j'eus une chambre en particulier, où Sermodas & les autres m'accompagnèrent, & puis m'ayant ſouhaité le bon ſoir, ils ſe retirèrent. Un moment après Carchida revint, pour me dire qu'il falloit nous préparer à viſiter le lendemain Albicormas, gouverneur de Sporounde. Il me dit qu'il nous donneroit les inſtructions néceſſaires pour cette viſite, & il me ſouhaita le bon ſoir.

Le lendemain environ les ſix heures du matin, nous entendîmes ſonner une groſſe cloche ; une heure après, Carchida & Benoſcar entrèrent dans ma chambre, & me demandèrent ſi j'avois bien repoſé, & ſi j'avois beſoin de quelque choſe. Je voulus me lever d'abord ; mais ils me dirent que je ne devois pas ſortir du lit qu'on ne m'eût apporté des habits, & que j'en aurois dans

dans un moment. Benoſcar ſortit, & il revint peu après avec des domeſtiques qui m'apportèrent du linge, & des habits tiſſus de laine & de coton à la mode du pays; il en vint encore d'autres avec une cuve pleine d'eau tiède, où Carchida me dit qu'il falloit me laver tout le corps, avant de prendre mes habits neufs; il ſortit en attendant avec tous les autres, & ne me laiſſa qu'un valet pour me ſervir. Je me levai donc, & pris le linge & les habits qu'on m'avoit apportés; je mis par-deſſus une robe de diverſes couleurs, que je liai avec une ceinture, & je me laiſſai ajuſter comme il plut au valet qu'on m'avoit donné pour me ſervir. Carchida étant revenu peu après, me dit qu'il falloit que j'allaſſe avec mes gens trouver Albicormas, & qu'on n'y attendoit que moi; il m'apprit enſuite de quelle manière je devois faire cette viſite de cérémonie, & nous deſcendîmes dans la cour, où je trouvai tous mes gens vêtus de neuf à peu près comme moi. Avec eux étoit Benoſcar qui leur apprenoit de quelle manière ils devoient ſe comporter; nous fûmes quelque tems debout dans cette cour, nous regardant l'un l'autre, juſqu'à ce que Sermodas entra avec ſa ſuite; il me demanda ſi nous étions prêts à le ſuivre au conſeil; je répondis que oui: alors, il me prit par la main, & me

fit marcher à ſa main gauche. Carchida ſe mit à la tête de mes gens, qu'on faiſoit marcher deux à deux comme des ſoldats, & Benoſcar menoit l'arrière-garde. Dans cet ordre nous traverſâmes quelques rues, juſques dans une grande place, qui eſt au milieu de la ville; je vis dans le milieu de cette place un palais magnifique, de figure quarrée, bâti de pierre de taille blanche & de marbre qui paroiſſoit noir, ſi propre & ſi poli, que nous crûmes que l'ouvrier ne faiſoit que de l'achever, quoiqu'il fût bâti depuis long-tems. La porte de ce palais étoit ornée de pluſieurs ſtatues de bronze; & nous trouvâmes de chaque côté deux rangs de mouſquetaires, couverts de robes bleues. Nous vîmes dans la première cour, des halebardiers en robe rouge, rangés en haie, & dès que nous fûmes entrés, nous entendîmes des trompettes & d'autres inſtrumens de guerre, qui faiſoient un bruit aſſez agréable; delà nous paſſâmes dans une autre cour de marbre noir, ornée de belles ſtatues de marbre blanc: il y avoit au milieu de cette cour plus de cent hommes, vêtus de robes noires, & d'un âge plus avancé que ceux que nous avions vus en entrant. Nous fûmes-là quelque tems à les regarder, juſqu'à ce que deux hommes habillés comme ces derniers, avec une écharpe de

couleur d'or ſur l'épaule, dirent à Sermodas de nous faire avancer. Nous montâmes dans le même ordre que nous étions venus juſques dans une grande ſalle peinte & dorée, où nous nous arrêtâmes encore quelque tems. De-là on nous fit paſſer dans une ſeconde ſalle encore plus belle que la première, & puis dans une troiſième qui les ſurpaſſoit toutes deux en richeſſe & en beauté; nous apperçûmes au bout de cette dernière un trône médiocrement élevé, & à chaque côté divers ſièges un peu plus bas; nous vîmes ſur ce trône un homme vêtu de pourpre, qui avoit l'air majeſteux; & ſur les autres ſièges des hommes vénérables, vêtus comme ceux qui nous étoient venus prendre dans la cour: on nous dit que le premier étoit Albicormas, & les autres les principaux officiers de la ville, qui gouvernoient avec lui tout le pays de Sporounde. En entrant nous fîmes une révérence au milieu de la ſalle; enſuite nous en fîmes une autre plus profonde que la première: mais quand nous fûmes arrivés au pied d'un baluſtre, qui étoit proche du trône, & qui le ſéparoit du parterre, nous nous inclinâmes encore plus bas qu'auparavant. Alors tous les conſeillers ſe levèrent, & nous ayant ſalués par une petite inclination de corps, ils ſe remirent à leur place; mais Albicormas ſe

contenta de nous faire ſigne de la tête. Enſuite Sermodas me prit par la main, me mena près du baluſtre, & faiſant une profonde révérence au gouverneur, il lui raconta en ſon langage, tout ce qu'il avoit appris de nos aventures. Il me ſembla que cette langue avoit quelque choſe de ſemblable dans la prononciation à la grecque & à la latine, & qu'elle étoit douce & majeſtueuſe. Quand Sermodas eut achevé de parler, on fit venir Carchida, qui fit au conſeil une relation plus étendue que n'avoit fait le premier, diſant de quelle manière nous étions venus dans le lac, qu'ils appellent *Sporaſcumpſo*, & comment nous avions été découverts & pris. Ce fut de la manière que je vais vous dire, ſelon le rapport que l'on m'en fit peu de jours après. Le jour que nous arrivâmes dans le lac, étoit un jour de fête ſolemnelle partout le pays, & les inſulaires étant occupés à la célébrer, il n'y avoit perſonne ſur l'eau, c'eſt pourquoi nous n'y pûmes voir aucun vaiſſeau, quoiqu'il y en ait ordinairement pluſieurs qui vont à la pêche; mais quoique nous ne viſſions perſonne, nous ne laiſſâmes pas d'être découverts par ceux des îles, qui ne voulurent pas ſe montrer d'abord, craignant de nous épouvanter : mais durant la nuit ils envoyèrent des vaiſſeaux

pour nous prendre le matin, & pour s'assurer si bien de nous, que nous ne pussions pas fuir; car ces peuples font ordinairement bonne garde sur leurs frontières, parce qu'ils craignent que les étrangers ne viennent corrompre, par leur mauvais exemple, leur innocence & leur tranquillité, en introduisant leurs vices parmi eux.

Dès que Carchida eut achevé de parler, Albicormas se leva, & nous dit en son langage, que Sermodas nous expliqua, que nous serions bien reçus dans le pays, que nous y trouverions toute sorte de douceurs, & que nous demeurerions à Sporounde, jusqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles de Sevarminas, vice-roi du soleil, qui demeuroit dans la ville de Sevarinde, où il dépêcheroit un courier ce jour même, pour l'avertir de notre arrivée, & pour lui demander ses ordres; que cependant nous ne manquerions de rien, & qu'on nous fourniroit tout ce dont nous aurions besoin, pourvu que nous eussions soin de suivre les avis de Sermodas & de ses officiers. Je vous exhorte à la modération & à l'honnêteté, ajouta-t-il, puis il nous congédia.

Je remarquai qu'Albicormas étoit un peu bossu, & que plusieurs de ses conseillers avoient le même défaut; à cela près, il étoit bien

fait & de bonne mine. Nous fûmes enſuite qu'on trouvoit parmi les habitans de cette ville diverſes perſonnes, qui avoient des défauts naturels, outre un très-grand nombre de perſonnes bien faites, parce que ceux de Sevarinde y envoyent tous les gens contrefaits, qui naiſſent parmi eux, n'en voulant point ſouffrir de ſemblables dans leur ville; nous fûmes auſſi que le mot *doſperou*, ſignifioit en leur langage, une perſonne défectueuſe de corps ou d'eſprit, & Sporounde la ville ou le ſéjour des perſonnes de cette ſorte.

Après qu'Albicormas nous eut congédiés, nous retournâmes dans notre logis, où nous trouvâmes que le dîner nous attendoit. Nous demeurâmes dans la maiſon tout l'après-midi, & ſur le ſoir Sermodas & Carchida, nous vinrent prendre pour nous faire voir la ville, où le peuple ſortoit de tous côtés pour nous regarder. C'eſt la ville la plus règulière que j'aie vûe de ma vie; elle a de grands bâtimens quarrés, tous d'une même façon, & qui contiennent plus de mille perſonnes chacun; il y en a ſoixante-ſeize en toute la ville, qui a plus de quatre milles de circuit. J'ai déjà dit qu'elle eſt ſituée entre deux grandes rivières, qui ſont naturellement une péninſule; mais l'induſtrie de ce peuple en a fait une île parfaite, en

tirant un canal d'une rivière à l'autre, environ deux milles au-dessus de la ville. Ce canal est bordé de deux grandes murailles, entre lesquelles on voit dix ou douze ponts qui les lient ensemble, & qui sont tous de bois, hormis celui du milieu qui est fort large, & fortement bâti de pierres de taille : on nous fit voir ce canal & le pays d'alentour deux ou trois jours après notre première audience. Dans la nuit, environ deux heures après le souper, on nous mena dans une grande salle, où nous trouvâmes quinze jeunes femmes qui nous y attendoient. Elles étoient pour la plupart de belle taille, potelées & vêtues de robes de toile de coton peintes, & leurs cheveux noirs tomboient à grandes tresses sur leurs épaules ; nous fûmes un peu surpris de les voir toutes ensemble en rang, ne sachant pas pourquoi elles étoient en ce lieu. Sermodas prenant la parole, me parla de cette manière pour me l'apprendre. « Vous vous étonnez, Maurice, de voir tant de jeune femmes ensemble, & vous n'en savez pas la raison ; je suis même assuré que vous êtes surpris de les voir ainsi rangées, & avec des habits un peu différens de ceux des autres femmes, qui d'ordinaire portent un voile sur leur tête. Sachez donc que ce sont des esclaves, qui ne sont ici que pour vous rendre service

Toutes les nations du monde ont leurs coutumes : il y en a qui ſont naturellement mauvaiſes, parce qu'elles ſont oppoſées à la raiſon. Il y en a d'autres qui ſont indifférentes, & qui ne ſemblent bonnes ou mauvaiſes que ſelon l'opinion & le préjugé des hommes qui les pratiquent ; mais il y en a auſſi qui ſont fondées en raiſon, & qui ſont véritablement bonnes en elles-mêmes, pourvu qu'on les conſidère ſans préoccupation. Les nôtres ſont preſque toutes de ce dernier genre, & à peine en avons-nous quelques unes qui ne ſoient établies ſur la raiſon. Vous n'ignorez pas ſans doute, que l'uſage modéré des choſes que la nature a deſtinées pour ſervir aux créatures vivantes, ne ſoit bon de ſoi, & qu'il n'y a que l'abus qu'on en fait qui ſoit effectivement mauvais. Parmi toutes ces choſes il y en a trois principales : la première regarde la conſervation de chaque particulier : la ſeconde, l'entretien dans un état heureux : & la troiſième enfin, a pour but l'accroiſſement ou la multiplication de chaque eſpèce.

Pour ce qui regarde la conſervation de chaque particulier ; d'un homme, par exemple, elle dépend de certains biens ſans l'uſage deſquels il ne ſauroit ſubſiſter, parce qu'ils lui ſont abſolument néceſſaires. Le manger, le

boire, le dormir, ſont aſſurément de ce genre : mais parce que l'homme ne ſauroit être heureux avec ces choſes ſeulement, & que, quoiqu'elles ſoient ſuffiſantes pour ſa conſervation, elles ne ſont pas capables de lui rendre la vie douce & agréable, l'auteur de la nature lui a donné d'autres biens, qui, joints avec les premiers, le rendent content, s'il veut être ſage & modéré, s'il ne court pas follement après les apparences trompeuſes d'un bien imaginaire, & s'il ne ſuit pas aveuglément la fureur & le dérèglement de ſes paſſions. Ces biens qui rendent l'homme ſatisfait, ſont à notre avis, la ſanté du corps, la tranquillité de l'eſprit, la liberté, la bonne éducation, la pratique de la vertu, la ſociété des honnêtes gens, les bonnes viandes, les vêtemens, & les maiſons commodes, qui rendent la vie heureuſe, pourvu qu'on en uſe ſobrement, & qu'on n'y attache point ſon cœur.

Mais comme la nature a voulu borner notre vie à certain nombre d'années, au-delà deſquelles nous ne pouvons plus jouir de tous ces biens, & que nos corps ceſſant de vivre, ſont enfin diſſous, & que chacune de leurs parties reprend ſa première forme, ou ſe revêt d'une nouvelle; elle a auſſi voulu conſerver chaque eſpèce, & même l'augmenter par le

moyen de la génération, qui, pour ainſi dire, fait revivre toutes les créatures, & conſerve au monde tous les animaux & les plantes, qui ſont un de ſes plus beaux ornemens. C'eſt pour parvenir à ſon but, qu'elle a mis dans chaque eſpèce des mâles & des femelles, afin que de l'union de ces deux ſexes vînt la génération des animaux, qui eſt ſon ouvrage le plus noble, & auquel elle s'occupe le plus; mais pour rendre l'état de chaque animal encore plus heureux, & pour venir plus facilement à bout de ſon deſſein, elle a voulu attacher à cette union un plaiſir, que nous appellons amour; cet amour eſt le lien & le conſervateur de toutes choſes, & lorſqu'il eſt réglé par la droite raiſon, il ne produit que de bons effets, parce qu'il ne ſe propoſe que de bonnes fins; ſavoir, les plaiſirs honnêtes, l'accroiſſement & la conſervation de chaque eſpèce, où tous les animaux tendent naturellement. Sevarias notre grand & illuſtre légiſlateur, ayant conſidéré toutes choſes, a bien ordonné de punir l'intempérance & la brutalité; mais il prétend auſſi qu'on ſonge à ſuivre les deſſeins de Dieu & de la nature, pour la conſervation du genre humain; c'eſt pour cela qu'il ordonne que ceux qui ſont arrivés à un certain âge, réglé par les loix, ſe marient, & que les voyageurs

puissent habiter avec les esclaves, dont nous avons un assez grand nombre. Ce grand homme nous a défendu de regarder comme une chose criminelle ce qui sert à la conservation de l'espèce : mais il ne prétend point que les excès troublent la modération qui doit se trouver dans l'usage de tous les plaisirs. C'est pour cette raison que nous ne souffrons pas que personne soit ici sans femmes; vous voyez aussi qu'on vous en a amené autant que vous êtes ici d'hommes, qui vous rendront visite de deux en deux jours, durant le reste du tems que vous devez être parmi nous. Je sais bien que cette coutume seroit condamnée en Europe, où l'on ne considère pas assez que la vertu se trouve dans l'usage honnête de l'amour, & ne consiste pas à y renoncer entièrement; mais aussi nous ne voyons parmi nous aucun de ces crimes abominables qui déshonorent votre pays. »

Il ajouta beaucoup de choses, qui n'étoient pas nécessaires, pour nous persuader d'accepter l'offre qu'il nous faisoit, dont nous lui rendîmes mille graces, & il fut bien-aise de nous voir satisfaits, & que nous approuvions la conduite de son législateur.

Il ne fut pas plutôt parti, que deux hommes, qui entrèrent dans la salle, nous saluèrent en

françois; le premier nous dit, qu'il étoit médecin, & ſon compagnon chirurgien; ils nous prièrent de leur dire, s'il n'y en avoit pas quelqu'un de nous attaqué du mal de Naples: nous avons ordre de vous viſiter, ajoutèrent-ils; ſi quelqu'un nous déguiſe la vérité, il en aura de la honte; au contraire s'il la confeſſe ingénument, on ne l'en eſtimera pas moins, & il ſera guéri en peu de tems; nous dîmes tous que nous n'avions point de ces ſortes de maux; mais malgré nos proteſtations, nous fûmes viſités chacun en particulier, dans une chambre proche de celle où nous étions. Après leur viſite, ils nous dirent, qu'ils étoient bien-aiſes de nous trouver exempts d'une maladie très-commune dans les autres continents, & qu'on ne connoiſſoit que par oui-dire dans les terres Auſtrales. Ils nous dirent de plus, qu'ils avoient demeuré en France durant ſix années entières, & qu'ils avoient vu la plupart de l'Europe & de l'Aſie, pendant douze ans qu'ils avoient employés à voyager; que de tems en tems on faiſoit partir des vaiſſeaux de Sporounde, qui paſſoient les mers pour le même deſſein, & que par ce moyen ils avoient des gens parmi eux, qui connoiſſoient toutes ces nations, & qui en ſavoient parler les langues. Ce diſcours nous tira de l'étonnement où

nous avions été, lorſque Carchida nous parla eſpagnol & hollandois, & que nous vîmes des manières & des coutumes ſi ſemblables aux nôtres, dans un pays ſi éloigné, où nous croyions même qu'on ne pouvoit trouver que des hommes barbares; nous aurions fait diverſes queſtions à ces Meſſieurs, ſi nous euſſions pu le faire commodément, mais ils ſe retirèrent, & nous nous conſultâmes ſur la manière dont nous choiſirions nos femmes. On trouva bon que j'en priſſe une le premier, que mes deux officiers en fiſſent de même après moi, & que les autres tireroient au ſort, ce qui ſe fit ſans querelle & ſans diſpute; de ſorte que chacun prit une compagne. Enſuite on me ramena dans la chambre où j'avois couché la nuit précedente, & l'on conduiſit mes gens dans une longue gallerie, où il y avoit de chaque côté pluſieurs petites chambres ſéparées les unes des autres; ils prirent chacun une de ces chambres, & ils y paſſèrent la nuit. Le lendemain matin la cloche ayant ſonné à l'heure ordinaire, Carchida me vint demander comment j'avois repoſé la nuit, & me dire qu'il étoit tems de ſe lever. Ma compagne s'étoit jettée hors du lit, & s'étoit habillée dès qu'elle avoit ouï ſonner la cloche; elle ne faiſoit que de ſortir lorſque Carchida entra dans ma chambre; il

SECONDE PARTIE.

MAURICE finit ainſi ſon diſcours, qui nous remplit de joie & d'admiration, & ſans nous avoir ennuyé, quoiqu'en effet il eût été long : mais les choſes qu'il nous avoit racontées étoient ſi extraodinaires, que nous l'aurions paiſiblement écouté, quand ſon récit auroit duré tout un jour. Nous conſultâmes quelque tems ſur la conduite que nous devions tenir, & nous réſolûmes enfin de ſuivre Sermodas, d'aller partout où il voudroit nous mener, de nous ſoumettre entièrement aux ſoins de la providence divine, & de nous fier au bon naturel du peuple de ce pays.

Dans le temps que Maurice nous racontoit toutes ces aventures, quelques-uns de ſes gens, pouſſés du deſir d'en parler à leurs amis, vinrent à terre, & en entretinrent preſque tout notre monde, qui s'aſſemblant autour d'eux, étoit ſurpris d'entendre le récit des choſes qui leur étoient arrivées. Ainſi ils ſurent toutes ces nouvelles preſqu'auſſi-tôt que nous, & il n'y eut pas beſoin d'une ſeconde relation pour leur apprendre l'état de nos affaires : ils étoient diſpoſés à aller dans ce beau pays dont on leur avoit fait

la deſcription : mais comme la pinaſſe que nous avions envoyée à Batavia pouvoit être arrivée à bon port, & que nous ne doutions nullement que le général n'envoyât des vaiſſeaux pour nous ſecourir, dès qu'il ſeroit informé de notre malheur & de notre néceſſité, nous avions encore de ce côté-là quelque reſte d'eſpérance, ce qui nous donnoit du chagrin, parce que nous voyions bien que ſi ces vaiſſeaux arrivoient, & ne trouvoient perſonne, ils nous croiroient perdus, & qu'ainſi nous ne pourrions plus eſpérer de jamais revoir nos amis, ni notre patrie. Sur cela Maurice nous dit, qu'à l'égard de la pinaſſe il falloit néceſſairement qu'elle fût périe, puiſque nous n'en avions point eu de nouvelles, depuis le tems qu'elle étoit partie; que par cette raiſon il n'y avoit pas lieu d'eſpérer aucun ſecours de Batavia ; & que notre retour en Hollande ne ſeroit pas impoſſible, ni peut-être difficile, puiſque nous étions parmi une nation civile & honnête, qui de tems en tems, envoyoit des vaiſſeaux par-delà les mers, & qui vraiſemblablement nous permettroit d'y retourner, nous en fourniroit même les moyens ſi nous le deſirions, & ne voudroit pas nous retenir par force dans leur pays, dès que nous n'aurions plus envie d'y demeurer; enfin, que notre condition auroit été pire, s'il

ronde, où nous arrivâmes trois jours après notre départ de Siden-Berg. Nous fûmes reçus preſque de même que Maurice, avec cette différence qu'on témoigna beaucoup plus de reſpect à Van-de-Nuits & à moi, qu'on n'en avoit témoigné aux autres. Albicormas nous fit beaucoup de careſſes, & particulièrement à moi, avec qui il eut pluſieurs converſations touchant l'état de l'empire, ſur quoi j'étois beaucoup plus capable de le ſatisfaire qu'aucun de notre compagnie. Je trouvai que c'étoit un homme excellent en pluſieurs choſes, & qui avoit une admirable ſolidité d'eſprit. Il m'inſtruiſit de pluſieurs de leurs coutumes & du gouvernement de ſa nation, dont je parlerai dans la ſuite, quand je décrirai la ville, les loix & les mœurs des Sévarambes. Le jour d'après notre arrivée, le bagage fut porté à la ville; & l'on ne laiſſa rien dans le camp, que ce qui ne valoit pas la peine d'être tranſporté. Nos gens furent traités comme l'avoient été ceux de Maurice, & tous eurent un habit neuf.

Nous eûmes une difficulté au ſujet de nos femmes. J'ai déjà dit que nous avions ordonné dans le camp, qu'une ſeule ſerviroit à cinq hommes du commun; & que les principaux officiers auroient ſeuls le privilège d'en avoir chacun une pour eux. Sermodas & ſes compa-

gnons désapprouvèrent cette conduite ; l'habitude d'honnêteté qui leur est inviolable, les obligea de nous en parler comme d'une chose brutale. Ils m'avouèrent qu'elle déshonoroit leur pays & leurs loix ; & qu'il leur étoit impossible de la souffrir. Je m'excusai sur la nécessité qui nous avoit obligés de prendre ce parti, plutôt que d'exposer nos gens à s'égorger. Sermodas me demanda si nous voulions nous soumettre à leurs loix : je lui témoignai que nous le souhaitions avec passion, & voici les mesures qu'il prit. Comptez, nous dit-il, exactement vos gens, tant hommes que femmes, & donnez-m'en le rôle, & principalement de ces dernières qui sont grosses. Cependant vous pourrez garder celles que vous avez déjà, ou bien nous vous en donnerons d'autres. Nous consultâmes quelque tems, & ceux des officiers qui voulurent s'attacher à leurs femmes ne les changèrent point. Les autres tirèrent au sort, comme avoient fait les compagnons de Maurice, à qui il ne fut pas permis de faire un nouveau choix. Les femmes qui se trouvèrent enceintes de quelques-uns des officiers, furent obligées de continuer avec ceux de qui elles étoient grosses. Celles du commun, qui se trouvèrent aussi enceintes, furent exhortées de s'attacher à celui qu'elles croyoient le père de l'enfant qu'elles portoient. Et c'est ainsi que toutes ces choses furent réglées.

Le cinquième jour après notre arrivée à Sporounde, Sermodas me vint prendre pour aller au temple, où l'oſparenibon, ou ſolemnité du mariage ſe devoit célébrer. Il me dit que c'étoit autant pour nous faire voir cette cérémonie, que pour nous repoſer, qu'on nous avoit fait demeurer ſi long-tems à Sporounde. Il ajouta que cela ſe faiſoit quatre fois l'année, & que c'étoit une de leurs plus grandes fêtes, quoiqu'inférieure à celle de Sevarinde. Je me levai d'abord, & pris les habits neufs qu'on m'apporta. On en donna de même à tous mes principaux officiers, qui me vinrent trouver dans ma chambre pour m'accompagner au temple, où Sermodas & Carchida nous devoient mener. Nous allâmes enſemble au palais où Albicormas nous avoit donné audience, & ayant traverſé diverſes cours, nous arrivâmes enfin à un temple grand & ſuperbe, où nous trouvâmes pluſieurs jeunes hommes & pluſieurs jeunes filles tous en habits neufs. Les jeunes hommes avoient ſur leur tête des couronnes de feuilles vertes, & les filles y avoient des guirlandes de fleurs. Je n'avois jamais rien vu de ſi aimable que cette troupe de jeunes gens, qui avoient preſque tous bon air, & qui faiſoient tous paroître beaucoup de joie.

Un grand rideau tendu au milieu du

temple nous empêchoit d'en voir plus de la moitié : nous y demeurâmes près d'une heure, occupés à regarder les riches ornemens dont il eſt embelli, avant qu'il ſe fît aucun changement. Mais enfin nous entendîmes le ſon de diverſes trompettes, de haut-bois, & d'autres inſtrumens ; puis nous vîmes entrer pluſieurs perſonnes avec des flambeaux allumés, qu'ils mirent dans des chandeliers diverſement diſpoſés dans tous les endroits du temple. On ferma toutes les fenêtres, & l'on tira le rideau qui nous en cachoit l'autre moitié. Nous y découvrîmes un autel riche & ſomptueux, orné de guirlandes, & de feſtons de fleurs ingénieuſement rangées ſur cet autel qui étoit au fond du temple. Nous vîmes à main droite de l'autel, & dans une hauteur médiocre, un grand globe de cryſtal ou de verre fort clair, que quatre hommes n'auroient pu embraſſer qu'avec peine. Ce globe étoit ſi lumineux, qu'il éclairoit tout le fond du temple, & jettoit ſa lumière bien avant dans le milieu. Il y avoit de l'autre côté de l'autel une grande ſtatue, de pareille hauteur, qui repréſentoit une nourrice avec pluſieurs mamelles, qui allaitoient divers petits enfans, artiſtement élaborés de même que la ſtatue, qui ſembloit leur donner à têter. Entre ces deux figures, & au-deſſus de l'autel, il

n'y avoit qu'un grand voile noir tout uni & ſans ornement.

Cependant la muſique s'approchoit toujours de nous; enfin elle arriva à la porte du temple, où nous vîmes entrer Albicormas & ſes ſénateurs, qui s'avancèrent vers l'autel avec beaucoup de pompe & de magnificence. Pluſieurs prêtres allèrent à ſa rencontre avec des encenſoirs à la main, en chantant un cantique. Ils lui firent trois fois la révérence, & puis le menèrent à l'autel, où lui & les ſénateurs s'inclinèrent trois fois devant le rideau noir & deux fois devant la ſtatue; enſuite ils furent s'aſſeoir ſur des trônes élevés aux deux côtés de l'autel. Sermodas me fit mettre aux pieds d'Albicormas avec trois de mes hommes, & il plaça les autres à l'oppoſite. Nous ne fûmes pas plutôt aſſis, que les prêtres allèrent vers les jeunes gens dont nous avons parlé, & ils les firent approcher de l'autel. Ils étoient partagés en deux rangs, les hommes à droite, & les femmes à gauche. Dès qu'ils furent arrivés près de l'autel, le grand prêtre monta ſur un ſiège élevé au milieu des deux rangs, & leur fit un diſcours fort ſuccint, après lequel on prit un flambeau qui avoit été allumé aux rayons du ſoleil, comme je l'appris enſuite; & Albicormas deſcendant de ſon trône, & le prenant à la main, en alluma quelques bois

aromatiques qu'on voyoit ſur l'autel, puis ſe mit à genoux devant le globe lumineux, & y prononça quelques paroles. Delà il paſſa vers la ſtatue, devant laquelle il plia ſeulement un genou, & y prononça auſſi quelques mots, comme il avoit fait devant le globe. Alors les prêtres entonnèrent un cantique, auquel tout le peuple répondit; & quand il fut achevé, pluſieurs inſtrumens de muſique commencèrent à jouer; cette agréable ſymphonie fut ſuivie d'un concert de voix ſi charmantes, que nous avouâmes que notre muſique d'Europe n'avoit rien de comparable à celle-ci. Après cela le grand-prêtre s'avança vers la fille qui étoit la première du rang, & lui demanda ſi elle vouloit être mariée. Elle répondit qu'oui, en faiſant une grande révérence, & rougiſſant en même temps. Il fit enſuite la même demande à toutes les autres, & en reçut une pareille réponſe. Pendant qu'il interrogeoit les filles, un autre prêtre interrogeoit de même les jeunes hommes qui étoient de l'autre côté; ce qui étant fait, le prêtre retourna à la première fille, & lui demanda ſi elle vouloit épouſer quelqu'un des jeunes hommes qu'elle voyoit de l'autre côté. Et lorſqu'elle eut répondu que c'étoit ſon deſſein, il la prit par le bras, la mena au bout du rang des garçons, & lui dit de choiſir un

mari. Elle regarda le premier jeune homme, & puis les autres ſucceſſivement juſqu'au ſixième, où elle s'arrêta, & lui demanda s'il vouloit être ſon bon ſeigneur & ſon fidèle mari. Il lui répondit, qu'il le vouloit bien, pourvu qu'elle voulût auſſi l'aimer comme une chaſte & loyale épouſe doit aimer ſon époux; ce qu'elle promit de faire juſqu'à la mort. Après cette promeſſe ſolemnelle, il la prit par la main, la baiſa, & la mena vers le bas du temple. Tous les autres firent ſucceſſivement la même cérémonie, & s'allèrent joindre aux premiers. Il y reſta huit jeunes filles, qui ne purent avoir de maris, dont cinq pleines de honte & de confuſion, verſoient des larmes en abondance. Les trois autres n'étoient pas ſi affligées; & quand le grand-prêtre vint vers elles, elles ſe prirent à ſa robe, & elles le ſuivirent vers Albicormas. Il leur dit quelques paroles, après quoi elles s'avancèrent vers les ſénateurs, & en choiſiſſant trois d'entr'eux, leur dirent que, puiſque par un effet de leur mauvaiſe fortune elles ne pouvoient avoir un homme pour être entièrement leur mari, elles les choiſiſſoient pour ôter leur opprobre, après avoir été par trois fois publiquement refuſées, qu'elles les prioient de les recevoir au nombre de leurs femmes, ſelon les loix du pays, & les privilèges qu'elles leur

accordoient, promettant de leur être toujours très-affectionnées & très-fidèles. Les trois sénateurs descendirent incontinent, & les prenant par la main, les menèrent à l'autel, où ils se tinrent avec elles jusqu'à ce que tous les autres s'y furent rangés deux à deux. Ces magistrats étoient des hommes âgés d'environ quarante ou cinquante ans, mais les mieux faits de tout leur corps.

Les cinq autres filles étant ensuite interrogées par le grand-prêtre, pour savoir si elles vouloient prendre pour maris quelques uns des sénateurs, ou des autres officiers de l'état; elles répondirent que n'ayant encore tenté le hasard qu'une seule fois, elles vouloient le tenter encore deux, avant que de prendre ce parti. Alors abattant leur voile, elles sortirent du temple & furent reçues à la porte dans un chariot couvert, qui les y attendoit, & qui les ramena chez elles. Dès qu'elles furent sorties du temple, la musique recommença; & Albicormas allant à l'autel, y prononça quelques mots à haute voix; puis prenant les trois filles & les trois officiers qu'elles avoient choisis, leur joignit ensemble les mains, & leur dit quelques paroles, auxquelles ils répondirent avec une profonde révérence. Il en fit autant à sept ou huit des autres, & laissant faire le reste de la cérémonie à quel-

ques-uns des sénateurs, il alla se rasseoir sur son trône. Deux prêtres portèrent le feu de l'autel au milieu du temple, où les nouveaux mariés, qui portoient des pastilles & des parfums dans leurs mains, firent un cercle autour, & chacun des hommes mêlant ses parfums avec ceux de sa femme, ils les jettèrent dans le feu. Puis étant à genoux, chacun d'eux mit la main sur un livre doré que deux prêtres leur présentèrent. Ils y jurèrent obéissance aux loix, promettant de les maintenir de tout leur pouvoir pendant tout le cours de leur vie, prenant le grand dieu, le soleil & leur patrie à témoins de leurs sermens. Cela étant fait, ils marchèrent vers l'autel, où Albicormas fit une courte prière pendant qu'ils étoient à genoux; puis se tournant vers eux, il leur donna sa bénédiction, & sortit du temple suivi de toute la compagnie, & d'un nouveau concert de musique. Delà ils passèrent dans une salle proche du temple, où nous trouvâmes plusieurs tables, qui furent tout aussi-tôt couvertes de viandes. Albicormas me prit avec Van-de-Nuits, & nous dit que nous serions ses hôtes ce jour-là, nous menant à sa table, où il nous fit asseoir parmi les sénateurs. Sermodas prit ceux de mes officiers qui étoient venus avec moi, & les mena à une autre table; &

Carchida & Benoſcar prirent ſoin de ramener au logis le reſte de nos gens, qui pendant toute la cérémonie s'étoient tenus ſur une des galleries du temple. Le feſtin fut magnifique, & les inſtrumens de muſique jouèrent durant le repas. Après le repas, nous allâmes à un amphitéâtre, éloigné du temple d'environ une portée de mouſquet, & nous trouvâmes toutes les rues par où nous paſſions parſemées de fleurs ; nous y entendîmes les acclamations d'une grande multitude de peuple, qui étoit ſorti pour nous voir. Cet amphitéâtre eſt bâti de grandes pierres, & n'a pas moins de cinquante pas de diamètre, à compter depuis la muraille extérieure, juſqu'à celle qui lui eſt oppoſée. Il eſt couvert d'une grande voûte, dont la hauteur eſt prodigieuſe, & qui le défend du ſoleil, de la pluie, & de toutes les autres injures de l'air. Il eſt plein de ſièges tout alentour, depuis le haut juſqu'au bas, qui occupent une grande partie du lieu, & rendent le parterre d'une grandeur médiocre. Ces ſièges étoient pleins de peuple quand nous y entrâmes; mais perſonne ne fut reçu dans le parterre que les officiers, les nouveaux mariés & nous. On nous fit aſſeoir ſur les ſièges d'en-bas, qui étoient ſéparés de ceux d'en-haut par une baluſtrade ronde. Cependant pluſieurs jeunes

hommes s'exerçoient à la lutte, à l'escrime, & à plusieurs autres exercices de force & d'adresse, dont ils s'acquittèrent admirablement bien. Après ces exercices, tous nos nouveaux mariés se mirent à danser; ce qui dura jusques peu avant la nuit, que les trompettes & les autres instrumens sonnèrent la retraite.

Nous sortîmes de la même manière que nous étions entrés, & nous trouvâmes les rues pleines de flambeaux & de feux d'artifice, qui faisoient presque un second jour de la nuit.

Albicormas & sa compagnie montèrent dans des charriots, pour s'en retourner chez eux; les nouveaux mariés marchèrent en ordre aux logis qu'on leur avoit préparés; & Sermodas nous ramena chez nous, où il nous expliqua divers endroits de la cérémonie.

Il nous vint trouver le lendemain au matin, pour nous demander si nous voulions retourner au temple, voir une autre cérémonie, qui n'étoit qu'une suite de la première. Nous y consentîmes; dès que nous fûmes prêts, il nous mena vers la porte du temple, & nous y fit tenir quelque temps. Nous n'y eûmes pas demeuré un quart-d'heure, que nous entendîmes un concert de musique qui s'avançoit vers nous, & peu après nous vîmes venir vers le temple les jeunes hommes nouvellement mariés, por-

tant chacun dans leur main une branche d'arbre longue & verte, où pendoit la couronne que chacun avoit le jour précédent, avec la guirlande de ſa femme liés enſemble, d'un linge blanc tout enſanglanté, qui étoit une marque de la virginité des nouvelles mariées. Ils entrèrent en triomphe dans le temple, & quand ils furent arrivés à l'autel, ils y posèrent chacun leur branche d'arbre, la conſacrant à dieu, au ſoleil & à la patrie, qui eſt repréſentée par la ſtatue de cette nourrice, dont j'ai déjà parlé.

Après cette conſécration, ils ſortirent tous enſemble, danſant au ſon des inſtrumens, & s'en allèrent chez eux de cette manière. Cette fête dura trois jours entiers, avec une réjouiſſance générale par toute la ville.

Cependant le tems étoit venu, auquel nous devions quitter Sporounde, pour aller à Sévarinde, & Sermodas vint nous avertir un jour avant notre départ. Il nous mena, moi, Van-de-Nuits & Maurice chez Albicormas, pour prendre congé de lui; nous le trouvâmes dans ſa maiſon, qui eſt un beau palais, quoique beaucoup inférieur à celui de la ville. Il nous reçut fort honnêtement, & nous dit que le jour ſuivant nous partirions pour Sévarinde, où nous devions comparoître devant le grand

Sévarminas. Il nous demanda enſuite ce qu'il nous ſembloit de Sporounde & des cérémonies que nous avions vues dans la célébration de l'oſparenibon. Nous lui répondîmes que nous en étions charmés. Vous allez dans un pays, nous dit-il, où tout eſt plus beau & plus magnifique; je ne veux pas vous préoccuper par la deſcription avantageuſe qu'on pourroit vous en faire; l'expérience vous en fera voir beaucoup plus que je ne ſaurois vous en dire. Sermodas doit être votre guide; il vous traitera avec beaucoup de douceur & d'amitié, & je vous exhorte à ſuivre ſes conſeils en toutes choſes, & à vous gouverner ſi prudemment, que le grand Sévarminas vous puiſſe aimer auſſi tendrement que je vous ai aimés. Alors il nous embraſſa, nous baiſa au front, & nous dit adieu.

Le lendemain on nous conduiſit de bon matin ſur le bord de la rivière, qui coule près de la ville du côté d'occident, où nous trouvâmes pluſieurs bateaux, qu'on avoit préparés pour nous. Sermodas me mena avec trois ou quatre de mes officiers dans un bateau couvert, d'une grandeur médiocre, mais fort embelli d'ouvrages de ſculpture, bien dorés & bien peints. Nos hommes & nos femmes furent mis dans diverſes barques, & de cette manière

nous

nous remontâmes cette rivière ſans beaucoup de difficulté ; car comme elle paſſe à travers une grande plaine unie, elle coule fort doucement. Nous vîmes ſur ſes bords pluſieurs grands bâtimens, comme ceux que nous avions vus au-deſſous de la ville, que nous ne pûmes pas conſidérer attentivement, parce que nous paſſions fort vîte, & qu'ayant pluſieurs rameurs qui ſe relevoient de tems en tems, nous faiſions grande diligence. Nous navigeâmes ainſi tout le jour, depuis le matin juſqu'au ſoleil couchant, ſans nous arrêter en aucun lieu. Nous arrivâmes ce jour-là à une ville nommée Sporoümé, éloignée d'environ trente milles de Sporounde. On nous attendoit ce jour-là ; car nous trouvâmes un grand peuple aſſemblé ſur le quai, qui n'étoit venu que pour nous voir arriver. Nous deſcendîmes les premiers à terre, Sermodas & moi ; nous y rencontrâmes le gouverneur de la place, nommé Pſarkimbas, qui vint au-devant de nous, & nous fit beaucoup de civilités. Il parla quelque tems avec Sermodas, & enfin s'approchant de moi, il me dit, qu'il ſeroit bien aiſe de s'entretenir une heure ou deux avec moi. Je lui répondis que je ſerois toujours prêt à lui obéir ; après quoi nous entrâmes dans la ville de Sporoümé. Elle eſt bâtie comme celle de Sporounde, mais elle n'eſt pas

si grande de moitié. Sa situation est dans un pays très-fertile & très-agréable; nous y fûmes reçus de même qu'à Sporounde. Nous y demeurâmes tout le jour suivant, sans y rien voir de remarquable que la punition exemplaire qu'on y infligea à quatorze criminels; ce qui se passe à peu près de cette maniere. On les tira de prison, attachés ensemble avec des cordes, & séparés en trois bandes. Dans la première il y avoit six hommes, qui, comme nous l'apprîmes, avoient été condamnés à dix ans de punition, quelques-uns pour avoir tué, & d'autres pour s'être rendus coupables d'adultère. Dans le second rang il y avoit cinq jeunes femmes, dont deux devoient être punies durant sept ans pour satisfaire aux loix; ensuite elles devoient souffrir aussi long tems qu'il plairoit à leurs maris, parce qu'elles avoient été convaincues d'infidélité. Les trois autres étoient des filles condamnées à trois années de punition, pour s'être laissé surprendre avant leur osparenibon; c'est-à-dire, le tems de leur mariage, qui se célèbre lorsqu'elles ont l'âge de dix-huit ans. Les trois jeunes hommes qui les avoient débauchées étoient dans le troisième rang; ils étoient condamnés au même châtiment, puis ils devoient les épouser. On les mena de la prison jusqu'à la porte du palais, où se devoit commencer l'exécution, & où je vis un grand nombre de peuple assemblé.

Je me ſouviens très-bien qu'une de celles qui étoient infidelles, étoit une femme très-bien faite & de belle taille. Elle avoit le viſage parfaitement beau, les yeux noirs, les cheveux châtains, la bouche vermeille, & le teint très-vif & très-délicat. Sa gorge, qui étoit découverte, étoit la plus blanche & la mieux formée que j'aie vue. C'étoit la première fois qu'on l'avoit expoſée aux yeux du public pour la punir, de ſorte que ſa honte & ſa confuſion étoient extrêmes : ſes larmes couloient ſur ſes joues en abondance; mais bien loin d'ôter quelque choſe à ſa beauté naturelle, elles en relevoient l'éclat, & la faiſoient encore plus admirer. L'admiration produiſoit l'amour, & la pitié ſe joignant à ces deux paſſions, touchoient ſi fort le cœur de tous les aſſiſtans, qu'il n'y avoit pas une perſonne raiſonnable parmi eux qui n'en témoignât de la douleur. Mais leur pitié ſe changeoit en une eſpèce de déſeſpoir généreux, quand ils conſidéroient que dans peu de momens, tous ces charmes alloient être ſouillés par les mains cruelles d'un infame bourreau. Toutefois c'étoit un acte de juſtice ordonné par les loix, contre un crime, qui parmi ces peuples paſſe pour un des plus énormes; de ſorte qu'on ne pouvoit pas ſauver cette aimable perſonne de la rigueur des ordonnances. L'exécuteur alloit déjà lever

710446 A

la main pour la frapper, quand tout d'un coup un homme fendant la preſſe, cria à haute voix : arrête, arrête. Tous les ſpectateurs, & même les officiers, tournèrent les yeux du côté d'où venoit la voix, ſuſpendant l'exécution juſqu'à ce qu'ils ſuſſent ce que cet homme vouloit dire. Il vint à eux tout hors d'haleine, ayant paſſé difficilement à travers la foule, & s'adreſſant au principal officier, il dit, montrant la belle coupable, qu'il étoit le mari de cette femme, & par conſéquent fort intéreſſé dans cette exécution ; qu'il ſouhaitoit lui parler avant qu'elle ſubît ſon châtiment, & qu'après il lui feroit mieux connoître ſes ſentimens. Alors en ayant obtenu la permiſſion, il parla à ſa femme à peu près de cette manière.

« Vous ſavez, Ulisbe, avec quelle paſſion je vous aimai trois ans avant notre mariage, vous ſavez auſſi que depuis que nous ſommes unis par ce lien ſacré, mon amour bien loin de diminuer, a repris toujours de nouvelles forces, & que la jouiſſance qui éteint la paſſion de preſque tous les amans, n'a fait qu'augmenter la mienne. Vous ſavez enfin, que depuis quatre ans que je ſuis avec vous, je vous ai donné tous les témoignages d'une affection tendre & conſtante, telle qu'une femme pouvoit raiſonnablement l'attendre d'un bon mari. J'étois

perſuadé que vous aviez pour moi les mêmes ſentimens, comme vous me l'aviez mille fois juré, & que votre flamme étoit égale à la mienne ; & toute infidelle que vous avez été depuis, je crois avoir encore la meilleure partie de votre cœur; que vous avez été ſéduite par les fineſſes & les ruſes du perfide Flanibas, & que c'eſt par des voies infâmes qu'il vous a portée à commettre un crime que vous n'auriez jamais commis par votre propre inclination. Il n'y a pas plus de deux heures que j'ai été clairement inſtruit de toute la vérité ; & que j'ai ſu qu'il ne pût jamais vous porter à ſatisfaire ſes déſirs illégitimes, qu'après vous avoir fait croire par ſes lâches pratiques, que je vous avois fait tort, & que j'avois commis avec ſa propre femme la faute que votre indignation mal fondée, & votre injuſte deſir de vengeance, vous a depuis fait commettre avec lui. Si j'avois ſu plutôt toutes ces choſes, vous ne ſeriez pas venue ici de cette manière ignominieuſe, & en vous pardonnant l'offenſe que vous avez faite à notre lit conjugal, j'aurois ſi bien caché votre crime, que vous n'auriez jamais été expoſée à cette ſévère & honteuſe punition; mais puiſqu'il n'eſt pas poſſible de rappeller le paſſé, qu'il n'eſt pas en ma puiſ-

fance de vous exempter entièrement de la peine qui vous eſt préparée, & que vous devez ſouffrir, pour ſatisfaire aux loix de la patrie, que vous avez griévement offenſée, je ferai du moins ce que je puis pour vous; & ſi les larmes que je vois couler de vos yeux, ſont des marques véritables de votre repentir; s'il eſt vrai qu'il y ait encore dans votre cœur quelque reſte de cet amour ſincère que vous m'avez jurée tant de fois, & dont vous me donniez des témoignages ſi évidens; enfin ſi vous me promettez de me rendre entièrement votre cœur, ſans y ſouffrir jamais de partage, ce qui me rendra mon premier bonheur, je détournerai de votre perſonne ſur la mienne, la punition que vous êtes prête de ſouffrir. Parlez, Ulisbe, & faites que votre ſilence ne ſoit pas une marque de votre peu de tendreſſe. « Il ſe tut après ces paroles; ſa femme preſque noyée dans les larmes, fut quelque tems ſans pouvoir dire une ſeule parole; mais enfin ſe tournant vers lui, elle lui répondit: » mon ſilence, trop généreux Bramiſtas, n'eſt pas une marque de mon peu d'amour, mais c'en eſt plutôt une de mon déſeſpoir; je vous ai offenſé contre les loix ſacrées de la juſtice & de l'honneur. Pourquoi, trop généreux mari, & digne d'une femme plus fidelle, prenez-vous

ſoin d'une perfide qui vous a trahi, & qui s'eſt laiſſé emporter à une vengeance ſi outrageante? pourquoi ſouffririez-vous la peine que je mérite? Non, non, Bramiſtas, que je n'oſe plus nommer mon époux, ne prenez plus aucun ſoin d'une miſérable, qui doit être l'objet de votre colère, plutôt que de votre pitié; mais qui voudroit pourtant de toute ſon ame ſouffrir les plus cruels tourmens, & même finir ſa vie malheureuſe pour effacer ſon crime. Ceſſez, ceſſez de bleſſer mon cœur par les témoignages d'une bonté & d'une généroſité ſans égales; abandonnez ce cœur perfide au cruel chagrin qui le dévore, & au remord éternel que doit lui cauſer l'horreur de ſa faute, & ne vous oppoſez plus à l'exécution des loix, dont je n'ai que trop mérité la rigueur & la ſévérité.» Cet entretien arrachoit les larmes des yeux de tous les aſſiſtans: mais enfin le mari s'étant fait attacher au lieu de ſa femme, & ayant découvert la moitié de ſon corps, il y reçut les coups que la criminelle devoit recevoir ſur le ſien. Tous les autres furent auſſi châtiés en même tems, on leur fit faire trois fois le tour du palais; & ils furent traités ſi rudement, que le ſang couloit de leurs plaies; après cette exécution on les ramena dans la priſon d'où on les avoit tirés.

Nous apprîmes qu'en de pareilles occaſions, le privilège des femmes de ce pays, qui ont mérité châtiment, eſt d'être exemptées des coups, ſi quelque homme s'offre à les ſouffrir pour elles; & qu'il y avoit eu pluſieurs exemples ſemblables, de l'amour des hommes, avant celui-là.

Après cette exécution, nous nous en retournâmes chez nous, où nous eûmes Pſarkimbas & moi, une heure ou deux d'entretien ſur les affaires de l'Europe, comme j'en avois eu avec Albicormas & les autres, qui m'avoient fait pluſieurs demandes ſur ce ſujet.

Le jour ſuivant nous partîmes de bon matin de Sporoümé, & ayant trouvé des bâteaux tout prêts, Sermodas me prit moi & les autres qui lui avions fait compagnie le jour précédent, & nous mena dans le plus commode. Après avoir pris congé de Pſarkimbas nous voguâmes avec diligence juſqu'à ſix milles de Sporoümé, où nous trouvâmes une petite ville, compoſée de huit bâtimens quarrés ſeulement, nommée Sporoünide; nous y trouvâmes des bateaux différens de ceux dans leſquels nous étions venus, & qui devoient être tirés par des chevaux, parce que l'eau étant plus rapide & plus forte dans cet endroit, il étoit impoſſible de plus remonter à force de rames.

En montant, nous approchions toujours des hautes montagnes, que de Haës avoit découvertes, proche le lac, qu'il avoit trouvé dans la plaine, vis-à-vis du vieux Camp. Elles s'étendoient d'Orient en Occident aussi loin que nous pouvions voir, & paroissoient fort hautes & fort droites; nous les avions apperçues auparavant; mais de cet endroit elles se découvroient plus distinctement, & sembloient être très-proches.

De Sporoüinde, nous fûmes tirés jusqu'à un autre lieu, où nous prîmes des chevaux frais, qui nous menèrent à une petite ville, nommée Sporoümé, où nous en prîmes encore d'autres, & nous allâmes coucher à une petite ville par-delà, appellée Sporavité; c'étoit le dernier lieu où nous devions aller par eau, & nous n'y vîmes rien de remarquable.

Le lendemain de bon matin, nous trouvâmes divers charriots qu'on nous avoit préparés: nous y montâmes pour continuer notre voyage par terre. Sermodas me prit avec de Nuits & Maurice dans son charriot, pour lui tenir compagnie; laissant la rivière sur le couchant, nous tirâmes droit vers le midi, à travers un beau pays ouvert, qui s'élevoit peu-à-peu vers les montagnes, quoiqu'insensiblement; car la plaine s'étend jusqu'au pied des montagnes, & c'est

ce qui les fait paroître si hautes & si droites. Comme nous traversions le pays, nous y découvrions en plusieurs endroits des villes & des bâtimens quarrés, fort beaux & fort agréables; nous arrivâmes de cette manière sur les onze heures du matin à une ville, nommée Sporagouesse: nous nous y reposâmes jusqu'à deux heures après-midi, puis nous poursuivîmes notre voyage jusqu'à une ville, nommée Sporagoundo, où nous arrivâmes sur le soir; nous y fûmes reçus fort honnêtement par Astorbas, qui en étoit gouverneur. Cette ville située au pied des montagnes, est la dernière du pays de Sporoumbe, & contient quatorze bâtimens quarrés; nous n'y vîmes rien de remarquable que les merveilleux canaux qu'on a faits en divers endroits pour arroser le pays, qui par le moyen des eaux & la fertilité naturelle du terroir, a les plus beaux pâturages qu'on puisse voir. Par ces canaux & par diverses murailles, ponts & écluses, on conduit une grande quantité d'eau bien avant dans la plaine; tous ces ouvrages sont si forts & d'un travail si prodigieux, qu'on n'en sauroit faire autant en Europe pour cinquante millions, & néanmoins l'industrie de ces peuples a fait cela sans argent; car ils ne s'en servent dans aucun endroit de leur domination, & en estiment l'usage

pernicieux; nous demeurâmes trois jours dans Sporagoundo pour nous y repoſer, & pour voir le pays avant que d'entrer à Sévarambe, qui eſt de l'autre côté des montagnes: nos guides ayant tant d'humanité & de civilité qu'ils ne nous preſſoient point du tout, & nous donnoient le temps de prendre du repos, & de nous divertir. Pendant notre ſéjour à Sporagoundo, Aſtorbas voulut nous donner le divertiſſement de la chaſſe & de la pêche; il nous mena dans des charriots juſqu'à un bois de cyprés, qui eſt à trois milles de la ville, tirant vers l'occident. Ce bois eſt en grande partie diſpoſé en allées, excepté vers le pied des montagnes, où il y a des arbres de diverſes eſpèces plantés confuſément; ils ſont fort épais & fort touffus, & portent diverſes ſortes de fruits, dont ſe nourrit un animal ſemblable au blaireau, quoique plus gros, dont la chair eſt fort délicate. Il y en a un grand nombre dans le bois, où perſonne n'oſe chaſſer que le gouverneur, qui pour cet effet a des meutes de chiens; ceux du pays nomment cet animal Abrouſte. Dès que nous fûmes arrivés à ce bois, nous deſcendîmes de nos charriots, & nous entrâmes dans les allées, qui ſont, comme j'ai dit, de cyprés, mais les plus hauts, les plus droits & les plus touffus que j'aie jamais vus.

Aſtorbas nous dit qu'on en coupoit quelquefois pour en faire des mâts de navire, & qu'ils étoient incomparablement meilleurs que les ſapins. Nous en avions vu d'aſſez beaux prés de Sporounde, mais ils n'étoient pas la moitié ſi grands que ceux-là, ni d'un bois ſi ferme & ſi ſerré. Comme nous nous amuſions à conſidérer la beauté de ces arbres, & la manière dont ils étoient rangés, nous ouîmes les chiens qui avoient trouvé la chaſſe, & qui la pouſſoient vers le milieu du bois, où il y avoit un lieu ſpacieux environné de haies épaiſſes. C'eſt un endroit où l'on chaſſe ordinairement les abrouſtes; ils y viennent par divers ſentiers qui menent à ce lieu, & ne peuvent ſe ſauver parce qu'il eſt enclos de tous les autres côtés, & ainſi l'on peut ſans obſtacle les voir combattre avec les chiens.

Nous courûmes en diligence vers ce lieu-là, & nous fûmes nous poſter ſur un petit tertre élevé au milieu de cet endroit, & d'où l'on peut voir commodément tout alentour. Nous n'y eûmes pas demeuré un demi-quart-d'heure, que nous y vîmes entrer deux abrouſtes pourſuivis par une trentaine de petits chiens qui les chaſſoient, ſans pourtant en oſer approcher, il fuyoient les uns deçà, les autres delà, dès que les abrouſtes ſe tournoient pour ſe

jetter ſur eux. Ces petits chiens ſont fort adroits, & les abrouſtes, qui ſont gras & lourds, les attrapent rarement; ils ſont ſi bien faits à cette chaſſe, & connoiſſent ſi parfaitement la force de leur ennemi, qu'ils ne s'y expoſent qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour les chaſſer. Ils pourſuivirent toujours les deux abrouſtes & leur firent faire trois ou quatre fois le tour du tertre où nous étions, juſqu'à ce que les ayant mis hors d'haleine, ces deux pauvres animaux, qui étoient mâle & femelle, & qui, à ce qu'on nous dit, ne ſe quittent jamais, s'acculant l'un contre l'autre, ſe défendirent pendant une demi-heure contre toute cette meute de chiens, qui faiſant un cercle autour d'eux ne leur donnoient aucun repos. Quelquefois ils ſe jettoient ſur les chiens, & puis revenoient ſe porter l'un contre l'autre comme auparavant, & ſe défendoient ainſi mutuellement. L'un d'eux ſe coucha une fois ſur ſon ventre comme s'il n'eût pu ſe tenir, ce qui enhardit quelques chiens de s'approcher de lui pour le tourmenter; mais il prit ſi bien ſon tems, que s'élançant ſur le plus avancé, il le prit par la jambe de derrière, & la lui caſſa d'un ſeul coup de dent; après quoi il le déchira avec tant de furie, que je n'ai jamais vu un animal plus cruel ni plus enragé. Cela

fit peur à tous les autres chiens, qui n'oſèrent plus s'approcher, & qui ſe tinrent mieux ſur leurs gardes, mais ce divertiſſement ayant aſſez duré, on les fit tous retirer, & l'on fit venir à leur place deux grandes bêtes fort ſemblables à des loups, mais beaucoup plus velus, & d'un poil noir & friſé comme la laine des moutons. On les avoit tenus en leſſe juſqu'alors, & dès que ces Abrouſtes les apperçurent, ils ſe hériſſèrent de crainte, & ſe mirent à hurler épouvantablement, connoiſſant les redoutables ennemis avec qui ils devoient combattre, & ſentant les approches de leur mort. Ces deux animaux, qu'on appelle Ouſtabars, étant lâchés, s'avancèrent aſſez lentement, firent quelques tours autour d'eux, & puis ſe jettèrent deſſus avec beaucoup d'impétuoſité; les autres ſe défendirent aſſez long-tems, mais le poil des ouſtabars les défendoit contre leurs morſures : de ſorte qu'après un combat d'un quart-d'heure, les pauvres abrouſtes ne pouvant plus ſe ſoutenir de laſſitude, & du ſang qu'ils avoient perdu, furent tous deux étranglés par les ouſtabars, & la chaſſe s'acheva de cette manière.

Après ce divertiſſement, Aſtorbas nous reconduiſit à la ville, où il nous régala de la chair des abrouſtes qu'on avoit tués; nous la

trouvâmes fort bonne & fort nourriſſante, ayant preſque le même goût que la chair des chevreuils qu'on mange en Europe.

Le lendemain Aſtorbas nous vint trouver, pour nous dire qu'après le divertiſſement de la chaſſe, il vouloit encore nous donner celui de la pêche; il nous pria de nous y préparer ſur le ſoir, & nous prévint qu'il viendroit nous prendre pour cela: il n'y manqua pas; car environ à deux heures après-midi, il vint nous trouver pour nous mener à un grand baſſin environné de murailles, qui contient une grande quantité d'eau qu'on y fait venir des montagnes, pour la diſperſer dans pluſieurs canaux, qui la conduiſent en divers endroits de la plaine, qu'on arroſe. Ce baſſin eſt de figure ovale, & n'a pas moins de trois milles de circuit; il eſt près de la ville du côté d'orient, & contient une prodigieuſe quantité de poiſſons; nous y entrâmes ſur de grands bateaux plats, couverts de toile, pour nous défendre de l'ardeur du ſoleil, qui eſt très-chaud près de ces montagnes. Il y avoit autour des bords de ces bateaux, des trous, où l'on mit de longues perches, courbées en arc, au bout deſquelles étoient des lignes & des hameçons, amorcés de chair crue. Quand nous fûmes avancés vers le milieu du lac, on ajuſta ces

hameçons après avoir mouillé l'ancre pour faire arrêter ces bateaux; nous vîmes des poiſſons preſque auſſi gros que des ſaumons, qui s'élancèrent à deux ou trois pieds hors de l'eau, pour gober la chair qui étoit pendue aux hameçons: mais comme ces poiſſons ont beaucoup de force, ils tiroient la ligne, faiſoient courber les perches bien avant dans l'eau, & les auroient même rompues, ſi elles n'euſſent été faites d'un bois très-fort & très-pliant; après s'être débattus long-tems, ils demeuroient enfin pendus à la perche, & ſe démenoient dans l'air plus d'un quart-d'heure avant que de mourir. Il y en avoit ſouvent deux ou trois qui s'élançoient en l'air pour attraper la même amorce, & qui s'entre-choquant les uns les autres, s'empêchoient mutuellement de la prendre, lorſqu'ils pouvoient le moins réuſſir, le plaiſir en étoit d'autant plus grand. Ils avoient les écailles bleues, & les plus gros pèſoient environ ſept ou huit livres. Ils ſont très-fermes, très-délicats, & auſſi bons que les truites ſaumonnées qu'on prend dans le lac de Genève. Nous en prîmes environ une trentaine en moins de deux heures de tems avec un plaiſir extraordinaire; & ce ne fut pas ſans étonnement que nous vîmes pêcher en l'air des poiſſons qui vivent dans l'eau. Je m'informai

formai du nom de ce poisson, & l'on me dit qu'il s'appelloit Fossila en langue du pays.

Après la pêche du Fossila, nous quittâmes notre grand bateau pour entrer dans de plus petits, plus légers & plus propres au divertissement qu'on nous alloit donner, qui n'est proprement ni pêche ni chasse, & qui tient néanmoins de tous les deux. Il y a du côté du bassin, où la terre est le plus élevée, un endroit où l'on voit croître beaucoup de roseaux, des joncs & d'autres plantes aquatiques; nous nous avançâmes vers ce lieu-là, & lorsque nous en fûmes à un jet de pierre, nous mîmes dans l'eau deux animaux un peu plus gros qu'un chat, mais semblables à une loutre, si ce n'est qu'ils ont le poil d'un gris-blanc, ce qui fait qu'on ne le voit pas bien dans l'eau, parce que leur couleur n'en est pas fort différente. On les appelle Safpêmes; & quand ils sont bien apprivoisés, on s'en sert pour prendre une espèce de canard ou poule-d'eau, qui ne vole jamais loin, parce que ses aîles sont fort courtes, & que son corps est fort gras; on l'appelle Ebouste. Les deux safpêmes ne furent pas plutôt dans l'eau qu'ils nagèrent avec une vîtesse incroyable vers les roseaux, dont ils firent sortir dans un moment dix ou douze éboustes. Chacun poursuivit le sien; & ce fut un plaisir extrême

de voir les tours & les fuites de ces oiſeaux, qui tantôt fuyoient à demi-vol, tantôt plongeoient dans l'eau, & puis alloient ſe cacher dans les roſeaux, pour éviter les pourſuites de leurs ennemis, qui ſans ſe rebuter les ſuivoient partout, & ne leur donnoient aucun relâche. Enfin après pluſieurs détours, les ébouſtes ſe laſſèrent ſi fort, que ne pouvant preſque plus ſe remuer, les ſaſpêmes les prirent au cou, & les portèrent encore vivans au bateau de ceux qui les avoient lâchés, & qui prenoient ſoin de les nourrir. Après que ces ébouſtes furent pris, Aſtorbas en vouloit faire prendre encore davantage; mais Sermodas ne voulut pas le ſouffrir, il dit que c'étoit aſſez pour une fois; & nous retournâmes à la ville très-ſatisfaits de cet agréable divertiſſement.

Le lendemain nous partîmes de Sporagoundo, nous marchâmes à pied juſqu'aux montagnes, & nous entrâmes dans un valon étroit entre deux rochers fort eſcarpés à un mille de la ville. A l'entrée de ce valon, Sermodas nous dit, qu'il nous alloit mener en paradis par le chemin de l'enfer. Je lui demandai ce qu'il vouloit dire par-là; il me répondit, qu'il y avoit deux chemins pour aller à ce paradis, celui du ciel & celui de l'enfer; mais que ce dernier étoit le plus court & le plus commode, & que l'ex-

périence nous feroit connoitre cette vérité. Ce discours nous mit en peine & venant aux oreilles de nos femmes, il leur donna de la crainte & de l'étonnement; nous marchions sans oser en demander l'explication à Sermodas, voyant qu'il n'avoit répondu à nos premières demandes que par un souris, & qu'il nous avoit renvoyés à l'expérience.

Quand nous fûmes plus avancés dans le vallon, nous arrivâmes en un endroit où nous remarquâmes un chemin presque tout coupé dans le roc; il fallut y monter par cinq ou six marches, après lesquelles le chemin étoit uni, jusqu'à un jet de pierre de-là, où nous trouvâmes d'autres degrés, & puis d'autres montant ainsi d'étage en étage cinq diverses fois; nous nous trouvâmes alors au pied d'un grand rocher escarpé, au milieu duquel nous vîmes une grande voûte très-obscure, par où Sermodas nous dit qu'il falloit passer pour aller au paradis dont il nous avoit parlé, & que déjà toutes nos hardes y étoient entrées sur des traîneaux. Il nous fit remarquer en même tems, que sur la main gauche du chemin par où nous étions venus, il y avoit un sentier uni & sans degrés, sur lequel on faisoit gliſſer les traîneaux, qu'on tiroit en haut avec de grosses cordes par le moyen de certaines roues, que

des hommes faiſoient tourner. Quand nous fûmes arrivés à l'entrée de la voûte, nous y trouvâmes deux maiſons bâties de chaque côté, d'où l'on tira des flambeaux pour nous éclairer dans l'obſcurité, & des capes de toile cirée, doublées de toile de coton, pour nous couvrir & nous défendre du froid & de l'humidité. Nous trouvâmes encore un long traîneau à l'entrée de la voûte, préparé pour tirer les femmes qui étoient groſſes, & pour ceux qui ne pouvoient marcher, & l'on nous dit qu'il y en avoit pluſieurs autres, dans la voûte, préparés pour le même ſujet. Tout cela nous donnoit de l'étonnement; cependant nous étions tous aſſez réſolus de marcher par-tout où l'on voudroit nous mener, & de céder à notre deſtin: mais nos femmes ſe mirent à pleurer comme ſi on les eût menées au ſupplice: Sermodas en fut fort ſurpris. Je demandai quelle en étoit la cauſe; mais pas un de nos hommes ne pouvoit me la dire: ce qui m'obligea d'aller moi-même vers elles, & de leur demander quelle étoit la cauſe de leur douleur. Alors elles ſe mirent à lever les mains au ciel, à ſe battre le ſein, & à me dire que nous allions tous périr, & qu'après avoir échappé à la fureur des des flots, & à l'horreur du déſert, où nous étions menacés de mourir de faim & de ſoif, notre

ſort étoit bien triſte d'être menés par des endroits où nous jouiſſions d'un bonheur apparent, en un lieu d'où nous devions être précipités dans l'enfer avant l'heure de notre mort; & que tout le bien qu'on nous avoit fait, n'étoit que pour nous mener plus facilement au lieu qu'on avoit deſtiné pour notre ſupplice. Sermodas qui m'avoit ſuivi, entendit leurs plaintes, puis ſe tournant vers moi; je vois bien, me dit-il, en regardant nos femmes, d'un air qui marquoit, outre la pitié qu'il avoit de leur foibleſſe, l'envie qu'il avoit de rire de leur erreur: je vois bien que les pleurs & les gémiſſemens de ces pauvres femmes procèdent d'une imagination, dont il nous ſera facile de les déſabuſer: je ſuis fâché d'avoir donné lieu à cette opinion, qui leur fait tant de peine, & qui m'a cauſé tant de ſurpriſe. Je vous ai dit, par une eſpèce de raillerie, que je voulois vous mener en paradis par le chemin de l'enfer; & comme je n'ai pas voulu m'expliquer là-deſſus, ni ſatisfaire aux demandes que vous m'avez faites, ces pauvres femmes, ſans doute, ſe ſont imaginé, que je parlois ſérieuſement, & que nous allions vous précipiter dans les enfers, quand elles ont vu la caverne où nous devons paſſer: mais pour leur mettre l'eſprit en repos, je veux bien leur expliquer cette enigme, & leur dire que cet

enfer n'eſt qu'une voûte, que nous avons faite pour la commodité du paſſage à travers la montagne, & que ſi nous ne paſſions par-là, il nous faudroit faire un grand détour, & monter juſqu'au ſommet. C'eſt ce que j'ai nommé le chemin du ciel, comme j'ai appellé ce chemin ſouterrein, le chemin d'enfer; voilà en peu de mots l'explication de l'enigme. Au reſte, s'il y a du danger, j'y ſerai expoſé auſſi bien que vous, & pour votre plus grande ſatisfaction, je ne veux pas que vous le couriez tous enſemble, mais ſeulement que vous envoyiez avec moi quelques-uns des vôtres, qui pourront revenir quand ils auront paſſé, pour rapporter à votre monde là vérité de ce qu'ils auront vu. Ce diſcours, que je répétai à nos crieuſes, calma leurs craintes: nous fîmes leurs excuſes à Sermodas, le priant de pardonner à la foibleſſe de leur ſexe, & de ne pas nous imputer leur faute; que nous avions reçu trop d'aſſurances de la bonté de ſes ſupérieurs, & de la ſienne en particulier, pour pouvoir jamais en douter, ni rien craindre de la part de ceux à qui nous devions la vie, & tout ce que nous avions. Je leur pardonne de tout mon cœur, répondit-il, mais je m'en tiens à ce que j'ai déjà dit, & je ne veux pas qu'il y ait plus de dix d'entre vous qui paſſent par cet enfer imaginaire, qu'ils n'en ayent qui faire la

description à quelques-uns de ceux qui en auront vu toutes les horreurs: de sorte que sans plus contester, je vous prie de choisir ceux que vous voudrez, pour les envoyer avec moi dans ces lieux souterreins. Comme je vis que Sermodas étoit résolu de s'en tenir à sa parole, je pris avec moi Van-de-Nuits, Maurice, Suart, & quelques autres de mes officiers pour l'accompagner; de sorte qu'après nous être couverts de nos capes, nous suivîmes les flambeaux qu'on avoit allumés pour nous éclairer dans la caverne. Elle étoit taillée dans le roc en forme de voûte, & pouvoit avoir environ cinq toises de large par le bas, & trois & demie de hauteur. Sur le côté gauche il y en avoit la moitié qui alloit en penchant sans aucuns degrés, & c'est-là que l'on fait glisser les traîneaux: mais sur la droite il y avoit divers étages unis, où l'on montoit par des marches aisées. Nous trouvâmes en tout vingt-six de ces étages; mais avant que de venir à l'autre bout, environ un mille loin de la sortie, Sermodas nous dit que la voûte étoit faite par la nature, & que l'art n'y avoit contribué que pour aplanir le chemin, & pour agrandir la caverne aux endroits où elle se trouvoit trop étroite. En effet, nous remarquâmes que la voûte n'étoit pas si unie de ce côté-là que de l'autre, qu'en divers endroits

elle s'élargissoit fort, & qu'il y avoit divers glaçons de pierre brillans comme du cryſtal, qui ſe formoient d'une eſpèce de ſel qui diſtile de la montagne, qui ſe pétrifie en coulant, & qui forme diverſes figures aſſez étranges. Cet endroit étoit auſſi plus froid & plus humide, & nous reconnûmes que nos capes nous étoient fort utiles dans ce paſſage. Nous trouvâmes auſſi, qu'aux endroits où la caverne étoit naturelle, elle n'étoit pas ſi droite, & qu'elle alloit un peu plus en tournant, qu'à ceux où elle étoit faite à la main. A deux cents pas de l'iſſue, elle s'élargit beaucoup, & c'eſt là que Sermodas nous fit voir divers grands pots de terre, & d'autres de métal & de verre pleins de diverſes drogues, qui ſervoient à la médecine, & que l'on fait préparer dans cet endroit, à cauſe du froid & de l'humidité du lieu. De-là nous pourſuivîmes notre chemin, & nous arrivâmes enfin à l'iſſue de la voûte, qui n'a pas moins de trois grands milles de long: nous entrâmes en même tems dans une fort belle rue de la première ville de Sévarambé, qu'on appelle Sévaragoündo Elle eſt ſituée au milieu d'une longue vallée, pleine de belles prairies, & contre l'endroit de la montagne où la caverne aboutit; de ſorte qu'on entre dans la ville, dès que l'on ſort de la voûte ſouterraine.

Le gouverneur nommé Comuſtas, qui nous vint recevoir à l'entrée de Sévarambe, nous témoigna de la joie de notre arrivée, & nous mena dans une grande maiſon quarrée, comme elles ſont à Sporoumbe. Comuſtas étoit un grand homme brun, d'environ quarante ans, & fort bien fait de ſa perſonne. Il nous demanda où étoit le reſte de nos gens. Sermodas lui raconta ce qui nous étoit arrivé à l'entrée de la voûte, & la terreur panique de nos femmes, pour n'avoir pas entendu le ſens d'une raillerie qu'il avoit faite, & que cela nous procureroit la ſatisfaction de paſſer le reſte du jour avec lui. Cette aventure le fit rire, cependant il nous dit qu'il étoit bien aiſe que l'erreur de nos femmes lui eût procuré le plaiſir de nous loger, qu'il nous traiteroit le mieux qu'il pourroit, & qu'il alloit donner des ordres pour nous recevoir, nous & nos gens; qu'en attendant il nous prioit de nous rafraîchir, & de prendre un peu de repos. Il revint peu de tems après, & nous pria de venir dîner, ce que nous fîmes; après le repas nous envoyâmes Siiart & de Haës à nos gens pour les conduire à Sévaragoïndo, c'eſt-à-dire, à la porte ou à l'entrée de Sévarambe. Car *gundo*, en leur langage, ſignifie porte ou entrée; & c'eſt la raiſon pour laquelle la ville qui eſt ſituée de ce

côté-là, s'appelle de ce nom, & l'autre qui lui eſt oppoſée Sporagoündo, c'eſt-à-dire, la porte ou l'entrée de Sporoumbe.

Après dîner Comuſtas nous fit promener dans un petit bocage au-deſſous de la ville, où paſſe une petite rivière ou une eſpèce de torrent, qui allant de l'orient à l'occident, précipite ſes eaux à travers divers rochers, dont le bruit fait une aſſez belle caſcade. De ce bocage nous vîmes des montagnes fort hautes couvertes de grands ſapins, & de tous les côtés du vallon nous voyions auſſi des arbres que nous ne connoiſſions pas : comme nous étions dans la belle ſaiſon, ces arbres & les eaux qui couloient dans le vallon donnoient une verdure & une fraîcheur très-agréables. Comuſtas nous dit, que ſi nous avions le tems de demeurer, il nous donneroit le divertiſſement de la chaſſe aux ours, qu'ils appellent ſomouga, & dont il y a grand nombre dans ces bois ; ainſi que d'un autre animal tout blanc, qui approche fort de la nature de l'ours, & qu'ils appellent erglanta : mais Sermodas le remerciant, lui dit, que nous ne pouvions demeurer que juſqu'au lendemain, & qu'il le prioit de faire préparer toutes choſes pour notre départ. He bien, dit-il, ſi vous n'avez pas le tems de demeurer pour voir la chaſſe, vous avez du moins celui de voir la

pêche, en attendant la venue de vos gens. Sermodas lui témoigna qu'il seroit bien aise qu'il nous donnât ce divertissement, & qu'il seroit de la partie. Comustas donna ses ordres, & nous mena à un demi-mille au-dessus de la ville, sur le lieu où la rivière fait la cascade dont nous avons parlé. Il y a plusieurs rochers qui s'opposent à son cours, ce qui la fait enfler, & lui fait faire une espèce de lac où l'on peut aller sur des bateaux; nous y en trouvâmes quatre ou cinq; nous étant mis sur un, avec le gouverneur, nous vîmes la pêche d'un petit poisson fort délicat, qui ressemble à nos truites d'Europe, mais il est encore plus ferme & de meilleur goût. On le prend avec des cormorans, dont on lie le cou, de peur qu'ils n'avalent le poisson. On les lâche, & ces oiseaux prenant leur proie, la rapportent dans le bateau. Nous en avions trois, qui dans une heure prirent plus de quinze livres de poisson. Après la pêche nous retournâmes à la ville, où nous trouvâmes nos gens qui étoient ravis d'être passés par l'enfer à si bon marché. Comustas les fit loger, & nous passâmes ainsi paisiblement la nuit à Sévaragoïndo. Nous nous disposions à partir de bon matin, quand on vint m'avertir qu'une de nos femmes grosses, qui avoit eu beaucoup de frayeur à la vue de cet enfer prétendu, venoit

de faire une fauſſe couche, & qu'elle étoit en danger de mourir. J'en avertis Sermodas, qui me dit que cela ne devoit pas arrêter notre voyage, qu'on la laiſſeroit avec quelques-uns de nos gens à Sévaragoïndo, où rien ne lui manqueroit, que Comuſtas auroit ſoin de nous la renvoyer quand elle ſe porteroit bien, ou de la faire enterrer ſi elle mouroit.

Après cet ordre, nous entrâmes dans les charriots qu'on avoit préparés pour notre voyage, & nous montâmes le long de la rivière & du vallon juſqu'à un bourg, compoſé de quatre quarrés ſeulement, appellé Dieneſté, où nous prîmes des chevaux de relais, & où nous nous reposâmes depuis onze heures juſqu'à deux. Ce bourg eſt à quinze milles de Sévaragoïndo; ſur la même rivière & dans le même vallon, il y en a un autre qui aboutit à l'endroit où ce bourg eſt ſitué. Nous devions paſſer par-là; ſur les deux heures nous remontâmes en charriot, & marchâmes dix ou onze milles dans ce nouveau vallon, qui eſt très-beau & très-fertile; nous y vîmes une quantité prodigieuſe de troupeaux, & nous arrivâmes enfin au pied d'une montagne où finit le vallon. Nous y trouvâmes une petite ville, compoſée de quatre quarrés, nommée Diemeké, où nous devions coucher. La montagne où ce vallon aboutit, n'eſt pas fort haute,

& montre un rideau uni qui s'élève en talus, mais elle eſt bordée des deux côtés de rochers eſcarpés, & preſque inacceſſibles. Nous n'y voyions point de paſſage, & nous ne pouvions comprendre comment on pouvoit y monter. Nous n'oſions pas même le demander à Sermodas, de peur qu'il ne prît notre curioſité pour un nouveau ſoupçon. Le lendemain matin Sermodas me demanda ſi nous n'aurions point autant de peur de monter au ciel, qu'on en avoit témoigné de deſcendre aux enfers; ce qu'il me pria de faire demander à nos femmes: mais comme elles avoient reconnu la foibleſſe de leurs premières craintes, & qu'elles avoient été exhortées à nous ſuivre par-tout ſans répugnance & ſans alarme, elles répondirent qu'elles ſuivroient Sermodas par-tout où il voudroit les mener. Cette réponſe le fit ſourire, & lui fit dire que, puiſque nous étions dans ce ſentiment, il nous meneroit au haut de la montagne par une voie, qui peut-être nous ſurprendroit; mais qu'il n'y avoit aucun danger, & qu'il y monteroit le premier. Après cela, il nous fit paſſer par une porte faite dans une longue muraille, qui s'étend d'un côté du vallon juſqu'à l'autre, proche de la racine du mont. Nous trouvâmes derrière cette muraille divers grands traîneaux attachés à de gros cables, qui

descendoient du haut de la montagne, où l'on nous dit qu'ils étoient attachés. Ces traîneaux contenoient vingt personnes chacun, ils étoient bordés de planches raisonnablement élevées, sur-tout sur le derrière, où l'on avoit mis des siéges & diverses cordes pour s'y tenir. Sermodas me dit de choisir ceux que je voudrois mener avec lui dans son traîneau; ce que je n'eus pas plutôt fait, qu'il y entra, & nous invita, par son exemple, à faire la même chose. Dès que nous y fûmes entrés, on couvrit la moitié du traîneau sur le derrière, d'une toile forte sur laquelle on mit encore des cordes, que l'on attacha sur le bord du traîneau; de sorte que nous étions hors de tout danger de tomber. Quand cela fut fait, on donna un coup de sifflet, & l'on tira une petite corde qui alloit vers le haut; aussi-tôt nous sentîmes monter notre traîneau fort doucement. Quand nous fûmes vers le milieu de la montagne, nous vîmes, par des trous qui étoient pratiqués à côté du traîneau, un autre traîneau comme celui qui nous portoit, qui descendoit en bas, & qui par son poids faisoit monter le nôtre; car il étoit attaché à l'autre bout du cable, & nous trouvâmes que le cable glissoit à l'entour d'un essieu roulant, qui étoit fortement attaché au haut de la montagne. Par ce moyen nous montâmes ce rideau sans au-

eune peine, & ſans être tirés ni par des hommes ni par des chevaux, mais ſeulement par un poids plus grand que le nôtre, qui en deſcendant nous faiſoit monter. Quand le traîneau qui nous portoit fut monté, nous demeurâmes au lieu où il s'arrêta, pour voir monter les autres, qui s'élevèrent tous comme le premier, ſans aucun accident fâcheux. Cependant on nous avoit apprêté, au haut de la montagne, des charriots qui nous portèrent avec grande diligence à travers une plaine, longue d'environ douze milles, juſqu'à l'autre côté de la montagne. Cette plaine eſt couverte de pâturages, où l'on voit paître une infinité de troupeaux, qui y ſont pendant huit mois de l'année, puis on les fait deſcendre dans les vallons des environs, parce que les neiges rendent cette montagne inhabitable durant cette ſaiſon. Auſſi nous n'y vîmes ni ville ni village, mais ſeulement quelques petits hameaux, & quelques maiſons, pour la commodité des bergers. On l'appelle en langage du pays Ombelaſpo. Quand nous fûmes de l'autre côté, nous y trouvâmes des traîneaux, ſemblables à ceux que nous avions eus en montant, & nous nous en ſervîmes de la même manière pour deſcendre dans un grand vallon rond, qu'on appelle en latin *Convallis*, où nous trouvâmes une ville à dix quarrés, nommée Ombelinde.

Nous y fûmes reçus fort honnêtement par Semudas, qui en étoit gouverneur, & nous y couchâmes ce soir-là, y étant traités comme nous l'avions été par-tout ailleurs. Nous n'y remarquâmes rien d'extraordinaire, sinon que les hommes y étoient mieux faits, & les femmes plus blanches & plus belles de beaucoup que tout ce que nous avions vu.

Semudas nous dit que nous trouverions l'armée sur notre chemin, qu'elle étoit campée au pied des montagnes à l'entrée de la plaine, qu'elle y avoit déjà demeuré dix jours, & qu'elle y seroit encore quelque tems. Il nous dit aussi qu'il y étoit arrivé quelque désordre au sujet d'un officier, qu'on accusoit d'avoir négligé son devoir, & de s'être laissé surprendre dans un poste avantageux qu'on lui avoit donné à garder ; qu'un parti des ennemis s'en étoit saisi, & que cela faisoit un si grand bruit dans l'armée, qu'il croyoit qu'on puniroit cet officier pour l'exemple, quoiqu'un grand nombre d'amis qu'il avoit s'employassent pour lui, & que sa conduite passée lui eût acquis beaucoup de réputation.

Le lendemain nous partîmes de grand matin d'Ombelinde, montés sur des chameaux, qui portoient chacun six personnes dans de certains panniers, où il y avoit des sièges pour s'asseoir.

Ces

Ces animaux nous portèrent fort commodément & fort ſurement au bas d'une montagne par un chemin oblique, qui nous conduiſit dans un grand vallon, où nous trouvâmes une rivière, aſſez profonde pour être navigable, quoiqu'elle eût des chûtes fâcheuſes & trop de rapidité. Nous trouvâmes auprès de la montagne une ville à ſix quarrés, nommée Arkropſe : elle eſt à ſix milles d'Ombelinde, nous y trouvâmes des charriots prêts pour nous porter à la couchée, qui étoit à treize milles de-là. Après nous être repoſés, nous nous mîmes dans nos charriots, & paſſant le long de la rivière & de la vallée, nous arrivâmes enfin à une ville nommée Arkropſinde, où nous devions nous embarquer le lendemain, pour faire par eau le reſte de notre chemin juſqu'à Sévarinde. Cette ville eſt ſituée au bout d'un large vallon, ſur le confluent de deux rivières, comme Sporounde ; elle a des deux côtés pluſieurs hautes montagnes, toutes couvertes de bois ; & au-delà d'une de ſes rivières une plaine agréable, où l'on voit diverſes villes & divers bâtimens. La rivière que nous avions vue la première eſt beaucoup moindre que l'autre, & ſe perd dans la dernière, au confluent où la ville eſt ſituée. Elle coule d'orient en occident, & l'autre tout au contraire coule doucement de

l'occident à l'orient ; mais quand elles ſont jointes, elles coulent vers le ſud-oueſt, & forment un grand fleuve navigable, nommé Sévaringo, qui reçoit trois ou quatre grandes rivières avant que d'arriver à Sévarinde. Braſindas, gouverneur d'Arkropſinde, vieillard grave & vénérable, accompagné de pluſieurs perſonnes des plus remarquables de la ville, nous vint recevoir à la porte, & nous mena dans un grand quarré où nous devions loger. Nous croyions en partir le lendemain ; mais deux raiſons nous en empêchèrent. La première fut la grande pluie qu'il fit toute la nuit, qui fit tellement enfler la rivière, qu'il étoit impoſſible de s'y haſarder ſans une imprudence extrême. La ſeconde, fut la curioſité de voir l'armée, qui n'étoit qu'à trois milles d'Arkropſinde. Nous fûmes auſſi bien aiſes de voir la ville, qui eſt très-belle, & preſque auſſi grande que Sporounde. Toutes ces raiſons obligèrent Sermodas à nous donner quelques jours de repos à Arkropſinde, où Braſindas & ſes officiers nous témoignèrent qu'ils ſeroient bien aiſes de nous retenir quelque tems.

Cependant le tems ſe remit au beau, & le lendemain Sermodas voulut ſe promener ſeul avec moi dans le jardin du gouverneur, qui me parut très-agréable. Il y a pluſieurs belles

allées, de beaux parterres couverts de fleurs, & divers baſſins & jets d'eau extraordinaires. Que vous ſemble de ce pays, me dit-il, le trouvez-vous agréable? Je lui répondis, que j'en étois charmé, qu'on n'en pouvoit voir de plus beau. He bien, dit-il, je ſuis bien aiſe que vous le trouviez à votre gré; mais vous en trouverez de beaucoup plus beaux d'ici à Sévarinde; & vous en verrez encore de plus agréables, au-delà de cette grande ville. Nous avons fait un long détour pour y aller, mais nous ne pouvions pas prendre l'autre chemin, quoiqu'il ſoit beaucoup plus court, parce que les charriots n'y peuvent pas aller, & qu'il n'eſt propre qu'aux gens de pied & de cheval, à cauſe du paſſage étroit de certaines montagnes, où les charriots ne ſauroient paſſer; d'ailleurs il n'eſt pas ſi agréable que celui que nous avons pris, & n'a pas la commodité des rivières. Celle que vous voyez vers l'occident vient de fort loin, pourſuivit-il, elle eſt douce & profonde, & paſſe autour de l'île, où la ville de Sévarinde eſt ſituée. Vous ne faites que commencer d'entrer dans le beau pays; ſur le bord du fleuve, vous verrez de belles campagnes pleines de villes & de bâtimens, au lieu des montagnes & des rochers que vous avez vus depuis Sévaragoïndo, & quand vous aurez

connu les merveilles de Sévarinde, vous avouerez que je vous ai mené dans un paradis terreſtre au travers de l'enfer, dont vos femmes avoient tant de peur. Quand je vis que Sermodas étoit de ſi bonne humeur, je me haſardai de lui faire pluſieurs queſtions ſur diverſes choſes que j'avois vues, & que je n'entendois pas bien encore. La première fut, pourquoi les noms de preſque tous ceux que nous avions connus étoient terminés en *as*. Il me répondit, que cette terminaiſon étoit une marque de dignité, & ne ſe donnoit qu'aux perſonnes qui avoient des charges honorables; qu'il y avoit encore une autre marque de dignité, qui ne ſe donnoit qu'au ſeul vice-roi du ſoleil, & que c'étoit le commencement du nom de Sévarias leur légiſlateur, comme je le pouvois remarquer au nom du vice-roi d'alors, qu'on nommoit Sévarminas. Il me dit encore qu'on donnoit auſſi le commencement de ce nom à des lieux conſidérables, comme à tout le pays par-delà les monts, qu'on appelloit Sévarambe, & à la ville capitale, qu'on nommoit Sévarinde; que tout cela ſe faiſoit en l'honneur du grand Sévarias, avant lequel ce pays s'appelloit Stroukarambé, & les habitans Stroukarambes. Quand vous aurez appris notre langue, ajouta-t-il, vous connoîtrez la vérité de ce que je vous dis

par la lecture de l'hiſtoire de Sévarias & de ſes ſucceſſeurs, que vous trouverez ſans doute très-belle, & pleine de beaux exemples. Je le priai de me dire encore comment on avoit pu percer la montagne auprès de Sévaragoïndo, & combien cet ouvrage avoit coûté. Il me répondit, qu'il n'avoit coûté que la peine de le faire, & que leurs ancêtres y avoient travaillé dix ans avec quatre mille ouvriers, qui ſe relevoient les uns les autres, & qui ne quittoient leur travail ni nuit ni jour, hormis aux fêtes ſolemnelles; que la grande utilité que le public devoit en recevoir, en évitant le grand détour qu'il falloit faire pour aller à Sporounde, avoit été le principal motif qui les avoit portés à l'entreprendre; & que d'ailleurs la nature même y avoit contribué par une longue caverne, qu'ils trouvèrent toute faite ſous la montagne. Ce travail, pourſuivit-il, étoit difficile; mais rien dont les hommes puiſſent venir à bout, n'eſt impoſſible à notre nation; où les particuliers n'ont rien à eux, & où le public poſsède toutes choſes, & en diſpoſe, on vient à bout de toutes les grandes entrepriſes, ſans or & ſans argent. Vous verrez des ouvrages encore plus grands que tout ce que vous avez vu, & je crois que vous n'en ſerez pas moins ſurpris: mais quand vous ſerez inſtruit de notre gouvernement, ce qui n'eſt

pas difficile, votre étonnement ceſſera, & vous admirerez ſeulement les hautes vertus, & le bonheur incomparable du grand Sévarias, qui en eſt l'auteur, & qui eſt, après Dieu, la cauſe de notre félicité. Il me dit encore pluſieurs particularités touchant les loix, les mœurs & les coutumes des Sévarambes, dont je parlerai dans la ſuite de cette hiſtoire. Je le remerciai de la bonté qu'il avoit de me dire ces choſes; & je le priai de m'en dire une qui me ſurprenoit, & que je ne pouvois comprendre, c'étoit de ſavoir où il avoit appris à parler hollandois, & comment leurs coutumes étoient ſi peu différentes de celles des peuples de l'Europe. Vous me demandâtes la même choſe dans Sporoumbe, répondit Sermodas, & comme je ne vous connoiſſois pas encore aſſez, & que d'ailleurs j'avois alors des raiſons de vous taire ce que vous vouliez ſavoir de moi, je ne voulus pas vous expliquer une choſe que préſentement je ſerai bien aiſe de vous apprendre. Sachez donc que j'ai voyagé dans votre continent, & qu'après avoir demeuré quelques années en Perſe, je paſſai dans les Indes en habit & ſous le nom d'un perſan. Je vis la cour du grand-mogol, delà j'allai à Batavia, & dans les autres colonies hollandoiſes, où je fis un aſſez long ſéjour, pour en apprendre la langue. Je ſavois déjà parler

bon perſan, avant même de partir de Sévarinde, où cette langue eſt publiquement enſeignée. J'avois avec moi deux compagnons qui ſont encore en vie, qui ſeront bien aiſes de s'entretenir avec vous, & avec vos gens, & qui ſans doute vous rendront tous les bons offices qu'ils ſeront capables de vous rendre, quand nous ſerons arrivés à la grande ville, où ils demeurent auſſi bien que moi; car je ne demeure point à Sporounde, comme vous l'auriez pu croire, mais j'y vais fort ſouvent: & comme je m'y trouvai lorſque Carchida & Benoſcar y menèrent Maurice & ſes compagnons, Albicormas me choiſit pour vous aller querir à votre camp, & m'a depuis ordonné de vous conduire à Sévarinde. Pour la reſſemblance des mœurs & des coutumes que vous avez remarquées entre nous & les peuples de votre continent, comme auſſi des langues étrangères que nous parlons ici, vous ne vous en étonnerez plus, quand je vous aurai dit, que Sévarias notre premier légiſlateur, qui étoit un grand ſeigneur, perſan de naiſſance & d'origine, avoit voyagé dans pluſieurs endroits de l'Aſie & de l'Europe; que dès ſa plus tendre jeuneſſe, il avoit appris les lettres grecques, & preſque toutes les ſciences, ſous un précepteur vénitien, nommé Giovanni, qui l'accom-

pagna en ce pays, & qui a laiſſé des enfans parmi nous, dont le nombre s'eſt fort accru depuis ſa mort; que ce Giovanni fut le compagnon inſéparable de Sévarias dans tous ſes voyages, & ſon conſeiller fidèle dans toutes ſes entrepriſes, & ſur-tout dans l'établiſſement des loix & des mœurs qu'ils eſtimèrent les meilleures. Pour cet effet ils tirèrent, tant des livres anciens que nouveaux, des obſervations qu'ils avoient faites dans leurs voyages, & des lumières qu'ils avoient naturellement, les loix & les règles de bien vivre, qu'ils établirent parmi nous : mais parce que l'homme du monde le plus ſage & le plus éclairé ne ſauroit pénétrer fort avant dans l'avenir, & qu'aucun n'eſt capable de pourvoir lui ſeul à toutes choſes; le grand Sévarias reconnoiſſant cette vérité, fit une loi, par laquelle il autoriſoit ſes ſucceſſeurs, & même les exhortoit à faire après ſa mort telles ordonnances & tels réglemens qu'ils jugeroient néceſſaires, & qui pourroient contribuer au bien & à la gloire de la nation. Entre autres choſes, il leur recommanda l'innocence des mœurs, & leur ordonna de n'avoir point de commerce avec les nations de l'autre continent, de peur que leurs vices ne corrompiſſent auſſi les Sévarambes. Cependant, comme parmi les hommes

vicieux on voit ſouvent briller de grandes vertus, ſoit dans la politique, ſoit dans les ſciences ou dans les arts ; Sévarias trouva qu'il n'étoit pas avantageux, ſuyant leurs vices, de mépriſer leurs vertus, & de négliger les bons exemples & les belles inventions qu'on peut tirer des Chinois, & des autres peuples de votre continent. C'eſt pourquoi il ordonna qu'on enſeigneroit publiquement la langue perſane, qu'on envoyeroit de tems-en-tems en Perſe des gens qui la ſuſſent déjà bien parler, & que de-là ils pourroient voyager dans les autres pays pour y remarquer tout ce qu'il y avoit de conſidérable, afin que de toutes ces remarques on pût tirer ce qu'il y auroit de bon & de propre à l'uſage de notre nation. Cela s'eſt toujours obſervé depuis le premier établiſſement, & s'obſerve encore ; de ſorte que par le moyen des perſonnes que nous envoyons en Aſie & en Europe, ſous le nom & ſous l'habit de perſans, nous apprenons de tems-en-tems tout ce qui ſe paſſe dans les plus illuſtres nations de votre continent, nous en ſavons les langues, & nous en tirons toutes les lumières dans les ſciences, les arts & les mœurs, que nous jugeons pouvoir contribuer à la félicité de notre état. Voilà en peu de mots ce que j'ai cru devoir

vous dire pour votre ſatisfaction, & pour faire ceſſer votre étonnement.

Après cette converſation, Sermodas me dit, qu'il nous mèneroit voir l'armée le jour ſuivant, & que c'étoit une choſe très-digne de notre curioſité. Le lendemain Braſindas nous fit avertir, de nous préparer à le ſuivre au camp. Il vint lui-même peu après, & nous mena déjeûner avec lui. Il me dit d'envoyer querir ceux de mes officiers que je voudrois prendre avec moi pour aller voir l'armée, & de lui en faire ſavoir le nombre, afin qu'il donnât ordre pour autant de chevaux ou de bandelis qu'il en faudroit pour les monter. Il ajouta, que je ne devois pas me mettre en peine des montures, parce qu'il en avoit plus de cent toutes prêtes, & qu'il en pouvoit avoir trois fois autant, en moins d'une heure, s'il étoit néceſſaire.

Il dit cela d'un air un peu fier, & qui marquoit, outre l'abondance du pays, l'autorité qu'il y avoit ſur toutes choſes.

En effet, il n'eſt point de monarque plus abſolu que le ſont les gouverneurs de toutes les villes de cette nation, où tous les biens & les intérêts publics ſont commis à leur conduite, & où leurs ordres ſont ponctuellement obſervés, pourvu qu'ils ſoient ſelon les loix établies.

Auſſitôt que Braſindas eut achevé de parler, j'envoyai Maurice pour avertir tous mes officiers, qui ne tardèrent pas à venir, & qui furent menés dans une autre chambre, pour déjeûner. Nous deſcendîmes enſuite dans la cour, où nous trouvâmes un charriot tiré par ſix grands chevaux noirs, pluſieurs chevaux de ſelle, & autant de bandelis. Le bandelis eſt un animal plus grand & plus fort qu'un cerf, mais le corps n'en eſt guères différent, & ſa tête eſt preſque ſemblable à celle d'une chèvre; il a de petites cornes blanches & tranſparentes, & une groſſe touffe de crin noir, court & friſé entre les deux cornes; il n'a point de crin au cou, & n'a qu'une petite queue courte & touffue; ſon poil qui eſt fort raz, reluit comme celui des chevaux bien panſés, & l'on en voit de diverſes couleurs. Il ſe nourrit d'herbes, de foin, de feuilles d'arbres, de grain, & de diverſes racines qu'on lui donne: il a le pied comme un mulet, & on le ferre comme nous ferrons les chevaux, qui lui cèdent beaucoup en viteſſe & en agilité. On lui fait porter la ſelle & une eſpèce de bride légère, ſans mords; mais, au lieu de cela, on lui met un fer dentelé ſur le nez, qui le bleſſe quand on tire les rènes, & qui le fait arrêter d'abord; car c'eſt un animal fort doux & fort traitable.

Braſindas nous fit entrer, Sermodas, Van-de-Nuits & moi dans ſon charriot; ſes gens & les miens montèrent ſur des chevaux ou des bandelis, & de cette ſorte nous allâmes tous enſemble vers le camp, ſuivant le cours du fleuve & des montagnes qui s'abaiſſoient peu-à-peu vers la plaine, au pied deſquelles nous trouvâmes l'armée, campée au bord d'un ruiſſeau, qui deſcendant de ces montagnes, entouroit le camp, puis s'alloit rendre dans le fleuve. On commençoit à mettre les ſoldats en bataille quand nous y arrivâmes, & dans moins d'une heure, toute l'armée fût ſous les armes, avec une promptitude admirable. Elle étoit toute ſur une ligne, & pouvoit être environ de douze mille perſonnes; je n'oſe pas dire d'hommes, parce que les femmes en faiſoient plus d'un tiers; mais c'étoit des femmes guerrières, qu'on voyoit ſous les armes, & qui firent l'exercice avec autant d'adreſſe & de bonne grace qu'aucun des hommes, & même avec plus d'exactitude. Il y en avoit à pied & à cheval; le tiers de l'armée étoit de cavalerie, compoſée de femmes pour la plupart; toute cette armée étoit diviſée en trois ſortes de gens, qui faiſoient bande à part, & qui avoient trois camps ſéparés chacun par une paliſſade. Les hommes mariés occupoient avec leurs femmes le camp du milieu;

les filles celui de la droite, & les garçons la gauche; le même ordre étoit observé dans la ligne, lorsqu'ils étoient sous les armes. J'ai déjà dit que suivant les loix des Sévarambes, toutes les filles sont obligées de se marier dès qu'elles ont atteint l'âge de dix-huit ans, & les garçons celui de vingt-un. L'on peut juger facilement par-là, que l'aîle gauche de l'armée étoit composée de gens qui étoient tous à la première fleur de leur âge & de leur beauté. Aussi je ne pense pas qu'on puisse rien voir de plus charmant que cette aimable jeunesse, qui outre la beauté naturelle de cette nation, avoit une adresse & une grace extraordinaires au maniement des armes, à quoi elle est exercée depuis l'âge de sept ans. Les filles cavalières étoient toutes montées sur des bandelis, & armées de pistolets & d'épées seulement. Elles portoient un casque ombragé de plumes, avec une aigrette sur le milieu; ce qui leur rendoit la mine fière, & donnoit un nouvel éclat à leur beauté. Elles avoient des cuirasses légères de ferblanc, ou de cuivre blanchi, & depuis la ceinture jusqu'un peu au-dessus du genou, elles étoient couvertes d'une espèce de robe fendue sur le derrière & sur le devant, qui couvroit leur caleçon, & laissoit voir leur jambe dans une botte courte qui ne leur venoit que jusqu'au

genou. Celles qui étoient à pied ſe ſervoient de la pique ou de l'arc; elles étoient plus fortes, plus robuſtes, & même moins jeunes que celles qui étoient à cheval. Les piquières étoient vêtues comme les cavalières, hormis qu'elles n'avoient point de bottes, & qu'au lieu de deux piſtolets, elles n'en avoit qu'un, qu'elles portoient pendu à la ceinture au-deſſus de l'épée. Les archères n'avoient ni caſque ni cuiraſſe; mais au lieu de cela, des bonnets verts, comme tout le reſte de leurs habits, qui étoient une eſpèce de ſimarre, qu'elles retrouſſoient, & qu'elles lioient avec une ceinture, laiſſant voir leur caleçon & leur chauſſure, qui étoient de la même couleur. Elles avoient pour armes leur arc & leur carquois plein de flêches, leur épée au côté, & un piſtolet de ceinture comme les piquières. Il n'y avoit que deux régimens de ces filles à pied, & autant de celles qui étoient à cheval.

Les jeunes hommes étoient tous montés ſur de grands chevaux, ils portoient des caſques & des cuiraſſes de fer comme les nôtres en Europe, & étoient armés de mouſquetons, de piſtolets & de ſabres, comme notre cavalerie; leurs bottes étoient de même ſans aucune différence. Il y en avoit un eſcadron armé de lances & de rondaches; ceux-là étoient em-

ployés à rompre la cavalerie ou l'infantetie des ennemis, ſe couvrant de leurs rondaches, & rompant les rangs par l'impétuoſité de leur courſe. Ils étoient montés ſur les plus forts chevaux; chacun d'eux portoit un fantaſſin derrière lui, armé ſeulement d'une épée & d'un piſtolet, & qui pouvoit ſauter ſur la croupe de ſon cavalier, ou en deſcendre avec beaucoup de facilité quand il étoit néceſſaire. Leur infanterie conſiſtoit en piquiers, hallebardiers & mouſquetaires; il y avoit auſſi des archers armés comme les femmes, ſans preſque aucune différence. Les gens mariés étoient auſſi diſtingués en infanterie & cavalerie, & armés de même que les autres; l'on pouvoit en connoître la différence à leur âge, & à la couleur de leurs habits, ils étoient tous montés ſur des chevaux, & les femmes ſur des bandelis; chacun avoit ſa femme à ſon côté; il en étoit de même de l'infanterie.

On voyoit dans chaque régiment des drapeaux & des étendards ſemblables aux nôtres; les tambours, les trompettes, les timballes, les cornets, les fifres & les haut-bois y faiſoient des concerts guerriers, capables de donner du courage aux moins réſolus. Dès que l'armée fut rangée en bataille, Salbrontas qui en étoit le général, accompagné de pluſieurs de ſes offi-

ciers, vint trouver Brasindas, & lui fit son compliment; puis il vint en faire autant à Sermodas, & s'étant entretenu quelque tems avec lui, ils vinrent tous deux vers nous : ce général, après avoit salué toute notre compagnie, par une petite inclination du corps, s'avança vers moi, comme pour me parler. Sermodas me fit signe d'aller au-devant de lui; ce que je fis, & je le saluai, me baissant jusqu'au pommeau de la selle de mon cheval; car nous étions tous sortis du charriot, & nous avions pris des chevaux. Il me dit d'abord en espagnol, qu'il avoit appris que j'étois le chef des étrangers qui avoient fait naufrage sur les côtes de Sporoumbe; qu'il avoit oui parler de nous, & de moi en particulier; qu'il savoit que j'étois homme de guerre, & que tant à cause de cela, que pour les louanges que me donnoit Sermodas, il avoit déjà conçu beaucoup d'estime pour moi; qu'il seroit bien aise que je visse l'ordre de leur armée, pour lui en dire mon sentiment; & que, pour cet effet, il me prioit de marcher près de lui sur sa main gauche. En même tems il pria Brasindas & Sermodas de se ranger à sa droite, & de cette manière il nous mena d'un bout de la ligne à l'autre, où il nous fit voir tout ce dont j'ai déjà parlé. Il me dit de plus, qu'il avoit voyagé sept ou huit ans dans notre continent, & vu diverses

diverſes armées en Europe & en Aſie, & que la plupart de leur diſcipiline venoit de ce pays-là.

Toutes ces troupes ſaluèrent leur général, lorſqu'il revenoit d'un bout de la ligne à l'autre; & quand nous fûmes vis-à-vis du corps de bataille, on fit ouvrir tout d'un coup un bataillon pour faire place à dix pièces d'artillerie qu'on tira pour le ſaluer; la mouſquetetie en fit autant à ſon tour: après quoi la moitié des troupes ſe ſépara de l'autre, & fit une ſeconde ligne oppoſée à la première, comme ſi c'eût été deux armées ennemies. Alors on commença l'exercice, & l'on donna une bataille feinte, avec beaucoup d'adreſſe, d'ardeur & d'exactitude. Les armes à feu tirèrent avec de la poudre ſeulement; les piques, les hallebardes & les lances ne firent que ſe choquer un peu; & les archers & archères décochèrent leurs flêches en l'air.

Je m'informai de Salbrontas pourquoi ils ſe ſervoient de flêches & de lances, dont nous avions abandonné l'uſage en Europe, comme d'une choſe de peu d'utilité. Vous en avez, me dit-il, abandonné l'uſage par capriee, plutôt que par raiſon; car ſi vous en aviez bien conſidéré l'uſage, vous en auriez retenu, ſinon le tout, au moins une partie, comme nous avons fait ici. Nous nous ſervons de flêches pour mettre la cavalerie en déſordre dès le commence-

ment du combat, & de lances pour achever de la rompre, quand nos archers y ont mis la confuſion. Pour deux coups de mouſquet qu'on tire, on décoche dix flêches, & ces armes qui ne tuent pas les chevaux, les bleſſent & les irritent ſi fort, qu'il n'eſt pas poſſible de les tenir dans les rangs. Il n'en faut que peu de bleſſés pour mettre tout un eſcadron en déſordre, & c'eſt alors que nos lances font miracle, en rompant tout-à-fait ceux qui ne ſont en déſordre qu'à demi. Il me dit encore pluſieurs choſes là-deſſus, qui me firent admirer ſon raiſonnement. Dès que l'exercice fut fini, l'on fit venir au milieu des deux rangs trois jeunes hommes, qu'on avoit ſurpris dans le camp des filles, où ils alloient voir leurs maîtreſſes pendant la nuit, & qui avoient déjà franchi les barrières quand on les prit. Ils ne voulurent jamais nommer les filles qu'ils alloient voir, quoiqu'on fît l'impoſſible pour le leur faire confeſſer, & voulurent ſouffrir ſeuls les châtimens que la diſcipline ordonne contre les fautes de cette nature, ſans y mêler leurs maîtreſſes, qui auroient ſouffert la même peine, ſi l'on eût pu les découvrir. Ils étoient tous trois déſarmés, nuds pieds, & nue tête, & paſſèrent à travers deux lignes en cette poſture. Toutes les jeunes filles, tant de cavalerie, que d'in-

fanterie, se séparant du reste de l'armée, firent une longue haie, tenant chacune une longue houssine à la main, & les criminels furent obligés de passer au milieu de cette haie, où ils reçurent un coup de chacune des filles; car il ne leur étoit pas permis de donner plus d'un coup chacune; & c'étoit bien assez pour faire beaucoup de mal à ces pauvres amans, si elles eussent toutes frappé bien fort: mais la plupart le faisoient si doucement, qu'on voyoit bien qu'elles n'étoient pas si en colère, qu'elles avoient fait semblant de de l'être au commencement. Les officiers qu'on avoit accusés d'avoir manqué à leur devoir, ne furent pas châtiés, parce que l'accusation n'étoit pas bien vérifiée, & que d'ailleurs ils en avoient appellé à Sévarminas.

Après cette exécution, Salbrontas nous mena dans le camp, nous fit voir sa tente, qui étoit belle & grande, nous montra toutes les autres, & puis nous donna à dîner dans un pavillon tendu près de sa tente. Nous demeurâmes au camp jusqu'au soir, occupés à considérer le bon ordre qu'on y observoit, & sur-tout la gentillesse & la beauté des Sévarindois & Sévarindoises, dont presque toute l'armée étoit composée. Sur le soir nous prîmes congé de Salbrontas, qui me dit qu'il me verroit plus à loisir à Sévarinde; nous nous en retournâmes à la

ville, où nous arrivâmes un peu avant la nuit; & où nous eûmes encore le tems de voir quelques reſtes des réjouiſſances publiques : car il y avoit une fête ſolemnelle ce jour-là, à cauſe que la lune étoit pleine, & que par-tout l'empire des Sévarambes il eſt fête le jour de pleine lune, & lorſqu'elle eſt nouvelle. On paſſe ces jours-là en réjouiſſances; les uns s'exercent à la danſe, à la lutte, à la courſe, à l'eſcrime, & à l'exercice des armes; d'autres s'occupent à divers jeux d'eſprit, où ils font paroître leur éloquence, & les connoiſſances qu'ils ont dans les arts libéraux. Il y a dans Arkropſinde un amphithéâtre ſemblable à celui de Sporounde, quoiqu'il ne ſoit pas ſi grand, non plus que la ville, qui n'a que quarante-huit quarrés en tout; mais elle eſt habitée par des gens beaucoup mieux faits que ceux de Sporounde.

Cependant les eaux des torrens s'étoient preſque tout-à-fait écoulées, & le fleuve n'étant plus ſi débordé qu'auparavant, nous réſolûmes de partir le jour d'après. Braſindas ſachant notre deſſein, fit apprêter les bateaux néceſſaires pour nous porter à Sévarinde. Nous partîmes de bon matin, & nous deſcendîmes ſur la rivière à travers un beau pays, preſque tout uni, où nous remarquâmes de belles villes, des bourgs, & des quarrés bâtis en pluſieurs endroits

du pays, qui eſt auſſi embelli de pluſieurs prairies, champs, bois & rivières, dont nous ne ſaurions faire ici la deſcription. Il ſuffira de dire que je n'ai jamais vu de pays ſi bien cultivé, ſi fertile & ſi agréable que celui-là. Sur le ſoir nous arrivâmes à une petite ville de huit quarrés, nommée Maninde; nous nous y repoſâmes cette nuit, & le lendemain nous remontâmes dans nos bateaux & pourſuivîmes notre voyage. Nous paſſâmes près de pluſieurs belles villes que nous découvrions dans le pays, en nous tenant debout ſur le tillac de nos bateaux, d'où l'un de nos hommes, qui étoit trop attentif à regarder, ſe laiſſa tomber malheureuſement dans la rivière, & s'y noya avant qu'on pût lui donner aucun ſecours. Sur les quatre heures du ſoir, nous arrivâmes à la pointe d'une île formée au milieu du fleuve, par ſa ſéparation en deux branches qui environnent cette île de tous côtés: elle eſt bordée de murailles hautes & épaiſſes, & a près de trente milles de tour. Sa figure eſt preſque ovale, & ſa longueur eſt depuis la pointe, qui ſépare le fleuve, juſqu'à celle où ſes deux branches ſe réuniſſent. Nous paſſâmes vers l'orient de l'île, & environ les ſix heures du ſoir nous arrivâmes à la grande ville, où nous trouvâmes une foule prodigieuſe de peuple, qui étoit ſorti pour nous voir deſcendre de nos bateaux. Nous

mêmes pied à terre sur un très-beau quai, & de là nous fûmes menés à travers quelques rues encore plus belles, à un quarré qu'on avoit destiné pour nous. Nous y fûmes visités de la part de Sévarminas, par quelques-uns de ses officiers, qui nous firent beaucoup de caresses, & qui nous dirent que dans quelques jours on nous présenteroit à lui.

Pendant que nous attendions le jour auquel nous devions comparoître devant Sévarminas, qui fut le neuvième après notre arrivée à Sévarinde, Sermodas se tint le plus souvent avec nous dans le quarré qu'on nous avoit donné. C'étoit un bâtiment nouvellement construit, habité seulement par quelques esclaves, quand nous y fûmes logés, & ces mêmes esclaves y avoient été mis quelques jours avant notre arrivée, seulement pour nous y servir; nous y étions fort bien traités, & nos guides prenoient soin de nous instruire de la manière dont nous devions nous gouverner avec tout le monde, & principalement devant le vice-roi, quand nous serions menés en sa présence. Sermodas qui étoit un très-honnête homme, & qui nous avoit pris en amitié, tâchoit de nous divertir tant qu'il pouvoit, tantôt par ses sages discours, tantôt par les diverses promenades qu'il nous faisoit faire, & toujours

par la bonne chère. Il nous fit voir ſes femmes & ſes enfans, tous grands & tous mariés, qui étoient au nombre de treize, qu'il avoit eus de trois femmes, dont l'une étoit morte, & les deux autres encore en vie. Quant à Carchida & Benoſcar, nous ſûmes qu'ils demeuroient dans les îles du lac, & qu'ils s'en retourneroient d'abord que nous aurions eu audience de Sévarminas.

La maiſon où nous demeurions étoit ſituée ſur l'un des bouts de la ville, vers le haut du fleuve, & delà nous voyions les champs tout couverts d'arbres touffus, plantés en ordre, qui faiſoient diverſes allées ſombres & agréables. Nous y faiſions ſouvent la promenade avec Sermodas, & diverſes perſonnes conſidérables de la ville, qui venoient nous voir par curioſité. Nous paſſions ainſi notre tems, & Sermodas nous avertit le huitième jour, que nous devions comparoître le lendemain devant le vice-roi & toute ſa cour. Le matin étant venu, on nous vint faire lever de bonne heure, & l'on nous mena à des bains placés dans notre quarré, où l'on nous ordonna de nous bien laver. On nous donna du linge blanc, & des habits neufs, faits à fleurs de diverſes couleurs. Le mien étoit le plus riche, & l'on y remarquoit de l'argent tiſſu avec de la ſoie, à peu près comme les

toiles d'or & d'argent qu'on fait en Europe. On nous fit donner à tous un rameau verd, pour porter à la main, & nous ayant fait mettre deux à deux comme on avoit fait à Sporounde, on nous mena au travers de longues rues droites vers le palais du ſoleil. Ce jour-là étoit un jour de fête parmi les bourgeois, ſi bien que toutes les rues & les balcons étoient pleins de monde, qui nous regardoit paſſer. Après avoir marché de cette manière près d'une heure de tems, nous arrivâmes enfin dans un lieu ſpacieux, au milieu duquel nous vîmes le palais du ſoleil tout bâti de marbre blanc, & orné de diverſes pièces d'architecture & de ſculpture de pluſieurs couleurs. Il eſt quarré comme tous les autres bâtimens, & n'a pas moins de cinq cens pas géométriques de front, & deux milles de circuit, grandeur prodigieuſe pour une maiſon. Il a douze portes de chaque côté, qui ſont poſées à l'oppoſite les unes des autres, de ſorte que l'on peut voir au travers de tout le palais par douze endroits différens. Outre ces douze portes, il y a un grand portail au milieu, d'une grandeur exceſſive, & par où nous devions entrer.

Sermodas nous fit faire halte à la vue de ce palais magnifique, pour nous donner le tems d'en remarquer la beauté. Tous les ordres de

l'architecture y ſont admirablement bien obſervés, & ce grand corps de bâtiment eſt ſi riche & ſi majeſtueux, que je n'ai jamais rien vu qui en approchât. La deſcription exacte d'un tel édifice rempliroit des volumes entiers, & demanderoit des gens habiles dans l'art pour s'en acquitter dignement. Craignant de n'y pas réuſſir, & d'ennuyer mon lecteur, je me contenterai de dire ſimplement que de toutes les deſcriptions que j'aie jamais vues, il n'y en a pas une qui puiſſe me donner l'idée d'une auſſi belle ſtructure, que celle que nous vîmes réellement à Sévarinde. Quand nous eûmes aſſez long-tems conſidéré ce ſuperbe palais, on nous fit marcher vers le grand portail à travers une haie de gens armés, & vêtus de robes bleues comme à Sporounde. On nous fit arrêter quelque tems devant ce grand portail, qui a deux cens quarante-quatre colonnes de bronze ou de marbre de chaque côté, & pluſieurs ordres de piliers au-deſſus, entremêlés de diverſes figures & ſtatues. Nous entrâmes par-là dans une cour ſpacieuſe, environnée de portiques, ſoutenus de beaux piliers de marbre, fort hauts, & taillés de diverſes manières; le corps du bâtimen étoit blanc dans la cour comme au-dehors du palais. De cette cour on nous fit paſſer dans une

autre, toute de marbre noir, ornée de plusieurs figures, & de beaux feuillages de couleurs différentes, enchassés dans le corps du bâtiment, qui, comme j'ai dit, étoit de marbre noir, fort luisant & bien poli. Nous vîmes dans cette cour plusieurs hommes en armes, vêtus de robes rouges, & rangés en haie comme les premiers.

De la cour noire on nous mena dans une de marbre de diverses couleurs, ornée de plusieurs ordres de piliers & de statues de bronze admirablement bien faites, & d'une grandeur extraordinaire. De-là nous montâmes par un large escalier peint & doré, & l'on nous fit traverser une grande & belle salle, pour passer dans une autre encore plus belle, & enfin, dans une fort longue galerie, ornée des deux côtés de statues d'hommes & de femmes, fort artistement travaillées. De cette galerie nous entrâmes, en traversant une salle, dans une autre, dont le sol étoit couvert d'un riche tapis. Ce fut là qu'on nous fit arrêter quelque tems avant que d'entrer dans une salle plus grande & plus magnifique que toutes celles que nous avions vues; on y avoit brûlé des parfums, & divers instrumens de musique y jouoient fort mélodieusement. Nous y demeurâmes quelque tems, admirant la beauté du lieu avant qu'on tirât un rideau vers le fond de la salle,

qui s'étendoit en demi-cercle comme le chœur de nos égliſes. Ce fut dans cet endroit que nous vîmes Sévarminas élevé ſur un haut trône d'ivoire, & vêtu d'une grande robe de toile d'or. Il avoit autour de ſa tête une gloire, ou une ombelle faite en rayons, & toute éclatante de diamans & d'autres pierres précieuſes ; à ſes côtés étoient placés deux rangs de Sénateurs vêtus de pourpre, avec une écharpe de toile d'or qui leur pendoit ſur l'épaule. Ils étoient douze de chaque côté du trône, & l'on voyoit au-deſſous d'eux un autre rang de trente-ſix perſonnages, vêtus de la même manière, excepté que leur écharpe n'étoit que de toile d'argent. Nous demeurâmes-là quelque tems à conſidérer avec étonnement cette aſſemblée pompeuſe, juſqu'à ce que deux perſonnes de celles qui étoient dans le parterre, au-delà d'un baluſtre bas, qui fermoit l'entrée du chœur, vinrent dire à Sermodas de nous faire avancer. Nous marchâmes trois pas, & fîmes une profonde révérence, après on nous fit avancer encore trois pas, & nous nous inclinâmes juſqu'à terre : alors on nous mena juſqu'à la baluſtrade, où nous nous proſternâmes, & baiſâmes trois fois la terre. On fit ranger mes gens derrière moi ; & Van-de-Nuits & Maurice ſe tinrent à mes côtés, quand on nous commanda de nous lever & de nous tenir

droits sur nos pieds. Sermodas s'avança tout contre le baluſtre, raconta à Sévarminas tout ce qui nous étoit arrivé, & me faiſant avancer vers lui, il me prit par la main, & lui dit que j'étois le commandant des autres étrangers. Alors Sévarminas me fit un ſigne de la tête, & me fit dire que moi & mes gens étions les bienvenus dans les états du ſoleil, & qu'il étoit fort ſatisfait de notre conduite paſſée. Qu'il eſpéroit que nous ferions toujours de mieux en mieux, & que nous nous conformerions aux loix du pays; qu'en le faiſant, nous pouvions être aſſurés de ſa protection, de ſa bienveillance, & des favorables regards de leur roi glorieux, qui voit toutes choſes, & à qui rien n'eſt caché; que cependant il nous exhortoit à nous conduire toujours par les ordres de Sermodas, auquel il avoit ordonné de nouveau d'avoir un ſoin tout particulier de nous.

Après ces paroles, il nous congédia, ſe tenant ſur ſon trône, lui & ſes aſſeſſeurs, juſqu'à ce que nous fûmes hors de la ſalle. On nous fit ſortir du palais au travers d'autres chambres & d'autres galeries que celles par où nous avions paſſé, & nous ſortîmes par le portail oppoſé à celui par où nous étions entrés; nous retournâmes ainſi chez nous au travers de nouvelles rues, dans le même ordre que nous étions venus.

Nous demeurâmes encore dix jours dans cet état, ſans autre occupation que celle de nous divertir & de nous promener de tous côtés, pour voir la ville & les raretés des environs. Mais enfin, Sermodas nous prit un jour à part, moi, Van-de-Nuits, Deveſe & Maurice, & nous dit qu'il étoit tems, après un ſi long repos, que nous & nos gens, nous nous livrions à quelque ouvrage, pour nous garantir des maux où pourroit nous jetter la fainéantiſe, & que ſi nous voulions ſuivre ſon conſeil, nous examinerions tout notre monde, pour voir de quoi chacun étoit capable, afin de l'employer à ce qui lui ſeroit le plus convenable. Que ce qu'il en diſoit ne procédoit nullement du déplaiſir de les voir vivre ſans rien faire, ni d'aucun eſpoir de gagner ſur leur travail, parce que ce ſeroit au profit de la nation qui les nourriſſoit, mais plutôt pour leur bien & leur avantage, & de peur que leur oiſiveté ne fût d'un mauvais exemple aux Sévarambes, à qui elle étoit défendue par les loix fondamentales de l'état.

Nous lui repondîmes tout auſſi-tôt que nous ne déſirions pas mieux que d'avoir chacun notre emploi, & de faire comme les autres en toutes choſes; que ſeulement nous le prions d'excuſer notre ignorance, juſqu'à ce que nous fuſſions mieux inſtruits des coutumes & des loix du

pays; que cependant il pourroit nous ordonner ce qu'il lui plairoit, & que nous tâcherions de lui obéir en toutes choses. Hé bien, dit-il, nous vous emploierons tous sans beaucoup vous fatiguer, & sans même vous séparer, & vous, vos femmes & vos enfans, pourrez demeurer ensemble tant que vous voudrez, sous le même gouvernement où vous êtes. Alors se tournant vers moi, il me dit que j'avois si bien gouverné mes gens, que ce seroit une injustice de m'ôter mon autorité; & que pour me la continuer, Sévarminas me faisoit Osmasionta, c'est-à-dire, gouverneur de l'osmasie, ou bâtiment quarré où nous étions logés; & que je pourrois choisir entre mes gens tels officiers que je voudrois pour m'aider dans mon nouveau gouvernement. Il ajouta qu'il nous instruiroit des coutumes & des loix du pays, & qu'on auroit beaucoup d'indulgence pour excuser les fautes que nous viendrions à commettre par ignorance; mais qu'il nous conseilloit, afin que nous puissions vivre avec plus de contentement dans le pays, & converser avec tout le monde, d'en apprendre la langue, que nous ne la trouverions pas difficile, parce qu'elle étoit fort méthodique & fort régulière. Que pour cet effet, il nous donneroit des maîtres, qui, tous les jours, nous feroient leçon à de

certaines heures ; que pour nous donner plus de loisir pour nous attacher à cette étude, il ne nous ordonneroit de travailler que six heures du jour, pendant les premières années, quoique les habitans naturels du pays fussent obligés d'en donner tous les jours huit au travail. Il nous dit de plus, qu'il y avoit beaucoup de fêtes dans l'année, où l'on avoit des spectacles & des divertissemens ordonnés pour le public, & qu'ainsi le travail ne seroit pas fâcheux, étant mêlé de beaucoup de récréations & de jeux agréables, qui donnoient du relâche au corps & à l'esprit.

Quand il fut sorti, nous examinâmes notre monde, & nous trouvâmes qu'il y en avoit quelques-uns capables d'exercer les divers métiers qu'ils avoient appris en Europe. Tous les autres étoient gens de marine, mais assez robustes, & propres à porter des fardeaux ou à labourer la terre. Nous avertîmes Sermodas, qui nous dit qu'on devoit bientôt poser les fondemens d'une nouvelle osmasie proche de la nôtre, & qu'il y auroit là de l'emploi pour tout notre monde : que cependant nous eussions à les distribuer par douzaines, pour mettre un douzenier à chacune, c'est-à-dire, un officier qui eût autorité sur eux pour les conduire dans le travail. Que nous eussions aussi

soin de régler les affaires du dedans, sans nous mettre en peine des vivres, des habits, ni des outils ou instrumens nécessaires à notre travail, parce que tout nous seroit fourni quand nous en aurions besoin; & afin que nous puissions faire toute choses selon l'ordre établi dans le pays, il nous donna un modèle du gouvernement des autres osmasies. Selon ce modèle là, je fis Van-de-Nuits & Devese mes lieutenans, ou derosmasiontas, & je partageai tous les autres par douzaines, établissant sur chacune un douzenier. Pour la cuisine & les autres offices du logis, nous ne nous en mîmes pas en peine, parce que ne sachant ni le langage ni les coutumes, nous n'aurions pu nous en tirer. C'est pourquoi Sermodas commit à cela un sévarambe, nommé Farista, qui prenoit soin de tout le ménage, & qui commandoit à nos esclaves.

Après avoir ainsi réglé nos affaires, on commença de bâtir l'osmasie dont Sermodas nous avoit parlé, & j'y menai tout notre monde pour la première fois. Nous y fûmes reçus par le maître architecte, nommé Posterbas, auquel Sermodas nous recommanda. Celui-ci employa nos gens à diverses manœuvres, soit à porter des fardeaux, soit à rouler des pierres, soit à d'autres ouvrages de cette nature, où nous allions

allions travailler tous les jours à des heures réglées. Pour moi je n'y allois que quand je voulois, j'y envoyois tous les jours un de mes lieutenans, qui se tenoit-là pour voir travailler ses gens, & leur donner ses ordres; & j'y allois moi-même d'ordinaire une fois en cinq jours pour leur donner l'exemple.

Cependant, je m'attachai à l'étude de la langue du pays; & comme je la trouvai fort facile, ainsi que me l'avoit dit Sermodas, j'en compris tous les principes dans trois ou quatre mois, & dans une année, je sus m'expliquer passablement bien. Plusieurs de nos gens l'apprirent aussi, mais la plupart n'y faisoient pas de grands progrès, bien que tous en appriſſent un peu pour s'en servir dans les choses les plus nécessaires au commerce de la vie. Nous avions tous des femmes, & nous leur fîmes des enfans à la plupart; j'eus la permission d'en avoir jusqu'à trois, & mes lieutenans deux.

Cependant, quand j'eus une fois surmonté les premières difficultés de la langue, j'y fis de si grands progrès en peu de tems, que dans trois ans, je la parlois presque aussi bien que ma langue naturelle: cela me servit infiniment pour m'introduire dans la compagnie des Sévarambes, & pour observer leurs mœurs & leurs coutumes. Ils ont comme nous des

livres imprimés, quoiqu'ils n'en ayent pas un auſſi grand nombre; mais tous ceux qu'ils ont ſont très-bons dans leur genre; car autrement ils ne les ſouffrent point chez eux. J'en lus quelques-uns de leur philoſophie, de leurs mathématiques, rhétorique, hiſtoire, & divers autres, mais je m'attachai principalement à lire l'hiſtoire de ces peuples, & celle de l'établiſſement de Sévarias, premier légiſlateur des Stroukarambes, car c'eſt ainſi qu'ils s'appeloient avant ſa venue. Je m'attachai encore à la lecture de leurs loix, & à la connoiſſance de leur religion & de leurs coutumes, dont je rendrai compte du mieux que je pourrai dans la ſuite de cette hiſtoire, que je commencerai par celle de Sévarias, avant lequel tous ces peuples étoient barbares & groſſiers, comme le ſont encore aujourd'hui tous les auſtraux de leur voiſinage, & je penſe même de tout ce continent. On a écrit pluſieurs choſes de ce grand-homme; mais je ne parlerai ici que de celles qui ont le plus de rapport à ſon établiſſement, ou qui peuvent le mieux faire voir par quels moyens il parvint au degré de ſageſſe & de vertu où il étoit déjà parvenu avant ſon arrivée aux terres auſtrales. Sans doute les malheurs de ſa maiſon, ſes ſouffrances & ſes voyages n'y contribuèrent pas peu; & l'on

voit rarement beaucoup de lumières dans la ſcience du monde, parmi ceux qui ont toujours vécu à leur aiſe chez eux, ſans jamais éprouver les rigueurs & l'inconſtance de la fortune, & la malignité des hommes. Sévarias étoit très-favoriſé de la nature; ſon éducation fut excellente, & toute différente de celle qui ſe donne en ſon pays; ſes ſouffrances encore, & ſes voyages, ne contribuèrent pas peu au développement de ſon eſprit; ſi bien qu'il n'y a pas lieu de s'étonner qu'avec tous ces avantages il pût parvenir à une ſi haute ſageſſe, & qu'il en ait donné des marques ſi éclatantes dans le grand théâtre où la fortune l'avoit élevé.

Quant à la ville de Sévarinde, qui porte ſon nom, on peut dire que c'eſt la plus belle ville du monde, ſoit qu'on en juge par ſa ſituation, & le terroir fertile qui l'environne, ou que l'on conſidère la beauté du climat, & l'air ſalubre où elle eſt bâtie, avec l'ordre & la magnificence de ſes bâtimens, & la bonne police qu'on y obſerve.

Elle eſt ſituée dans une île, qui a près de trente milles de circuit, & qui ſe forme au milieu d'un très-grand fleuve, où ſe déchargent pluſieurs autres rivières. Cette île eſt ceinte d'une épaiſſe muraille, qui la fortifie tout-à-

l'entour, de ſorte qu'il eſt preſque impoſſible d'y faire une deſcente ſans la permiſſion des habitans, quand on auroit la plus grande armée du monde. Le terroir en eſt extrêmement fertile, & produit une prodigieuſe quantité de fruits excellens; toutes les terres d'au-delà du fleuve ſont auſſi d'une merveilleuſe fertilité, à plus de vingt lieues à la ronde. L'air y eſt extrêmement ſain, & le climat fort beau, étant environ au quarante-deuxième degré de latitude méridionale.

Elle eſt bâtie au milieu de l'île, ſa figure eſt quarrée, & contient, outre ſon palais qui eſt au centre de la ville, deux cents ſoixante-ſept oſmaſies ou bâtimens quarrés, tous pleins d'habitans. Chacune de ces oſmaſies, qui contient plus de mille perſonnes logées à leur aiſe, a cinquante pas géométriques de front, & quatre grandes portes oppoſées l'une à l'autre, avec une grande cour au milieu, remplie de verdure. Ses murailles ſont d'une eſpèce de marbre ou pierre blanche, qui ſe polit fort bien, & les maiſons ont toutes quatre étages de hauteur.

Dans toutes les rues, qui ſont fort droites & fort larges, on voit des piliers de fer qui ſoutiennent de larges balcons, ſous leſquels on marche à couvert de la pluie & du ſoleil. Tous ces balcons ſont garnis de beaux vaſes remplis

de terre, où croiſſent diverſes fleurs & divers arbriſſeaux, qui ſont comme autant de petits jardins contre les fenêtres. Au dedans des oſmaſies, tout-à-l'entour de la cour, ſont de pareils balcons & de ſemblables jardins, & de la verdure au milieu de la cour, où l'on voit une fontaine & un jet d'eau au centre de la fontaine & de la maiſon. Cette eau vient du haut du toît, on l'y fait monter d'ailleurs pour éteindre le feu en cas de néceſſité, de-là elle ſe diſtribue dans les bains, dans divers offices, dans tous les appartemens, & enfin dans la fontaine du parterre par divers tuyaux qu'on a mis en pluſieurs endroits pour cet uſage. On lave les rues de la ville quand on veut, & l'on pourroit y mettre trois pieds d'eau ſi l'on vouloit; ce qui ſe voit rarement dans un terrein élevé comme celui-là, & qui n'a rien de marécageux. On peut marcher ſur les toîts des oſmaſies, & en faire le tour, comme auſſi faire courir l'eau tout autour. Dans les grandes chaleurs de l'été, on tend des toiles ſur les rues auſſi haut que les tuiles des maiſons, ce qui les rend fraîches & ſombres, & préſerve les paſſans des rayons du ſoleil, ſi bien qu'on n'y eſt preſque pas incommodé de la chaleur. On en fait de même dans les cours, & pour cet effet on attache des poulies aux murailles, où l'on paſſe

des cordes attachées aux tentes, & par ce moyen on les élève en haut, pour empêcher les rayons du ſoleil de donner contre les murailles, & de les échauffer. Toutes ces commodités font que bien que l'été ſoit fort chaud dans tout le pays, néanmoins il n'eſt point incommode dans Sévarinde, & je puis dire que je n'en ai paſſé en aucun endroit de l'Europe où il fût moins fâcheux que dans cette ville, où l'on voit partout de l'eau, de l'ombre, des fleurs & de la verdure.

Les principaux ornemens de la ville ſont le palais & le temple du ſoleil, l'amphithéatre & le baſſin, qui eſt au bout de l'île; mais comme l'île même eſt toute environnée de fortes murailles, on la prendroit aiſément pour une ville.

Comme Sévarinde eſt ſituée au milieu de cette île, cette île eſt auſſi preſque au milieu des terres qui appartiennent à la nation : car on a pour maxime de ne s'étendre que peu-à-peu aux environs de la ville capitale, à meſure que le peuple s'augmente. Il eſt vrai qu'on compte depuis la mer juſqu'aux dernières oſmaſies, au-deſſous de Sévarinde, tout le long du fleuve, près de cent cinquante lieues, la plupart de ce pays eſt habité par les Sévarambes preſque comme une ligne; mais ſi l'on

prend la traverse à vingt lieues de chaque côté de l'île, on ne voit plus que de grandes forêts, habitées seulement par des lions, des tigres, des erglantes, des cerfs, des bandelis, & d'autres bêtes sauvages : ces forêts appartiennent aux Sévarambes, à près de cinquante lieues de chaque côté de leur capitale, & encore plus loin tout le long du fleuve en tirant vers la mer, & il y a bien quarante lieues en montant vers Sévaragoundo, qui est la première ville de Sévarambe, sur le haut des montagnes en venant de Sporounde. Tout le pays au-delà des monts sur le rivage de l'Océan, où demeuroient autrefois les Prestarambes, n'est habité que jusqu'aux petites îles du lac, où Maurice & ses compagnons furent pris, encore n'est-ce que sur le chemin de Sporounde à Sévarinde ; car Sévarias ayant rassemblé tous ces peuples qui étoient dispersés dans les bois, où ils ne vivoient que de chasse, de fruits sauvages, & de quelques légumes, & leur ayant appris à cultiver la terre à la manière de notre continent, il leur en fallut beaucoup moins occuper, parce qu'un arpent bien cultivé leur rendoit plus de fruits que cinquante arpens cultivés à leur manière. Ils se serrèrent donc autour de Sévarinde au commencement, & de-là ils se sont peu-à-peu répandus tous aux environs à

près de vingt lieues ſur les côtés du fleuve, & à près de trente au-deſſous de la ville, du côté de la mer du Sud, où ils s'habituent plus volontiers qu'aux autres endroits, à cauſe de la commodité du fleuve & des autres rivières qui s'y déchargent. Ils font ſouvent de nouvelles colonies, car ils multiplient beaucoup, & l'on compte déjà dans toutes leurs terres près de cinq mille oſmaſies, ramaſſées en villes ou en bourgs, ou diſperſées en divers endroits du pays, trois en un lieu, deux en un autre, mais on en voit auſſi de toutes ſeules.

Toutes les terres cultivées y ſont, comme je l'ai déjà dit, d'un grand rapport, tant par leur fertilité naturelle, que par l'induſtrie des habitans, qui n'en peuvent ſouffrir d'inutiles autour de leurs habitations, & qui n'épargnent ni ſoins ni peines, pour fertiliſer juſqu'aux lieux les plus ſtériles, ſur-tout aux environs de Sévarinde. Pour cet effet, ils ont creuſé divers canaux à travers leurs plaines, pour arroſer partout les lieux arides, & d'autres pour deſſécher les terres marécageuſes. Il y a deux endroits proche de Sévarinde, où ſe remarquent agréablement, en cela, les effets de leur labeur & de leur induſtrie.

L'un eſt à trois milles au-deſſous de la ville, & dans la même île où elle eſt bâtie; l'on y voit

de très-belles prairies, & des allées d'arbres fort touffus.

Avant l'arrivée de Sévarias, ce lieu, préſentement ſi beau, n'étoit qu'un marais bourbeux & puant, qui ne produiſoit que des roſeaux; mais par le moyen des canaux qu'ils y ont creuſés, & de la grande quantité de terre qu'ils y ont portée, ils en ont fait un terrein très-fertile & très-agréable.

L'autre endroit eſt au-delà du fleuve du côté d'occident, à ſix ou ſept milles de la ville. Ce n'étoit autrefois qu'une grande plaine ſabloneuſe, où rien ne croiſſoit; mais par le moyen des rivières qu'on y a conduites par des canaux, & par une invention qu'ils ont trouvée de diſſoudre le ſable, de l'engraiſſer & de le convertir en bonne terre, les Sévarambes ont fait de cette plaine un des plus beaux & des plus fertiles lieux du monde; ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que ces ſables, ainſi diſſous & engraiſſés par les moyens dont ils ſe ſervent ſans preſque aucune peine, au lieu de s'amaigrir par les fréquentes récoltes qu'on en tire, deviennent toujours plus gras & plus fertiles. Il y a une infinité de terroirs ſablonneux dans notre Europe, qui ne ſervent à rien, & que l'on pourroit rendre très-féconds & très-profitables, ſi l'on avoit cette invention. Je la trouvai ſi merveilleuſe, que je ne

fus jamais content que je n'en euſſe appris le ſecret, ce qui ne me fut pas fort difficile, d'abord que j'eus appris la langue du pays, parce que les Sévarambes, qui ne ſont guidés par aucune avarice particulière, & qui ne ſont riches qu'avec l'état, ne font nul myſtère des choſes de cette nature. J'eſpère de publier cette invention en Europe, ſi jamais j'y arrive, & que j'y trouve des perſonnes aſſez raiſonnables, & aſſez puiſſantes pour vouloir entreprendre de tels ouvrages, où la dépenſe n'eſt pas fort grande, & dont les profits ne manquent jamais d'être très-conſidérables & très-avantageux au public & aux particuliers.

Après avoir fait une deſcription ſuccinte de la ville de Sévarinde, comme elle nous parut à notre arrivée, je crois qu'il eſt tems de traiter de l'hiſtoire des loix & des mœurs de Sévarambes, en commençant par la vie de Sévarias, que j'ai eu le loiſir de lire aſſez ſouvent, durant pluſieurs années de ſéjour que j'ai fait dans Sévarambe, & d'y remarquer ce qu'il y a de plus conſidérable, pour deſcendre enſuite à celle de ſes ſucceſſeurs.

TROISIEME PARTIE.

Hiſtoire de SÉVARIAS, légiſlateur des Sévarambes, premier vice-roi du ſoleil, & celle de ſes ſucceſſeurs.

JE ſerois trop long, ſi je rapportois ici tout ce qu'on a écrit de la vie de ce grand-homme, dont la ſage conduite & les actions admirables ont fait la matière de pluſieurs volumes. J'en choiſirai ſeulement les endroits les plus remarquables & les plus eſſentiels à l'hiſtoire de ce peuple heureux, qui croit devoir toute ſa félicité aux ſoins & à la prudence de ce légiſlateur incomparable. Il étoit perſan de nation & de fort ancienne origine, puiſqu'il deſcendoit des parſis, dont on voit encore pluſieurs familles dans la Perſe, qu'on diſtingue par ce nom, des tartares qui ſe ſont emparés de cet ancien royaume. Ces parſis, qui ſont les véritables originaires du pays, ont retenu pluſieurs coutumes de leurs ancêtres, dont celle d'adorer le ſoleil & le feu, eſt une des principales. Ils n'ont point embraſſé le mahométiſme, comme le ſophi & ſes autres ſujets : de ſorte que Sévarias, étant né parſis ; fut élevé dès ſa plus tendre

jeuneſſe dans la religion de ſes peres. Il s'appelloit dans ſon pays, Sévaris-Ambarcès; étant le fils aîné d'un ſeigneur nommé Aleſtan-Hoſſer Ambarcès, qui parmi ceux de ſa religion étoit grand-prêtre du ſoleil. Le lieu de ſa naiſſance & de ſa demeure n'étoit pas éloigné de cette partie de la Perſe, qui s'étend le long du golfe perſique. Sa famille s'y étoit conſervée avec éclat pendant toutes les guerres, malgré les perſécutions des tartares, juſqu'au tems de cet Aleſtan, qu'elle perdit beaucoup de ſon ancienne ſplendeur, par la malice des puiſſans ennemis, que l'envie lui avoit ſuſcités.

Les Sévarambes comptent le tems par dirnemis, qui contient chacun ſept révolutions ſolaires. Suivant leur ſupputation, pour l'accommoder à la nôtre, Sévaris naquit l'an de grace 1395, & trente-deux ans après il fit ſa première deſcente dans les terres auſtrales; c'eſt-à-dire l'an 1427, qui eſt celui où ces peuples ont établi leur principale époque.

Pendant les ſix premières années de ſa vie, Sévaris fut élevé parmi les femmes du palais de ſon père, ſelon les mœurs & les coutumes de ſa nation; mais Aleſtan, qui étoit un homme d'eſprit, & très-habile dans l'aſtronomie & dans toutes les ſciences reçues parmi les parſis, ayant remarqué dans cet enfant tous les

caractères d'un naturel extraordinaire ; qu'il obſervoit & vouloit imiter preſque tout ce qu'il voyoit faire aux autres ; & que même il y réuſſiſſoit au-delà de tout ce qu'on auroit pu eſpérer dans une ſi tendre jeuneſſe ; il réſolut de cultiver ſon eſprit avec ſoin, & de lui donner une éducation proportionnée à l'excellent génie qu'il faiſoit déjà paroître. Il ſe porta d'autant plus facilement à cette réſolution, qu'il avoit la commodité de l'exécuter par le moyen d'un de ſes eſclaves, nommé Giovanni, qui étoit homme de vertu, très-fidèle & très-ſavant.

Ce Giovanni étoit vénitien de naiſſance, & chrétien de religion ; il avoit déjà ſervi Aleſtan trois ou quatre ans de ſuite, avant qu'il lui donnât la conduite de ſon fils. Quelque tems auparavant il avoit été pris par des pirates, & puis acheté par quelques marchands, qui le vendirent au grand-prêtre du ſoleil. Il avoit naturellement de l'eſprit & de la vertu ; & comme dès ſes jeunes ans on avoit eu ſoin de l'élever aux belles-lettres, il en avoit acquis une connoiſſance plus que médiocre, avant que ſon malheur lui eût fait perdre la liberté. Ses premiers maîtres, qui étoient des gens ignorans & groſſiers, ne prirent pas garde à ſes bonnes qualités : mais Aleſtan, qui, comme je l'ai déjà dit, étoit

homme d'esprit, connut bientôt le mérite de son esclave, & le traita avec tant de douceur & d'humanité, qu'il l'engagea par une forte inclination à préférer le service d'un si bon maître, à la liberté qu'il lui avoit souvent offerte, quoiqu'il eût une grande envie de le retenir dans sa maison, pour la conduite de son fils. Quand Sévaris fut entré dans la septième année de son âge, Giovanni prit le soin de son éducation. Alestan, après lui avoir donné toute l'autorité qu'il faut à un gouverneur, ne lui ordonna pas seulement d'instruire son fils dans les sciences & dans les arts, mais encore de le former à la vertu, sans quoi les lumières de l'esprit ne sont pas seulement inutiles, mais très-dangereuses. Il lui remit devant les yeux la douceur avec laquelle il l'avoit toujours traité, & les marques particulières qu'il lui avoit souvent données de son estime & de sa bienveillance; enfin il lui dit, que pour dernière preuve de cette estime, & de la confiance qu'il avoit en lui, il commettoit à sa sage conduite le plus précieux de tous ses biens, qui étoit son fils. Giovanni reçut avec un profond respect ces témoignages avantageux de la bonté de son maître, & s'attacha si fortement au service & à l'éducation du jeune Sévaris, que dans peu d'années il lui fit faire des progrès

extraordinaires dans l'étude des belles-lettres, & dans les exercices du corps, mais sur-tout dans la pratique de la vertu. Il est vrai qu'il trouva un sujet bien disposé; car outre la douceur naturelle, & l'inclination honnête qui paroissoit dans ce jeune prince, il vit bientôt briller en lui un esprit vif, pénétrant & judicieux, accompagné d'une mémoire très-heureuse, ce qui se rencontre rarement dans une même personne. Il sut si bien cultiver ces belles dispositions, qu'à l'âge de seize ans, Sévaris savoit parfaitement la langue italienne, entendoit assez bien la latine & la grecque, & avoit lu dans toutes ces langues les auteurs qui pouvoient le plus contribuer à polir son esprit, & le confirmer dans l'amour de la justice & de la sagesse. Outre ces belles qualités de l'ame, il avoit toutes les parties du corps nécessaires à un honnête-homme. Il étoit bien fait de sa personne; il avoit, outre une taille riche, & un beau visage, une physionomie douce & majestueuse, qui le faisoit aimer & respecter en même tems de tous ceux qui le regardoient. Il jouissoit d'une santé ferme, & son corps, robuste & vigoureux, plein de force & d'agilité, le fit parfaitement bien réussir dans tous les exercices qu'on lui fit apprendre.

Tant de qualités éminentes le rendoient l'a-

mour de ſes parens, l'admiration & l'eſpérance des parſis, & un objet d'envie aux ennemis de ſa maiſon. Car la longue proſpérité de ſa famille avoit ſuſcité bien des envieux à ſon père, & lui en auroit ſuſcité beaucoup davantage, ſi par ſon adreſſe & ſa modération, Aleſtan n'eût étouffé dans leur naiſſance, mille mauvais deſſeins, que pluſieurs, jaloux de ſon bonheur, avoient formés contre lui. Mais, quelque ſage & modéré qu'il fût, il ne put empêcher qu'un ſeigneur de ſes voiſins ne lui fît pluſieurs inſultes, ſous prétexte de quelques intérêts qu'ils avoient à démêler enſemble. Comme leur haine s'augmentoit tous les jours par de nouveaux ſujets, ils ſe firent enfin une guerre ouverte, & l'ennemi d'Aleſtan lui dreſſa diverſes embûches pour le tuer, mais pas une ne réuſſit.

Ces mauvais ſuccès ne l'empêchèrent pourtant pas de lui en dreſſer de nouvelles, juſques-là, qu'il vint un jour lui-même, accompagné d'un grand nombre de gens armés, attendre Aleſtan & ſon fils dans un bois, où ils étoient à la chaſſe.

Par bonheur un ſeigneur parſis, de leurs amis, les y étoit venu rencontrer, quoiqu'on ne l'eût pas invité; & comme il avoit mené beaucoup de monde avec lui, il fortifia extrêmement le parti d'Aleſtan, qui, ſans cela, auroit couru

grand

grand risque d'être accablé par le nombre de ses ennemis. Ils ne manquèrent pas de se jetter sur lui & sur les siens, une heure après qu'il fut arrivé dans le bois, où ils ne croyoient pas le trouver si bien escorté. Néanmoins, comme ils étoient encore les plus forts en nombre, & qu'ils s'étoient préparés de longue main, ils mirent d'abord les gens d'Alestan en désordre, & sans doute ils auroient poussé leur pointe plus loin, si le jeune Sévaris, accompagné de son gouverneur & de deux de ses domestiques, voyant le danger évident où étoit son père, n'eût, avec un courage héroïque & un bonheur extraordinaire, poussé son cheval au milieu de ses ennemis, & tué leur chef de sa propre main. La mort de ce chef, & la valeur de ce jeune prince, jettèrent l'étonnement & l'épouvante parmi ces assassins ; si bien qu'Alestan, ayant promptement rallié son monde pour aller secourir son fils, n'eut pas beaucoup de peine à rompre & à mettre en fuite ceux qui purent échapper à son juste ressentiment.

Mais la joie que lui donna cette victoire ne fut pas de longue durée. Elle se changea bientôt en tristesse, quand il vint à considérer les malheurs où elle pourroit le précipiter lui & sa famille. Son ennemi étoit mort à la vérité, mais l'inimitié n'étoit pas éteinte ; il avoit laissé de

puissans amis dans la cour du Sophi, & dans le pays même, qui devoient apparemment faire tous leurs efforts pour perdre Aleftan & son fils. Ils étoient tous mahométans, & par conséquent très-capables d'opprimer un prince, qui n'étoit considérable que dans une religion persécutée, & auprès d'une nation soumise à la loi d'un cruel vainqueur.

Toutes ces considérations, & sur-tout la crainte de voir périr son fils, qu'il aimoit plus que sa vie, lui firent prendre la résolution de l'éloigner, pour l'arracher à la vengeance de ses ennemis. Sans perdre donc beaucoup de tems, il fit venir Sévaris & Giovanni dans son cabinet; après leur avoir fortement représenté le déplorable état de ses affaires, & le danger qui les menaçoit, il dit au gouverneur, que comme son fils avoit reçu de lui son éducation, & qu'après son père, il étoit obligé de le considérer comme l'homme du monde auquel il devoit le plus de respect & de reconnoissance; aussi, pouvoit-il raisonnablement attendre de lui plus d'affection & de fidélité que d'aucun autre; que depuis treize ou quatorze ans qu'il étoit dans sa famille, il avoit donné des preuves si claires de son zèle & de sa prudence, que ce seroit pécher contre la raison & contre la justice, de ne pas avoir une entière confiance en lui. Que comme, jusqu'alors, il avoit eu la conduite de son fils,

il étoit juste qu'il eût encore le soin de sa personne durant le reste de sa jeunesse ; & qu'enfin les liens qui les attachoient l'un à l'autre étoient si forts, que rien ne devoit les rompre, ni même les relâcher.

Vous avez, dit-il, fidèle Giovanni, cultivé jusques ici cette jeune plante, mais vous n'aurez rien fait encore, si, lorsqu'elle commence à porter des fruits, & à remplir notre espérance, vous ne la sauvez du danger qui la menace. Je vous la remets donc entre les mains comme un dépôt sacré, dont je vous demanderai compte, & que je vous conjure de tenir cher comme vos yeux. Fuyez ces lieux infortunés, où l'injustice opprime l'innocence ; & menez mon fils dans tous les pays de l'Asie & de l'Europe, où vous pourrez tous deux vivre en sûreté, & jouir du commerce des honnêtes gens. J'ai déja donné ordre à tout ce qui vous est nécessaire pour votre voyage, & je n'attends rien avec plus d'impatience que l'heure de votre départ.

Ce discours imprévu étonna fort le jeune Sévaris, qui ne vouloit point quitter son père, & desiroit partager avec lui tous les dangers & toutes les peines, où les malheurs de sa fortune pourroient le précipiter. Mais toutes ses prières furent inutiles, Alestan voulut être obéi, & mettre son fils à couvert de l'orage qui le menaçoit.

Ils partirent donc ſecretement lui & ſon gouverneur, ne prenant avec eux qu'une ſeule perſonne pour les ſervir dans leur fuite, & traverſèrent pluſieurs provinces, avant même que leurs ennemis euſſent rien appris de leur départ.

Cependant Aleſtan ayant mis ordre à ſes affaires domeſtiques, s'éloigna pour quelque tems de ſon pays, & ſe tint caché juſqu'à ce que ſes ennemis euſſent aſſouvi leur rage par la ruine de ſes maiſons, & par celle de tout ce qu'il n'avoit pu mettre à couvert. Enfin, après trois ans d'exil, il ménagea un accommodement avec eux; & pour quelque ſomme d'argent, il fut rétabli dans la poſſeſſion de ſes biens & de ſes dignités. Alors il tourna toutes ſes penſées vers ſon fils, & l'envoya chercher, par un meſſager fidèle, à la cour du grand ſeigneur, où il s'étoit arrêté après avoir parcouru une bonne partie de l'Aſie. Mais lorſque ce meſſager y fut arrivé, les perſonnes à qui on lui avoit ordonné de s'adreſſer, lui dirent que Sévaris étoit parti avec ſes gens pour aller voir l'Europe, & que depuis ſix mois qu'ils avoient quitté l'Aſie, on en avoit eu aucune nouvelle. Après cette réponſe, ce meſſager voyant qu'il ne le pouvoit trouver en Aſie, réſolut de l'aller chercher en Europe, & particulièrement à Veniſe, parce que c'étoit le pays de Giovanni. Pour cet effet, il prit la route d'Ita-

lie, & s'enquit avec un ſoin extrême des perſonnes qu'il y cherchoit. Mais après une longue & inutile recherche, il fut enfin obligé de s'en retourner en Perſe, rapporter à ſon maître le mauvais ſuccès de ſon voyage.

Ces triſtes nouvelles touchèrent ſenſiblement Aleſtan. Il s'imagina que ſon fils étoit mort, & il en conçut un tel déplaiſir, que trois mois après l'arrivée du meſſager, ce père déſolé mourut de triſteſſe, & laiſſa ſes biens & ſes dignités à ſon ſecond fils, plus jeune de quatre ans que Sévaris.

Revenons maintenant à ce jeune ſeigneur, que la providence avoit conſervé pour les grandes choſes, dont il fut enſuite l'inſtrument, & que, pour cet effet, elle avoit garanti d'une infinité de dangers. Il avoit quitté la cour du grand ſeigneur pour aller voir l'Italie, & s'étoit embarqué dans un vaiſſeau chargé pour Veniſe, pays de Giovanni ſon gouverneur. Ils furent aſſez malheureux pour être pris par des corſaires, qui venant à partager leur butin, les ſéparèrent malgré les prières & les promeſſes qu'ils leur faiſoient d'une rançon conſidérable, s'ils vouloient les laiſſer enſemble, juſqu'à ce qu'ils euſſent de quoi les ſatisfaire. Giovanni fut ramené en Aſie, & Sévaris fut envoyé à Naples pour être donné à un marchand de cette ville, qui avoit part aux priſes que faiſoient ces corſaires. Il n'eut pas

long-tems demeuré avec ce marchand, que son mérite fut remarqué par un seigneur de qualité, qui l'acheta pour le donner à un jeune gentilhomme Sicilien, qui devoit bientôt retourner en son pays. Ce seigneur s'intéressoit beaucoup dans l'éducation de ce gentilhomme, parce qu'il étoit son proche parent, & qu'il n'avoit ni père ni mère. Il avoit lui-même examiné Sévaris dans les sciences & dans les langues, & avoit reconnu qu'outre un savoir extraordinaire aux personnes de son âge, il avoit une beauté de génie & une solidité d'esprit incomparables. Ces belles qualités lui acquirent l'estime & l'affection de ce seigneur Néapolitain, qui fut assez généreux pour ne le donner à son jeune parent, qu'à condition qu'il lui rendroit sa liberté après trois ans de service. Sévaris partit donc pour la Sicile avec son nouveau maître, qu'il servit avec beaucoup de zèle & de fidélité durant l'espace de deux ans, & sans doute il auroit continué jusqu'au tems qu'on lui avoit prescrit, si la malice d'une femme qu'il avoit méprisée ne lui eût suscité de fâcheuses affaires, qui pensèrent le perdre, & dont il eut beaucoup de peine à se tirer.

Elle l'avoit faussement accusé d'avoir voulu attenter à son honneur, & en avoit secretement averti son mari, qui croyant les plaintes de sa femme justes, voulut se venger de cette injure.

Mais après bien des persécutions & des peines qu'on fit souffrir à Sévaris, à la fin son innocence triompha de la malice de ses ennemis, & parut si clairement, qu'il ne leur resta que la honte d'avoir voulu opprimer un étranger éloigné de sa patrie, & destitué de parens & d'amis. Néanmoins, quelqu'innocent qu'il fût, il ne se seroit pas facilement tiré d'affaire, si le seigneur, qui l'avoit acheté, venant à savoir le tort & la persécution qu'on lui faisoit, ne se fût employé pour lui, & ne lui eût fait obtenir sa liberté, même plus d'une année avant qu'on fût obligé de la lui rendre ; & pour comble de bonté, n'eût ajouté à ce bienfait des récompenses pour lui aider à se retirer chez lui.

Ainsi, notre jeune affranchi ayant quitté la Sicile, passa le plus promptement qu'il put en Italie, & fut tout droit à Venise, espérant d'y apprendre des nouvelles de son gouverneur, mais tous ses soins furent inutiles. Delà il voyagea presque par toute l'Italie, & vit ce qu'il y avoit alors de plus remarquable ; après quoi il retourna à la cour du grand seigneur, où il avoit laissé des amis & de l'argent.

Ce fut là qu'il apprit que son cher Giovanni étoit esclave en Egypte, ce qui l'obligea d'y aller avec toute la diligence possible pour le tirer d'esclavage, & reprendre avec lui le chemin

de la Perſe. Il l'en tira, & eut plus de bonheur dans ce voyage qu'il n'en avoit eu dans le précédent ; mais la fin en fut fort triſte : car il ne fut pas plutôt arrivé en un lieu d'où il pouvoit apprendre des nouvelles de ſon père, qu'il reçut celle de ſa mort. Cette mort ineſpérée lui cauſa une douleur extrême, & le fit réſoudre à ne pas retourner de long-tems chez lui. Il dit donc à Giovanni, qu'après avoir vu la Grece, l'Italie, & la plupart de l'Aſie du côté d'occident, il déſiroit de voir l'Aſie orientale, & de paſſer juſques dans les Indes ; que, pour cet effet, il le prioit d'aller trouver ſon frère, pour lui communiquer ſon deſſein, & pour tirer de lui ce qui étoit néceſſaire pour ſon voyage. Giovanni exécuta ſes ordres, & l'ayant rejoint dans une ville dont ils étoient convenus, ils paſſèrent tous deux aux Indes, delà aux îles du Japon, & enfin au royaume de la Chine. Ils eurent, dans tous ces pays, diverſes aventures, où Sévaris eut occaſion d'exercer ſa vertu, & où il acquit cette grande ſageſſe dont on voit encore aujourd'hui les effets parmi les Sévarambes. Il fut auſſi long-tems dans ſes voyages d'orient, qu'il avoit été dans ceux d'occident, puis il s'en retourna chez lui, où il eſpéroit ſe repoſer de toutes ſes fatigues durant le reſte de ſa vie, ne ſachant pas que le ciel l'eût choiſi pour les

grands deſſeins, qu'il lui fit enſuite exécuter. Mais il ne l'avoit fait naître avec tant de belles qualités, & n'avoit préparé ſon ame par tant d'épreuves & de traverſes, que pour le faire l'auteur des loix les plus juſtes qu'on ait jamais faites, & l'inſtrument de la félicité du plus heureux peuple du monde.

Quand Sévaris fut arrivé chez lui, il n'entra pas ſeulement en poſſeſſion des biens de ſon père; il fut auſſi reçu dans la charge de grand-prêtre du ſoleil, qui étoit héréditaire dans ſa maiſon, & que ſon frère n'avoit exercée, durant ſon abſence, que pour la lui remettre à ſon retour. Or cette charge étant la plus éminente qui fût alors parmi les Parſis, elle faiſoit conſidérer ceux qui l'exerçoient comme des ſouverains, & leur autorité étoit d'autant mieux établie, que les peuples s'y ſoumettoient volontairement, & croyoient même y être obligés par la religion. Et comme les grandes charges ne font pas ſeulement honneur à ceux qui les exercent, mais qu'elles en reçoivent auſſi un nouvel éclat, quand ils ont du mérite; Sévaris, qui en avoit infiniment, porta ſa prêtriſe juſqu'à un degré de gloire & de majeſté, tout à fait ſingulier. Sa belle éducation, ſes longs voyages & ſes adverſités paſſées avoient de beaucoup augmenté les lumières naturelles de ſon eſprit, & lui don-

noient des avantages peu communs aux orientaux. Auſſi tous ces grands avantages, joints à la nobleſſe de ſon extraction, à l'éclat de ſes dignités & à la grandeur de ſa fortune, lui aquirent bientôt, parmi les Parſis, une réputation de prudence & de ſageſſe, qui le faiſoit conſidérer beaucoup au-delà de tous ceux qui l'avoient précédé. On le venoit conſulter de toutes parts ſur les affaires les plus épineuſes, & il donnoit des avis, ou rendoit des jugemens ſi ſages & ſi équitables, que tout le monde en étoit ſatisfait.

Deux ou trois ans après ſon retour, il ſurvint un grand différent entre le maître d'un navire & un marchand du pays, dont le jugement lui fut déféré.

Le marchand, d'un côté, ſe plaignoit que les mariniers qu'il avoit employés pour tranſporter des marchandiſes aux Indes, & pour en rapporter d'autres de ce pays-là, s'étoient mal acquittés de leur commiſſion. Il ajoutoit qu'après l'avoir engagé à faire une grande dépenſe, & avoir conſommé beaucoup de ſes denrées, ils étoient enfin revenus ſans achever le voyage, & lui alléguoient des raiſons chimériques, inventées à plaiſir, pour le fruſtrer de ſon bien.

Les mariniers, au contraire, pour ſe juſtifier de cette accuſation, ſoutenoient qu'ils avoient

été pouſſés par la tempête vers les mers du midi, au-delà deſquelles ils avoient trouvé un pays habité, où ils avoient été contraints de demeurer durant l'eſpace de ſept ou huit mois, avant que d'en pouvoir revenir; que pendant leur ſéjour dans cette terre inconnue, ils s'étoient vus obligés de ſe défaire d'une partie de leur cargaiſon pour ſubſiſter, & pour ſe munir des choſes néceſſaires pour leur retour.

Sévaris entendant parler d'une nouvelle découverte vers le ſud, où l'on croyoit alors qu'il n'y eût que des mers, interrogea ces matelots en particulier ſur un ſujet ſi ſurprenant & ſi nouveau, & apprit qu'en effet la tempête les avoit jettés ſur un grand pays vers le midi. Et comme il leur fit pluſieurs demandes ſur tout ce qu'ils avoient pu remarquer dans cette nouvelle terre; ils firent les réponſes ſuivantes.

Qu'ils y avoient vus des hommes & des femmes d'une taille extraordinaire: mais qui d'ailleurs étoient fort bien faits, & de plus fort doux & fort traitables; qu'ils en avoient reçu, dans leur néceſſité, toutes les choſes néceſſaires à la vie, pendant le ſéjour qu'ils avoient fait parmi eux, & qu'on ne leur avoit fait aucune injure, dans leurs biens ni dans leurs perſonnes; que ces peuples habitoient dans des hutes & des cabanes; qu'ils alloient tout nuds, & ne cou-

vroient que les parties du corps que la nature enſeigne de cacher; que les femmes y étoient fort belles, même ſans l'aide des ornemens, & qu'on leur en avoit fourni d'aſſez aimables, auſſi bien que des vivres & des logemens; que les hommes n'avoient que des arcs & des fléches, ou de grands bâtons pour toutes armes, & qu'ils étoient fort adroits à tirer de l'arc; que la chaſſe étoit leur exercice le plus ordinaire, & que leur pays étant très-bon, & leur climat très-beau, ils y pourroient vivre heureux, à leur manière, ſi la cruelle guerre que leur faiſoient les habitans d'un autre pays au-delà de certaines montagnes, n'eût troublé leur tranquillité.

Ces matelots ajoutèrent qu'ils avoient compris que les cauſes de cette guerre venoient de quelques différens de religion; que ceux de par-delà les monts avoient innové dans le culte du ſoleil, dont ils étoient tous adorateurs, & qu'ils faiſoient la guerre à ceux-ci, parce qu'ils ne vouloient pas recevoir leurs innovations, ni approuver les cérémonies ſuperſtitieuſes, que les autres avoient mêlées au culte de ce grand aſtre.

Sévaris étant perſuadé, par le témoignage unanime de ces matelots, que cette rélation étoit véritable, quelque ſurprenante qu'elle parût, ſe ſentit touché d'un deſir curieux d'aller lui-même voir cette nouvelle terre. Pour cet effet il engagea, par

des bienfaits & par des promeſſes, tous ces mariniers à ſon ſervice; &, pour faire ceſſer les plaintes du marchand, il leur donna de quoi le dédommager. Après cela il mit tous ſes ſoins à recouvrer les choſes néceſſaires pour ſon voyage, & fit enfin équiper deux navires, outre celui des matelots qu'il avoit engagés. Quelque tems après il partit ſous leur conduite, avec un aſſez bon nombre de ſoldats qu'il avoit choiſis entre ceux des Parſis qui voulurent ſuivre ſa fortune. Ils furent fort long-tems en mer, contraints d'eſſuyer beaucoup d'orages avant qu'ils puſſent arriver à ce pays nouvellement découvert: mais enfin ils y arrivèrent heureuſement. Avant que de mettre lui-même pied à terre, il y fit deſcendre ceux de ſes matelots qui ſavoient le mieux s'expliquer en la langue du pays. Il leur ordonna de faire entendre à ces peuples qu'un fidèle miniſtre du ſoleil, qui offroit ſacrifice à ce grand aſtre pour pluſieurs de ſes véritables adorateurs, étoit arrivé ſur leurs côtes avec des forces ſuffiſantes pour les défendre contre tous leurs ennemis, quoique le nombre de ſes ſoldats ne fût pas grand: mais qu'étant armés des foudres du ciel, ils étoient capables de diſſiper les armées les plus nombreuſes.

En effet, il avoit bien prévu que par le moyen de l'artillerie, & des autres armes à feu dont il

avoit eu ſoin de ſe munir, il ne manqueroit pas de repandre la terreur parmi tous ces peuples ignorans, qui n'en connoiſſoient point l'uſage, & qui n'en avoient pas même ouï parler. Dans cette vue, il en avoit apporté tout autant que le nombre & la grandeur de ſes vaiſſeaux l'avoit pu permettre, quoiqu'il eût bien eu de la peine pour en recouvrer; parce qu'en ce temps-là l'uſage n'en étoit pas encore commun dans la Perſe. Mais comme il avoit de fort bonnes correſpondances dans le royaume de la Chine, où l'invention de l'artillerie étoit dès-lors ancienne, quoiqu'elle fût nouvelle ailleurs, il en avoit fait venir de ce pays-là.

Cependant les gens qu'il avoit envoyés à terre, où ils étoient déjà connus, ne manquèrent pas d'y exécuter ſes ordres; & leur propoſition ayant été examinée, on la trouva trop avantageuſe pour ne pas la recevoir. Ainſi trois jours après l'arrivée des Parſis ſur leurs côtes, les principaux du peuple avec une grande ſuite de gens armés de flêches & de bâtons, vinrent vers le rivage, portant des préſens de leurs meilleures viandes, & de leurs meilleurs fruits, pour les offrir à Sévaris, & pour le prier de mettre pied à terre. Il reçut quelques-uns de leurs chefs dans ſes vaiſſeaux,

dont ils admiroient la grandeur & la fabrique, & les y traita avec tant de douceur & de bonté, qu'il acquit leur estime & leur amitié dès la première entrevue. Ensuite ayant appris qu'il y avoit un port commode sur ces côtes, il y fit conduire sa petite flotte, pour la mettre à couvert des tempêtes qui pourroient survenir. Ce port étoit justement la baie que nous découvrîmes, & près de laquelle nous transférâmes notre camp; de sorte que Sévaris suivit la même route que nous, quand nous montâmes vers Sporounde. Il est vrai qu'il y entra du côté du soleil couchant, où l'embouchure est plus large, & plus commode, que du côté du levant, par où Maurice entra dans ce grand lac.

Avant que de faire sa descente, Sévaris prit toutes les précautions qu'il falloit prendre, & ne voulut pas imprudemment se commettre avec des gens dont il ignoroit encore les mœurs & les coutumes. Pour être donc à couvert de toutes sortes d'insultes, il se campa dans une petite île proche du continent, vis-à-vis de Siden-bourg. Ce fut là que pendant quelques jours, il reçut les visites & les hommages des peuples d'alentour, auxquels il fit entendre ses canons, pour leur imprimer la crainte & le respect. Le bruit épouvantable de ces ma-

chines inconnues, leur cauſa tant d'étonnement & d'admiration, qu'ils ſe perſuadèrent facilement, que les Parſis étoient envoyés du ſoleil pour leur délivrance, & qu'ils en avoient apporté les foudres pour la punition de leurs ennemis.

Quand Sévaris ſe fut bien informé des mœurs de ces peuples, il trouva qu'ils vivoient en commun, & qu'ils étoient diſtribués par grandes familles, chacune deſquelles avoit une eſpèce de gouvernement particulier; que néanmoins, pour leur conſervation mutuelle, ils éliſoient tous les ans un capitaine général, auquel chaque famille envoyoit un certain nombre d'hommes armés, qu'il menoit à la guerre contre les montagnards, leurs ennemis, quand ils deſcendoient dans la plaine pour les attaquer ou pour ravager leur pays. Au reſte, il trouva que ſelon le rapport de ſes matelots, ces peuples alloient tous nuds, & qu'ils couvroient ſeulement les parties que la pudeur défend de nommer, de la dépouille des animaux qu'ils tuoient à la chaſſe; qu'ils ſe nourriſſoient principalement des fruits des arbres, de diverſes racines qu'ils plantoient, & d'une eſpèce de légume qu'ils prenoient ſoin de cultiver, & dont ils avoient de très-grandes récoltes. Que d'ailleurs la pêche, la chaſſe des

cerfs

cerfs & celle des bandelis faiſoit leur exercice le plus ordinaire, & que tous les ans ils offroient au ſoleil les prémices de tous leurs fruits.

Sévaris, s'étant ainſi fait inſtruire des mœurs de ces peuples, qu'il trouva très-conformes à ſes ſentimens, & ayant pris toutes ſes précautions, crut qu'il étoit de ſon intérêt & de ſa gloire de ſe ſignaler au plutôt par quelque action guerrière contre les ennemis.

Pour cet effet, il ſe fit montrer les lieux par où ces barbares deſcendoient tous les ans de leurs montagnes dans les plaines, & fit faire des retranchemens, où il mit pluſieurs pièces d'artillerie, & un bon nombre de mouſquetaires. Il avoit amené de Perſe ſix cens hommes ou environ, tous braves & fort adroits, qu'il arma d'épées, de piques & de mouſquets. Il y avoit un bois au-delà de ſon retranchement, dans lequel il poſa cent de ſes Parſis, & deux cens Preſtarambes, ou habitans du pays. Dans un autre bois encore plus avancé vers les montagnes, il mit une pareille embuſcade, & ſe tint lui-même avec le reſte de ſes gens dans ſon nouveau retranchement. Il l'avoit fait faire dans un lieu fort étroit, afin que ſon artillerie fît un plus grand effet contre les barbares dans leur paſſage. Quand il eut ainſi diſ-

posé ses gens, il envoya un grand parti de Prestarambes pour donner l'allarme aux ennemis jusques dans leurs montagnes, & leur ordonna de feindre une fuite, quand les autres viendroient pour les repousser, afin de les attirer dans ses embuscades. Ceux-ci étant entrés chez les Stroukarambes, (car c'est ainsi qu'ils nommoient les montagnards leurs ennemis) se jettèrent sur quelques-unes de leurs habitations, où ils mirent tout à feu & à sang. Cette insulte allarma fort cette nation fière, qui n'avoit pas accoutumé d'en souffrir de pareilles, quoique tous les ans elle en fît de semblables aux Prestarambes. Ils s'assemblèrent donc de toutes parts pour repousser la violence par force, & vinrent enfin, au nombre de dix ou douze mille, fondre sur le parti qui les avoit insultés, & résolurent de les pousser jusqu'au rivage de la mer, & de les exterminer tout à fait. Les autres les voyant venir, prirent la fuite, selon les ordres de Sévaris, & les attirèrent insensiblement devant l'artillerie, qui prenant fort bien son temps, fit une décharge si terrible sur eux, & leur donna tant d'épouvante, que, tout en désordre, ils prirent la fuite vers leurs montagnes. Mais leur consternation fut encore plus grande, quand ils tombèrent dans les autres embuscades qu'on

leur avoit dressées. Alors ils crurent que les foudres du ciel étoient lancées sur eux de toutes parts, & qu'elles les poursuivoient en tous lieux, ce qui acheva de les disperser. Dans cette confusion & cette déroute générale, les Prestarambes qui étoient à leurs trousses avec la mousqueterie des Parsis, en firent un horrible carnage, & vengèrent, dans ce jour, les injures & les violences qu'ils avoient souvent souffertes de la part de ces barbares.

Ils en tuèrent plus de trois mille, & en firent presque autant prisonniers; après quoi ils s'en retournèrent triomphans à leurs demeures, & témoignèrent leur respect & leur reconnoissance à Sévaris & à ses gens, que depuis cette victoire ils commencèrent à regarder comme leurs libérateurs & leurs dieux tutélaires. Il reçut leurs hommages avec beaucoup de modération, & leur fit comprendre qu'ils devoient donner la gloire de cette action au grand dieu de la lumière, qui avoit envoyé les Parsis pour les défendre & les protéger. Il ajouta qu'il étoit raisonnable, & de leur devoir, de lui faire un sacrifice solemnel, pour le remercier de l'heureux succès qu'il avoit donné à leurs armes.

Cette pieuse exhortation ayant été reçue de tout le monde, on fit incontinent élever

un autel dans le champ de bataille, & Sévaris s'étant vêtu de ſes habits ſacerdotaux les plus riches & les plus éclatans, & uſant de cérémonies pompeuſes, offrit au ſoleil les armes & les dépouilles des ennemis. A ce ſacrifice, il en ajouta un autre de parfums, dont l'uſage étoit alors ignoré des Preſtarambes, qui, pendant cette action, étoient remplis de reſpect & d'admiration, à la vue d'un ſacrifice, dont l'éclat & la magnificence ſurpaſſoit de beaucoup la ſimplicité des leurs.

Après cet acte de piété & de reconnoiſſance, Sévaris reprit le chemin de ſon camp, que dans peu de jours delà, il fit transférer à l'une des îles du lac de Sporaskompſo, auprès deſquelles Maurice fut pris dans ſa pinaſſe quand il alloit à la découverte du pays. Ce lieu étoit plus ſûr & plus commode que celui où il étoit auparavant, & même beaucoup plus près des montagnes, & dans une diſtance raiſonnable de la mer. Il n'y fut pas plutôt établi, qu'il renvoya deux de ſes vaiſſeaux en Perſe, ſous la conduite de Giovanni, auquel il donna ordre d'amener autant de Pariſis qu'il en pourroit engager à ſon ſervice: outre cela, il lui dit de porter tout ce qu'il jugeroit néceſſaire pour un ſolide établiſſement; & ſur toutes choſes il lui ordonna de ne parler de leur aventure

qu'aux Parsis qu'il pourroit obliger à le suivre. Il ajouta qu'il falloit leur recommander le secret, parce qu'il étoit à craindre que les usurpateurs de la Perse, pour s'opposer à leurs desseins, ne les empêchassent de sortir du pays, & d'aller demeurer dans cette nouvelle terre, qu'il sembloit que la providence leur eût donnée, pour y rétablir l'ancienne splendeur des véritables Persans, & le vrai culte de l'astre du jour. Giovanni ayant reçu ces ordres, se mit en mer avec un vent favorable, cinglant vers la Perse, où, dans peu de tems, il arriva heureusement.

Cependant ceux des Stroukarambes, qui étoient échappés du combat, étant de retour chez eux, y jettérent tout le monde dans une extrême consternation, par le récit qu'ils leur firent de la bataille, où la foudre (disoient-ils) avoit fait un horrible carnage de leurs gens. La renommée porta bientôt cette nouvelle au-delà des monts, parmi les Stroukarambes, habitans du plat pays, où Sévarinde est présentement située. Une aventure aussi extraordinaire fit grand bruit parmi eux, & ne manqua pas de leur causer un merveilleux étonnement. Elle leur fit même craindre, par avance, un châtiment pareil à celui de leurs voisins; & cette crainte facilita beaucoup les entreprises

de Sévaris, lorsque fortifié d'un nouveau secours de Parsis, il porta jusques dans leurs plaines ses armes victorieuses.

Durant l'absence de Giovanni, il fut élu capitaine général de tous les Prestarambes; après quoi s'occupant à reconnoître leur pays, & à faire un dénombrement de leur nation, il trouva qu'elle consistoit en plus de trois cens mille ames, hommes, femmes & enfans compris. Or, comme ces peuples vivoient en communautés, qu'ils étoient exposés aux courses de leurs voisins, qui venoient tous les ans désoler leurs frontières; ils usoient d'une grande économie, & faisoient toujours des amas de grains pour deux ou trois ans. Pour les conserver, ils creusoient de grands trous dans la terre, & les recouvroient ensuite si adroitement, qu'il étoit fort difficile à leurs ennemis de les découvrir. Sévaris fit ouvrir plusieurs de ces magasins, & en fit transporter les grains à l'île du lac, où il avoit transféré son camp, afin que delà il en pût commodément tirer pour ses divers usages.

Quand il eut ainsi pourvu à la subsistance de ses troupes, il fit entendre aux Prestarambes, que c'étoit peu que d'avoir défait les ennemis sur la frontière, s'ils ne songeoient à les aller attaquer dans leur pays même; &

s'ils ne ſe mettoient en devoir de les ſubjuguer tout à fait, pour s'aſſurer la paix, & pouvoir vivre tranquillement chez eux; qu'ils ne jouiroient jamais d'un parfait repos, tant que leurs voiſins ſeroient en état de les troubler, & que l'expérience du paſſé leur étoit une preuve ſenſible de ce qu'ils devoient eſpérer à l'avenir. Outre ces raiſons ſolides, il leur dit, que s'ils avoient quelque généreux reſſentiment des outrages qu'ils avoient ſi ſouvent ſoufferts de la part de leurs ennemis, ils feroient leur dernier effort pour en tirer réparation, & pour ſe venger des ravages & des cruautés que ces peuples farouches avoient depuis longtemps exercées ſur leurs ancêtres, & ſur eux. Il ajouta qu'il croyoit que tous les avantages que leurs ennemis avoient remportés, venoient plutôt de leur multitude que de leur valeur; mais qu'à l'avenir leur grand nombre ne ſerviroit qu'à rendre les victoires des Parſis & des Preſtarambes plus éclatantes; & que le ſuccès de la dernière, & la faveur de leur dieu glorieux, qui pour cet effet leur avoit prêté ſes foudres, leur promettoit une conquête facile & aſſurée.

Ce diſcours toucha fort les Preſtarambes, leur inſpira une nouvelle ardeur, & redoubla l'impatient deſir qu'ils avoient de ſe venger

de leurs ennemis. D'une commune voix, ils prièrent Sévaris de les mener au combat, lui promirent de le suivre par-tout où il voudroit les conduire, & lui jurèrent qu'ils n'avoient point de plus forte passion que celle de vaincre ou de mourir avec lui. Il loua leur courage & leur générosité, & les assura que dès que le renfort, qu'il attendoit tous les jours, seroit arrivé, il les meneroit à la guerre.

Quelque tems après, Giovanni revint de Perse en Prestarambe, qui étoit alors le nom du pays, que présentement on nomme Sporoumbe, conduisant avec lui plus de mille Parsis armés, & pourvus de toutes choses nécessaires pour la guerre. Il avoit pris soin d'engager à sa suite tout autant de maçons & de charpentiers qu'il avoit pu, & d'apporter tous les instrumens propres à bâtir & à remuer la terre.

Avec ce nouveau renfort, Sévaris résolut de passer les montagnes, dès que les neiges seroient fondues; & fit, pour cet effet, tous les préparatifs nécessaires pour cette expédition.

Depuis la victoire obtenue, il avoit pris soin de faire apprendre l'exercice des armes aux plus adroits jeunes hommes des Prestarambes, dans le dessein de les mener avec ses

Parsis, & d'en former un bon corps d'infanterie, quand il auroit des armes pour leur donner. On lui avoit amené de Perse une cinquantaine de bons chevaux, qu'il lui furent fort utiles ; ce qui fut cause qu'il renvoya souvent ses vaisseaux pour en apporter davantage, afin d'en pouvoir faire des haras dans Prestarambe.

Dès que la saison fut propre, & qu'il eut pourvu à la subsistance de ses troupes, il se mit en campagne avec toute son armée, qui se trouva forte de huit mille hommes effectifs, dont il y en avoit plus de trois mille qui portoient des armes à feu. Il se servit des prisonniers qu'il avoit faits après le combat, pour porter ses vivres & traîner son artillerie, qui ne consistoit qu'en petites pièces de campagne faciles à traîner. Et comme ses prisonniers étoient de grands & puissans hommes pour la plupart, ils portoient le bagage ou traînoient le canon presque aussi bien que des chevaux. Sévaris ayant ainsi bien disposé toutes choses, suivi de son armée, il prit son chemin vers les montagnes. Le bruit de sa marche y avoit déjà porté une si grande terreur, que tous les habitans des lieux par où il devoit passer, avoient abandonné leurs habitations. Sans trouver donc d'autres obstacles que ceux des chemins, il

coup selon les ordres de Sévaris, & ce fut dans cet instant que l'artillerie commença de foudroyer les ennemis, & que la mousquerie des flancs redoublant le feu, en fit une si horrible boucherie, qu'il en tomba plus de cinq cens dès la première décharge. Le bruit épouvantable du canon, & la mort si subite de tant d'hommes, réprima d'abord l'ardeur des barbares, & puis les consterna si fort, que jettant bas les armes, ils prirent tous la fuite & se renversèrent les uns sur les autres, ce qui causa leur entière défaite. Dans ce désordre, les Prestarambes les chargèrent vigoureusement, en tuèrent un grand nombre, & ne se relâchèrent point qu'ils ne les eussent tout-à-fait dispersés. Le desir de vengeance qui les animoit, les fit passer même au-delà des bornes d'un ressentiment ordinaire, & contrevenir aux ordres de Sévaris, qui leur avoit commandé de ne plus tuer d'ennemis, dès que la victoire seroit assurée : mais malgré cette précaution, il y eut cinq ou six mille hommes de tués dans cette bataille, & plus de trois mille de pris ; les misérables restes de cette grande armée trouvèrent leur salut dans la fuite.

Après cette défaite, tous les habitans de ces plaines furent persuadés que les Parsis por-

toient avec eux les foudres du ciel, & que le rapport des montagnards étoit véritable; de-ſorte qu'ils en furent ſaiſis de crainte & d'étonnement. Dans un temps ſi favorable à ſes deſſeins, Sévaris ne manqua pas de profiter de leur conſternation. Après donc qu'il eut fait un nouveau ſacrifice au dieu de la lumière, il marcha plus avant dans leur pays tout le long du fleuve, ſans trouver aucune réſiſtance, parce que les ennemis fuyoient toujours devant lui, & quittoient leurs demeures pour ſe cacher dans les forêts. Quand il ne trouva plus rien qui lui oſât réſiſter, il réſolut de gagner ce peuple par la douceur. Dans cette vue, dès qu'il fut arrivé vis-à-vis de l'île où préſentement Sévarinde eſt ſituée, il y fit ſon camp, & le fortifia, pour delà pouvoir, en toute ſûreté, traiter avec eux, & leur perſuader d'accepter la paix. Mais afin qu'ils vinſſent là demander eux-mêmes, il fit élargir pluſieurs de ſes priſonniers, après les avoir traités fort humainement. Il leur ordonna de dire à leurs compatriotes, qu'il n'étoit pas venu pour les détruire, ni les chaſſer de leur pays, mais ſeulement pour les châtier, à cauſe des cruautés qu'ils avoient exercées ſur les Preſtarambes. Il ajouta que le ſoleil les prenoit déſormais ſous ſa protection, & qu'il les y pren-

commandemens, il détourneroit d'eux ſes regards favorables, & les affligeroit de mille calamités. Cet ordre fut reçu de tout le peuple avec beaucoup de joie & de reſpect. L'on envoya de tous côtés pour découvrir des carrières, d'où l'on pût tirer les matériaux néceſſaires pour ce bâtiment. On en trouva en deux ou trois endroits vers les montagnes, & fort près du fleuve, mais faute de bateaux, on n'auroit pu les porter bien loin, outre que les lieux où on les trouvoit n'étoient pas ſi beaux ni ſi commodes, qu'une iſle qu'il y avoit au milieu du fleuve. On avoit réſolu de bâtir dans cette iſle, tant à cauſe de la beauté du lieu, qui étoit très-agréable & très-fertile, que pour la force de ſa ſituation naturelle. Mais pour venir à bout de ce deſſein, il falloit y faire tranſporter des pierres, & cela paroiſſoit très-difficile. Néanmoins le haſard, ou plutôt le bonheur de Sévaris, leva cette difficulté; car comme il ſe promenoit ſur une montagne qui s'élevoit vers le bout de l'iſle oppoſé au courant de l'eau, & que, pour prendre le frais, il fut entré dans un antre qui s'y trouvoit, il obſerva que cette montagne étoit d'un certain rocher blanc fort facile à tailler, & dont on ſe pourroit ſervir commodément pour les édifices qu'il avoit projettés. De cette découverte il prit adroitement occaſion de perſuader aux Strouka-

rambes

rambes que le ſoleil lui avoit révélé, que, dans l'île même, il trouveroit les matériaux néceſſaires à la conſtruction de ſon temple. En effet on reconnut par l'exacte recherche qu'on en fit enſuite, que cette montagne étoit pleine d'une eſpèce de marbre, qu'il y en avoit de pluſieurs couleurs, & qu'en divers endroits de l'île il croiſſoit de grands cèdres & d'autres arbres de haute futaie fort propres pour la charpente du grand édifice qu'on y vouloit élever. Préſentement il ne reſte plus rien de ces rochers, parce qu'on les a tous employés à bâtir la ville de Sévarinde, ſi bien que l'île eſt toute unie, & n'a que fort peu de penchant, vers le courant du fleuve, du côté d'en bas. Sévaris traça lui-même le lieu où l'on devoit poſer les fondemens du temple, & des plus anciennes maiſons qu'on y voit aujourd'hui.

Cependant quoiqu'il fût occupé à ces bâtimens, il ne laiſſoit pas de tenir la main à ſes autres affaires. Premiérement il eut ſoin de ſe bien aſſurer du paſſage des montagnes; enſuite il fit un grand amas de vivres, & pour en avoir à l'avenir une plus grande abondance, il ordonna aux Stroukarambes, de ſemer diverſes ſortes de grains qu'il avoit fait venir de Perſe. Il fit faire quantité de bateaux, & en montra l'uſage à ces peuples qui ne ſe ſervoient aupa-

ravant que de petits canots faits d'écorces d'arbre. Après cela Sévaris exhorta plusieurs des Prestarambes à quitter leurs demeures pour s'établir avec lui dans leur ancienne patrie ; & pour les y attirer plus facilement, il leur dit qu'il avoit effacé de son esprit toutes les pensées de s'en retourner en Perse. De tems en tems, il venoit des Parsis, auxquels ses heureux succès étoient déjà connus, & qui, voyant comme renaître en lui la splendeur & l'ancienne gloire de leur nation, presque effacée dans leur patrie, venoient à l'envi offrir leurs services à ce restaurateur du nom persan.

Dans le commerce qu'il avoit avec les Stroukarambes, Sévaris s'attacha fort à remarquer leurs inclinations, leurs mœurs, leurs loix & leurs coutumes. Il fit aussi de grandes remarques sur leur langue, & l'apprit en fort peu de tems. Par la recherche exacte qu'il fit de toutes ces choses, il trouva que c'étoit des gens naturellement spirituels, & qui avoient plusieurs semences de générosité, bien que leurs mœurs fussent alors grossières ; ils vivoient à-peu-près comme les Prestarambes, par grandes familles ou communautés, & quand la nécessité de leurs affaires le demandoit, ils choisissoient des chefs pour leur administrer la justice, ou pour les mener à la guerre ; ils punissoient sévérement

le larcin, parce que tous leurs biens étant à découvert, il étoit fort facile, & qu'on pouvoit par-là leur cauſer de grandes pertes. Quant au mariage, ils le pratiquoient d'une manière qui lui déplut extrêmement, & qu'enſuite il tâcha d'abolir. Comme ils vivoient tous par grandes familles, ils jouiſſoient en commun des biens & même des perſonnes qui dépendoient de leur communauté. Ils ne ſe faiſoient nul ſcrupule d'épouſer leurs propres filles & leurs propres ſœurs, & ce mêlange inceſtueux ne leur ſembloit point criminel; au contraire, ils en avoient une idée toute différente de la nôtre, & croyoient qu'il étoit plus honnête de prendre en mariage une perſonne de ſon ſang, que de s'aſſocier avec un étranger. Ils ne laiſſoient pourtant pas de s'allier ſouvent avec leurs voiſins, & de recevoir leurs filles chez eux, mais les garçons ne ſortoient jamais de leur famille. Celui qui épouſoit une femme en étoit réputé le ſeul mari, & le père des enfans qu'elle lui donnoit; mais il n'en étoit pas le ſeul poſſeſſeur, car il étoit permis à tous ceux de la famille qu'elle voudroit recevoir, d'en jouir auſſi librement que celui qui l'avoit épouſée, qui avoit auſſi le même droit ſur les femmes des autres: mais ſi quelqu'une de ces femmes ſe proſtituoit à un étranger, on regardoit ſon action comme un crime énorme, &

on la puniſſoit de mort. On puniſſoit auſſi les hommes qui ſe mêloient avec les femmes de leurs voiſins; dans chaque communauté on choiſiſſoit de tems en tems un chef & d'autres officiers pour le gouvernement économique de la famille, où les vieilles gens étoient les plus honorés après ces magiſtrats. Ce chef, avec ſon conſeil, avoit puiſſance de vie & de mort ſur tous ceux qui dépendoient de ſon autorité, & diſpoſoit ſouverainement des biens & des perſonnes de ſes ſujets. On ne pouvoit ſortir de la famille, ni contracter aucune alliance ſans ſa permiſſion, & chacun étoit obligé d'obéir à ſes ordres. Pour le gouvernement de toute la nation, on envoyoit des députés de chaque communauté; tous enſemble compoſoient le grand conſeil, qui aſſiſtoit le général dans toutes les délibérations publiques, & c'eſt ainſi que ces peuples étoient gouvernés. Pour ce qui eſt de leur langue, Sévaris trouva qu'elle étoit douce, méthodique, & fort propre à la compoſition, quoiqu'elle fût bornée, & n'eût pas beaucoup de termes, parce que les notions de ces peuples étoient ſeulement des choſes communes, & qu'ils ignoroient alors les ſciences & les arts que les Parſis leur ont enſeignés, depuis qu'ils ſe ſont mêlés avec eux. Il s'appliqua fort à l'apprendre, & comme il en ſavoit déjà pluſieurs,

qu'il étoit habile & pénétrant, & que d'ailleurs il avoit une mémoire fort heureuſe, dans peu de tems il y fit de ſi grands progrès, qu'il ſe faiſoit facilement entendre aux Stroukarambes & aux Preſtarambes, qui n'avoient qu'une même langue, quoique les dialectes en fuſſent différens. Ces derniers vivoient à-peu-près de la même manière que les premiers, à la réſerve des mêlanges inceſtueux dont nous avons parlé, qu'ils avoient en grande horreur. Ils diſoient que cette coutume s'étoit introduite chez leurs ennemis, par l'exemple de quelques-uns de leurs voiſins, qui habitoient les parties méridionales du pays, tirant vers le pôle antarctique, pour parler à notre manière. Ils ajoutoient que cela s'étoit fait depuis qu'ils s'étoient ſéparés, (car autrefois ils ne faiſoient tous qu'une même nation) par les perſuaſions d'un inſigne impoſteur, dont ils portoient alors le nom, qui les avoit faſcinés, avoit corrompu leurs bonnes coutumes, & cauſé mille maux à tous les habitans de ces contrées, qui, avant lui, étoient appellés Séphirambes.

Cependant les murailles du temple s'avançoient tous les jours, & quoique d'abord elles n'euſſent pas tous les ornemens de l'architecture, elles ne laiſſoient pas d'être belles & ſolides, & Sévaris en régla ſi bien le corps, que dans la

ſuite il fut facile de les embellir. Il traça tout alentour de ce temple le deſſein d'une nouvelle ville, & en accommoda les édifices au modèle du gouvernement qu'il ſe propoſoit d'établir parmi ces peuples. Il en avoit fait le projet depuis qu'il avoit reconnu le pays, qu'il s'étoit informé de leurs coutumes, & depuis que le ſuccès de ſes armes lui faiſoit raiſonnablement eſpérer d'acquerir ſur eux une autorité ſouveraine. Quand le temple fut achevé, il invita les principaux de la nation à la ſolemnité de ſa dédicace, & pratiqua dans cette rencontre toute la magnificence & tout le faſte extérieur dont il put s'aviſer pour donner de l'éclat à cette action. Il avoit fait venir de Perſe ſes femmes & ſes enfans, ſi bien qu'il auroit pu ſe paſſer des femmes du pays; mais comme chez les Perſans, la polygamie étoit permiſe, il crut, qu'en bon politique, il devoit ſe faire des amis par de nouvelles alliances avec les Preſtarambes & les Stroukarambes. Dans cette vue, il épouſa la fille d'un des principaux de ces premiers, & quelque tems après la nièce d'un des chefs des derniers, qu'il avoit honoré de ſa confiance & de ſon amitié. Il obligea auſſi ſes Parſis d'en faire autant, & cette conduite lui fut fort avantageuſe, en ce qu'elle affermit beaucoup ſon autorité, & que ces alliances lui ſervirent puiſſamment, lorſ-

qu'il s'agit de ſe faire déclarer chef de toutes ces nations.

Cependant le nombre des Parſis & des Preſtarambes qui lui obéiſſoient s'étoit extrêmement accru, & s'augmentoit tous les jours ; de ſorte que par leur moyen il ſe voyoit de plus en plus en état de ſe faire craindre par tout le pays. Il les exerçoit ſouvent à la diſcipline militaire, & le reſte du tems, il les employoit à bâtir & à travailler à la terre, qui, étant cultivée à la manière des nations polies, rapportoit infiniment plus qu'elle ne faiſoit par la culture des ſauvages. Il avoit fait venir de Perſe des chevaux, des bœufs, des chameaux, & pluſieurs autres animaux qu'il n'avoit point trouvés dans la terre auſtrale ; mais il y en avoit auſſi trouvé beaucoup d'autres que nous ne connoiſſons point dans notre continent, & ſur-tout les bandelis, dont nous avons fait la deſcription dans la première partie de cette hiſtoire : c'eſt une eſpèce de cerf, dont on voyoit dès-lors en ce pays-là de grandes troupes, qui paiſſoient dans les forêts. Sévaris en fit prendre quelques-uns dans des filets, & en ayant bien conſidéré la taille, la force & le naturel, il crut qu'on pourroit facilement les apprivoiſer & les dompter, ce qui réuſſit ſelon ſa penſée. Il en fit donc prendre tout autant qu'il put, défendit qu'on en tuât de

jeunes, & promit aux auſtraux des récompenſes pour tous ceux qu'on lui amèneroit. Ils avoient accoutumé de les tuer à coups de traits, & d'en manger la chair, qui eſt auſſi bonne que celle des cerfs. Dans peu de tems, il en recouvra un aſſez grand nombre, qu'il fit dreſſer, & s'en ſervit enſuite utilement, tant pour le charroi & les attelages, que pour un corps de cavalerie qu'il forma de ces bandelis, & des chevaux qu'on lui avoit amenés d'Aſie. Dans trois ans de tems il fit toutes ces choſes; & quand il vit que le temple étoit preſque achevé, qu'il avoit outre cela déjà bâti quatre grandes maiſons carrées, qu'il appella oſmaſies, c'eſt-à-dire communautés, dont chacune pouvoit contenir mille perſonnes ou environ; qu'il avoit fait cultiver l'iſle & le pays d'alentour, enſorte qu'il en tiroit une grande abondance de vivres pour en remplir ſes magaſins; alors il crut qu'il ne devoit plus différer de ſe faire élire chef de toutes les nations qu'il avoit ſoumiſes. Pour cet effet, il inſtitua une fête ſolémnelle en l'honneur du ſoleil, & voulut qu'on la célébrât tous les ans, & qu'on y fît des ſacrifices, des feſtins & des réjouiſſances publiques. Il y convia les principaux des Preſtarambes & des Stroukarambes, & comme il les vit tous de bonne humeur, & pleins d'admiration pour la magnificence de la fête, il leur fit

proposer, par un de leurs commandans nommé Hostrebas, d'élire un chef de toutes les deux nations, auquel on donneroit une autorité souveraine pour les gouverner & pour les défendre. Comme cet Hostrebas avoit beaucoup de crédit, & qu'il étoit appuyé de tous les alliés des Parisiens, sa proposition fut bien reçue, & d'un consentement universel, on déféra l'honneur de la royauté à Sévaris; il le refusa d'abord, & dit qu'il ne pouvoit pas accepter une dignité si éclatante, sans premièrement consulter le soleil, dont il étoit le ministre, & sur la volonté duquel il devoit régler toutes ses actions; que pour cet effet, s'ils le trouvoient à propos, il lui offriroit un sacrifice de parfums, pour prier ce grand astre de les diriger & les conduire dans une affaire si importante, & leur faire connoître de quelle manière ils devoient agir dans cette rencontre. Ils acquiescèrent tous à ce sentiment modeste & raisonnable, & le suivirent au temple, où il offrit des parfums au soleil, & lui fit à haute voix cette oraison, ou plutôt ce panégyrique, devant toute l'assemblée.

Le style en est un peu poétique, & dans plusieurs endroits, on y peut remarquer une cadence & quelques transpositions qu'on ne souffre que dans les vers; mais parce que cela ne s'est pas fait sans dessein, & que d'ailleurs ce roulement

de paroles dans un tel ſujet, touche mieux le cœur qu'une proſe plate & diffuſe, je n'ai pas cru devoir m'en éloigner.

Peut-être que cette manière d'écrire ne ſera pas du goût de tout le monde, & que les vers entiers, avec les tranſpoſitions fréquentes qu'on y trouvera preſque par-tout, donneront lieu aux cenſeurs d'exercer leur critique; mais les perſonnes éclairées, qui connoiſſent la force de la poéſie, en jugeront, je m'aſſure, tout autrement; ſur-tout quand elles ſeront averties que Sévaris, qui étoit fort verſé dans les poëtes grecs & latins, cultivoit beaucoup la poëſie.

Un grand poëte nommé Kodamias, c'eſt-à-dire, eſprit divin, l'a depuis miſe en vers métriques.

On verra, ſur la fin de cette relation, l'hiſtoire de ce fameux poëte, qui, par beaucoup d'autres ouvrages excellens, s'eſt acquis parmi les Sévarambes, une réputation à-peu-près ſemblable à celle que s'acquirent autrefois Homère & Virgile chez les Grecs & les Romains; mais de tous ſes écrits, il n'en eſt point que ces peuples regardent avec plus d'eſtime & de vénération que l'oraiſon du ſoleil, parce qu'elle contient en abrégé ce qu'il y a de plus eſſentiel dans leur religion, & que d'ailleurs cet excellent poëte a ſuivi dans ſes vers, autant que ſon art le pou-

voit permettre, les penſées de Sévaris, qui, comme nous l'avons déjà dit, le prononça devant le peuple en la manière ſuivante.

Oraiſon de Sévaris au ſoleil.

« Source féconde de lumière & de vie, bel aſtre qui brillez d'un éclat ſans pareil, & dont nos foibles yeux ne ſauroient ſoutenir les divins regards; nous ne voyons rien de ſi glorieux que vous, ni rien de ſi digne de notre admiration, lorſque nous jettons la vue de tous côtés, ſur les objets charmans que vous ſeul nous rendez viſibles. Vous êtes ſouverainement beau par vous-même; vous embelliſſez toutes choſes, & rien ne peut vous embellir. Tout ce que les corps lumineux ſoumis à votre empire ont de brillant & de ſplendeur, ils l'empruntent de vos rayons. Ce ſont ces beaux rayons qui peignent les lambris des cieux & les nuages de l'air de mille couleurs différentes; ce ſont eux qui dorent le ſommet des montagnes & la vaſte étendue des plaines; ce ſont eux qui, chaſſant les noires ombres de la nuit, ſervent de guide à tous les animaux; ce ſont eux enfin qui leur font voir tous les objets que vous éclairez. Vous êtes infiniment aimable & rien n'eſt aimable ſans vous; rien ne peut étaler ſes charmes ſans

l'aide de votre clarté. Lorſque vous commencez à paroître ſur notre horiſon, toutes choſes ſe réjouiſſent de votre venue & rompent leur morne ſilence pour vous ſaluer à leur réveil. Vous arrachez les humains appeſantis dans leurs couches d'entre les bras du frère de la mort, comme pour leur annoncer une nouvelle vie. Mais quand, au ſoir, vous leur ôtez votre lumière pour la porter en d'autres lieux, ils ſont d'abord enveloppés d'épaiſſes ténèbres, images du trépas, qui leur ſeroient inſupportables, s'ils ne ſe conſoloient du doux eſpoir de votre retour. Quand votre corps lumineux s'obſcurcit & s'éclipſe au milieu du jour, les mortels en pâliſſent comme vous, & leurs cœurs ſont ſaiſis de crainte & d'épouvante. Mais la joie & l'allégreſſe ſuccedent bientôt à leur crainte, lorſqu'ils vous voient hors de travail. Vous parcourez l'immenſe voûte des cieux d'une courſe rapide & fourniſſez tous les ans votre vaſte carrière pour nous marquer les tems & les ſaiſons d'un mouvement juſte & réglé. Lorſque vous approchez de nous, toutes choſes ſe renouvellent & prennent un éclat nouveau. La nature, comme percluſe par les neiges & les glaçons, rompt ſes liens & ſes chaînes à l'aide de votre chaleur vivifiante. Alors la terre ſe couvre de verdure, & vous la parſemez de

fleurs & la rempliſſez de fruits, que vous mûriſſez par vos douces influences pour en nourrir les animaux des champs, les oiſeaux du ciel & les poiſſons des eaux. C'eſt de votre bonté céleſte qu'ils tirent toute leur ſubſiſtance comme ils en ont reçu la vie. Vous êtes l'ame du monde, puiſque vous animez toutes choſes & que rien ne peut ſe mouvoir ſans vous. Lorſque votre chaleur divine nous abandonne, incontinent ſuccèdent les froides horreurs de la mort, & tous les animaux ceſſent de vivre quand ils ceſſent de vous ſentir. Leur ame n'eſt qu'un rayon de votre lumière incorruptible, & lorſque vous retirez ce rayon du corps terreſtre où il étoit enfermé, ce corps ſe corrompt, ſe diſſipe & retourne dans ſon néant. Quand vous vous éloignez de nous, ſelon l'ordre des ſaiſons, tout ſent les fâcheux effets de votre éloignement; tout ſe ternit; tout devient triſte, & la terre ſe couvre de deuil. Vous étendez vos bienfaits ſur tous ſes habitans; mais vous ne favoriſez pas également tous les peuples & tous les climats. Quelques-uns n'ont qu'un foible uſage de votre chaleur & de votre lumière, & ſe voient le plus ſouvent plongés dans les horreurs de longues & noires ténèbres, & dans les rigueurs des hivers, où ils languiſſent & ſoupirent dans l'attente de votre retour. Ils ont des

preuves très-ſenſibles que vous êtes la ſource de tous les biens, ou du moins le canal favorable par où coulent juſques à eux les bienfaits & les graces du grand être qui vous ſoutient, & dont vous êtes le miniſtre glorieux. Mais ceux qui, comme nous, jouiſſent d'un plus doux aſpect de vos yeux, voient toujours leurs champs couverts de fleurs & de fruits, & vous doivent auſſi bien plus d'amour & de reconnoiſſance. Vous nous rendez tous les matins la la lumière que vous nous ôtez tous les ſoirs; & ſi quelquefois des humides vapeurs de la mer, vous formez des nuages épais qui nous cachent votre face lumineuſe, ce n'eſt que pour les réſoudre en pluies rafraîchiſſantes & en douces roſées, qui engraiſſent & fertiliſent nos plaines & nos côteaux.

Mais ſi votre bienfaiſance eſt adorable & s'étend ainſi par-tout, votre colère n'eſt pas moins à craindre & ne ſe fait pas moins ſentir en tous lieux; car lorſque notre ingratitude & nos crimes vous ont irrité contre nous, vous avez cent verges pour nous châtier, & pour nous faire éprouver les effets de votre juſtice. Quelquefois vous convertiſſez votre chaleur bénigne, qui fait croître & mûrir nos fruits, en feux ardens qui les haviſſent & les brûlent. D'autres fois vous changez les douces roſées

du ciel en pluies impétueuſes & en grêles bruyantes qui détruiſent les richeſſes de nos arbres & de nos guerets. Vous tournez les douces haleines des zéphirs en tourbillons & en orages redoutables. Vous entaſſez les nues obſcures les unes ſur les autres; vous élevez des brouillards épais pour nous dérober votre lumière, & au lieu de vos regards propices, vous envoyez des éclairs terribles, & faites gronder le tonnerre épouvantable pour nous reprocher nos forfaits & pour nous avertir de votre juſte courroux. Quelquefois vous lancez vos foudres redoutables & en frappez les arbres les plus orgueilleux & les monts les plus ſuperbes, pour faire voir aux mortels que vous pouvez abattre tout ce qui s'éleve & qui s'enorgueillit, & que, ſi votre bonté ne retenoit votre colère, vous écraſeriez les impies & les rebelles qui n'adorent point votre divinité.

Pour nous qui ſommes aſſemblés dans votre temple pour vous rendre nos vœux & nos hommages, & pour faire fumer vos autels, nous reconnoiſſons que c'eſt à vous ſeul que nous devons l'être & la vie, & tous les biens que nous poſſédons, comme le reſte des hommes. Mais nous ſentons que nous ſommes obligés de vous révérer d'une manière toute particulière, parce que vous nous avez fait & nous faites

tous les jours des faveurs & des graces que vous ne faites point aux autres peuples de la terre. Vous nous avez prêté vos foudres terribles pour soumettre nos ennemis, & nous donnez des lumières & des connoissances utiles & agréables dans la vie, que vous n'avez départies qu'à nous. Vous nous instruisez dans nos affaires les plus importantes, quand nous avons recours à vos oracles sacrés, & faites réussir nos entreprises, malgré les obstacles les plus difficiles à surmonter. Enfin vous nous faites connoître de quelle manière nous devons régler notre adoration, & les marques extérieures de notre respect religieux, afin que nous ne fassions rien qui vous déplaise ni qui soit contraire au véritable culte de votre divinité. Pour cet effet vous nous conduisez comme par la main, dans vos routes lumineuses & assurées, pendant que les autres hommes s'égarent dans les sentiers obscurs & incertains de leurs vaines imaginations. Les uns se font des idoles foibles & impuissans, & les autres se forment de vains fantômes pour adorer en eux les folles pensées de leurs esprits. Mais nous, qui sommes guidés par des lumières plus simples, plus pures & plus naturelles, nous adorons un dieu visible & glorieux, dont nous connoissons la puissance, & dont nous éprouvons tous les jours les graces & les bontés. Veuillez,

Veuillez, ô divine lumière, les répandre toujours sur nous, & dissiper les nuages & les ténèbres qui pourroient obscurcir & séduire notre raison. Mais parce que d'elle-même elle est trop foible & trop bornée, nous avons recours à vos divines clartés, dans le choix que nous devons faire d'un chef & conducteur capable de nous gouverner selon votre volonté. Si c'est votre plaisir de nous en donner un, faites, ô bel astre, qu'il ait toutes les qualités que demande un emploi si relevé, afin qu'il nous guide & nous serve d'exemple dans toutes nos actions, qu'il nous protège contre nos ennemis; qu'il fasse fleurir parmi nous la paix, la justice & toutes les vertus; enfin, qu'il sache nous instruire dans le culte & le respect que nous vous devons rendre; afin que vous étant toujours agréables, & ne faisant rien qui puisse attirer votre colère, nous jouissions à jamais de vos douces influences, & des témoignages de votre bonté particulière ».

Cette oraison, que Sévaris prononça avec beaucoup de zèle, toucha le cœur des assistans, & leur fit concevoir une haute estime pour la piété de ce prince: mais ils furent agréablement surpris, quand dès qu'il eut achevé de parler, ils oüirent une douce harmonie vers la voûte

du temple, qui ſembloit venir de loin & s'approcher peu-à-peu. Lorſqu'elle fut aſſez près, on entendit la voix charmante d'une femme ou d'un jeune garçon, qui après avoir chanté quelque tems fort mélodieuſement, dit à toute l'aſſemblée, qu'il étoit envoyé de la part du ſoleil pour leur annoncer que ce dieu glorieux avoit écouté leur prière, qu'il avoit reçu leur ſacrifice, & même jetté les yeux ſur l'un d'entre eux pour l'élever en dignité au-deſſus des autres. Mais qu'il ne vouloit pas que ce fût en qualité de roi, parce que nul mortel n'étoit digne de commander ſouverainement à un peuple qu'il avoit choiſi entre tous ceux de la terre, pour être ſes ſujets & ſes vrais adorateurs; qu'il vouloit lui-même être leur monarque, comme il étoit déja leur dieu; afin qu'ils ſe gouvernaſſent entièrement ſelon ſes loix; qu'il leur en donneroit de très-juſtes & de très-expreſſes par les mains de celui qu'il avoit choiſi pour ſon lieutenant dans la monarchie, comme il l'avoit auparavant élevé au ſuprême degré de la prêtriſe; que la perſonne dont il avoit fait choix, étoit ſon grand-prêtre Sévaris, qu'il déclaroit publiquement avoir élu pour ſon lieutenant; & qu'enfin il leur ordonnoit de le recevoir en cette qualité pour lui obéir à l'avenir, à lui & à ſes ſucceſſeurs, ſelon les céleſtes loix qu'il leur

pireroit lui-même à ce ministre, qu'il avoit choisi pour être l'interprête de ses volontés, & le dispensateur de ses graces.

Après cette harangue, on oüit une harmonie plus douce encore que la première, qui sembloit s'éloigner peu-à-peu, jusqu'à ce qu'on ne l'entendit plus.

Cependant le peuple étoit dans une profonde admiration, & croyoit en effet que c'étoit une voix du ciel qui leur avoit annoncé la volonté de leur dieu. Ils lui obéirent sur le champ, d'autant plus volontiers, qu'ils voyoient que ce roi glorieux avoit pris pour son lieutenant celui qu'ils avoient voulu choisir pour leur souverain, &, qu'à cette grace, il ajoutoit l'honneur éclatant de vouloir lui-même les gouverner, & prendre un soin tout particulier de leur nation. Sévaris fut donc reçu du peuple en qualité de vice-roi du soleil, & les principaux de ses sujets lui rendirent hommage & lui jurèrent fidélité. Je trouve sa conduite, dans cette rencontre, fort remarquable & digne de son esprit & de sa prudence; car il ne fit pas seulement comme ont fait plusieurs grands législateurs, qui, pour autoriser leurs loix, disoient les avoir reçues de quelque divinité: mais de plus il fit dire au peuple par une voix du ciel (comme on lui fit accroire) quelle étoit la volonté de leur

dieu. Il crut auſſi que, refuſant l'autorité ſuprême & l'attribuant toute au ſoleil, le gouvernement qu'il avoit déſſein d'établir parmi ces peuples, ſeroit plus ferme & plus reſpecté ; & que lui-même, devant être le lieutenant & l'interprête de ce glorieux monarque, il ſeroit beaucoup plus honoré & mieux obéi que s'il recevoit ſon autorité des hommes mortels. Il aimoit fort la muſique, & l'entendoit paſſablement : ce qui me perſuade que, lorſqu'on bâtit le temple, il fit faire dans la voûte quelque vuide ſecret pour y mettre la ſimphonie dont nous venons de parler, & qu'il avoit quelque invention pour faire que les ſons ſemblaſſent s'approcher & s'éloigner enſuite. Néanmoins le commun peuple des Sévarambes croit, encore aujourd'hui, que la voix qui annonça la volonté du ſoleil à leurs ancêtres, venoit de ſa part, & que Sévaris fut choiſi par l'ordre de ce grand aſtre. Mais preſque tous les gens d'eſprit avec qui j'ai converſé familiérement à Sévarinde, m'ont avoué qu'ils croyoient que ce n'avoit été qu'une adreſſe de leur légiſlateur pour donner plus de poids & d'autorité à ſon gouvernement. Cela paroît encore par la conduite des Parſis de ce tems-là, qui faiſoient accroire aux Auſtraux que le ſoleil leur avoit enſeigné les arts qu'ils leur portèrent de notre continent, & qu'il les honoroit d'une

révélation particulière. Sévaris en dit autant lui-même dans son oraison à cet astre, quand il le remercie des dons & des graces, qu'il dit n'avoir départis qu'à lui & à ses sujets.

Les Stroukarambes, selon le génie de leur langue, qui ajoute la terminaison *as* au nom des personnes élevées en dignité, appellèrent Sévaris *Sévarias*. Ils changèrent aussi le nom de leur pays, que les Prestarambes appelloient alors Stroukarambe en celui de Sevarambe, joignant les premières syllabes du nom de ce prince à la diction *arambe*, qui en leur langue signifie pays, contrée ou patrie. Ils en avoient fait autant du nom de Stroukaras, qui signifie fourbe ou imposteur, en haine de cet ancien ennemi de leur nation: mais ceux qui l'avoient reçu pour leur chef, & qui ensuite lui rendirent des honneurs divins l'appelloient Omigas, & de son nom s'appellèrent eux-mêmes Omigarambes. Mais quand ces deux peuples furent réunis sous l'autorité de Sévaris, ils s'appellèrent Sévarambes, & c'est encore aujourd'hui le nom de toute cette nation.

Sévarias étant enfin parvenu à son but principal, & se voyant revêtu de l'autorité souveraine, s'appliqua fortement à faire cultiver & embellir le pays, à composer des loix pour les faire ensuite recevoir à ses nouveaux sujets. Il

fut quelque tems en balance sur le choix des divers modèles de gouvernement que lui & Giovanni s'étoient proposé.

Le premier projet qu'ils firent, étoit de diviser le peuple en diverses classes, dans l'idée qu'ils eurent d'abord de partager les terres, & d'en laisser la propriété aux particuliers, à l'exemple de presque toutes les nations de notre continent. Tous les Parsis étoient pour ce partage, & l'on fut sur le point de distribuer la nation en sept classes subordonnées les unes aux autres.

La première devoit être des laboureurs & de tous ceux qui travaillent à la terre. Dans la seconde on devoit ranger tous les gens qui exercent des métiers mécaniques, comme les maçons, charpentiers, tisserans & leurs semblables.

La troisième devoit contenir ceux qui travaillent à des arts plus subtils & plus ingénieux, comme sont les peintres, les brodeurs, les menuisiers & autres tels artisans. Dans la quatrième devoient être compris les marchands & les revendeurs de toutes sortes de denrées ou marchandises.

Les riches bourgeois, les gens de lettres, & tous ceux qui exercent les arts libéraux, devoient composer la cinquième. Les simples

gentilshommes devoient être rangés dans la sixième ; & enfin la septième & la plus honorable devoit être celle des seigneurs diversement qualifiés. Dans le partage des terres, on en devoit réserver une bonne partie pour l'entretien ordinaire de l'état ; & dans les occasions extraordinaires, chaque classe devoit contribuer selon son rang & ses moyens, sans que personne pût jouir d'aucune exemption ou privilége particulier ; parce qu'il semble injuste, & tout à fait contraire à la droite raison, que ceux qui sont membres d'un état, qui sont protégés par les loix, & qui jouissent des avantages de la société, ne contribuent en rien au soutien de cette société, pendant que les autres sont accablés de tailles & d'impôts. Le seul domaine du prince en devoit être exempt, & tous les sujets devoient également contribuer aux dépenses publiques, chacun selon son rang & selon sa puissance, dans une égale distribution. Mais afin qu'ils reconnussent perpétuellement l'autorité du souverain, & qu'ils se fissent tous une habitude de lui payer tribut, on avoit dessein d'imposer sur chaque personne parvenue à l'âge de vingt ans, une taille modique & annuelle, qu'on auroit nommée capitation. Outre cela, tous ceux qui seroient parvenus à la jouissance légitime de biens & de richesses jusqu'à

une certaine valeur limitée par les loix, & qui auroient voulu monter à un degré plus haut, devoient être obligés de payer à l'état une ſomme d'argent, ſelon les réglemens qu'on auroit faits pour ce ſujet. Chaque claſſe auroit été diſtinguée par des habits différens, afin que les inférieurs ne puſſent jamais uſurper les honneurs, & qu'ainſi chacun tînt ſon rang & ſa dignité. Il y devoit avoir divers autres réglemens dans ce projet, dont je penſe que Giovanni étoit le véritable auteur. Mais Sévarias, après avoir examiné ce modèle de gouvernement & quelques autres qu'on lui avoit propoſés, les rejetta tous & en fit un lui-même, incomparablement plus juſte & plus excellent que tous ceux qu'on a pratiqués juſqu'ici : car comme il avoit une prudence & une ſageſſe ſingulières, il ſe mit à rechercher & à examiner avec ſoin les cauſes des diſſentions, des guerres & des autres maux qui affligent ordinairement les hommes & qui déſolent les peuples & les nations. Dans cette recherche il reconnut que les malheurs des ſociétés, dérivent principalement de trois grandes ſources, qui ſont l'orgueil, l'avarice & l'oiſiveté.

L'orgueil & l'ambition portent la plupart des hommes à vouloir s'élever au-deſſus des autres pour les maîtriſer, & rien ne nourrit

tant cette passion que les avantages d'une extraction illustre dans les lieux où la noblesse est héréditaire. L'éclat d'une haute naissance éblouit si fort ceux qui l'ont reçu des mains de la fortune, qu'ils en oublient leur condition naturelle pour n'attacher leur esprit qu'à ce bien extérieur, qu'ils ne doivent qu'à leurs ancêtres & non à leur propre vertu. Ils s'imaginent le plus souvent, que les autres hommes leur doivent être soumis en toutes choses, & qu'ils sont nés pour leur commander, sans considérer que la nature nous a faits tous égaux, & qu'elle ne met point de différence entre le noble & le roturier; qu'elle nous a tous assujettis aux mêmes infirmités; que nous entrons dans la vie les uns comme les autres; que les richesses ni la qualité ne sauroient ajouter un moment aux jours des souverains, non plus qu'à ceux de leurs sujets; & qu'enfin la plus belle distinction qu'il puisse y avoir entre les hommes est celle qu'ils tirent des avantages de la vertu. Pour remédier donc aux désordres que produit l'inégalité de la naissance, Sévarias ne voulut pas qu'il y eût d'autre distinction entre ses peuples que celle des magistrats & des personnes privées; & que parmi ces derniers l'inégalité de l'âge décidât seule de l'inégalité du rang.

Et comme les richesses & la propriété des

biens font une grande différence dans la société civile, & que de-là viennent l'avarice, l'envie, les extorsions, & une infinité d'autres maux; il abolit cette propriété de biens, en priva les particuliers, & voulut que toutes les terres & richesses de la nation appartinssent proprement à l'état, pour en disposer absolument, sans que les sujets en pussent rien tirer que ce qu'il plairoit au magistrat de leur en départir. De cette manière, il bannit tout-à-fait la convoitise des richesses, les tailles, les impôts, la disette & la pauvreté, qui causent tant de malheurs dans les diverses sociétés du monde. Depuis l'établissement de ces loix, tous les Sévarambes sont riches, encore qu'ils n'ayent rien en propre. Tous les biens de l'état leur appartiennent, & chacun d'eux se peut estimer aussi heureux que le monarque du monde le plus opulent. Si dans cette nation un sujet a besoin de quelque chose nécessaire à la vie, il n'a qu'à la demander au magistrat qui la lui accorde toujours. Il n'est jamais en souci pour sa nourriture, pour ses habits, ni pour son logement, pendant les divers degrés de son âge; ni même pour l'entretien de sa femme & de ses enfans, quand il en auroit des centaines & des milliers. L'état pourvoit à tout cela, sans exiger ni tailles, ni impôts; & toute la nation vit dans une heureuse

abondance & dans un repos assuré sous la conduite du souverain. Mais parce que le magistrat qui est la tête du corps politique a besoin des autres membres pour en tirer de l'aide & du secours, & que d'ailleurs il est bon de les exercer de peur qu'ils ne se rébellent dans l'aise & les plaisirs, ou ne s'amollissent dans l'oisiveté, Sévarias voulut donner de l'occupation à tous ses sujets, & les tenir toujours en haleine par un travail utile & modéré.

Pour cet effet, il partagea le jour en trois parties égales, & destina la première de ces trois parties au travail, la seconde au plaisir, & la troisième au repos. Il voulut que tous ceux qui seroient parvenus jusqu'à un certain âge, & que les maladies, la vieillesse, ou d'autres accidens ne pourroient justement exempter de l'obligation des loix, travaillassent chacun huit heures du jour, & qu'ils employassent le reste du tems, ou dans les divertissemens honnêtes & permis, ou dans le sommeil & le repos. Ainsi la vie se passe avec beaucoup de douceur, les corps sont exercés par un travail médiocre, & ne sont pas usés par une fatigue immodérée. Les esprits sont agréablement occupés par un exercice raisonnable, sans être accablés par les soins, les chagrins & les soucis. Les divertissemens & les plaisirs qui succèdent au travail

récréent & raniment le corps & l'eſprit, & le repos enſuite les rafraîchit & les délaſſe. De cette manière, les hommes étant occupés au bien, n'ont pas le tems de ſonger au mal, & ne tombent guères dans les vices où les porteroit l'oiſiveté, s'ils ne la chaſſoient par des occupations honnêtes. L'envie qui vient des trois ſources dont nous avons parlé, exerce rarement ſa rage parmi ces peuples, & leur cœur n'eſt ordinairement échauffé que d'une noble émulation qui naît de l'amour de la vertu, & du juſte deſir des louanges que méritent les bonnes actions.

Sévarias n'eut pas beaucoup de peine à faire recevoir ſes loix à ſes nouveaux ſujets : car outre qu'elles étoient autoriſées de la Divinité, elles ne s'éloignoient pas beaucoup de leurs coutumes, car (comme nous l'avons déjà dit) ces peuples vivoient en communautés, & n'avoient preſque rien en propre. Quand nous viendrons à parler du gouvernement des Sévarambes d'aujourd'hui, nous en ferons un détail plus exact; pour le préſent, nous nous contenterons d'en dire ici quelque choſe en gros. Quoique ce grand légiſlateur ait lui-même poſé les fondemens des loix & de l'adminiſtration publique, néanmoins il n'a pas fait tous les règlemens qu'on voit aujourd'hui parmi les Sévarambes,

ayant laiſſé à ſes ſucceſſeurs l'autorité de changer, d'ajouter & de diminuer ſelon les occurrences, ce qu'ils trouveroient à propos pour le bien de la nation. Mais il leur a très-expreſſément défendu de rien ordonner de contraire au droit naturel, ou aux maximes fondamentales de l'état, qui ſont de conſerver ſur toutes choſes un gouvernement héliocratique, c'eſt-à-dire, de ne pas reconnoître d'autre ſouverain que le ſoleil, & de ne recevoir d'autres loix que celles qu'il auroit inſpirées à ſon lieutenant & à ſon conſeil.

De n'admettre à la vice-royauté, que celui que le ſoleil aura choiſi d'entre les principaux miniſtres de l'état; ce qui ſe fait par le ſort, comme nous le ferons voir ci-après.

De ne pas ſouffrir que la propriété des biens tombe en aucune manière entre les mains de perſonnes particulières; mais d'en conſerver l'entière poſſeſſion à l'état, pour en diſpoſer abſolument.

De ne pas permettre qu'il y ait de rang ni de dignité héréditaire; mais de conſerver avec ſoin l'égalité de la naiſſance, afin que le ſeul mérite puiſſe élever les particuliers aux charges publiques.

De faire reſpecter la vieilleſſe, & d'accoutumer de bonne heure les jeunes gens à honorer

ceux qui leur ſont ſupérieurs en âge & en expérience.

De bannir l'oiſiveté de toute la nation, parce que c'eſt la nourrice des vices & la ſource des querelles & des rebellions, & d'accoutumer les enfans au travail & à l'induſtrie.

De ne point les occuper à des arts inutiles & vains, qui ne ſervent qu'au luxe & à la vanité, qui ne font que nourrir l'orgueil, & qui engendrant l'envie & la diſcorde, détournent les eſprits de l'amour de la vertu.

De punir l'intempérance en toutes choſes, parce qu'elle corrompt le corps & l'ame, & fait tout le contraire de la vertu oppoſée, qui les conſerve l'un & l'autre dans un état tranquille & modéré.

De faire valoir les loix du mariage & les faire obſerver aux perſonnes adultes, tant pour la propagation de l'eſpèce & l'accroiſſement de la nation, que pour éviter la fornication, l'adultère, l'inceſte & d'autres crimes abominables, qui détruiſent la juſtice & troublent la tranquillité publique.

De prendre un ſoin tout particulier de l'éducation des enfans, & de les faire adopter par l'état dès qu'ils ont atteint la ſeptiéme année de leur âge, pour leur apprendre de bonne heure l'obéiſſance aux loix & la ſoumiſſion qu'ils

doivent aux magiſtrats qui ſont les véritables pères de la patrie.

D'inſtruire la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe dans l'exercice des armes, pour avoir en tout tems des gens capables de repouſſer les ennemis de l'état.

Enfin, de faire valoir la religion pour lier les hommes par la conſcience, leur perſuadant que rien n'eſt caché à la Divinité, & que non-ſeulement dans cette vie, mais auſſi qu'après le trépas, elle a ordonné des récompenſes pour les bons, & des châtimens pour les méchans.

Voilà en abrégé les principaux articles des loix de Sévarias, qui furent publiquement reçues cinq ans après ſon arrivée aux terres auſtrales, & que ſes ſucceſſeurs ont religieuſement fait obſerver depuis leur premier établiſſement. Après leur publication, il s'appliqua fortement à les faire obſerver par la douceur & par la crainte de ſes armes. Il avoit pris des meſures ſi juſtes pour parvenir à ſes fins qu'il trouva fort peu d'obſtacles à ſon deſſein, & il n'y eut guères de gens qui oſaſſent s'y oppoſer; car ſi d'un côté ſes loix n'étoient pas agréables aux méchans, tous les bons les approuvoient, parce qu'elles étoient fort juſtes & fort équitables. Il eſt vrai que les Parſis eurent quelque peine à s'accommoder de la communauté des

biens; mais comme ils étoient tous étrangers, & que leur fortune dépendoit abſolument de celle de leur chef, ils ſe ſoumirent enfin à ſes volontés, d'autant plus facilement, qu'ils voyoient que les Stroukarambes qui étoient déjà tout accoutumés à vivre en communautés, s'y ſoumettoient ſans répugnance. Ceux qui avoient toujours vécu dans l'oiſiveté eurent plus de peine à ſe réduire à un travail réglé, c'eſt pourquoi on ne leur fit point obſerver cet article avec ſévérité; mais on le fit exactement pratiquer aux jeunes gens; de ſorte que, dans moins de vingt ans, il étoit généralement obſervé, & l'on ne voyoit plus de fainéans, que parmi les perſonnes d'un âge avancé.

Sévarias règna trente-huit ans dans une continuelle proſpérité, & vit rendre à ſes loix une parfaite obéiſſance dans toutes les terres de ſa domination, ſans que jamais perſonne osât s'oppoſer à ſes volontés. Pendant ce long règne, ſon peuple s'accrut prodigieuſement; juſques-là, que le nombre de ſes ſujets, dont il faiſoit le dénombrement de ſept ans en ſept ans, ſe monta au-deſſus de deux millions, bien qu'il n'en eût pas plus de huit cents mille au commencement de ſon règne. Il les diſtribua tous par oſmaſies, grands bâtimens quarrés, où il les faiſoit vivre en commun, en quoi leurs

deſcendans

descendans les ont toujours imités depuis.

De son tems la ville de Sévarinde s'agrandit beaucoup, lui-même y posa les fondemens de quarante osmasies, & en fit bâtir beaucoup d'autres jusqu'à Sporounde, dont il fut aussi le fondateur. Il fit faire divers canaux dans les plaines de Sévarambe pour les fertiliser davantage, quoiqu'elles fussent naturellement très-fertiles, & conçut le dessein de plusieurs ouvrages publics, que ses successeurs ont exécutés dans la suite.

De dix ou douze femmes qu'il eut pendant sa vie, lui naquirent beaucoup d'enfans, dont la postérité s'est fort accrue, & qui sont fort respectés parmi les Sévarambes. Ils jouissent même de plusieurs privilèges, qui ne sont pas communs aux autres sujets, dont le principal est celui d'être admis à la magistrature trois ans avant les jeunes gens des autres familles.

Durant plusieurs années, Sévarias prit beaucoup de peine pour cultiver & pour enrichir la langue du pays, & ses soins furent suivis de tant de bons succès, que, de son tems, elle égaloit toutes les langues d'orient en politesse & en douceur. Il y fit de si belles observations, & en accommoda si bien les parties fondamentales, pour exercer ceux qui viendroient après lui, que dans le cinquième règne, elle se

trouva plus belle & plus abondante que n'a jamais été la langue latine ni même la grecque.

Enfin, après avoir régné trente-huit ans entiers, étant dans la ſoixante & dixième année de ſon âge, & commençant à ſentir les incommodités de la vieilleſſe, il réſolut de réſigner l'empire à un autre, & de paſſer le reſte de ſes jours dans le repos d'une vie privée. Pour cet effet, il convoqua tous les oſmaſiontes de la nation, c'eſt-à-dire tous les gouverneurs des oſmaſies, qui compoſent encore aujourd'hui le conſeil général, & leur fit ſçavoir ſa réſolution. En même temps, il les exhorta de procéder au choix d'un nouveau vice-roi, & de conſulter le ſoleil, ſur la volonté duquel ils devoient ſe régler dans une affaire ſi importante; les aſſurant que ce roi glorieux ne manqueroit pas de leur faire connoître par le ſort, celui qu'il avoit deſtiné pour ſon ſucceſſeur, s'ils le jettoient ſelon les ordres qu'il avoit déjà preſcrits. Mais voyant que ce diſcours attriſtoit tous ceux de l'aſſemblée, il leur repréſenta qu'il étoit déjà fort avancé en âge, & que les forces commençant à lui manquer, il n'étoit plus capable déſormais de tenir les rênes du gouvernement; & qu'il étoit du bien public, de choiſir un chef plus jeune & plus vigoureux que lui, pour la conduite

de l'état ; qu'après avoir travaillé trente-huit ans pour le bien & la félicité de la nation, il étoit juſte qu'il ſongeât enfin à ſon repos particulier. Il ajouta qu'outre ces raiſons ſolides, il avoit de ſecrets avertiſſemens de la part du ſoleil de ſe retirer des affaires, & de remettre à un autre l'adminiſtration de l'état & la charge de grand-prêtre, qui devoit être inſéparable de la vice-royauté. Quand il eut achevé ce diſcours, qui attriſta beaucoup tous ceux qui l'avoient écouté, les divers membres du conſeil, après lui avoir témoigné leur reſpect, leur reconnoiſſance, & le regret qu'ils avoient d'être gouvernés par un autre que lui, le prièrent de garder juſqu'à la fin de ſes jours, la dignité dont il étoit en poſſeſſion depuis ſi long-temps, & qu'il avoit exercée avec tant de gloire, ou du moins de leur donner un de ſes fils pour régner à ſa place, s'il perſiſtoit dans la réſolution de réſigner l'empire à un autre. Ils ajoutèrent que la nation ayant, pendant tout ſon règne, vu des marques ſi ſenſibles de ſa prudence, de ſa vertu, & de l'amour qu'il avoit pour ſon peuple, pourroit à peine ſe conſoler de ſa perte, & que le ſeul moyen d'adoucir la douleur qu'elle alloit cauſer à tous ſes ſujets, étoit de mettre ſur le trône celui de ſes enfans qu'il jugeroit lui-même le

plus digne de lui ſuccéder ; afin qu'en ſa perſonne & en celle de ſes deſcendans, on pût toujours voir la vivante image de leur auguſte prédéceſſeur, & révérer en eux la ſageſſe profonde & les vertus incomparables d'un prince à qui la nation devoit tout ſon bonheur. Dans cette vue, ils lui offrirent de rendre ſes dignités héréditaires à ſa famille, & de préférer un ſang auſſi illuſtre que le ſien, à tous les hommes de la terre. A ces raiſons preſſantes, ils en ajoutèrent pluſieurs autres, & ſe ſervirent de tous les argumens & de tous les moyens dont ils ſe purent aviſer, pour lui faire accepter les offres qu'ils lui faiſoient. Mais rien ne put ébranler ce grand homme ; il réſiſta fortement à leurs raiſons & à leurs prières ; & ſa vertu triompha, dans cette occaſion, de toutes les foibleſſes de l'eſprit humain. Il leur dit donc que l'état étant purement héliocratique, il ne pouvoit accepter les offres qu'ils lui faiſoient, parce que dans le choix d'un vice-roi, il falloit, ſelon les loix établies, ſe gouverner entièrement par la volonté du ſoleil, qui leur feroit connoître par le ſort, lequel de ſes ſujets lui étoit le plus agréable & le plus digne de commander à ſon peuple. Il les remercia néamoins de leur zèle & de leur affection, & leur dit que, bien qu'il eût autant d'amour & de tendreſſe pour ſes enfans, qu'un père en pouvoit avoir, il ne

s'écarteroit jamais de l'obéiſſance qu'il devoit rendre au roi glorieux qui l'avoit élevé ſur le trône; que, lorſqu'il s'agiſſoit du bien public, on devoit impoſer ſilence à l'amour paternel, & faire céder tous les intérêts particuliers à celui de l'état, dont le prince ſe doit toujours montrer le véritable père. Il ajouta qu'en de pareilles occaſions, il eſpéroit de la vertu de ſes ſucceſſeurs, qu'ils imiteroient ſon exemple, & feroient voir à la poſtérité que l'honneur & la gloire des ſouverains conſiſte uniquement à faire tous leurs efforts, pour rendre heureux les peuples, dont le ciel leur a commis le gouvernement & la conduite.

KHOMÉDAS, *deuxième vice-roi du ſoleil.*

Les Oſmaſiontes du conſeil voyant par cette réponſe la néceſſité indiſpenſable qui les forçoit à changer de vice-roi, choiſirent quatre hommes de leur corps, & le ſort tomba ſur l'un d'eux nommé Khomédas, qu'enſuite ils appellèrent Sévarkhomédas, ajoutant à ſon nom les deux premières ſyllabes de celui de Sévarias, ce qu'on a fait depuis à ſes ſucceſſeurs.

Trois jours après cette élection, Sévarias accompagné de tous les grands officiers de l'état, mena Khomédas au temple pour y pratiquer les cérémonies de ſon inſtallation,

qu'il vouloit être fort magnifiques, pour faire honneur à ſon ſucceſſeur, & montrer au peuple par ſon exemple, quel eſt le reſpect qu'on doit rendre à un ſouverain. Il offrit ſur l'autel un ſacrifice au dieu de la lumière, & prononça pour la ſeconde fois l'oraiſon qu'il lui avoit faite lorſqu'il fut choiſi par une voix du ciel, y ajoutant ſeulement, qu'il plût à ce bel aſtre d'éclairer & de conduire le nouveau lieutenant qu'il avoit choiſi pour gouverner ſon peuple après lui.

Enſuite ſe tournant vers celui qui alloit être ſon ſucceſſeur, il lui parla à haute voix devant tout le peuple, à-peu-près de cette manière.

« Avant que de vous réſigner ce qui me reſte encore d'autorité, je me ſens obligé, ô Khomédas, de vous faire quelques remontrances : je m'y ſens obligé pour la gloire de notre divin monarque, pour le bien de ſon peuple, & pour votre inſtruction particulière.

Le deſſein qui nous amène dans ce temple, a quelque choſe de fort étonnant : vous étiez hier mon ſujet, & vous allez devenir aujourd'hui mon ſouverain ; je deſcends volontairement d'un trône où vous allez monter ſans obſtacle ; &, par cette action, nous allons laiſſer à la poſtérité un exemple auſſi remarquable qu'un ſouverain ait jamais laiſſé. Il arrive peu de ces changemens dans un état, ſi l'amour paternel ou la

foibleſſe des princes n'en ſont le véritable motif, ou ſi la loi d'un vainqueur n'en impoſe la néceſſité. Il n'en eſt pas de même dans cette occaſion; ce n'eſt ni le ſang ni la nature qui me ſollicitent en votre faveur; ce n'eſt ni votre force, ni ma foibleſſe, qui m'obligent à vous réſigner le ſceptre & le diadême du ſoleil; c'eſt la pure volonté de ce roi glorieux & l'obéiſſance que je rends à ſes ordres ſacrés, qui vous élèvent à la haute dignité où vous allez monter. Le choix qu'il a fait de votre perſonne pour être ſon lieutenant & mon ſucceſſeur dans la monarchie, peut juſtement remplir votre ame de penſées ſublimes; mais il ne doit pourtant pas vous inſpirer de l'orgueil, ni vous faire oublier votre condition naturelle. Souvenez-vous que vous êtes homme; que par les loix de la naiſſance, vous n'avez aucun avantage ſur les autres; que vous êtes, comme eux, ſujet aux infirmités de la nature & à l'inconſtance de la fortune, & que le terme fatal qui finit leur deſtinée, doit auſſi terminer la vôtre. Conſidérez ſérieuſement quel eſt le poids de la couronne, de qui vous la tiendrez & à qui vous ſerez obligé d'en rendre compte. Faites réflexion ſur le bonheur du règne précédent: voyez quel exemple vous aurez à ſuivre, & quel exemple vous devez donner. Les fonctions de la vice-

soyauté où vous êtes appellé sont toutes grandes & relevées ; elles demandent une application sérieuse, un esprit droit, un courage intrépide, une constance inébranlable & une prudence extrême. Je ne doute point que vous n'ayez toutes ces qualités, puisque le dieu lumineux qui nous éclaire, qui voit & qui fait toutes choses, vous a préféré à tous ses autres sujets pour vous faire son premier ministre. Souffrez néanmoins que je vous dise, que dans la conduite d'un état, il y a deux chemins qui menent à des fins bien différentes. Le premier est celui des bons princes, & l'autre est celui des tyrans : l'un conduit tout droit à la gloire, & l'autre mène à l'infamie. Les tyrans lâchent la bride à leurs passions, & s'abandonnant au mauvais penchant de leur cœur, ils détruisent toujours par leurs vices les ouvrages de leur prudence. Ils pensent rarement à l'auteur de leur puissance ; ils songent peu au compte qu'ils ont à lui en rendre, & ils ne considèrent jamais que plus les effets de sa justice sont lents, plus ses jugemens sont redoutables. De-là vient que leur domination est odieuse, leur fin le plus souvent tragique, & leur mémoire toujours détestée.

Les bons princes, au contraire, ne se conduisent que par les lumières de la droite raison ; ils se font une règle inviolable de leur devoir,

& ſuivant par-tout les conſeils d'une juſte prudence, ils affermiſſent leur trône ſur des fondemens que rien ne ſauroit ébranler. On les aime pendant leur vie ; on les regrette après leur mort, & le ſouvenir de leur règne, eſt toujours cher & précieux à la poſtérité.

Bien loin de croire que vous puiſſiez balancer un moment ſur le choix de l'une de ces deux routes, je ſuis perſuadé que vous avez déja fait une généreuſe réſolution d'imiter la conduite des bons princes, avec autant de ſoin que vous avez réſolu de fuir les maximes des tyrans. Votre devoir, votre honneur & votre intérêt particulier vous y obligent indiſpenſablement ; & de plus, je vous y exhorte de la part de celui dont vous devez être la vivante image dans cet état. Il nous a donné des loix dont il vous fait aujourd'hui le dépoſitaire, l'interprête & l'exécuteur ; ces loix ſont les décrets d'une ſageſſe, qui n'étant pas ſujette au changement, n'en veut point ſouffrir dans les conſtitutions fondamentales de ce royaume. Reſpectez le principe d'où elles viennent ; prenez garde de n'y rien changer, & ne manquez pas de punir la témérité de ceux qui voudroient profaner les ordonnances ſacrées du ſoleil, par le mêlange impur de leurs imaginations. Uſez du pouvoir abſolu que ces loix vous donnent pour faire exercer la juſtice,

pratiquer la tempérance & pour faire fleurir la paix. C'eſt dans la paix que ſe trouve le repos & le bonheur des peuples ; mais pour la conſerver, il faut cultiver avec ſoin l'innocence des mœurs & corriger ſévérement la licence des vices. On règne facilement ſur les gens de bien ; mais il eſt difficile de régner ſur les méchans, & l'unique moyen de régner avec gloire, eſt de diſpenſer avec juſtice, les récompenſes & les peines. Pour cet effet, il faut qu'un prince ſoit toujours armé dans la paix & dans la guerre, afin qu'il puiſſe, en tout tems, repouſſer les injures étrangères, réprimer les rébellions intérieures, & faire également craindre & reſpecter en tous lieux, la puiſſance de ſes armes & la ſainteté de ſes loix. J'ai tâché par mes actions paſſées d'établir la vérité de ces maximes, comme je vous les propoſe aujourd'hui ſolemnellement par mes paroles, devant le dieu qui nous éclaire, & devant ce peuple qui m'écoute ; c'eſt à vous à faire votre profit de mes remontrances. Après cela je vous remets la couronne & le ſceptre du ſoleil, comme les dernières marques de l'autorité que je vous réſigne par ſes ordres. Répondez par votre conduite, à l'intention de ce divin monarque ; rempliſſez nos ſouhaits & notre attente, & tenez enfin pour une maxime certaine, que la gloire d'un véritable prince brille

moins par l'éclat de ſon diadême, que par le bonheur de ſes ſujets ».

Dès qu'il eut achevé ce diſcours, il prit Khomédas par la main, le mena à l'autel, lui fit jurer par le dieu inviſible, éternel & infini, par le ſoleil viſible & glorieux, & par l'amour de la patrie, d'obſerver religieuſement les loix fondamentales de l'état, & de n'y rien ajouter ni diminuer. Enſuite le faiſant aſſeoir ſur le trône, il lui mit la couronne ſur la tête & le ſceptre à la main, le ſalua vice-roi du ſoleil, & lui rendit, le premier, hommage. Il invita tous les officiers de l'état qui étoient là préſens, à ſuivre ſon exemple; & puis ſe tournant vers le peuple, il lui fit pluſieurs belles exhortations. Il lui repréſenta ſur toutes choſes que le plus grand devoir des ſujets conſiſtoit dans le reſpect, l'obéiſſance & la fidélité qu'il faut rendre à l'autorité ſouveraine; que, quoique leurs ſuffrages & leur conſentement fuſſent néceſſaires pour l'établir, ils ne devoient pourtant pas s'imaginer que leur volonté en fût la cauſe principale; que la providence avoit beaucoup plus de part dans l'établiſſement des princes, que les ordonnances des hommes, & qu'on devoit les regarder ici-bas comme les plus vives images de la divinité; que, quand même ils ne s'acquitteroient pas bien de leur devoir, les

ſujets ne devoient pas pour cela s'éloigner du leur ; que le ciel autoriſoit ſouvent les actions injuſtes des ſouverains, pour châtier les peuples lorſque, par leurs offenſes ils avoient attiré les effets de ſa juſtice ; qu'ils devoient ſouffrir ſes châtimens ſans murmure & ſans jamais écouter les conſeils rebelles ; que la rebellion n'étoit pas ſeulement le plus déteſtable de tous les crimes, mais que c'étoit auſſi la plus grande de toutes les folies, puiſqu'au lieu de procurer la liberté à ceux qui s'y engageoient, elle les précipitoit, le plus ſouvent, dans un plus dur eſclavage, de quelque côté que ſe tournât la victoire ; qu'enfin ce n'étoit pas ſeulement le devoir des ſujets de ſe ſoumettre à l'autorité légitime, mais que c'étoit auſſi leur intérêt le plus ſolide.

Après cette réſignation de l'empire, Sévarias ſe retira avec ſa famille dans une oſmaſie qu'il avoit fait bâtir à une journée de Sévarinde, dans un lieu fort agréable, & dont l'air eſt fort ſain. Il y vécut en perſonne privée, ſans ſe mêler aucunement des affaires, hormis lorſqu'on le venoit conſulter ; ce qu'on fit toujours dans toutes les matières importantes, pendant tout le tems qu'il vécut ; tant pour lui témoigner le reſpect & la vénération qu'on avoit pour ſa perſonne, que pour lui faire voir l'eſtime que l'on faiſoit de ſes ſentimens.

Il vécut encore seize ans après s'être dépoſé, ſans que ſon eſprit participât aucunement aux foibleſſes de ſon âge. Il conſerva ſon jugement & même ſa mémoire, juſqu'au dernier ſoupir de ſa vie; & ſentant enfin approcher ſon heure dernière, il exhorta tous ſes enfans à la vertu & à l'amour de la patrie, & leur fit connoître que la véritable gloire conſiſtoit en l'obéiſſanne des loix, & en la pratique de la juſtice & de la tempérance. Il ajouta que, bien que ſon corps fût mortel, ſon amé étoit immortelle, & que dès qu'elle ſeroit ſortie de ſa priſon terreſtre, elle prendroit ſon eſſor vers l'aſtre glorieux d'où elle avoit pris ſon origine, pour y être revêtue d'une nouvelle forme plus belle & plus parfaite que la première; qu'il en arriveroit de même à tous ceux dont la vie & les mœurs étoient pures & juſtes, & qui obéiſſoient de bon cœur aux ordonnances de dieu, qui voit toutes choſes, qui connoît toutes les actions, & même toutes les penſées des hommes; qu'au contraire les méchans & les impies, qui n'avoient point obéi à ſes loix, ni vécu dans l'innocence, ſeroient ſévérement châtiés après leur trépas, & que leur ame ſeroit revêtue d'un corps plus abject & plus infirme que le premier; qu'ils ſeroient enfin jettés en des lieux éloignés de la face lumineuſe du ſoleil, pour y ſentir les

incommodités & les rigueurs des hivers, & pour y être enſévelis dans les ténèbres d'une profonde nuit, pour y expier leurs crimes.

Après ces exhortations, il rendit l'eſprit, & laiſſa un regret univerſel de ſa perte à toute la nation, qui en mena deuil durant cinquante jours, & témoigna une douleur toute extraordinaire de ſon abſence & de ſon trépas. Elle le regardoit comme le père de la patrie & l'auteur de toute la félicité dont elle jouiſſoit; ſi bien que la mémoire de ce grand homme eſt encore, & ſera toujours ſi douce & ſi vénérable aux Sévarambes, qu'ils lui auroient élevé des autels & rendu des honneurs divins, ſi lui-même, qui en avoit quelque appréhenſion, & qui étoit ennemi capital de l'idolatrie, n'y eût mis ordre avant ſa mort.

On lui fit des obſèques royales; on offrit des ſacrifices tout extraordinaires pour ce ſujet, & ſon ſucceſſeur n'épargna rien pour honorer ſa mémoire, & pour faire voir à toute la nation, le ſenſible regret qu'il avoit de ſa mort.

Auſſi cette piété & cette ſage conduite augmenta de beaucoup l'amour & l'eſtime qu'on avoit pour lui, ajouta un nouvel éclat à ſon règne, & le fit conſidérer comme un digne ſucceſſeur de Sévarias.

Il regna encore ſix ans après le décès de ce prince ; mais ſe ſentant attaqué d'une maladie violente, il réſigna le gouvernement, imitant en cela ſon prédéceſſeur, comme il avoit tâché de l'imiter en toute ſa conduite.

Durant ſon règne, il fit faire pluſieurs oſmaſies, & fit fleurir tous les arts qui s'étoient établis du tems de Sévarias, auquel il fit élever un tombeau magnifique, qui ſe voit encore aujourd'hui dans le temple de Sévarinde. Il fit faire de grands ponts à chaque côté de l'île, pour en rendre la communication aiſée, parce qu'auparavant elle ne ſe faiſoit que par le moyen des bateaux, & conçut auſſi le deſſein de l'environner d'une forte muraille, mais comme il ne vêcut pas aſſez long-temps pour cela, il en laiſſa le ſoin à ſes ſucceſſeurs.

BRONTAS, *troiſième vice-roi du ſoleil.*

Celui qui fut élu à ſa place s'appelloit Brontas ; après ſon élection, on le nomma Sévarbrontas, ſelon la coutume. Il ſuivit les traces de ſes prédéceſſeurs, fit cultiver les plaines & même les montagnes en divers endroits, particuliérement ſur le chemin de Sporounde, qu'il rendit beaucoup plus commode qu'il n'é-

toit auparavant, y posant les fondemens de plusieurs villes, qui se sont fort accrues depuis. Sous son règne, on commença de revêtir tout le tour de l'île de murailles, selon le projet de Sévarkomédas; & par l'étude & la pratique, il devint si savant dans l'architecture, qu'il orna extrêmement tous les édifices que ses prédécesseurs avoient construits. De son tems, il y eut des dissentions parmi les Sévarambes, causées par quelques Parsis nouveaux venus, qui voulurent établir la propriété des biens contre les maximes fondamentales de l'état; ce qui lui donna beaucoup depeine; mais enfin, il en vint à bout; & pour remédier à l'avenir à de semblables désordres, il défendit le commerce de notre continent, & ne voulut plus recevoir de ses esprits turbulens.

Il étoit descendu des Prestarambes, ce qui fut cause qu'il fit fort aggrandir Sporounde, & les autres lieux sur les montagnes, pour en rendre le commerce plus facile. Il régna trente-quatre ans, puis résigna l'empire à un autre, à l'exemple de ses prédécesseurs.

DUMISTAS, *quatrième vice-roi du soleil.*

A Sévarbrontas succéda Sévardumistas, Stroukarambe

karambe d'origine. Il voulut étendre ſes limites, & ſubjuguer une nation qui habitoit les parties inférieures du fleuve, environ quatre-vingt lieues au-deſſous de Sévarinde; mais le conſeil s'y oppoſa, & ne voulut pas ſouffrir que, ſans néceſſité, on conquît de nouvelles terres, contre les maximes de Sévarias, qui avoit ordonné qu'on fît bien valoir le pays des environs de Sévarinde, avant qu'on touchât aux terres plus éloignées, à moins que ce ne fût ſur le chemin de Spprounde. Voyant donc que ſon deſſein ne plaiſoit pas, il s'attacha à faire valoir l'agriculture, & fit conſtruire de nouvelles oſmaſies en divers endroits, & ſur-tout à la ville d'Arkropſinde, d'où il étoit natif. Il inſtitua de nouvelles cérémonies dans la religion, ſeulement pour la pompe extérieure, comme auſſi dans l'oſparénibon, ou ſolemnité du mariage. A tout cela, il ajouta divers réglemens touchant les réjouiſſances publiques, inſtitua de nouvelles danſes dans l'erimbaſion ou fête du ſoleil, qui s'obſervent encore aujourd'hui. On tient que n'ayant pu réuſſir dans le deſſein de faire la guerre, il prit des routes contraires, & s'amuſa à l'inſtitution de pluſieurs cérémonies. Son règne ne fut que de onze ans, & il fut le premier qui garda l'empire juſqu'à la fin de ſes jours. Il eſt vrai

qu'un accident en fut cauſe, car il mourut ſoudainement d'une chûte, ce qui cauſa un interrègne de quinze jours ſeulement.

SÉVARISTAS, *cinquième vice-roi du ſoleil.*

A ſa place fut élu Sévariſtas, iſſu de Sévarias, & en la perſonne de qui le ſang de ce premier vice-roi du ſoleil remonta ſur le trône. Les vertus & les graces qui brilloient en lui, donnèrent de grandes eſpérances de ſon règne, & l'on crut qu'il rempliroit dignement la place de la perſonne illuſtre dont il avoit l'honneur de deſcendre. On ne s'y trompa point auſſi, car il en fut la vive image & le parfait imitateur. Il n'avoit que trente ans, quand il fut élevé au gouvernement; mais dans cet âge, il avoit une prudence & une ſageſſe extraordinaires. La nation s'étoit extrêmement accrue de ſon tems, & la paix & l'abondance y fleuriſſoient par-tout ſi bien, que ſon règne fut heureux, même dès ſon commencement. Comme il avoit beaucoup de ſujets qu'il falloit employer ſelon les maximes de l'état, il entreprit des ouvrages d'un grand travail, & d'une difficulté preſque inſurmontable. Premièrement, il fit achever le palais de Sévarinde, & les murailles de l'île; il fit bâtir le grand amphi-

théâtre, & fit percer la montagne dont nous avons parlé dans la première partie de cette relation.

Il renouvella le commerce avec la Perse & les autres pays de notre continent, que Sévarbrontas avoit défendu; mais il en changea la manière, & voulut seulement que quelques-uns des Sévarambes vinssent voyager parmi nous, pour y apprendre toutes les sciences & les arts qu'ils jugeroient pouvoir contribuer au bonheur & à la gloire de leur nation, sans qu'il leur fût permis de nous rien faire connoître de leur pays.

Ses soins achevèrent de polir ces peuples, & d'établir entr'eux les belles sciences, les beaux arts & les grands spectacles publics. Il institua la fête nommée Khodimbasion, c'est-à-dire la fête du grand dieu, dont Sévarias avoit eu la première idée, & que ses successeurs n'avoient pas voulu instituer, craignant de ne pas bien comprendre le sens de ce législateur: mais celui-ci, soit par le privilège du sang, ou qu'il eût mieux compris que les autres l'intention de son illustre prédécesseur, passa pardessus toutes ces difficultés, & voulut, après en avoir réglé la solemnité, qu'elle fût célébrée au commencement de chaque dirnemis, c'est-à-dire, de sept ans en sept ans. Il la

fit célébrer ſix fois lui-même; car il régna quarante-ſept ans, au bout deſquels il ſe démit de l'empire, & vécut encore douze ans.

KHÉMAS, *ſixième vice-roi du ſoleil.*

A ce prince illuſtre, ſuccéda Sévarkhémas, qui fut grand naturaliſte, & qui s'attacha fort à faire valoir la connoiſſance des ſimples & des métaux, dont il découvrit pluſieurs mines, & même de riches mines d'or, dont il ſe ſervit pour l'ornement du temple du ſoleil & du palais de Sévarinde, car on n'en fait point de monnoie en ce pays-là, où elle n'eſt pas néceſſaire, & où même l'uſage en eſt défendu par les loix fondamentales de l'état.

Ce fut lui qui fit mettre autour du grand globe lumineux du temple de Sévarinde, qui repréſente le ſoleil, cette grande plaque d'or maſſif, coupée & gravée en rayons, qu'on y voit aujourd'hui. Il régna quarante-trois ans, & réſigna l'empire.

KIMPSAS, *ſeptième vice-roi du ſoleil.*

A Sévarkhémas ſuccéda Sévarkimpſas. Celui-ci fut un grand voyageur dans ſes états, dont il vit juſqu'à la moindre oſmaſie. Il aima

fort le jardinage, fit accommoder les chemins, & y fit planter par-tout des indices ou des termes pour la commodité des voyageurs. Il fit meſurer & marquer la diſtance des lieux, & commanda de tenir dans toutes les villes, des femmes eſclaves pour le ſervice des paſſans. Il fit la guerre aux Stroukarambes méridionaux, peuples fiers & brutaux, qui n'avoient jamais reconnu l'autorité de Sévarias, qui en avoit mépriſé la conquête, & qui avoit même exhorté ſon ſucceſſeur à ne les point attaquer le premier, mais à ſe contenter des terres qu'ils poſſédoient, qui, étant bien cultivées, étoient capables de nourrir ſix fois plus de peuple qu'il n'en avoit. Depuis ce temps-là, on avoit mépriſé ces barbares, & l'on ne leur avoit rien dit tant qu'ils s'étoient tenus dans le reſpect: mais ayant eu l'audace de faire une irruption dans les terres de Sévarkimpſas, il entra chez eux à main armée, les défit en pluſieurs rencontres; & leur impoſa un tribut annuel de filles & de garçons, pour être les eſclaves de Sévarambes: & parce que dans leurs montagnes on trouva de fort bonnes mines, il y fit bâtir des fortereſſes, & y laiſſa des garniſons où la jeuneſſe des Sévarambes va ſervir tour à tour, ſelon l'ordre & le tems établi. Il régna vingt-huit ans, & réſigna l'empire.

MINAS, *huitième vice-roi du soleil.*

C'eſt lui qui règne à préſent, & c'eſt par ſon ordre que nous fûmes menés à Sévarinde. Ce Sevarminas a déjà gouverné long-tems, & lorſque je partis de ce pays pour aller en Perſe, on diſoit qu'il alloit réſigner l'empire, parce qu'il ſe ſentoit déjà vieux. Il a fait pluſieurs choſes, & entr'autres le grand aquéduc qui porte à Sévarinde toute l'eau d'une rivière qui deſcend d'une montagne, à ſix ou ſept milles au-delà du fleuve. Son prédéceſſeur avoit bien commencé cet ouvrage, mais lui, l'acheva pendant les douze premières années de ſon règne.

C'eſt un homme juſte & ſévère, voulant être obéi; mais aimant d'ailleurs la nation dont il étoit fort aimé. J'ai vécu treize ou quatorze ans ſous ſa domination, où j'ai vu pluſieurs choſes qui ſe ſont exécutées pendant ce tems-là, ayant pris la peine d'obſerver les loix & les mœurs de ces peuples, dont il eſt tems que je traite plus particulièrement que je n'ai fait juſqu'à préſent.

Des loix, mœurs & coutumes des Sévarambes d'aujourd'hui.

Dans l'hiſtoire de Sévarias & de ſes ſuc-

ceſſeurs, j'ai donné un tableau racourci des loix de ces peuples, & fait voir quelles étoient les principales maximes de leur gouvernement. Je pourrois ici m'étendre plus loin ſur cette matière, & décrire tous les réglemens & toutes les ordonnances qui ont été faites par les vice-rois du ſoleil depuis Sévarias juſques à Sévarminas, à préſent régnant; mais comme un pareil détail ſeroit trop long & trop ennuyeux, je me contenterai d'en dire ici ce qu'il y a de plus remarquable.

Ce gouvernement eſt monarchique, deſpotique & héliocratique au premier chef, c'eſt-à-dire, que la puiſſance & l'autorité ſuprême réſide en un ſeul monarque; que ce monarque eſt ſeul maître & propriétaire de tous les biens de la nation, & que c'eſt le ſoleil qu'on y reconnoît pour roi ſouverain & pour maître abſolu. Mais en conſidérant l'adminiſtration de l'état de la part des hommes, on trouvera que cet état eſt une monarchie ſucceſſive & deſpotique, mêlée d'ariſtocratie & de démocratie.

Cela paroît en ce que le vice-roi, qui ſeul repréſente le monarque & le ſeigneur, n'eſt pas ſeulement élevé à cette dignité par le choix du ſoleil, mais auſſi par l'élection du grand conſeil, & par celle du peuple; car lorſqu'il s'agit d'élire un vice-roi, le grand conſeil choiſit de ſon

propre corps quatre perſonnes qui tirent au ſort, & celui de ces quatre à qui la figure du ſoleil échet, eſt par-là déclaré chef, comme par le choix de ce bel aſtre.

Tous ceux qui ſont élevés aux offices, le ſont premièrement par le choix du peuple dans chaque oſmaſie, juſques à la charge d'oſmaſiontes, ou cœnobiarque; mais quand un homme eſt parvenu à ce rang, il eſt membre du conſeil général, & a voix délibérative & négative pour l'oſmaſie qu'il repréſente. Au commencement, quand la nation étoit peu nombreuſe, ces oſmaſiontes étoient du conſeil ordinaire; mais quand elle s'augmenta, on les fit tous du conſeil général, & l'on en prit un pour le conſeil ordinaire, qui repréſentoit quatre oſmaſies, dans la ſuite il en repréſentoit ſix, & préſentement il en repréſente huit. De ces huitemiers qu'ils appellent broſmaſiontes, on choiſit ceux qu'on veut faire ſénateurs, ſelon le tems de leur réception; ainſi le plus ancien d'entr'eux remplit la place du ſénateur nouvellement décédé; je dis le plus ancien en office, car on n'y regarde pas à l'âge. Ces ſénateurs ſont préſentement au nombre de vingt-quatre, qui aſſiſtent le vice-roi dans toutes les grandes affaires, & compoſent le grand conſeil d'état. On les appelle Sévarobaſtes, c'eſt-à-dire, aides de Sévarias, ou de ſes ſucceſſeurs.

Il y a un autre corps inférieur composé de brosmasiontes, au nombre de trente-six, d'où l'on tire des gens pour les élever à la dignité de sévarobastes, quand il en vaque quelque place, ou pour les faire gouverneurs des villes de la campagne, excepté de celles de Sporounde & d'Arkropsinde, qui sont gouvernées par un sévarobaste, tels que sont Albicormas & Brasindas, parceque ces gouvernemens sont fort considérables.

Outre le soin de donner des conseils au vice-roi, presque tous les sévarobastes ont quelque charge particulière, & des plus considérables de l'état comme celle de général d'armée, d'amiral, de préfet des édifices, des vivres, des sacrifices, des écoles, des fêtes solemnelles, & de plusieurs autres choses; ils ont aussi chacun leur conseil particulier pour l'exercice de ces charges.

Chaque gouverneur de ville encore, a son conseil particulier pour le gouvernement de sa place ou province; comme il nous parut d'abord à Sporounde, le premier gouvernement & le plus considérable de tout l'état, car il comprend toutes les villes au-delà des monts, & tout ce qui reste de la nation des Prestarambes, dont la plus grande partie a quitté son pays pour s'établir en Sévarambe. On envoye en leur place

toutes les personnes défectueuses, ou de corps, ou d'esprit, & c'est delà qu'on appelle le pays Sporoumde, comme nous l'avons déjà dit.

Outre ces magistrats & ces officiers que je viens de nommer, il y en a plusieurs autres inférieurs, entre lesquels ceux qui ont la conduite de la jeunesse sont fort considérés, parce que de la bonne éducation des enfans, dépend le salut de l'état, & celui de toute la nation.

Les intendans de plusieurs arts sont aussi fort estimés, & particulièrement ceux qui ont soin de l'agriculture, ou de l'intendance des édifices, ces deux emplois étant les plus utiles, & ceux auxquels la nation s'exerce le plus.

Comme les magistrats sont élevés au-dessus du peuple, & que leurs fonctions étant plus nobles que celles des gens du commun, ils méritent de plus grandes récompenses, ils en reçoivent aussi de proportionnées au rang qu'ils tiennent dans la république: premièrement ils ont la gloire de commander, & le plaisir d'être obéis. Les loix leur permettent d'épouser plus de femmes que les autres sujets, & d'avoir chacun un nombre d'esclaves pour les servir. Ils sont ordinairement mieux logés, mieux nourris & mieux vêtus que les particuliers, & tout le monde les respecte & les honore, selon leur qualité. D'ailleurs, dès le moment qu'un homme

eſt entré dans la magiſtrature, il peut aſpirer à la ſouveraine puiſſance, & y monter par les divers dégrés où il faut paſſer. Tous les vicerois, depuis Sévarias, y ſont arrivés de cette manière, on n'en a point d'autre pour y parvenir; ce qui fait que tous ceux qui ont du mérite & de l'ambition tâchent de s'acquerir l'amour & l'eſtime de leurs concitoyens, pour avoir leurs ſuffrages lorſqu'il s'agit de quelque élection. Si l'on fait une ſérieuſe réflexion ſur ces coutumes & ſur ces manières des Sévarambes, on trouvera que, dans le fond, nous avons les mêmes deſirs & le même but qu'eux, dans le ſoin que nous prenons d'avancer notre fortune, pour jouir des commodités de la vie.

Mais il y a cette différence entre eux & nous, que les moyens dont ils ſe ſervent pour s'élever, ſont tous honnêtes & légitimes, & que le plus ſouvent nous mettons en uſage la baſſeſſe & le crime pour nous tirer de l'obſcurité & de la misère. Et, ſi par des voies juſtes ou injuſtes nous acquérons des richeſſes & des honneurs, nous en abuſons ordinairement, ou nous les laiſſons à nos enfans, avec plein pouvoir d'en diſpoſer comme il leur plaît. Mais les Sévarambes, auxquels il n'eſt permis de faire que de bonnes actions, ne peuvent conſerver leurs biens & leurs dignités que par une conſtante pratique de

la vertu, & ne laiſſent à leurs enfans que leur bon exemple à imiter.

S'il arrivoit un interrègne, le plus ancien des Sévarambes gouverneroit à la place du vice-roi, juſqu'à ce que le grand conſeil eût choiſi un ſucceſſeur.

La première choſe que fait un nouveau lieutenant, eſt de convoquer le conſeil général de toute la nation, où tous les oſmaſiontes, & généralement tous les grands officiers aſſiſtent. Alors il leur déclare le choix que le ſoleil a fait de ſa perſonne, & leur demande s'ils ne veulent pas volontairement ſe ſoumettre à la volonté de leur dieu & de leur roi, & le reconnoître pour ſon lieutenant; à quoi tous crient, à haute voix; *Erimbas imanto*, c'eſt-à-dire, que le roi de la lumière ſoit obéi. Après, on le ſuit au temple, où il offre des parfums au ſoleil, & lui rendant graces de la faveur ſpéciale qu'il lui a faite, il ſe conſacre à ſon ſervice, lui promet fidélité, & au peuple, juſtice & protection. Cela fait, il va s'aſſeoir ſur le trône, où nous vîmes Sévarminas, quand nous eûmes audience. Tous les ſévarobaſtes le ſuivent, le plus ancien lui met ſur la tête la gloire ou l'ombelle radieuſe dont nous avons parlé. Alors chacun des ſénateurs lui promet aide & fidélité, & tous les autres, ſoumiſſion & obéiſſance, à lui & à ſon

conſeil. Si pour l'heure il a quelque loi à propoſer, il la déclare devant tous les aſſiſtans, l'appuie de raiſons, en fait donner des copies à tous les oſmaſiontes, & les prie de la bien examiner, & de lui en dire leur ſentiment. Neuf jours après, dans une autre aſſemblée pareille à celle-ci, cette loi eſt confirmée & établie devant tous, dont chacun prend des copies pour porter chez ſoi; après quoi le vice-roi congédie tout ce monde, & s'en va lui-même à ſon palais.

Toutes les fois qu'il s'agit de faire paſſer quelque nouvelle loi, on convoque ainſi ce conſeil général, & tout s'y fait de la manière que je viens de dire.

Les charges & les offices ne ſubſiſtent qu'autant de tems qu'il plaît au vice-roi & à ſon conſeil; mais il arrive rarement qu'on les ôte à ceux qui en ſont une fois pourvus, à moins qu'ils ne s'en démettent eux-mêmes, (ce qu'ils font ordinairement quand ils ont atteint l'âge de ſoixante ou ſoixante-dix ans) ou bien qu'ils ne faſſent mal leur devoir, ce qui ſe voit rarement. Mais ſi, par haſard, il arrivoit que le vice-roi fût méchant, impie & tyrannique, & qu'il voulût violer les loix fondamentales; en ce cas-là on feroit tout ce qu'on pourroit pour le ramener à la raiſon; & ſi enfin on n'y pouvoit pas réuſſir, le plus ancien ſévarobaſte convo-

queroit le conſeil général, & leur en diroit les cauſes, leur demandant leur avis ; & s'ils ne trouvent pas à propos de demander au ſoleil un tuteur pour ſon vice-roi, afin de faire exécuter ſes loix, & les maintenir dans leur entière force & autorité, ſelon les conſtitutions de Sévarias & de ſes ſucceſſeurs, les autres répondroient affirmativement ; alors tous iroient au temple, & après avoir offert de l'encens, & fait une prière au ſoleil, ils jetteroient au ſort parmi les ſévarobaſtes, & celui à qui la figure du ſoleil écherroit ſeroit déclaré tuteur du vice-roi, qui en cette occaſion doit être ſuppoſé avoir perdu ſon bon-ſens. Après cela il ne ſeroit plus reçu dans le conſeil, on le garderoit dans un palais à part, où néanmoins il ſeroit traité avec toute ſorte de douceur & de reſpect, juſqu'à ce qu'il plût à la divinité de lui rendre ſa raiſon égarée ; & quand il paroîtroit qu'il voudroit faire ſon devoir, il ſeroit publiquement remis dans ſon autorité & dans l'exercice de ſa charge, de la même manière qu'il en auroit été privé.

C'eſt-là une clauſe des loix de Sévarias ſur ce ſujet, en cas que telle choſe arrivât, mais elle n'eſt pas encore arrivée, ni peut-être n'arrivera-t-elle jamais. La même clauſe regarde ceux qui en effet ſeroient hors de leur bon-ſens, & qui ne voudroient pas volontairement ſe dépouiller de l'empire.

Sévarias a laiſſé des formulaires pour toutes ces choſes, comme auſſi pour quelques oraiſons qu'on doit faire au ſoleil en diverſes rencontres, & ſur-tout celle que nous avons traduite, qui ſe doit réciter toutes les fois qu'on procède à l'élection d'un vice-roi.

Je crois qu'il eſt maintenant à propos de faire voir comment ſubſiſte ce grand état, & de quelle manière on y fait des magaſins publics, & comment on en diſpoſe.

Nous avons déjà dit qu'une des principales maximes du gouvernement étoit d'ôter la propriété des biens aux ſujets, & de la laiſſer toute entière au ſouverain. Cela s'eſt toujours pratiqué depuis Sévarias, & pour pouvoir entretenir les gens, & les faire vivre chacun à ſon aiſe; on a fait des magaſins publics de toutes les choſes néceſſaires & utiles à la vie. On en a fait auſſi de celles qui ſervent aux plaiſirs honnêtes; & c'eſt de ces magaſins qu'on les tire pour en départir à chaque oſmaſie, ſelon ſes beſoins. Chaque oſmaſie a ſon magaſin particulier, qui ſe fournit de tems en tems des magaſins généraux, pour pouvoir diſtribuer à chacun ce qui lui eſt néceſſaire, tant pour ſa ſubſiſtance, que pour l'exercice de ſon art ou métier. Aux oſmaſies de la campagne, on s'attache principalement à la culture des terres, & l'on nourrit le peuple,

des fruits qu'on en recueille. Premièrement, chaque oſmaſie champêtre prend du bled, du vin, de l'huile, & autres fruits, tout autant qu'il lui eſt néceſſaire pour continuer l'agriculture, & pour nourrir toutes les perſonnes qu'elle contient; le ſurplus eſt envoyé aux magaſins publics. On en fait de même des beſtiaux dans les lieux où l'on en nourrit un grand nombre.

On a des préfets pour la chaſſe, pour la pêche & pour toutes les manufactures, qui prennent les matières néceſſaires à leurs ouvrages dans les lieux où elles croiſſent, & les font tranſporter dans ceux où on les travaille. Par exemple, il y a des lieux où l'on fait du coton, du lin, du chanvre & de la ſoie; ceux qui ont l'intendance de ces choſes, en font des amas, & les envoient aux villes, où l'on en fait des étoffes; & des villes, on envoie ces étoffes à tous les lieux de la campagne où l'on en a beſoin. On en fait de même de la laine, du cuir, des métaux, & de toutes les autres choſes dont on ſe ſert dans la vie. Pour ce qui eſt des matériaux dont on bâtit, l'intendant des bâtimens en fait faire des magaſins, & en tire tout ce qui lui eſt néceſſaire pour la conſtruction des nouveaux édifices, pour la réparation & l'entretien des anciens. On en fait de même pour les choſes deſtinées aux réjouiſſances publiques, aux ſolemnités, aux ſpectacles,

tacles, & il y a ſur toutes ces choſes des intendans, & des officiers ſous eux qui commandent à un certain nombre de perſonnes deſtinées à travailler à tous ces ouvrages. Il y a diverſes oſmaſies où l'on élève les enfans de l'un & de l'autre ſexe, mais chaque ſexe à part; & il y a là-dedans des directeurs & des précepteurs qui prennent ſoin d'inſtruire la jeuneſſe. Il y en a où on leur enſeigne des arts & des métiers, & chacune de ces oſmaſies a ſes magaſins particuliers, ſes officiers, & un nombre d'eſclaves pour faire les ouvrages les plus ſordides. De ces magaſins particuliers, on tire ce qui eſt néceſſaire à l'entretien de chaque perſonne.

Si l'on conſidère la manière de vivre des autres nations, on trouvera que dans le fond on a des magaſins par-tout, que les villes tirent de la campagne, & la campagne des villes; que les uns travaillent de leurs mains, & les autres de leurs têtes; que les uns ſont nés pour obéir, & les autres pour commander; qu'on a des écoles pour l'éducation de la jeuneſſe, & des maîtres pour leur enſeigner des métiers; que parmi les emplois de la vie, il y en a pour la néceſſité de ſubſiſter, d'autres pour vivre plus commodément, & enfin d'autres purement pour le plaiſir. Les choſes ſont les mêmes dans le fond, mais la manière de les diſtribuer eſt

différente. Nous avons parmi nous des gens qui regorgent de biens & de richeſſes, & d'autres qui manquent de tout. Nous en avons qui paſſent leur vie dans la fainéantiſe & dans la volupté, & d'autres qui ſuent inceſſamment pour gagner leur miſérable vie. Nous en avons qui ſont élévés en dignité, & qui ne ſont nullement dignes ni capables d'exercer les charges qu'ils poſsèdent; & nous en avons, enfin, qui ont beaucoup de mérite, mais qui manquant des biens de la fortune, croupiſſent miſérablement dans la boue, & ſont condamnés à une éternelle baſſeſſe.

Mais parmi les Sévarambes, perſonne n'eſt pauvre, perſonne ne manque des choſes néceſſaires & utiles à la vie, & chacun a part aux plaiſirs & aux divertiſſemens publics, ſans que pour jouir de tout cela, il ait beſoin de ſe tourmenter le corps & l'ame, par un travail dur & accablant. Un exercice modéré de huit heures par jour lui procure tous ces avantages, à lui, à ſa famille, & à tous ſes enfans, quand il en auroit mille. Perſonne n'a le ſoin de payer la taille, ni les impôts, ni d'amaſſer des ſommes d'argent pour enrichir ſes enfans, pour doter ſes filles, ni pour acheter des héritages. Ils ſont exempts de tous ces ſoins, & ſont riches dès le berceau: & ſi tous ne ſont pas élevés

aux dignités publiques, du moins ont-ils cette satisfaction, de n'y voir que ceux que le mérite & l'estime de leurs concitoyens y ont élevés. Ils sont tous nobles & tous roturiers; & nul ne peut reprocher aux autres la bassesse de leur naissance, ni se glorifier de la splendeur de la sienne. Personne n'a ce déplaisir de voir vivre les autres dans l'oisiveté, pendant qu'il travaille pour nourrir leur orgueil & leur vanité; enfin, si l'on considère le bonheur de ce peuple, on trouvera qu'il est aussi parfait qu'il le puisse être en ce monde, & que toutes les autres nations sont très-malheureuses au prix de celle-là.

Si l'on compare aussi le bonheur des rois, des princes & des autres souverains, avec celui de vice-roi du soleil, on y trouvera des différences notables. Ceux-là ont ordinairement de la peine pour tirer les subsides nécessaires au soutien de leur état, & sont souvent contraints d'user de force & de cruauté pour venir à leurs fins. Celui-ci ne se sert point de tous ces moyens: il est déjà le maître absolu de tous les biens de la nation; & nul de ses sujets, ne peut lui refuser l'obéissance qui lui est due, ni prétendre aucun privilège particulier. Il donne & ôte quand il lui plaît; il fait la paix & la guerre quand il le trouve à propos; tout le monde

lui obéit, & nul n'oſeroit réſiſter à ſa volonté. Il n'eſt pas expoſé aux rébellions & aux ſoulèvemens des peuples; perſonne ne doute de ſon autorité, & tout le monde s'y ſoumet, il ne la doit à perſonne, & perſonne n'oſe entreprendre de la lui ôter. Car, qui ſeroit aſſez téméraire pour ſe révolter contre le ſoleil & contre ſes miniſtres? Qui ſeroit ſi vain que de ſe croire plus digne de commander, que ceux que ce roi lumineux a choiſis pour ſes lieutenans? Et quand quelqu'un ſeroit aſſez inſenſé pour vouloir uſurper le gouvernement, comment le pourroit-il faire, & où trouveroit-il des gens qui vouluſſent appuyer ſa folie, & devenir eſclaves pour le rendre ſouverain? Ajoutez que la religion lie fort les Sévarambes à l'obéiſſance de leurs ſupérieurs; car ils ne reconnoiſſent pas ſeulement le ſoleil pour leur roi, mais ils l'adorent comme leur dieu, & croient qu'il eſt la ſource de tous les biens qu'ils poſſèdent; de ſorte qu'ils ont une grande vénération pour ſes loix, & pour le gouvernement qu'ils croient qu'il a lui-même établi parmi eux, par le miniſtère de Sévarias. D'ailleurs, leur éducation étant ſi bonne, ils ſont accoutumés de ſi bonne heure à l'obéiſſance de ſes loix, qu'elle leur eſt naturelle, & ils s'y ſoumettent d'autant plus volontiers, que plus

ils raiſonnent, & plus ils les trouvent juſtes & raiſonnables.

De l'éducation des Sévarambes.

Le ſage légiſlateur faiſant de ſi belles loix pour ſes peuples, n'avoit garde de négliger le ſoin de faire élever la jeuneſſe, ſachant bien que de ſon éducation dépend la conſervation ou la ruine de ces mêmes loix, & que la corruption des mœurs produit ordinairement de grandes illuſions dans la politique. Il eſt bien difficile qu'un homme vicieux & mal élevé ſoit jamais un habile miniſtre ni un bon ſujet. Car, d'un côté, la violence de ſes paſſions l'entraîne dans le vice, &, de l'autre, ſon ignorance ne lui permet pas de faire un juſte diſcernement du bien & du mal, du vrai & du faux. Les hommes ont naturellement beaucoup de penchant au vice, & ſi les bonnes loix, les bons exemples & la bonne éducation ne les en corrigent, les mauvaiſes ſemences qui ſont en eux s'accroiſſent & ſe fortifient, & le plus ſouvent elles étouffent les ſemences de vertu que la nature leur avoit données. Alors ils s'abandonnent à leurs appétits déréglés, & laiſſant l'empire de leur raiſon à leurs paſſions impétueuſes & farouches, il n'y a point de

maux où elles ne les précipitent. Delà viennent les violences & les rapines, l'envie, la haine, l'orgueil & le desir de dominer; les rébellions, les guerres, les massacres, les incendies, les sacrilèges, & tous les autres maux dont les hommes sont ordinairement affligés.

Une bonne éducation corrige le plus souvent, & même quelquefois étouffe les semences vicieuses qu'ont les hommes, & entretient celles qu'ils ont pour la vertu.

C'est ce que comprit fort bien le grand Sévarias, & c'est pour cette raison qu'il fit plusieurs ordonnances, pour l'éducation des enfans. Car, premièrement, ayant reconnu que leurs pères & leurs mères les gâtent le plus souvent, par une folle indulgence, ou par une trop grande sévérité, il ne voulut pas laisser ces jeunes plantes entre les mains de personnes si peu capables de les cultiver.

Pour cet effet, il institua des écoles publiques, pour les y faire élever en commun, & sous la conduite de personnes choisies & habiles, qui, n'étant préoccupées ni d'amour ni de haine, instruiroient indifféremment tous les enfans par préceptes, par corrections & par exemples, pour les porter à la haine du vice, & à l'amour de la vertu. Mais afin que les parens ne puissent les contrarier dans l'exercice

de leurs charges, il voulut qu'après qu'ils auroient rendu à leurs enfans les premiers soins paternels, & qu'ils auroient témoigné leur première tendresse à ces précieux fruits de leur amour, il voulut, dis-je, qu'ils se dépouillassent de leur autorité paternelle, pour en revêtir l'état & le magistrat, qui sont les pères politiques de la patrie.

Selon cette ordonnance, dès que les enfans ont atteint leur septième année, à de certains jours réglés, & quatre fois tous les ans, le père & la mère sont obligés de les mener au temple du soleil, ou après qu'on les a dépouillés des habits blancs qu'ils portoient depuis leur naissance, on les lave, on leur rase la tête, on les oint d'huile, on leur donne une robe jaune, & puis on les consacre à la divinité. Le père & la mère se démettent entièrement de l'empire que la nature leur avoit donné sur eux, ne se réservant que l'amour & le respect, & dès ce moment, ils deviennent enfans de l'état. Incontinent après on les envoie à des écoles publiques, où pendant quatre ans entiers, on les accoutume à l'obéissance des loix, on leur enseigne à lire & à écrire, on les forme à la danse, & à l'exercice des armes.

Quand ils ont ainsi demeuré quatre ans dans

ces écoles, & que leur corps s'eſt fortifié, on les envoie à la campagne, où ils apprennent pendant trois ans à cultiver la terre, à quoi on les fait travailler quatre heures du jour, & on les fait exercer les quatre autres heures aux choſes qu'ils avoient déjà appriſes dans les écoles. On éleve les filles de la même manière que les garçons, ſans beaucoup de différence; mais c'eſt en des lieux ſéparés: car on a des oſmaſies pour les deux ſexes, & d'ordinaire celles de la campagne ſont éloignées les unes des autres.

Lorſqu'ils ſont parvenus à leur quatorzième année, on leur fait changer de demeure & d'habit; on leur ôte leurs vêtemens jaunes, pour leur en donner de verds; & alors on les appelle, en langue du pays, *Edirnai*, c'eſt-à-dire vivant dans la troiſième ſepténaire de leur âge. Ceux du premier ſepténaire ſont appellés *Adirnai*, & ceux du ſecond *Gadirnai*. On les appelle autrement de la couleur de leurs habits: *Aliſtai*, c'eſt-à-dire habits blancs; *Erimbai*, c'eſt-à-dire habits jaunes; & *Forniai*, c'eſt-à-dire verds. Pour les filles, on ne fait que changer la terminaiſon *ai* en *ei*, comme *Adirnei*, *Aliſtei*, & ainſi des autres. Alors on leur enſeigne les principes de la grammaire, & on leur donne le choix d'un métier: quand ils

ont fait quelque tems d'épreuve, ſi l'on voit qu'ils y ſoient propres, on les donne à des maîtres, qui ont ſoin de les leur enſeigner; mais s'ils n'y ont pas de fort grandes diſpoſitions, on leur donne le choix d'être laboureurs ou maçons, qui ſont les deux plus grands exercices de la nation.

Pour les filles, on les élève à des métiers affectés à leur ſexe, qui ne ſont pas ſi pénibles que ceux des garçons. Elles s'occupent à filer, à coudre, à faire de la toile, & à pluſieurs autres exercices, où la force du corps n'eſt pas ſi néceſſaire qu'à ceux des hommes.

Quand elles ont atteint leur ſeizième année, & les garçons leur dix-neuvième, il leur eſt permis de faire l'amour & de ſonger au mariage, ce qui ſe fait en la manière ſuivante.

Quand ils ſont parvenus à cet âge, on leur permet de ſe voir en préſence de leurs conducteurs à la promenade, au bal, à la chaſſe, aux revues, & à toutes les ſolemnités publiques. Dans ces occaſions, les garçons peuvent s'adreſſer aux filles, & leur dire librement je vous aime, & les filles peuvent ſans honte recevoir leur déclaration. La naiſſance, les richeſſes, les charges, ni tous les autres dons de la fortune, ne ſont point de différence entr'eux; car ils ſont tous égaux en cela,

& ne diffèrent que de ſexe, & de trois années d'âge que les garçons ont au-deſſus des filles; car les mariages inégaux ne ſont permis qu'à celles qui, ne pouvant trouver de mari particulier, ſont obligées de choiſir un homme public pour les tirer d'entre les vierges. S'il y en a que quelque infirmité naturelle, ou quelque accident, exempte de l'obligation de ſe marier, on les envoie en Sporoumbe; car on ne veut pas ſouffrir de tels gens en Sévarambe. Dans les aſſemblées des filles & des garçons, l'amour joue ſon rôle, & fait de grandes conquêtes ſur les cœurs. Chacun tâche de ſe faire aimer, par la beauté de ſon viſage, & par les charmes de ſon eſprit. Ceux en qui l'on en voit briller beaucoup, & qui y joignent de la probité & de la vertu, ſont le plus ſouvent préférés aux autres; & les filles prudentes voient bien qu'ils parviendront facilement aux charges; &, qu'ainſi, elles auront part aux honneurs & aux dignités de leurs maris. Mais il s'en trouve dont la prudence eſt toute contraire; car de peur qu'un homme de mérite parvenant aux emplois, n'ait en même tems le privilège dû à ſa charge, qui eſt d'avoir plus d'une femme, s'il le veut, elles aiment mieux épouſer une perſonne ſans mérite, que de s'attacher à un homme, qui s'élevant dans la

fortune, pourroit partager un cœur qu'elles voudroient poſſéder tout entier. Ainſi chacun accommode ſa politique à ſon inclination; les uns aiment les plaiſirs, les autres les honneurs, & chacun a ſon penchant particulier.

Comme les Sévarambes ont naturellement de l'eſprit, & qu'ils ſont bien élevés & polis, les amans ne manquent pas dans les rencontres, de mettre en uſage les préſens de fleurs & de fruits, les ris, les chanſons & les diſcours éloquens, pour témoigner leur paſſion à leurs maîtreſſes. Tout cela leur eſt permis, & perſonne n'y trouve à redire; au contraire, on mépriſe ceux qu'on ne voit pas touchés d'amour, on les regarde comme des gens de méchant naturel, comme des citoyens indignes des faveurs de la patrie.

Mais dans toutes ces occaſions, on ne s'écarte que rarement des règles de la modeſtie, & l'on ne fait, ni ne dit rien qui puiſſe choquer la pudeur; car cela eſt expreſſément défendu, & les plus impudens même n'oſeroient rien faire contre la bienſéance, parce qu'ils ne parlent aux filles qu'en public, & devant leurs gouvernantes.

Pendant dix-huit mois, les filles à marier, qu'on appelle *Enibei*, & les garçons, *Sparai*, ont le loiſir de ſe voir, de ſe connoître, &

de s'aimer ſans rien conclure; mais ce tems-là expiré, c'eſt la coutume de tomber d'accord, & de ſe donner la foi; après quoi les rivaux rejettés ſe retirent, & la fille ne reçoit que l'amant qui lui a promis mariage. Quand le tems de l'oſparénibon, c'eſt-à-dire, des ſolemnités du mariage eſt venu, ils vont au temple, & ſont mariés en la manière dont nous avons fait la deſcription dans la première partie de cette hiſtoire.

Lorſqu'ils ſont mariés, on donne des habits bleus aux garçons, à cauſe de leur vingt & unième année, & aux filles auſſi parce qu'elles leur ſont jointes; mais pour marquer que la fille n'eſt pas encore parvenue à ſa quatrième dirnémis, c'eſt-à-dire, au-delà de vingt & un ans, elle porte des manches vertes ſur ſon habit bleu, juſqu'à ce qu'elle ait vingt-un ans complets; alors elle prend un voile ſur la tête, & cache ſes cheveux, qu'elle laiſſe voir à découvert avant cet âge-là.

Le ſoir de la noce on leur fait un feſtin, où ſe trouve un grand nombre de gens de tout âge & de tout ſexe, & où la muſique & la danſe ne manquent pas. Cela ſe fait dans une des ſalles de l'oſmaſiè, où ils doivent demeurer, & dans laquelle on leur a préparé deux chambres de plein-pied, dont l'une re-

garde ſur la rue, & l'autre ſur la cour, & c'eſt-là qu'ils conſomment leur mariage; mais on ne leur permet de coucher enſemble que de trois nuits une, pendant les trois premières années de leur union, & puis de deux nuits une juſqu'à leur vingt-huitième année; après quoi ils ſont libres, & peuvent coucher enſemble quand il leur plaît. Le plus grand honneur des femmes eſt d'aimer leurs maris, & d'élever elles-mêmes pluſieurs enfans à la patrie. Entre les femmes des particuliers, celles qui en ont le plus, ſont le plus honorées, mais parmi les femmes des magiſtrats on regarde le mari. Les femmes ſtériles ſont fort mépriſées, & lorſqu'un homme en a gardé une cinq ans, il lui eſt permis d'épouſer quelque veuve ou quelque fille qui ne trouve point de mari, ou de tenir une eſclave en qualité de concubine. L'unique moyen qu'ont les femmes ſtériles d'effacer leur opprobre, eſt de ſervir les malades, ou ſi elles ſont habiles, de s'employer à l'éducation de la jeuneſſe. Chaque mère eſt obligée d'allaiter ſon enfant, à moins qu'elle ne fût ſi foible que de ne pouvoir pas le nourrir ſans beaucoup haſarder ſa ſanté; car, en ce cas-là, on lui donne une autre nourrice de celles qui ont perdu leurs enfans, qui ſont fort eſtimées, quand, au défaut de leur propre fruit, elles

nourriſſent celui d'une autre, & élevent un enfant à la patrie.

Voilà quelle eſt la manière ordinaire d'élever & de conduire la jeuneſſe parmi les Sévarambes. Mais ceux de leurs enfans qui ont un génie extraordinaire, & qui ſont propres aux belles ſciences & aux arts libéraux, ne ſont pas élevés de même; car on les exempte des travaux du corps, pour les employer à ceux de l'eſprit. Pour cet effet, il y a des collèges faits tout exprès pour leur éducation, & c'eſt du nombre de ceux-ci qu'on prend, de ſept ans en ſept ans, des gens pour voyager dans notre continent, & pour y apprendre tout ce que nous avons de particulier; ce qu'ils ont pratiqué depuis que Sévariſtas en rétablit le commerce, & ordonna ces ſortes de voyages. Ceux-ci ne peuvent ſortir du pays, ſans y laiſſer du moins trois enfans pour aſſurance de leur retour; je ne ſais ſi c'eſt la raiſon pourquoi ils ne manquent jamais, s'ils le peuvent, de retourner chez eux; mais je n'ai pas oui dire que, depuis que cette coutume eſt établie, il s'en ſoit trouvé un ſeul qui ait déſerté ſa patrie, pour demeurer ailleurs, & que ceux qui ne ſont pas morts dans leurs voyages, aient manqué d'aller revoir leur patrie.

Ces voyages ſont cauſe qu'il y a pluſieurs

perſonnes à Sévarinde & aux villes d'alentour qui ſavent parler diverſes langues de l'Aſie & de l'Europe, qu'ils enſeignent d'ordinaire à ceux qui ſont deſtinés pour le voyage, avant qu'ils partent de leur pays, & c'eſt la raiſon pourquoi Sermodas, Carchida & les autres furent capables de s'entretenir d'abord avec nous, parce qu'ils ſavoient déjà pluſieurs de nos langues, ayant converſé des années entières parmi les Aſiatiques & les Européens, ſans qu'on ſût de quel pays ils venoient; car ils paſſent d'ordinaire pour Perſans ou pour Arméniens.

QUATRIÈME PARTIE.

Des mœurs & coutumes particulières des Sévarambes.

Le gouvernement ſous lequel vivent les Sévarambes & l'éducation qu'ils reçoivent, ne peuvent pas manquer de faire de grandes impreſſions ſur leurs eſprits, & de les tourner au bien, s'ils y ont quelque penchant naturel. Sévarias remarqua d'abord que l'humeur de ces peuples étoit un peu fière, & cela continue toujours. Il eſt vrai que leur éducation tourne cette fierté en une noble ambition de bien faire, & d'acquérir de l'eſtime ; ſi bien que ce qui dans un autre état ſeroit un penchant au vice, leur ſert ici d'un aiguillon à la vertu. Ils ſont fort amoureux des louanges, & lorſque quelqu'un de leurs magiſtrats les loue de s'être bien acquittés de leur devoir, ou d'avoir fait quelque action généreuſe, ils en ſont plus contens que nous ne le ſommes quand on nous fait de riches préſens. Les femmes ne ſont pas moins avides de louanges que les hommes, ce qui ſe remarque ſurtout en celles qui ont nourri beaucoup d'enfans, & qui ont toujours fait profeſſion d'honneur & de chaſteté. Elles en conçoivent une fierté qui

ſe

se lit sur leur visage, malgré toute la modestie dont elles tâchent de la voiler. Rien entre elles n'est plus détestable que le nom d'une débauchée, & elles se croiroient criminelles d'avoir seulement parlé à une personne qui n'eût pas bonne réputation, ou qui auroit dit quelque chose de contraire à la pudeur de leur sexe. Nonobstant cela elles ne sont pas beaucoup scrupuleuses; car, conversant tous les jours, dans le travail & dans le repas, avec leurs concitoyens & concitoyennes, elles sont assez familières & disent fort librement leurs sentimens, mais toujours avec beaucoup de modestie. Les hommes n'en font pas une profession moins sévère, & l'on auroit une très-mauvaise opinion d'eux, s'ils avoient fait ou dit quelque chose de sale & de mal-honnête devant les dames. Ils tâchent de s'acquérir l'amour & l'estime de tout le monde, parce que c'est le moyen de parvenir aux charges; ce qui fait que parmi ceux qui aspirent aux dignités, on voit une honnête émulation, qui leur fait prendre soigneusement garde à toutes leurs actions, de crainte de perdre leur crédit. La médisance & les calomnies sont sévérement punies, & s'il arrive que qu'un d'entr'eux accuse quelqu'un de ses concitoyens sans pouvoir prouver son accusation, il n'est pas seulement noté d'infamie, mais il est

encore ſévérement châtié par les loix. Ils font tous profeſſion de dire la vérité ou de ſe taire, & l'on punit rigoureuſement les enfans quand on les a ſurpris en menſonge de quelque qualité qu'il puiſſe être, ce qui les accoutume de bonne heure, à dire la vérité, ou à garder le ſilence. Quand on leur demande quelque choſe qu'ils n'ont pas envie qu'on ſache, ils ne répondent rien, & ſi l'on perſiſte à les preſſer, ils s'en fâchent beaucoup, & ne manquent pas de traiter d'importuns ceux qui les preſſent ainſi. Il n'y a pas lieu de s'étonner que, parmi des gens élevés comme eux, & qui vivent ſous un tel gouvernement, il y ait ſi peu de perſonnes adonnées au menſonge, n'ayant pas les motifs de mentir qu'ont les autres nations. Ils n'y ſont jamais forcés par la pauvreté ni attirés par l'eſpoir du gain, encore moins portés par la crainte ou l'eſpérance de plaire ou de déplaire à leurs ſupérieurs.

D'ailleurs, quand les exemples ſont généraux dans une nation, il n'y a que les vicieux & les perdus qui cherchent à s'écarter de la règle commune, & à faire des actions contraires à la coutume & aux maximes approuvées de tout le monde. Parmi les Sévarambes, l'exemple des vicieux incorrigibles ne va jamais guère loin, car on les châtie fort ſévérement; & quand on

voit qu'ils ne s'amandent point, on les envoie aux mines, loin de la ſociété des honnêtes gens.

Pour les ſermens & les blaſphêmes, on ne les connoît ſeulement pas, & l'on peut dire d'eux, que ſans avoir jamais lu l'évangile, ils en obſervent beaucoup mieux les règles, ſur ce point, que les chrétiens mêmes; car tous leurs diſcours n'ont que oui, pour affirmer; & non, pour nier.

L'yvrognerie leur eſt inconnue; car outre qu'elle ſeroit rigoureuſement punie, il leur ſeroit difficile d'avoir de quoi s'enyvrer, vivant ſans taverne ni cabaret, & mangeant tous en public, où chacun a ſeulement ce qu'il peut manger & boire, ſans ſortir des bornes de la tempérance. D'ailleurs, il ne leur eſt pas permis de boire du vin ni d'aucune liqueur fermentée, qu'ils ne ſoient mariés; de ſorte qu'ils ſont élevés à la ſobriété, & en contractent l'habitude, avant que de pouvoir ſe débaucher. Les vices où ils ſont naturellement le plus enclins, ſont l'amour & la vengeance; mais les loix remédient aux excès du premier, en ordonnant le mariage à la jeuneſſe, dès qu'elle eſt capable de cette paſſion; & pour l'autre, leur éducation la corrige beaucoup; parce qu'étant élevés enſemble, ils s'accoutument, dès leur enfance, à ſouffrir beaucoup de choſes de leurs compa-

gnons, par la néceſſité de ne pouvoir faire autrement, ou par l'obéiſſance qu'ils rendent à leurs ſupérieurs, qui ne manquent pas de les mettre d'accord, dès qu'il s'élève entre eux quelque démêlé conſidérable. Ils ſont naturellement gais, aimant à ſe divertir quand ils ſortent de leur travail journalier. La danſe, la muſique, la courſe, la lutte & divers autres jeux, ſont leurs récréations les plus ordinaires. Ils ſont fort robuſtes & jouiſſent d'une grande ſanté pour la plupart; ce qui vient en partie, de leur naiſſance, & de leur manière de vivre; & en partie, de leur gaieté.

De leur naiſſance, parce que leurs pères & mères étant des perſonnes que l'amour unit, s'aiment beaucoup plus que ne font ceux qui ſe marient pour d'autres conſidérations. Et comme ils ont un grand égard à la génération, ils n'habitent que rarement enſemble, d'où vient qu'ils font des enfans plus forts & plus vigoureux qu'on ne fait dans les lieux où l'on n'a pas tous ces égards. Outre que, comme les femmes mariées ſont fort honorées quand elles en élèvent beaucoup, elles ſe font une vertu de ne pas ſouffrir un commerce aſſez fréquent de leurs maris, pour être contraire à la génération, & qui rendroit leurs enfans foibles & ſujets aux maladies; ou les feroit mourir dans

leur plus tendre jeuneſſe ; ou s'ils en échappoient, les empêcheroit de devenir hommes robuſtes & vigoureux.

La manière de vivre de ces peuples contribue encore beaucoup à fortifier leurs corps, car ils vivent dans la ſobriété, ſans ſouffrir ni faim, ni ſoif. Ils ſont beaucoup d'exercice, mais c'eſt un exercice modéré ; & comme ils ne ſont ſujets à aucune débauche, on ne voit chez eux ni goûteux, ni gravelleux, ni des gens attaqués de maladies ſales & infames, que la pudeur empêche de nommer.

Leurs divertiſſemens & leur gaieté aident auſſi beaucoup à la conſervation de leur ſanté, qui n'eſt jamais interrompue par les ſoucis & les chagrins, dont eſt dévorée l'ame de ceux qui ſont obligés tous les jours à ſubvenir à leurs néceſſités préſentes, ou à celles de leurs familles, & à ſe munir contre celles où ils peuvent tomber dans la ſuite. Ils n'ont ni ſouci, ni avarice ; ils ne manquent jamais de rien ; & leur plus grand ſoin, eſt de jouir avec modération, des plaiſirs légitimes de la vie. Cela n'eſt pas ſeulement cauſe qu'ils ſont généralement ſains & robuſtes, mais auſſi qu'ils vivent longtems, étant aſſez ordinaire d'y voir des vieillards de cent & de ſix vingt ans. Ils ſont preſque tous grands & de belle taille ; & ceux de la

taille médiocre parmi eux, seroient de la plus haute parmi nous. On y voit plusieurs hommes de six à sept pieds de haut, & parmi les femmes on y en voit de hautes à proportion. Ce n'est pas qu'il n'y en ait de beaucoup plus petites, mais il n'est pas étonnant d'y voir des hommes de sept pieds de haut, qui parmi nous passeroient pour des géans.

Tout ce qui contribue à leur santé, ne contribue pas moins à la beauté de l'un & de l'autre sexe; car quoiqu'on n'y voie guère de ces beautés fines & délicates qui ressemblent à des poupées de cire, on y voit des hommes & des femmes qui ont les traits beaux & réguliers, la peau douce & unie, le corps dodu & potelé, le teint passablement blanc & vif, outre un air mâle & vigoureux qui ne se rencontre que rarement parmi nous. Ils ont généralement les cheveux noirs & les yeux de même couleur. Il s'en trouve qui ont les cheveux d'un chatain clair, mais on y voit peu de gens blonds. Leurs habits sont très-propres, mais très-simples, & sont faits de toile, de coton, de laine, ou de soie, dont il y a chez eux de trois sortes. La première se fait d'une espèce d'herbe qu'on sème comme le lin, l'autre de l'écorce intérieure d'un arbre dont on a grand nombre en ce pays-là, & la dernière se tire des vers à soie,

comme celle que nous avons. Ils uſent auſſi de draps d'or & d'argent, mais ils ſont réſervés aux grands officiers; l'or & les pierreries au vice-roi, l'écharpe de toile d'or aux ſévarobaſtes ſeulement, & celle d'argent aux oſmaſiontes & broſmaſiontes. Les officiers inférieurs & leurs femmes portent la ſoie; & les étoffes de lin, de chanvre, de laine & de coton ſont pour le commun peuple. Les habits ſont de diverſes couleurs, ſelon les divers âges, & l'on change ces couleurs de ſept en ſept ans. Ceux des petits enfans ſont blancs, comme nous avons déjà dit; aux blancs ſuccèdent les jaunes, aux jaunes les verds, aux verds les bleus, aux bleus les rouges, qui ſont de deux ſortes, l'un pâle & clair, & l'autre obſcur; deux ſortes de gris ſuccèdent au rouge, au gris le minime ou couleur de ſuie, & enfin le noir dont ſont vêtus tous les gens âgés. La pourpre, l'or & l'argent ſont pour les magiſtrats, & par ces différentes couleurs d'habits, on voit la différence des âges & des dignités. Quelques-uns pourront ſe moquer de cette bigarrure; mais quand ils ſçauront qu'outre les offices, toute la ſupériorité de ces peuples les uns ſur les autres, conſiſte dans l'âge, & que ces couleurs ſont néceſſaires pour les faire connoître, afin qu'on puiſſe

rendre l'honneur dû à chacun ſelon ſon dégré, je crois qu'ils ne s'en moqueront plus. Les étoffes bigarrées ſont réſervées aux eſclaves & aux étrangers, & c'eſt la raiſon pour laquelle les habits qu'on nous donna, en étoient tous faits.

Les hommes couvrent leur tête de bonnets & de chapeaux, de même couleur que leurs habits. Avant leur mariage, ils laiſſent croître leurs cheveux; mais étant mariés, il les coupent juſqu'aux oreilles. Ils portent des caleçons, des veſtes & des robes qui leur pendent juſqu'au milieu de la jambe. Ils ſe ceignent d'une ceinture, & uſent de bandes de toile peintes autour de leur cou, en forme de cravates. Ils uſent de gants, de bas, de ſouliers de cuir, & de ſpardilles de corde, comme nous, & ils en font encore avec l'écorce d'un arbre qui nous eſt inconnu.

Les femmes ſont coëffées différemment ſelon leur âge. Les filles accommodent leurs cheveux en diverſes manières, & ne mettent rien ſur leurs têtes, que quand elles vont au grand air; car alors, elles ſe couvrent de certaines ombelles ou chapeaux, faits d'une herbe dont on tire une eſpèce de ſoie; & toutes les femmes s'en ſervent dans ces occaſions. Les mariées ſont toujours voilées de coëffes de toile ou de ſoie de la couleur de leurs habits.

Celles qui ont eu des enfans, portent autant de bandes de ſoie couleur de pourpre, qu'elles en ont élevé juſqu'à l'âge de ſept ans; car ceux qui ſont morts au deſſous de cet âge ne ſont comptés pour rien, & les mères n'en ſont pas plus honorées, ce qui les rend fort ſoigneuſes de les élever. Le reſte de leur habit ne diffère de celui des hommes, qu'en ce que leurs robes ſont plus longues, & qu'elles ſont ouvertes au ſein.

On leur donne tous les ans deux habits neufs, l'un de lin ou de coton, & l'autre de laine. Les hommes en ont autant, & les enfans auſſi, de ſorte qu'on les voit toujours propres & bien vêtus. On leur donne à chacun une fourniture de linge, de trois ans en trois ans, & l'on renouvelle leurs meubles quand ils en ont beſoin. Ces meubles conſiſtent en lits, tables, ſièges, & en quelque peu de vaiſſelle; car ils n'ont pas beſoin d'autre choſe, parce qu'ils n'apprêtent point leurs viandes, & que mangeant en commun dans toutes les oſmaſies, on leur apprête tout ce qu'il leur faut.

Ils ſont généralement trois repas, le jour; qui ſont le déjeûner, le dîner & le ſouper. Ces deux premiers ſe font en public & le dernier en particulier; car il eſt permis à cha-

cun de manger le soir chez lui avec sa femme & ses enfans, ou avec tel de ses amis qu'il lui plaît.

Souvent ils sont entr'eux de petites sociétés particulières, & se divertissent ensemble ou dans leurs chambres, ou en public; mais ce n'est que quand ils ont fini leur travail. Par ce moyen, chacun choisit la compagnie de ceux qui lui plaisent le plus, & satisfait son inclination.

Le bain leur est ordinaire: en hiver ils se baignent toujours dans des bains chauds qu'on fait dans chaque osmasie, du moins une fois en dix jours. En été, ils se baignent le soir dans les rivières, & les hommes mariés, avec leurs femmes, s'y mêlent les uns avec les autres fort librement; mais les filles & les garçons se baignent à part, &, pour cet effet, il y a des lieux différens destinés pour eux.

Le public fait souvent des parties de chasse, & donne la liberté aux hommes & aux femmes de s'y trouver, tantôt à de certaines compagnies, & tantôt à d'autres. On en fait de même pour la pêche, &, pour cet effet, il y a des gens qui sont ordinairement employés à ces exercices.

Les heures du travail sont réglées, & l'on sonne la cloche pour éveiller les gens, & pour

les avertir de leur devoir. En été on se leve fort matin, à cause de la longueur des jours, & en hiver plus tard à cause de leur briéveté; & l'on avance ou recule les heures, selon la différence des saisons.

Les personnes malades sont exemptées du travail durant leur maladie, comme aussi tous ceux qui ont passé soixante ans, s'ils veulent user de leur privilège; mais la grande habitude qu'ils ont prise, de travailler, & la honte de ne rien faire, ne leur permet guères de s'en exempter, quand ils se portent bien. Les femmes grosses & les nourrices en sont aussi exemptes; mais quand elles peuvent faire quelqu'ouvrage aux heures de loisir, elles aiment mieux travailler que de ne rien faire.

La salutation des Sévarambes est différente, selon les personnes. Quand ils passent devant un magistrat ils se découvrent, & font une inclination du corps, qui est plus ou moins profonde, selon son rang & sa dignité. Aux vieillards, ils découvrent seulement la tête, sans faire aucune inclination; à leurs égaux, ils font seulement un geste de la main, la posant sur leur poitrine, & puis la laissant tomber à côté. Les femmes font la même chose, hormis les filles, qui, au lieu de se découvrir la tête, y mettent leur main gauche, quand elles sa-

luent quelque officier, ou les vieilles gens. Les magiſtrats ſaluent la jeuneſſe, avec un geſte de la main; & quand ils veulent donner une marque particulière de leur faveur à quelqu'un d'entr'eux, ils le baiſent au front. Ce n'eſt pas la coutume de baiſer les femmes, ni les filles en les ſaluant, ni même de les toucher, & il y a peu de perſonnes de ce ſexe qui aient jamais été baiſées, que par leur père & leur mère dans leur première enfance, & le premier baiſer qu'elles reçoivent des hommes, eſt celui que leur fait dans le temple leur nouvel époux le jour de leur mariage. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit permis aux filles de donner leur main à baiſer à quelqu'un de leurs amans; mais cela ſe fait fort rarement, & par une grace toute particulière. C'eſt dans les danſes, & non ailleurs, que les jeunes hommes ont la liberté de leur toucher la main, & pour les perſonnes d'un même ſexe, il leur eſt permis de ſe la donner, en ſigne d'amitié. Pour les complimens qu'ils ſe font, lorſqu'ils ſe ſaluent, ils ſont différens; le plus ordinaire eſt celui-ci: *érimbas erman*, c'eſt-à-dire, que le ſoleil vous aime.

Il arrive rarement que les femmes y faſſent brêche à leur honneur, quoique cela arrive quelquefois, comme le lecteur aura pu l'ob-

ſerver dans le châtiment d'Ulisbe & de ſes compagnes, & dans celui des jeunes hommes de l'armée dont nous avons parlé ; ce qui fait voir qu'il s'en trouve, qui voudroient bien ſatisfaire leur paſſion ; mais trois choſes les en empêchent ordinairement, ſavoir la rigueur des loix, la rareté des occaſions, & le ſoin qu'on prend de marier bientôt les jeunes gens, comme nous avons dit ailleurs. Toutefois ces raiſons ſont bien ſouvent moins puiſſantes que leurs impatiences amoureuſes, comme il arriva trois ans après notre établiſſement à Sévarinde, à quelques jeunes amans trop amoureux, pour attendre avec patience leur oſparénibon, qui leur ſembloit trop long-tems à venir.

C'étoit deux jeunes hommes, dont l'un s'appelloit Bémiſtar & l'autre Panſona. Le premier avoit une ſœur nommée Bémiſte, qui lui reſſembloit parfaitement, & qui n'avoit qu'un an moins que lui. Ils étoient d'une même taille ; ils avoient un même ſon de voix ; enfin, jamais deux perſonnes ne ſe reſſemblèrent mieux. Dans l'oſmaſie de Bémiſte, étoit une fille fort belle, nommée Simmadé, dont Bémiſtar étoit éperduement amoureux, & qui s'en étoit fait aimer. L'amour de ces deux perſonnes fit naître de l'amitié entre Bémiſte & Simmadé ; celle-ci s'attachant à l'autre, parce

qu'elle étoit ſœur de ſon amant, & l'autre à celle-ci, parce qu'elle étoit maîtreſſe de ſon frère : ſi bien qu'ayant lié une ſorte d'amitié, elles étoient preſque toujours enſemble, & ſur-tout la nuit; car étant ſi bonnes amies, elles avoient fait enſorte de n'avoir qu'une même chambre & un même lit. Bémiſte étoit aimée de Panſona, & l'aimoit auſſi de ſon côté, & cette même raiſon avoit obligé ſon amant de lier une auſſi étroite amitié avec ſon frère, que Simmadé avoit liée avec elle : de ſorte qu'ils logeoient & couchoient auſſi enſemble, & ſe faiſoient confidence de leur amour. Par le moyen de Bémiſtar, qui pouvoit librement entretenir ſa ſœur, Panſona avoit ſouvent le bonheur de voir ſa chere Bémiſte, & de lui dire tout ce qu'il vouloit en préſence de ſon frère; & celui-ci étoit bien aiſe de la compagnie de cet amant de ſa ſœur, afin qu'il parlât avec elle, pendant qu'il entretiendroit ſa chere Simmadé. Ils avoient de ces entretiens le plus ſouvent qu'il étoit poſſible. Ils ſentoient tous les jours augmenter leur amour, par les témoignages mutuels qu'ils s'en donnoient les uns aux autres, & cela cauſoit en eux des ardeurs & des impatiences qu'ils avoient beaucoup de peine à retenir. Ils faiſoient ſouvent des vœux pour l'arrivée du

jour heureux, qui devoit mettre fin à leurs peines; mais ce jour tardoit trop long-tems pour des amans, dont les jeunes cœurs étoient épris d'une passion violente. Bémistar étoit le plus bouillant & le plus emporté de tous; son impatience lui mit dans l'esprit un expédient pour soulager sa peine, en trompant la vigilance des gardes de l'osmasie, où sa maîtresse demeuroit. Il s'imagina que s'il pouvoit persuader à sa sœur de changer d'habit avec lui, & de venir coucher avec Pansona, il pourroit facilement occuper sa place dans le lit de Simmadé. Dans cette pensée, il consulta son ami, qui, n'étant pas plus sage que lui, & qui ayant moins à risquer, le poussa tout autant qu'il pût dans ce dessein. Etant tous deux dans un même sentiment, la difficulté étoit d'y faire aussi entrer les filles. Ils trouvoient cela fort difficile; mais enfin ils résolurent de l'entreprendre, & d'en venir à bout, s'il étoit possible. Après cette résolution, ils firent tous leurs efforts pour séduire ces innocentes filles, & animèrent si bien leurs discours & leurs persuasions, que dans un mois de tems, ils les firent consentir à leur dessein amoureux. Ils prirent si bien leur tems, un jour solemnel, auquel tout le monde étoit occupé à la célébration de la fête, que le frère & la sœur

changèrent d'habit, &, par ce moyen, de demeure & de logement. Ainſi Panſona eut l'entière jouiſſance de Bémiſte, & Bémiſtar celle de ſa chere Simmadé; après quoi, quand la ſolemnité, qui dura ſept jours, fut ſur ſa fin, ils rechangèrent d'habit, & ainſi chacun d'eux retourna chez ſoi, fort content & fort ſatisfait, d'avoir, tout à ſon aiſe, joui de ſon amour.

Mais comme les choſes violentes ſont rarement de durée, le feu de l'emporté Bemiſtar s'éteignit par la jouiſſance, & s'alluma pour un autre. Pendant qu'il avoit demeuré avec ſa maîtreſſe, il avoit converſé librement avec pluſieurs autres filles de l'oſmaſie, entre leſquelles il en avoit vu une nommée Ktalipſe, en qui il lui ſembloit avoir trouvé beaucoup plus de charmes que dans Simmadé, dont il commença à ſe dégoûter trois jours après en avoir joui. Il diſſimula pourtant ſes ſentimens, & ne fit paroître à ſa maîtreſſe aucun relâchement. Dans toutes les occaſions qu'il put avoir de parler à Ktalipſe, il tâcha de s'inſinuer dans ſa bienveillance, avant que de ſortir du lieu où elle demeuroit. Cependant, il s'enquit avec ſoin qui étoient les amans de cette fille, & trouva qu'elle en avoit trois ou quatre, entre leſquels il y en avoit un qu'elle préféroit à tous les autres. Il fit connoiſſance avec lui le plutôt qu'il put, lui

fit

fit confidence de ſon amour avec Simmadé, ſans pourtant lui rien dire de ce qui s'étoit paſſé de particulier entr'eux, & lui fit connoître que, par le moyen de ſa ſœur, il pourroit fort avancer ſes affaires auprès de ſa maîtreſſe. L'autre, qui ne demandoit pas mieux, le prit au mot, & le pria de gagner Bémiſte en ſa faveur, afin qu'elle lui rendît de bons offices auprès de Ktalipſe. Dès que Bémiſtar eut reçu cet ordre, qu'il avoit lui-même recherché, il ne manqua pas de recommander ſes affaires à ſa ſœur, & de l'obliger d'en parler à Ktalipſe. Celle-ci écouta volontiers tout ce qu'on lui diſoit en faveur d'un homme qu'elle aimoit déjà : ſi bien qu'elle prit Bémiſte en fort grande amitié. Elles étoient très ſouvent enſemble, & Simmadé en auroit pu concevoir de la jalouſie, ſi elle n'eût été de la confidence. Et comme c'eſt la coutume des jeunes filles de coucher ſouvent enſemble quand elles s'aiment, & qu'elles demeurent dans une même oſmaſie, Ktalipſe voulut quelquefois partager ce bonheur avec Simmadé, & changer de lit avec elle, pour parler plus commodément de ſon amour avec Bémiſte, qui cependant avertiſſoit ſon frère de tout ce qui ſe paſſoit, afin qu'il en pût inſtruire l'amant de ſon amie. Le ruſé Bémiſtar, ravi de voir les choſes venues au point où il avoit bien prévu qu'elles arri-

veroient, exhorta sa sœur de coucher souvent avec Ktalipse, de s'insinuer bien avant dans son amitié, & de rendre à son ami tous les bons offices qu'elle pourroit. Elle, qui ne pénétroit pas dans les desseins de son frère, fit en cette rencontre tout ce qu'elle put pour servir celui qu'il lui recommandoit; elle y réussit si bien, que Ktalipse conçut pour lui un amour fort sincère, mais en même tems fort chaste & fort pur, dans la vue de l'épouser. Le jeune homme, qui reconnut bientôt les bons offices que Bémistar & sa sœur lui avoient rendus, ne pouvoit assez leur en témoigner sa reconnoissance, & confirmoit, de plus en plus, sa maîtresse dans l'amitié qu'elle avoit pour Bémiste.

Cependant les quatre heureux amans attendoient, avec impatience, qu'il vînt une autre solemnité pour favoriser une seconde entrevue, & la fête de l'osparenibon, qui dure cinq jours à Sévarinde, n'étant pas éloignée, ils espéroient, qu'elle favoriseroit autant leurs desseins qu'avoit fait la fête précédente. Mais les espérances que leur donnoit la commodité de cette solemnité, avoient des fins fort différentes; car le rusé Bémistar n'en attendoit pas moins que la jouissance de Ktalipse, & ne regardoit la possession de Simmadé, que comme un moyen pour parvenir au principal but de ses desirs. Pour donc

y arriver plus ſurement, il obligea ſa ſœur, ſoit par prières, ſoit par menaces, de perſuader à Ktalipſe de recevoir ſon amant, qui avoit trouvé, diſoit-il, un moyen aſſuré de venir de nuit dans ſa chambre ſans être apperçu, ni même ſoupçonné, tant que la fête dureroit. Bémiſte, ſelon les ordres de ſon frère, ne manqua pas de prendre la meilleure occaſion qu'elle put trouver; car, après avoir rendu à Ktalipſe une lettre de ſon amant, fort tendre & fort paſſionnée, & vu qu'elle en avoit le cœur touché, elle crut que c'étoit le tems le plus propre pour lui faire la propoſition de le recevoir. Elle la fit donc avec toute l'adreſſe dont elle étoit capable, mais ce fut ſans aucun ſuccès. Ktalipſe lui témoigna d'abord de l'horreur pour ce deſſein, lui dit qu'elle ne ſacrifieroit jamais ſon honneur à ſa paſſion, & que, ſi elle ne pouvoit poſſéder ſon amant par des voies légitimes, elle renonçoit à ſa poſſeſſion. Peu après elle lui fit voir quelles ſeroient les ſuites funeſtes d'une entrepriſe ſi téméraire, & lui dit que, ſi une autre qu'elle lui avoit fait une pareille propoſition, elle l'en haïroit toute ſa vie. Elle ajouta, qu'elle commençoit fort à douter de la ſincérité de ſon amant, puiſqu'il avoit pu douter de ſa vertu, & que cela lui faiſoit voir clairement, qu'il n'étoit pas ſi honnête homme qu'elle l'a-

voit cru. Bémiſte voyant la colère de cette fille, crut qu'il falloit tourner la choſe adroitement pour ne pas rompre avec ſon amie; ſi bien que prenant un autre air, ſe mettant à rire, & puis la baiſant & l'embraſſant étroitement, elle lui dit, qu'après cette preuve qu'elle venoit de lui donner de ſa vertu, elle avoit ſujet de l'aimer plus que jamais; qu'elle n'avoit fait cette propoſition que pour l'éprouver; que ſon amant n'y avoit point de part, & qu'elle lui conſeilloit de perſiſter dans ces nobles & généreux ſentimens, ſans jamais prêter l'oreille à rien qui pût être contraire à ſon honneur ou à ſon devoir. A tout cela elle ajouta que, ſi ſon amant avoit eu ſeulement la penſée de l'employer dans aucun deſſein illégitime, elle ne lui pardonneroit jamais une telle offenſe. Ces diſcours artificieux appaiſèrent entièrement la ſincère Ktaliſe, & la converſation finit par de nouvelles aſſurances d'eſtime & d'amitié. Peu de jours après, Bémiſte fit ſavoir à ſon frère ce qui s'étoit paſſé entr'elle & Ktaliſe, & lui donna le chagrin de voir ſon deſſein avorté, & ſes eſpérances preſque éteintes: car il ſe propoſoit d'entrer la nuit dans le lit de Ktaliſe ſous le nom de ſon amante, & de tromper ainſi cette innocente & vertueuſe fille. Mais, malgré ce mauvais ſuccès, il ne perdit pas tout-à-fait l'eſpérance d'en venir à bout

par quelqu'autre moyen. Il ne preſſa donc plus ſa ſœur, que de l'entretenir toujours dans ſon amitié, & attendit le plus patiemment qu'il put, l'arrivée de la ſolemnité. Enfin elle arriva, il ne manqua pas de changer d'habit avec ſa ſœur, & d'aller coucher avec Simmadé; mais les careſſes qu'il lui faiſoit étoient toutes feintes, & ſi elle y eût pris garde de bien près, elle auroit aiſément pu connoître qu'un autre objet qu'elle, captivoit le cœur de ſon amant; mais comme elle ne le ſoupçonnoit de rien, & qu'il ſavoit bien déguiſer ſes ſentimens, elle le crut toujours fidèle. Cependant il lui demanda comment il ſe ménageroit avec Ktalipſe, qui, le prenant pour ſa ſœur, le preſſoit de venir quelquefois coucher avec elle, de quoi il auroit peine à ſe défendre, ſi elle continuoit. Cela fit rire Simmadé, de voir ſon amant réduit à la néceſſité de refuſer une ſi belle fille. Il faiſoit ſemblant d'en rire auſſi; mais la troiſième nuit, ayant pris ſon tems quand Simmadé étoit endormie, il lui mit dans les narines d'une certaine drogue aſſez commune en ce pays-là, qui la plongea dans un très-profond ſommeil; & lorſqu'il la ſentit ainſi endormie, il ſe leva, & ſortant de ſa chambre, il s'en alla heurter à celle de Ktalipſe qui en étoit fort proche. Cette fille prenant ſa

voix pour celle de Bémiſte, lui ouvrit d'abord la porte, & Bémiſtar étant entré, il la pria de dire à ſa compagne d'aller occuper ſa place au lit de Simmadé, parce qu'elle la vouloit entretenir ſans témoin. Et comme dans de pareilles rencontres, elles étoient déjà accoutumé d'en uſer ainſi, il ſe vit bientôt ſeul avec Ktalipſe, & dans ſa chambre, & dans ſon lit. Alors ſe ſentant dans un lieu ſi propre à contenter ſes deſirs, il voulut ſe rendre poſſeſſeur de cette belle perſonne; mais dès qu'elle apperçut qu'elle avoit un homme entre les bras, s'imaginant qu'il avoit contrefait la voix de Bémiſte, pour venir ainſi lui voler ce qu'elle avoit de plus cher, elle fit de ſi hauts cris, que dans peu de tems elle eût alarmé toute l'oſmaſie. On vint promptement à ſon ſecours; mais avant que perſonne fût arrivé, Bémiſtar s'étoit évadé hors de ſa chambre, & s'étoit fourré parmi la multitude des femmes qui venoient de tous côtés, les unes avec des flambeaux à la main, & les autres avec des armes. On demande à Ktalipſe quelle étoit la cauſe de ſes cris, & pourquoi elle étoit ſi effrayée. Sa compagne revint de la chambre de Simmadé, qui, ſeule de toute l'oſmaſie dormoit encore d'un profond ſommeil, & la prenant par la main: ma chere amie, lui dit-elle, qu'eſt-ce qui vous eſt

donc arrivé depuis que je vous ai quittée, & d'où vient cette grande émotion, & l'étrange alarme que je vois? Parlez, ma chère, & faites-nous connoître la cauſe de vos cris & de votre frayeur. A toutes ces demandes, Ktalipſe ne répondoit rien: mille différentes penſées lui occupoient l'eſprit; il lui ſouvint de la propoſition que lui avoit fait Bémiſte quelque-tems auparavant, de recevoir ſon amant, s'il la venoit trouver dans ſa chambre. Elle s'imagina que n'ayant pu avoir ſon conſentement dans ce deſſein, il l'avoit entrepris ſans lui en rien dire, croyant venir facilement à bout d'elle, quand il la tiendroit entre ſes bras. La penſée d'une entrepriſe ſi téméraire, lui donnoit d'abord de l'indignation; mais, un moment après, l'affection & la pitié ſe mêlant enſemble, lui faiſoient enviſager cette action, comme un effet de l'amour violent que ſon amant avoit pour elle; ſi bien que, dans ce moment, elle ſe repentoit d'avoir fait du bruit, & s'accuſoit de ne s'être pas défendue autrement que par des cris. Le chagrin qu'elle en avoit étoit d'autant plus grand, qu'elle voyoit que ſes cris avoient cauſé une étrange confuſion dans l'oſmaſie, ce qui expoſoit ſon amant à des peines & des châtimens très-ſévères, & la rendoit elle-même, le ſujet des diſcours & des railleries de toute la

nation. Ces réflexions étoient fort raisonnables; mais elles venoient un peu trop tard, & elle eut beau garder le silence pendant qu'elle étoit encore toute éperdue, il falloit enfin dire la cause de ses cris. Sa compagne lui demanda ce qu'étoit devenue Bémiste, & dit à toute la compagnie, comment elles avoient changé de lit. On la va chercher dans la chambre de Simmadé, qui dormoit encore, qui étoit toute seule, & qui ne répondoit nullement aux demandes qu'on lui faisoit. On l'appelle, on la tire, on la pince pour l'éveiller, mais elle dort toujours. Là-dessus quelques filles vont crier qu'elle étoit morte, & cela donne une nouvelle alarme, pire que la première. On lui tâte le pouls, on lui met la main sur le cœur, & on la trouve pleine de vie, mais dans un profond assoupissement. On en demande la cause, & l'on trouve enfin dans ses narines la drogue que Bémistar y avoit mise. Cela donne un nouveau sujet d'étonnement, & personne ne savoit qu'en juger, lorsqu'on apporte d'un certain esprit, qu'elle n'eut pas plutôt senti, qu'elle revint de son assoupissement. On peut facilement s'imaginer quelle fut la surprise de cette fille, quand à son réveil, au lieu de son amant, elle vit tant de femmes autour d'elle, qui lui faisoient des questions, & qui disoient cent

choſes où elle ne comprenoit rien. Elle crut d'abord que toutes ſes intrigues étoient découvertes, & que ſon amant avoit été trouvé dans ſon lit. Cette penſée & le remord de ſa conſcience, joints à la foibleſſe que lui avoit cauſé la drogue qui l'avoit aſſoupie, lui donnèrent une ſi vive douleur qu'elle en tomba dans une profonde & dangereuſe pamoiſon. Ce nouvel accident étonna bien des gens, & donna lieu à de nouveaux diſcours. Mais pendant qu'on lui donne ſecours, retournons à l'innocente Kralipſe, qui ne pouvant plus garder le ſilence, & ſongeant enfin qu'il valoit mieux perdre ſon amant que ſon honneur, dit tout haut qu'un homme, qu'elle ne connoiſſoit pas, étoit entré dans ſa chambre ſous le nom de Bémiſte, dont il contrefaiſoit la voix, & qu'il avoit voulu lui faire violence, ce qui l'avoit obligée à crier au ſecours. Cette confeſſion étant faite devant la gouvernante de l'oſmaſie, elle fit auſſi-tôt redoubler la garde des portes, & appeller Bémiſte. On la cherche de tous côtés, on fait retentir ſon nom par toute l'oſmaſie, mais elle ne ſe trouve point; on trouve bien ſes habits, mais on ne peut trouver ſa perſonne, quelque diligence qu'on faſſe; après l'avoir long-tems cherchée en vain, on fait venir toutes les filles, on les examine toutes, mais on ne trouve point de

garçon parmi elles. Cela fait qu'on parle diverſement de Ktalipſe, & qu'on doute de ce qu'elle avoit dit ; mais elle perſiſte & aſſure qu'un homme avoit voulu la forcer dans ſon lit. Là-deſſus on cherche de nouveau par tous les coins de l'oſmaſie, ſans négliger aucun endroit, mais inutilement, on ne trouve point d'homme, & Bémiſte ne ſe trouve pas non plus. Cependant le jour étant venu, quelques filles qui avoient fait deſſein de ſe baigner, entrent dans le bain & trouvent la feinte Bémiſte, qui, après avoir fait quelque tems le plongeon, fut enfin contrainte de reprendre l'air & de s'expoſer à leur vue. Ces filles l'ayant reconnue, en avertiſſent la gouvernante, qui ſe vient ſaiſir de ſa perſonne, & qui, l'ayant viſitée, trouva, ſans beaucoup de peine, de quel ſexe étoit le galant, qu'on reconnut pour être le frère de Bémiſte. Cependant Simmadé étoit revenue à elle, & Ktalipſe ayant ſu que c'étoit Bémiſtar qui l'avoit voulu ſurprendre, découvrit les pratiques de ſa ſœur, & dit à la gouvernante, qu'elle avoit voulu lui perſuader de recevoir ſon amant dans ſon lit, ſans doute dans le deſſein d'y introduire ſon frère. Là deſſus on entra dans un juſte ſoupçon de toute l'intrigue ; & bien que le priſonnier ne voulût rien confeſſer, on envoya viſiter ſa chambre, & on y trouva

la veritable Bémiſte couchée avec ſon amant. On les examina tous trois touchant Simmadé, mais ils ne voulurent jamais l'accuſer, & elle auroit pu paſſer pour innocente, ſi elle ne ſe fût accuſée elle-même, & n'eût confeſſé ſa faute à ceux qui l'examinoient. On envoya querir la juſtice; mais avant que de lui mettre Bémiſtar entre les mains, les filles de l'oſmaſie lui déchirèrent toute la peau à coups de verges.

Cette aventure fit grand bruit à Sévarinde, & l'on en ſçut bien-tôt toutes les particularités. Peu de tems après ces infortunés amans furent publiquement fouettés autour du palais, & Ktalipſe fut viſitée, mais on la trouva pure; ce qui donna beaucoup de joie à ſon amant, qui, l'épouſa quelque tems après, & qui, je penſe, vit encore heureuſement avec elle.

Voilà comme quelquefois l'amour ſe joue de la vigilance des gardes les plus ſévères, & porte les amans aux entrepriſes les plus hazardeuſes. Tout le monde n'obéit pas également aux loix; quelques douces & raiſonnables qu'elles paroiſſent être, & par tout on trouve des gens qui n'en appréhendent pas tant la ſévérité, qu'ils aiment la paſſion aveugle qui les porte à les violer, malgré la rigueur des châtimens qu'elles ordonnent.

Les Sévarambes diviſent le tems comme nous

par années ou révolutions ſolaires. Ils le ſubdiviſent auſſi par mois ou révolutions lunaires & par demi révolutions : car ils ne comptent point par ſemaines. Les trois premiers jours de la nouvelle lune & les trois premiers après qu'elle eſt dans ſon plein, ſont des jours de fête chez eux ; ils ne travaillent que trois heures du matin, & le reſte du jour ſe paſſe en réjouiſſances. On voit, dans leur païs, preſque tous les inſtrumens de muſique connus dans notre continent, & quelques autres que nous n'avons pas. Ils ont retrouvé l'invention des hydrauliques qu'avoient autrefois les grecs & les romains, que nous avons perdues, & ſe vantent même d'y avoir beaucoup ajoûté. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que leurs hydrauliques ou orgues d'eau ſont incomparablement meilleures que celles où l'on ne ſe ſert que du vent. Leurs airs & leurs chanſons ont quelque choſe de ſi majeſtueux & de ſi charmant tout enſemble, que ce n'étoit pas ſans raiſon, que Maurice trouva leurs concerts beaucoup meilleurs que les nôtres. Ajoutez à cela, qu'étant plus robuſtes & plus puiſſans que nous, ils ont auſſi la voix plus mâle & plus éclatante. De plus, ils ſuivent les regles de la poëſie métrique, qui eſt infiniment plus forte & plus énergique que nos barbares vers rimés, comme nous le

dirons ailleurs. A tous ces avantages on peut ajouter que, lorſqu'on trouve dans la nation quelque enfant qui a la voix excellente, on l'inſtruit dès l'âge de ſept ans, & on le conſacre au ſoleil, pour être l'un des chantres qui chantent les hymnes qu'on a compoſées à ſa louange.

Pour la peinture, la ſculpture, la gravure, la broderie & tous ces autres arts qui ſont plus pour la curioſité que pour l'utilité, ils ne ſont point exercés par le peuple, mais il y a des lieux où, des perſonnes choiſies, & qui excellent dans tous ces beaux arts, travaillent pour les ornemens publics.

On n'y voit guères de caroſſes, de chaiſes, ni de litières, à moins que ce ne ſoit pour des gens malades, ou des officiers âgés. Les maladies y ſont en petit nombre, & peu de gens en ſont attaqués, ſi ce n'eſt de quelque fièvre ou de quelque pleuréſie, qui viennent de trop grande abondance de ſang, ou de quelque exercice trop violent.

Leurs maiſons ſont ſi bien percées & ſi bien aérées, & ils y vivent ſi proprement, que cela ne contribue pas peu à leur ſanté; comme auſſi leur manière de vivre ſobre & reglée, leurs exercices moderés, & la ſalubrité de l'air qu'ils reſpirent, & des viandes dont ils ſe nourriſſent.

Auſſi ne ſont-ils guères incommodés de médecins & d'apothicaires, quoi qu'il y en ait d'établis par le magiſtrat; mais ils font grand cas des chirurgiens. Ceux-ci ſont principalement employés à embaumer les corps de magiſtrats illuſtres qui ont bien mérité du public, & ils y ſont ſi adroits, que j'ai vu de ces corps embaumés depuis plus de cent ans, qui ſembloient encore être vivans, ſans que l'air leur nuiſît aucunement, quand on ouvroit les caiſſes où ils ſont enfermés. Pour le reſte du peuple, on brûle leurs corps quand ils ſont morts, & l'on recueille les cendres de quelques-uns dans des urnes, à la manière des anciens romains.

Quand ils brûlent un corps, ils croyent que la fumée en emporte les parties les plus ſubtiles vers le ſoleil, & qu'il n'y a que les plus terreſtres, qui demeurent dans les cendres.

De la manière dont on exerce la juſtice, parmi les Sévarambes.

Comme ils n'ont rien en propre, on ne voit jamais de procès civil parmi eux. Il n'y a que des cauſes criminelles, qui ſont jugées par les oſmaſiontes, lorſque le fait a été commis dans leur juriſdiction. Chaque juge eſt aſſiſté par ſes deux lieutenans, & par trois vieillards du

lieu, que le criminel a la liberté de choisir. Si le crime a été commis par des gens, ou contre des personnes qui demeurent dans des osmasies différentes, la cause est portée devant un bosmasionte & les osmasiontes intereſſés, qui tous ensemble jugent souverainement, si ce sont de petits crimes; mais les plus grands se jugent devant un brosmasionte & ses huit assistans, & l'on peut en appeller devant eux, pour les affaires considérables. Dans les crimes d'état, les causes sont portées devant un sévarobaste & douze assistans, tous brosmasiontes; & si le fait est fort extraordinaire, on le plaide devant le vice-roi même & son conseil. Les accusés peuvent eux-mêmes plaider leur cause, ou employer quelqu'un de leurs amis qui sache mieux plaider qu'eux.

J'ai souvent assisté aux tribunaux pour voir la décision des causes, & leur manière de les juger, qui est assurément fort digne de louange, tant à cause de la patience & de la modération des juges, que du respect & de la vénération qu'on a pour eux. On n'y entend point ces crieries & ce tumulte qu'on fait en Europe dans les cours où l'on décide les procès. Tout se fait ici avec un silence & un ordre merveilleux, & rarement arrive-t-il, qu'on y rende des jugemens iniques, comme on fait le plus

ſouvent parmi nous, où l'ambition, l'avarice & l'envie corrompent l'eſprit des juges, & leur font prononcer des ſentences contraires à l'évidence du droit, & aux lumières de la raiſon. Néanmoins la paſſion règne par tout où il y a des hommes, la différence n'eſt que du plus au moins, & la faveur ou la ruſe l'emporte bien ſouvent ſur la juſtice & l'innocence. Cela me parut un jour à la ville d'Arkropſindè, à l'occaſion d'une ſentence que prononça un juge nommé Nérélias, dans une cauſe qui lui avoit été déférée.

Un jeune homme fort honnête & fort ſavant dans les mathématiques, & ſur tout dans la partie de cette ſcience qu'on appelle mécanique, avoit trouvé l'invention de faire monter l'eau juſques à une hauteur prodigieuſe, par le moyen d'une machine qu'il avoit imaginée, & dont il croyoit que l'effet ſeroit infaillible. Mais comme il ne voulut que perſonne fût cette affaire, juſques à ce qu'il la demontrât en public, au tems qu'on diſtribue le prix de la gloire à ceux qui ont fait quelque chef-d'œuvre, il fut obligé de s'adreſſer à un homme de ſa connoiſſance, qui avoit l'art de parfaitement bien peindre au crayon. Il lui fit connoître le beſoin qu'il avoit de ſa main pour repréſenter ſur le papier la machine qu'il avoit imaginée, & le pria

pria de travailler pour lui. Ce que l'autre lui promit de faire & de crayonner inceſſamment ſa machine, ſelon le modèle qu'il lui en donneroit. Le mathématicien ayant tiré cette promeſſe, donna au peintre une partie des figures qu'il avoit groſſièrement tracées de ſa propre main, & le pria de les peindre au net avant que la ſolemnité des prix fût arrivée. Après cet engagement, il ſe paſſa beaucoup de tems, pendant lequel, ſoit par malice ou par fainéantiſe, le peintre ne travailla preſque point à l'ouvrage qu'il avoit entrepris, ce qui laſſa la patience du mathématicien, & l'obligea de lui demander ſes modèles, & de ſe fâcher contre lui de ce qu'il lui faiſoit perdre le tems & le moyen de remporter le prix entre ceux de ſon art. Mais le peintre ſe mocqua de ſes plaintes, & après l'avoir long-tems amuſé en vaines promeſſes, lui dit enfin qu'il ne vouloit pas lui rendre ſes originaux, s'il ne jettoit un de ſes ennemis, du pont d'Arkropſinde, dans le fleuve. Il voulut exiger cela de lui, parce que ce mathématicien étoit un homme d'une force prodigieuſe. Cette demande ſurprit ce jeune homme, parce qu'elle étoit injuſte & bizarre; la crainte pourtant qu'il eut de ne pas avoir ſon ouvrage prêt dans le tems qui lui étoit néceſſaire, fit qu'il donna ſa parole au peintre de faire ce qu'il lui deman-

doit, pourvû qu'il achevât, dans dix jours, l'ouvrage qu'il avoit entrepris pour lui. L'autre en tomba d'accord, & le désir de faire un affront à son ennemi, par le moyen d'une tierce personne, sans s'exposer lui-même au danger, fit qu'il travailla sans cesse, à l'ouvrage qu'il avoit commencé long-tems auparavant, si bien qu'il l'acheva dans le jour qu'il lui avoit promis. Il le fit ensuite savoir au mathématicien, & lui offrit de lui donner tout ce qu'il avoit fait pour lui, s'il vouloit exécuter la promesse qu'il lui avoit faite de jetter son ennemi dans le fleuve. Bien que le mathématicien vît sa malice & sa lâcheté, il ne laissa pas de lui confirmer la parole qu'il lui avoit déjà donnée, & le pria seulement, de trouver un moyen pour attirer sur le pont, la personne qu'il devoit jetter dans le fleuve. Le peintre ne manqua pas d'en chercher l'occasion, & l'ayant trouvée, il mena son champion sur le pont, où son ennemi regardoit quelque exercice qu'on faisoit dans l'eau. Il le montra au mathématicien, qui le prit au milieu du corps, après lui en avoir déclaré la cause, &, malgré toute la résistance qu'il pût faire, il le précipita dans la rivière, & demanda ses papiers au peintre, qui les lui rendit incontinent. Il ne les eut pas plûtot serrés, qu'il lui dit, que, puisqu'après l'avoir tenu long-tems

en ſuſpens par de belles paroles, il avoit enfin exigé de lui un ſervice qui le rendoit l'inſtrument de ſon injuſte vengeance, il n'étoit pas moins raiſonnable qu'il ſe ſervît de ſes propres forces, pour ſatisfaire ſon juſte reſſentiment. Alors ſans tarder davantage, il prit le peintre & le jetta dans le fleuve, lui diſant d'aller tenir compagnie à l'autre, qui méritoit moins que lui le traitement qu'il avoit reçu. Le fleuve Sévaringo eſt fort large & fort profond, & les ponts d'Arkropſinde ne ſont pas fort hauts; ce qui fit que ces deux hommes que le mathématicien y avoit jettés, ne ſe firent aucun mal, & ſachant tous deux bien nager, ils n'auroient couru aucun riſque de ſe noyer, s'ils ne ſe fuſſent pris l'un l'autre dans l'eau où ils avoient été jettés preſque dans un même tems & dans un même endroit. Le premier attaqua le peintre, l'ayant atteint à la nage, & ne voulut pas porter plus loin les effets de ſa vengeance. Il ſe fit donc un combat fort extraordinaire entr'eux: & ſi quelques gens n'y fuſſent accourus avec des bateaux pour les ſéparer & les tirer de l'eau, l'un des deux, y auroit ſans doute été noyé. L'ennemi du peintre l'avoit déjà pris par les cheveux, lui avoit donné pluſieurs coups ſur le viſage, & l'alloit étouffer dans l'eau, quand ces bateaux lui arrachèrent ce miſérable des mains,

& les tirèrent tous deux à terre, pour les mener enſuite en priſon, juſques à ce que la juſtice connût de leur différend. Cependant le mathématicien, après avoir vu qu'on les menoit devant le juge, s'y en alla auſſi lui-même, & fut envoyé en priſon avec eux. A quelque tems de là, les trois criminels furent appellés en jugement devant ce Nérélias dont nous avons parlé, qui, s'étant laiſſé prévenir, condamna le mathématicien & celui qu'il avoit jetté le premier dans l'eau, à ſix mois d'empriſonnement, & déclara le peintre innocent, quoiqu'il fût le plus coupable. Lorſqu'il prononça ce jugement, le mathématicien eut beau lui repréſenter la vérité du fait, & juſtifier l'ennemi du peintre, qui étoit tout-à-fait innocent, il ne voulut pas ſeulement l'écouter, ni entendre les témoins qu'il avoit ammenés avec lui. Ce Nérélias étoit un homme aſſez éclairé & bon juſticier, quand il n'étoit pas prévenu; mais la moindre perſonne qui alloit le ſolliciter & lui recommander ſa cauſe avant le jugement, étoit mieux écoutée que tout autre ne l'étoit enſuite dans l'audience. Outre cela, il avoit une maxime très-fauſſe dans ſes jugemens, c'eſt qu'il ſoutenoit plûtot les eſclaves & les gens ſans honneur, que les perſonnes de mérite. Cela s'étoit vu en diverſes ſentences qu'il avoit données; mais comme

c'étoit dans des affaires moins éclatantes que celle-ci, il n'avoit jamais été châtié de ſes injuſtes déciſions. Il étoit fantaſque & bourru ; & ſur le moindre ſujet, condamnoit ceux qui avoient eu le malheur de lui déplaire, quelque juſte que fût leur cauſe. Le mathématicien, qui étoit homme de cœur & de probité, fut extrêmement irrité de l'injuſtice qu'on lui avoit faite, & tourna toute ſa colère contre ſon injuſte juge, dans l'eſpérance de s'en venger quelque jour, s'il en pouvoit avoir l'occaſion. Cependant il fut obligé de ſubir la ſentence, parce qu'il n'en pouvoit appeller qu'aux cenſeurs, lorſqu'ils feroient leur cenſure, ce qui ſe fait publiquement de trois en trois ans, & alors il n'eſt pas ſeulement permis à ceux qui ont ſujet de ſe plaindre de l'injuſtice des juges, de porter leurs plaintes devant eux ; mais il leur eſt même enjoint de le faire. Il crut donc qu'il valoit mieux attendre un tems ſi favorable à ſon deſſein, que de faire du bruit & des plaintes inutiles. Le tems de cette cenſure n'étoit pas loin, & comme elle ſe fait par des Sévarobaſtes, dans la ville & dans tous les ſièges de juſtice de la campagne, il ne douta point que ces grands miniſtres n'examinaſſent ſa cauſe avec plus de juſtice & d'exactitude que n'avoit fait Nérélias, qui s'étant laiſſé prévenir par quelques amis du pein-

tre, ne l'avoit pas ſeulement écouté, & l'avoit même traité indignement, ſans répondre que par des regards de mépris, accompagnés de ménace, au reſpect & à la ſoumiſſion qu'il lui avoit témoignés, quand il lui avoit demandé audience. Heureuſement pour lui, un ſévarobaſte qui étoit homme d'eſprit & grand amateur des ſciences & des beaux arts, fut envoyé cette année à la ville d'Arkropſinde pour y exercer la cenſure. Le mathématicien lui fit ſes plaintes contre Nérélias, & en fut favorablement écouté; il lui montra même quelques pièces de ſon deſſein, que le ſévarobaſte approuva fort, quoique Nérélias, ſans l'avoir aucunement examiné, l'eut traité de chimérique & de confus. Pluſieurs autres perſonnes ayant joint leurs plaintes à celles du mathématicien, les cenſeurs furent fort irrités contre ce juge inique, qui avoit été ſi déraiſonnable que de condamner des gens, ſans examiner leur cauſe, & ſans vouloir même les écouter, ce qui, parmi ces peuples, paſſe pour la plus grande des injuſtices, & c'eſt plus pour cela que pour toute autre choſe qu'on punit un juge. Nérélias fut appellé devant les cenſeurs, & en leur préſence le mathématicien, qui étoit un fort honnête homme, & qui ne manquoit pas d'éloquence, prouva ce qu'il avoit avancé contre lui; de ſorte

que Nérélias, tant pour la ſentence injuſte qu'il avoit donnée dans cette cauſe, que pour pluſieurs autres mauvais jugemens, fut démis de ſa charge, réduit à la condition de vivre en homme privé, & expoſé à la haine & au mépris de tout le monde. Mais il ne vêcut pas long-tems dans cet état; car, ne pouvant ſupporter la douleur & la honte de ſa démiſſion, il en perdit le repos & le jugement; & enfin, par un juſte déſeſpoir, il ſe précipita du pont d'Arkropſinde, dans le fleuve, au même endroit où le mathématicien avoit jetté le peintre, & ſon ennemi. Mais il n'en ſortit pas comme les autres: car s'étant abandonné au courant de l'eau, il en fut étouffé avant qu'on pût l'en tirer, & finit ainſi ſa vie. Voilà comment le ciel punit les crimes des juges iniques, & fait voir par de ſévères châtimens qu'il n'eſt rien qui lui déplaiſe plus que les actions de ceux qui abuſent de leur autorité pour opprimer les innocens. J'étois dans la ville d'Arkropſinde lorſque les cenſeurs examinèrent la ſentence de ce Nérélias, & j'entendis peu de tems après, raconter à Sévarinde quelle avoit été ſa fin malheureuſe.

On ne punit jamais de mort, à moins que ce ne ſoit pour quelque crime énorme; mais on condamne à pluſieurs années d'empriſonnement, ſelon la qualité du crime. Dans ces priſons on

eſt obligé de travailler beaucoup, & l'on y eſt ſouvent châtié, &, de tems en tems, les coupables ſont promenés dans les rues, pour y être publiquement fouettés autour du palais, & puis ramenés en priſon, juſques à ce que le tems ordonné pour leur châtiment, ſoit expiré. Quand je demandois aux Sévarambes pourquoi on ne puniſſoit pas les crimes de mort, ils me diſoient qu'il y auroit de l'inhumanité & de la folie à le faire: de l'inhumanité à faire mourir un concitoyen, & lui ôter ce qu'on ne peut pas lui donner; & de la folie, à détruire une perſonne qui peut expier ſon crime par des ſervices utiles au public. Ils ajoutoient qu'on punit aſſez un criminel, quand on le fait travailler long-tems dans une priſon, où il ſouffre une longue mort, & d'où on le tire de tems en tems, pour montrer l'exemple aux autres, & leur mettre ſouvent devant les yeux la punition qu'on ſouffre pour les crimes qu'on a commis. Ils diſoient encore qu'on avoit trouvé par expérience, que les hommes craignoient plus ces longs châtimens qu'une mort prompte qui les tiroit tout d'un coup de leurs misères. On envoye ſouvent les malfaiteurs travailler aux mines, d'autres fois on les garde dans les maiſons de correction, ſelon qu'on a beſoin de les employer.

Tout le monde a la permiſſion de mener ce-

lui qu'il accuſe devant le magiſtrat, pourvu que ce ſoit une perſonne privée, & qu'on ſe rende priſonnier avec lui; & ſi l'accuſé ne veut pas le ſuivre & qu'il ne ſoit pas aſſez fort pour l'y contraindre, tout le monde eſt obligé de lui prêter main forte dès qu'il crie. *Sévariaſtei ſomés antai.* C'eſt à dire on viole, on déſobéit aux loix de Sévarias. Dès qu'on entend ces mots, on court de toutes parts pour arrêter l'accuſé, qui rend, par cette déſobéiſſance, ſon affaire plus fâcheuſe qu'elle n'étoit auparavant. Voilà, en abrégé, comment on exerce la juſtice parmi ces peuples, où l'on n'eſt pas long tems à décider les cauſes, parce qu'il n'y a ni gain ni profit à les tirer en longueur.

De la milice des Sévarambes.

Bien que cette nation n'ait jamais de guerre, elle ne laiſſe pas d'être toujours armée, de s'éxercer perpétuellement aux armes, & d'en faire un de ſes principaux emplois. Dès le jour qu'un garçon ou une fille, ont été adoptés par l'état, ce qu'on fait lorſqu'ils ont atteint l'âge de ſept ans, on leur aprend à manier les armes, & c'eſt un de leurs exercices journaliers, juſqu'à l'âge de quatorze. Alors on leur enſeigne un métier; mais cependant on les oblige à faire

l'exercice durant quelques heures dans tous les jours de fête, dont il y a ſix dans chaque mois, outre pluſieurs grandes ſolemnités dans l'année. Aux jours de fêtes ordinaires, ils s'exèrcent chacun dans ſon oſmaſie ſeulement; mais aux fêtes ſolemnelles, on fait des revues générales, & chacun eſt obligé de s'y trouver, à moins qu'il n'ait quelque excuſe légitime pour s'en diſpenſer. Ce n'eſt pas ſeulement les hommes qui s'exercent aux armes, les femmes s'y exercent auſſi depuis l'âge de quatorze ans, juſques à celui de quarante-neuf, après quoi tous ſont exempts des devoirs de la milice. De plus toute la nation eſt diviſée en douze parties, l'une deſquelles eſt toujours en armes & ſert trois mois à l'armée; car cela ſe fait tour-à-tour, ſi bien que de trois en trois ans, tous ceux qui ne ſont pas exempts du ſervice, ſont obligés de ſervir trois mois à l'armée, qui ſe tient aux champs, & qui campe comme ſi elle avoit des ennemis à combattre. On aura pu voir quel eſt l'ordre de leurs armées dans la première partie de cette relation, où j'en ai aſſez amplement fait la deſcription. Préſentement, j'ajouterai qu'il y a toujours quatre armées dans Sévarambe, & deux dans Sporoumbe, deux deſquelles ſont toujours oppoſées l'une à l'autre, & tâchent de ſe ſurprendre comme s'ils étoient effectivement enne-

mis, & la rigueur de la discipline y est aussi ponctuellement observée; que s'il y avoit une véritable guerre. Outre cela; on tire de chaque tribu un nombre de soldats pour aller aux mines garder les fortereſſes qu'on y bâtit du tems de Sévarkimpsas, qui subjugua une nation des Stroukarambes, qui avoit été assez hardie pour faire des courses dans ses états. Ceux qui sont envoyés à la garde de ces fortereſſes, y demeurent toujours six mois; après quoi on les relève, & ils s'en retournent chez eux; cela leur arrive une fois en douze ans seulement. Mais s'il y avoit une véritable guerre, alors quelques-unes des armées, qui sont en campagne, seroient obligées de marcher. Outre ces armées, il y a tous les jours, trois mille hommes à la garde du palais du vice-roi, deux mille d'infanterie & mille de cavalerie: mais les femmes sont exemptes de ce service, comme aussi de celui des mines. Chaque gouverneur a encore, sa garde particulière, proportionnée à la grandeur de son gouvernement, & ainsi la douzième partie de ceux qui ne sont pas exempts de la milice, est, tous les jours, actuellement en armes. Pour l'entretien de ces armées, on a des chariots & des munitions de bouche & de guerre, de l'artillerie & tout ce qui est nécessaire dans ces occasions, où l'on fatigue autant les soldats

que ſi la guerre étoit véritable. Tous les généraux ſont du grand conſeil d'état, & ſi l'on n'eſt ſévarobaſte, on ne peut commander une armée. Les lieutenans généraux ſont tous broſmaſiontes; & pour les autres officiers on les choiſit indifféremment d'entre le peuple. Ils ont une juriſdiction militaire, mais il eſt permis aux officiers ſupérieurs d'appeller du jugement du général, à celui du vice-roi dans de certaines cauſes. Ils diviſent leurs ſoldateſque en trois corps, ſavoir celui des gens mariés qui vont enſemble, celui des filles, & celui des garçons. Ces corps ſont partagés en régimens de douze cens perſonnes, ces régimens en douze compagnies de cent perſonnes chacune, & ces compagnies ſont diſtribuées en douzaines, ſur chacune deſquelles il y a un douzenier. Il y a auſſi deux cinquanteniers dans chaque compagnie, & ce ſont les officiers inférieurs. Les ſupérieurs ſont deux enſeignes, deux lieutenans & deux capitaines, tous ſubordonnés les uns aux autres, enſuite les colonels qui ſont auſſi deux dans chaque régiment, & les officiers généraux.

Quant à la mer, ils y ont auſſi des vaiſſeaux de diverſes grandeurs, dont quelques-uns ſont toujours armés. Au lac de Sporaſcompſo, ils ont trente ou quarante vaiſſeaux ou galères,

prêtes à mettre en mer, quand il plait à l'amiral, qui eſt toujours du nombre des ſévarobaſtes. Il y a deux amiraux, l'un ſur le fleuve Sévaringo, & l'autre ſur les mers de Sporounde. On voit ſur le fleuve, un nombre preſque infini de bâtimens, grands ou petits, qui dépendent de l'amiral. Ils ſervent à la pêche ; ou pour tranſporter les denrées de tous les côtés du fleuve qui eſt fort long & fort profond, & qui reçoit pluſieurs rivières navigables, avant que d'arriver à la mer. Il s'y décharge à près de cent lieues au deſſous de Sévarinde, & cette mer eſt une mer intérieure, qui, comme l'on croit, n'a point de communication avec l'océan, & qui s'étend juſques au deſſous du pole antarctique, ce qui, juſqu'ici, nous a été inconnu. J'en ai bien oui parler à des Sévarambes, qui avoient navigé fort loin dans cette mer, & qui en diſoient des choſes étranges. Premiérement ils diſoient que le fleuve Sévaringo ſe déchargeoit dans un bras ou détroit de cette mer, qui s'avance plus de ſix-vingts lieues entre les terres, & qui, en des endroits, n'a pas plus de quatre ou cinq lieues de large, mais qu'il alloit toujours en s'élargiſſant vers la grande mer, juſques à un certain endroit où il ſe rétréciſſoit encore entre deux hautes montagnes, & n'avoit pas plus de deux lieues de large. Ils ajou-

toient que, dans ce détroit, ils avoient remarqué une espèce de flux & reflux comme dans l'océan, mais qu'il n'étoit pas si fort. Qu'au délà de ce détroit, la mer s'élargissoit de tous côtés, & qu'ils y avoient vu diverses isles couvertes d'arbres ; que ces isles & les rivages de la mer & du canal étoient, en divers endroits, habitées par des peuples grossiers & sauvages, qui véritablement adoroient le soleil, la lune & les étoiles ; mais que les erreurs de Stroukaras étoient reçues parmi plusieurs d'entre eux. Nous parlerons tantôt de cet imposteur célébre dans ces parties du monde, quand nous viendrons au chapitre de la religion des Sévarambes. Ils ajoutoient encore que dans ces mers, on trouvoit des monstres & des poissons fort différens de ceux de l'ocean, & que le canal avoit une quantité prodigieuse de ces poissons, dont quelques-uns des habitans des rivages tirent leur principale nourriture. Que d'ailleurs leur païs est fort bon & la terre fort grasse, de sorte qu'elle leur pourroient rendre beaucoup de fruits s'ils avoient l'industrie de la cultiver.

La première fois que les Sévarambes allèrent à la découverte de ces mers, ce qui fut sur la fin du régne de Sévarias, ils furent attaqués par un fort grand nombre de ces barbares qui vinrent à eux dans leurs canots, & qui se vou-

lurent emparer de leurs navires, mais l'artillerie & la mousqueterie venant à jouer sur eux, ils en furent si épouvantés, qu'ils se mirent tous en fuite, & n'ont jamais depuis osé les attaquer. Au contraire, ils viennent rendre leurs soumissions à tous les vaisseaux qu'ils voient passer près de chez eux, & leur portent des présens. Ils vont tout nuds, quoique dans l'hiver ils se couvrent des peaux, des bêtes qu'ils tuent à la chasse, qu'ils rendent fort souples, par le moyen de la cervelle de ces mêmes animaux, dont ils se servent pour les accommoder. Il sont plus ou moins grossiers, selon qu'ils s'approchent ou s'éloignent du soleil; mais on trouve dans des isles fort avancées dans la mer, des habitans barbares avec qui les Sévarambes n'ont jamais pu lier de commerce assuré. Ces îles sont plusieurs en nombre, presque en vue les unes des autres, & s'étendent en long vers le pole à plus de cent lieues loin du rivage. Quelques-unes sont passablement grandes, mais la plûpart n'ont pas plus de neuf ou dix lieues de diametre, & d'autres beaucoup moins. Du tems de Sévarisias on alla fort avant dans cette mer, & jusques bien près du pole, sans y trouver aucunes glaces, bien qu'il y en eût sur les rivages en des endroits beaucoup plus près du soleil. Depuis ces tems-là, on a passé par délà le pole

même, ſans courir aucun riſque. L'on a trouvé que la mer y étoit beaucoup plus calme que proche les rivages, quoi qu'elle y eût une eſpèce de flux & réflux, &, en quelques endroits, des courans aſſez rapides, mais qui n'étoient pas dangereux, & qui, au contraire, ſe ſont trouvés fort utiles pour la navigation, en de certaines occaſions. La curioſité ſeule a porté les Sévarambes à découvrir ces mers; car ils n'en tirent pas de grands avantages; leur gouvernement étant tel, qu'ils ne ſe ſoucient nullement du commerce des autres nations, & ils n'ont entrepris cette navigation que pour ſatisfaire leurs eſprits. Ils en tirent pourtant beaucoup de criſtal de roche, & de fort belles perles qu'on prend en de certaines iſles de cette mer. Un pilote nommé Chicodan, avec qui j'avois fait amitié & qui m'entretenoit ſouvent de ſes voyages, me fit voir pluſieurs perles qu'il avoit apportées de ces pays-là, où elles ſont fort communes, & m'en donna ſept fort groſſes & fort fines, que j'ai depuis portées en Aſie, & que j'ai vendues pour des ſommes conſidérables. Néanmoins celui qui me les donna n'en faiſoit pas plus de cas que nous ferions en Europe, de bracelets de verre.

Avant mon départ de Sévarinde, Sévarminas avoit deſſein d'envoyer des vaiſſeaux pour découvrir

découvrir entiérement cette mer, qui eſt fort grande, & qu'on croit n'avoir aucune communication avec l'océan, ſi ce n'eſt par des conduits ſouterreins. Pour faciliter ces voyages, ils ont bâti des fortereſſes, en divers endroits du canal; & même dans quelques-unes de ces iſles fort avancées dans la mer. Aux lieux où le froid eſt véhément, ils ont fait des maiſons fort épaiſſes ſous la terre; & les ont voutées par le haut, ſi bien que par ce moyen les eſclaves ou les criminels qu'ils y envoient ne ſentent preſque point l'incommodité du froid, encore que ſouvent leurs maiſons ſoient couvertes de neige; car, ſous ces voutes, il fait une chaleur temperée, même au milieu de l'hiver. Il y a de l'apparence qu'étant ſi bien pourvus des choſes néceſſaires, pour une découverte, ils découvriront avec le tems toute cette mer.

J'ai demandé ſouvent aux Sévarambes, pourquoi ils ne ſe rendoient pas maîtres de tous les rivages du fleuve & du canal juſques à la mer. Ils me répondoient qu'ils en ſeroient les maîtres quand ils voudroient, & qu'ils l'étoient déjà, par le moyen de leurs frégates, de leurs galiotes, & de quelques forts qu'ils ont ſur le rivage; mais que pour les terres, ils ne s'en ſoucioient pas, parce qu'ils n'en avoient pas

encore beſoin. Qu'ils croyoient néanmoins que leur nation venant à s'augmenter comme elle fait tous les jours, ils ſeroient enfin contraints d'étendre leurs colonies plus loin du côté de cette mer, & de s'emparer, peu-à-peu, de tous les rivages du fleuve. Toutefois que cela ſe feroit inſenſiblement, lors ſeulement que la néceſſité les y forceroit; car autrement ils ne le feroient pas; parce qu'une des principales maximes de leur gouvernement, eſt de ne point uſurper le bien d'autrui, mais plutôt de l'acheter, comme ils ont fait le terrein où ils ont bâti leurs forts. Les naturels habitans du pays, le leur ont vendu pour du vin & pour des étoffes, & autres marchandiſes.

Le fleuve Sévaringo eſt ſi grand & ſi profond, que depuis Arkropſinde juſques à la mer, il n'y a point d'endroit où il n'ait plus de quinze pieds d'eau, lors même qu'elle eſt la plus baſſe. Son cours eſt ſi lent & ſi doux, qu'en divers endroits, il eſt difficile de remarquer le courant de l'eau. Cela vient de ce qu'il paſſe au travers d'une plaine de plus de cent lieues de longueur, & fort unie tout le long du fleuve, bien qu'en d'autres endroits, on y voie pluſieurs buttes ou petites collines. A trois lieues au deſſous de l'iſle où Sévarinde eſt ſituée, une grande rivière, qui vient des mon-

tagnes qui regardent l'orient, ſe jette dans le fleuve Sévaringo, & le rend fort large & fort profond. J'ai oui dire qu'il reçoit pluſieurs autres rivières avant que d'entrer dans la mer, & qu'à ſon embouchure, il a plus de ſix lieues de large. En cet endroit on dit qu'il y a de grands ſerpens, qui viennent quelquefois dévorer les pauvres Auſtraux dans leurs canots, s'ils ne s'en donnent de garde.

De la cour du vice-roi du ſoleil.

Ce prince demeure dans le palais magnifique dont nous avons déjà parlé, où tous les ſévarobaſtes demeurent auſſi, pour pouvoir plus commodément l'aſſiſter dans ſes conſeils. Le nombre de ſes officiers & de ſes domeſtiques eſt médiocre ; mais ſi on y comprend toutes les familles des ſénateurs, qui ſont les principaux de ſa cour, on y trouvera qu'elle eſt fort nombreuſe. Tous les broſmaſiontes le vont ſervir tour-à-tour, & s'en font un grand honneur. Les officiers de l'état ſont bornés dans le nombre de leurs femmes & de leurs domeſtiques, excepté le ſeul vice-roi, qui n'eſt point limité ; c'eſt pourtant ſa coutume de ne prendre pas plus de douze femmes, à l'exemple de Sévarias, qui n'excéda jamais ce nombre. Celle qu'il

épouſe la première, après ſon élévation à l'empire, eſt la plus conſidérée, & on la regarde comme la véritable vice-reine, s'il m'eſt permis de parler ainſi. Elle doit être du ſang de Sévarias; car on a voulu faire l'honneur à ce grand homme, d'élever ſur le trône quelque femme de ſa race, puiſqu'il n'avoit pas voulu rendre l'empire héréditaire à ſa famille par les mâles. Toutes les autres femmes gardent le nom qu'elles portoient avant leur mariage, avec la ſeule addition de la ſyllabe *es*, ou de la ſeule lettre *s*, ſi leur nom eſt terminé en *e*; mais celle-ci porte le nom du vice-roi, &, ſelon cette coutume, celle qui règne aujourd'hui étant femme de Sévarminas, s'appelle Sévarminés. Les femmes de tous les autres officiers ont auſſi leur nom en *es*; mais la première qu'ils ont épouſée, porte elle ſeule le nom de ſon mari, & quand elle meurt, la ſeconde le prend, & ainſi de ſuite. Lorſqu'il ſe trouve dans la nation quelque fille d'une beauté extraordinaire, on la fait voir au vice-roi, qui la prend pour lui s'il veut, & s'il ne la veut pas, il la donne à celui de ſes ſénateurs qu'il veut obliger par ce préſent, pourvu que le nombre des femmes qu'il doit avoir ne ſoit pas complet. Chacun de ces ſénateurs ou ſévarobaſtes en peut avoir juſqu'à huit, les broſmaſiontes juſqu'à cinq

& les ofmaſiontes juſqu'à trois. Ils peuvent encore avoir autant d'eſclaves concubines que de femmes mariées, mais cela ſe voit rarement. Les officiers inférieurs en peuvent avoir deux, & autant d'eſclaves ; mais les gens du commun n'en peuvent avoir qu'une & une concubine, en cas que la femme ſoit ſtérile. Et ſi l'eſclave étoit ſtérile auſſi, ils la peuvent changer pour une autre. Il eſt auſſi permis à tous les hommes de changer de femme avec leurs concitoyens, pourvu qu'ils en conviennent tous deux, & que les femmes y conſentent ; & cela ſe pratique ſouvent, quand ils ne peuvent s'accorder enſemble. Mais cela ne ſe fait qu'entre perſonnes d'un même rang ; car les femmes n'aiment pas à prendre un homme inférieur à leur premier mari. S'ils ont eu des enfans avant leur ſéparation, qui ſoient au-deſſous de l'âge de ſept ans, la femme les prend avec elle, & les élève juſqu'à ce que l'état les adopte. Mais il arrive rarement que ceux qui ont eu des enfans, ſe ſéparent, quoiqu'il leur ſoit permis par les loix. Cette ſéparation même ne ſe fait jamais ſans quelque eſpèce d'infamie ; car tout le monde a mauvaiſe opinion de ceux qui rompent un lien auſſi fort qu'eſt celui des enfans communs à la femme & au mari.

Ce ſortes de ſéparations ſont beaucoup plus

communes parmi les officiers que parmi e commun peuple ; parce qu'ayant plusieurs femmes, leur amour partagé, n'est pas si fort que lorsqu'il se conserve entier pour une seule personne. Il n'est pas permis aux filles de se marier avant l'âge de dix-huit ans, ni aux garçons avant celui de vingt & un ; &, de l'autre côté, ces loix défendent aux veuves qui ont atteint l'âge de soixante ans, & aux hommes qui ont passé celui de soixante-dix, de contracter de nouvelles noces. Mais si un homme de cet âge, est fort, robuste & d'une constitution à ne pouvoir se passer de femme, on lui donne une esclave pour concubine. Pour subvenir au besoin qu'on a d'un grand nombre de ces esclaves, on a imposé un tribut d'enfans à quelques nations voisines, & on en achete des autres nations, qui, quelquefois, sont bien aises de se défaire de leurs enfans, quand ils en ont plus qu'ils n'en peuvent nourrir.

Sévarminas mange en public aux jours de fête de tous les mois, & dans toutes les grandes solemnités, il fait ces sortes de repas dans une grande salle garnie en haut, & de tous côtés de grandes pièces de cristal, qui, comme des miroirs, multiplient les objets, & font un effet merveilleux. Il est assis au bout d'une longue table, avec sa femme Sévarminés, & aux

côtés de la table, ſont aſſis les ſévarobaſſes, qui ſont ſervis par des broſmaſiontes, & ceux-ci ſont aidés par des oſmaſiontes, qui ſe tiennent derrière eux & leur donnent les viandes qu'ils doivent mettre ſur la table. Toute la vaiſſelle dont on garnit la table, eſt de pur or maſſif, & pendant que le vice-roi dîne, pluſieurs concerts de muſique jouent, pour lui donner du plaiſir. Il ſe promène quelquefois en public dans les rues de Sévarinde, ou dans les champs d'alentour, où il y a un très-beau jardin proche du fleuve.

Ce jardin eſt un des plus agréables jardins du monde, ſoit à cauſe de la beauté du climat, ſoit par la fertilité de la terre, ſoit enfin par la commodité des eaux qui l'arroſent & qui l'embelliſſent. Il eſt de figure quarrée, & n'eſt point environné de murailles, mais il eſt ceint d'un profond foſſé plein d'eau claire, & d'un nombre prodigieux de toutes ſortes de poiſſons de rivière & d'étang. Ce foſſé aboutit au fleuve, qui borde le jardin d'un côté, & qui coule contre une longue terraſſe ſoutenue d'une forte muraille, comme eſt celle dont toute l'île eſt environnée. Tout le terrein de ce jardin a près d'un mille de diamètre, & pour le moins trois de circuit, y comprenant les foſſés; voici en peu de mots comme il eſt ménagé.

Premièrement, quand on y va de Sévarinde, on paſſe dans de grandes allées d'arbres touffus, dont la plus grande, qui eſt celle du milieu, aboutit à la porte du jardin. De chaque côté de cette porte, règne un bâtiment d'environ trente pieds de hauteur, de ſix-vingts de large, & de cent pas de long, bordé ſur le haut d'une belle baluſtrade faite de marbre de diverſes couleurs, & diſtinguée, de diſtance en diſtance, de ſtatues élevées ſur des piédeſtaux. On en trouve une ſemblable du côté du jardin, qui borde le haut de ce bâtiment, & qui ne cède en rien à la première. Entre ces deux baluſtradres, on voit un grand eſpace pavé de grandes pierres couvertes de verdure en des endroits, & de ſable en d'autres, diſtingué par compartiment, ornés de diverſes caiſſes, où ſont plantés des arbres nains, & divers pots où croiſſent pluſieurs ſortes de belles fleurs. Tout cela eſt diſtingué, de tems en tems, par des ſtatues & de petites fontaines qui arroſent & embelliſſent ce jardin à fleurs. C'eſt une eſpèce de belvédere, qui, règnant ſur le jardin, eſt un lieu très-commode pour en découvrir facilement toutes les beautés. Au-deſſous de ce belvédere, il y a diverſes grottes & divers appartemens frais, où l'eau coule de toutes parts quand on la veut faire couler. Sous la baluſtradé

dont nous avons parlé, on voit, par-dehors & par-dedans, de grands portiques où l'on peut commodément ſe promener à l'ombre, à toute heure du jour ; parce que, lorſque le ſoleil luit d'un côté, l'autre côté eſt à couvert de ſes rayons.

Quant au jardin, il eſt tout diſpoſé en allées, en parterres, & en compartimens quarrés, diſtingués d'arbres, de fontaines, de ſtatues & de fleurs. On y voit des berceaux touffus, un labyrinthe, & ſur le fond, de petits bois de cèdre, de palme, de lauriers, d'orangers, & de divers autres arbres qui font un bocage fort touffu, fort frais, & fort agréable. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, & ſur quoi je m'étendrai le plus, ſans m'amuſer à décrire les autres particularités, eſt le mont d'eau qu'on voit au centre de ce jardin. Ce mont fait en figure de pain de ſucre a cent cinquante coudées de hauteur, & cinquante de diamètre. Il eſt creux dans le milieu comme un cone de carton, & dans cette concavité l'on voit les vaſtes tuyaux, qui ſervent à conduire l'eau vers le ſommet du mont, & vers tous ſes côtés. Au dehors & tout alentour du mont, ſont divers petits étages diſpoſés dans une diſtance convenable les uns des autres pour retenir l'eau, & pour faire des napes & des caſcades. Au ſommet du mont, eſt le baſſin

ou réſervoir, où tombe toute l'eau, que par le moyen des tuyaux on conduit fort haut, où elle eſt enfin pouſſée dix ou douze pieds dans l'air de la groſſeur de trois hommes. De-là elle tombe dans le baſſin, & puis ſe diſtribue également de tous les côtés du mont, & le couvre ſi bien de ſon cryſtal mouvant, qu'on ne voit rien du bâtiment, & le tout reſſemble à une montagne d'eau. Outre les tuyaux qui aboutiſſent au ſommet du mont, il y en a une infinité de plus petits, qui aboutiſſent à ſes côtés, & par le moyen deſquels on rend le mont tout hériſſé de jets d'eau que l'on dirige en haut, en bas, à côté & de la manière qu'on veut, ce qui fait un effet admirable.

Sévarminas aujourd'hui règnant, a fait faire ce bel ouvrage, qui eſt dans ſon genre le plus admirable qui ſoit au monde. On y a mêlé l'utilité au plaiſir; car de ce mont élevé (où l'on a fait venir l'eau d'une rivière qui eſt au-delà du fleuve, & qu'il a pris de loin ſur des hauteurs), on ne tire pas ſeulement tous les jets d'eau qui arroſent & embelliſſent le jardin, mais on en fait auſſi conduire une bonne partie à Sévarinde, pour la commodité de ſes habitans. Ce mont eſt entouré d'un beau canal, qui ſert à conduire les eaux qui en tombent, juſques dans le grand baſſin qui eſt au bout de l'île, &

dans lequel ſe font les exercices qui regardent la marine. Les tuyaux dont on ſe ſert pour conduire les eaux juſqu'au mont, ne ſont ni de plomb ni de cuivre, mais d'un autre métal qui tient un milieu entre ces deux là, & qui nous eſt inconnu en Europe, quoiqu'il ſoit fort commun à Sévarinde. Les ſtatues & les piliers que nous prîmes d'abord pour du bronze, ſont faits de ce métal, il en a preſque la couleur, mais il n'eſt pas tout-à-fait ſi dur, il eſt auſſi beaucoup plus ferme que le plomb, & d'un bien meilleur uſage. Il ne ſe rouille jamais, &, à la réſerve de l'or, il n'y a point de métal qui dure ſi long-tems. On l'appelle en langue du pays *ploca ſto*, & l'on s'en ſert à divers uſages, avec beaucoup d'utilité.

Quand le vice-roi ſe va divertir dans ce jardin, & que la choſe eſt publique, il s'y fait porter dans un charriot tout éclatant d'or & de pierres précieuſes, ſuivi de pluſieurs autres charriots, & d'une partie de ſes gardes, montés ſur des chevaux & ſur des bandelis. Quelquefois il va lui-même à cheval, ſur-tout quand il ſort de la ville ; mais quand il va à l'amphithéâtre, des hommes l'y portent ordinairement ſur leurs épaules, à couvert d'un dais fort riche & fort éclatant.

Cet amphithéâtre eſt à un mille au-deſſus de

Sévarinde, & proche du lieu d'où l'on a tiré la pierre dont il eſt conſtruit. C'eſt le bâtiment le plus giganteſque qui ſoit peut-être au monde, & dont les murailles ſont les plus ſolides, étant faites de pierres d'une prodigieuſe grandeur. Il eſt de figure ronde, & a deux cents pas de circuit au-dehors, & cinquante de diamètre au-dedans. Le parterre eſt tout entouré de piliers d'une longueur & d'une groſſeur prodigieuſes, pour en ſoutenir la voûte, qui eſt fort haute, & qui eſt auſſi percée, en divers endroits, de grandes fenêtres vitrées de cryſtal, par où vient un fort grand jour au milieu du parterre. Tout alentour de ces piliers, règne une autre voûte fort ſpacieuſe, ſoutenue d'autres grands piliers plus bas, & encore une autre voûte plus baſſe autour de celle-là. Toutes ces voûtes ſont éclairées par des fenêtres extérieures, élevées les unes ſur les autres. Au-dehors & ſur ces voûtes il y a une grande terraſſe, par laquelle on monte tout-alentour de l'amphithéâtre, juſques bien haut vers le ſommet, après quoi on monte juſqu'au faîte par un chemin pavé, entrecoupé de diverſes marches ou degrés, qui aboutiſſent à une grande plateforme, bordée tout-alentour d'une belle baluſtrade. Cette plateforme eſt ſi haute, que de-là on découvre fort loin dans la plaine, comme ſi l'on étoit ſur une montagne.

Au milieu de cette plateforme, on a élevé un globe de cryſtal, qui n'a pas moins de douze pieds de diamètre. Ce globe eſt creux au-dedans & percé par le haut & par le bas, & le trou d'en-bas eſt aſſez grand pour le paſſage d'un homme, qui la nuit de toutes les fêtes ſolemnelles y allume un grand fanal pour illuminer le globe, lequel étant illuminé, ſe voit de fort loin, & reſſemble à la lune quand elle eſt dans ſon plein. J'admirai fort ce globe prodigieux, qui eſt tout d'une pièce, & je m'étonnai qu'étant de cryſtal, on l'eût pu faire ſi grand; mais on me dit qu'on avoit à Sévarinde le ſecret de fondre le cryſtal, comme nous fondons le verre, & que même, on le manioit plus facilement. On entre dans l'amphithéâtre par quatre grandes portes; au-dedans ſont divers ſièges, & trois galleries l'une ſur l'autre, qui contiennent une prodigieuſe quantité de monde. On y voit pluſieurs belles ſtatues, & divers autres ornemens d'architecture, dont la deſcription ſeroit trop longue & trop ennuieuſe. On voit à douze pas de l'amphithéâtre une ceinture de muraille de vingt pieds de haut, & au-dedans de cette muraille, en divers endroits, on a bâti des tanières où l'on tient diverſes bêtes farouches, qu'on fait entrer dans l'amphithéâtre, par des paſſages pratiqués juſqu'au parterre, quand on les y veut

faire combattre, ce qui se fait dans toutes les fêtes solemnelles. La jeunesse s'y exerce aussi à la lute, à la danse, à l'escrime & à diverses actions d'agilité. On y représente des pièces de théâtre, on y récite des ouvrages d'éloquence & de poésie, & l'on y joue de divers instrumens. Il y a des prix d'honneur pour ceux qui excellent, qui consistent en fleurs artificielles faites d'or ou d'argent, ou d'autres métaux, peints où émaillés; en épées, en médailles, & en instrumens de musique. Quand ces exercices sont achevés, on porte ceux qui ont gagné le prix, sur des chars de triomphe jusqu'au temple du soleil, où ils offrent des parfums à ce bel astre en signe de reconnoissance.

Outre ces exercices, qui se font sur terre & dans l'amphithéâtre, on en a d'autres qui se font sur l'eau & dans un lieu fait exprès pour ce dessein. C'est au bas de l'île, où l'on a fait un grand lac ou bassin environné d'une fort épaisse muraille, comme est celle qui borde l'île tout alentour. Au-dedans de ce bassin, qui est fort grand & de figure ovale, on a bâti trois rangs de portiques ou galleries, soutenues par des piliers qui ont le pied dans l'eau, si bien que les bateaux peuvent se mettre à couvert sous ces portiques. On s'exerce dans ce bassin aux combats de mer, & aux jours de solemnité,

j'y ai vu plus de trois cents barques ou bateaux de chaque côté, qui se mettoient en ordre, & qui donnoient des batailles feintes, dont la représentation étoit fort agréable. Les frégates & les barques, qui sont assez grandes pour porter du canon & de la mousqueterie, tiroient comme nous faisons sur mer, & il n'y manquoit que des balles pour rendre le combat véritable. Les petits bateaux, qui sont en grand nombre, ont une autre manière de combattre; car comme ils sont fort plats, on n'y peut rien mettre de pesant, si bien qu'on n'y voit point d'artillerie, mais on y voit seulement de jeunes hommes en caleçons, qui portent de grandes rondaches de bois sur l'estomac, & à la main une lance obtuse & fort grosse au bout. Avec ces lances, ils s'entre-choquent, & tâchent de s'entre-pousser dans l'eau, ce qui ne se fait pas sans bien divertir les assistans. Ceux qui ont été jettés dans l'eau ne peuvent pas remonter sur leurs bateaux, mais ils sont obligés de se retirer & de se confesser vaincus. Quelquefois les combattans sautent d'un bateau dans l'autre, en chassent leurs ennemis, & s'en rendent maîtres, ou le font couler à fond, ce qui passe pour la dernière bravoure. On y voit encore des rameurs qui tâchent de se surpasser les uns les autres à force d'aviron, & ceux qui peuvent le plutôt

arriver au bout de leur carrière, ſont ceux qui emportent le prix. Les nageurs s'exercent auſſi à leur mode, & celui qui nage le mieux emporte la victoire & la récompenſe propoſée au vainqueur. Je n'ai jamais vu des hommes nager ſi adroitement, ni avec tant de force, que les nageurs que j'ai vus dans ce baſſin, Ils vont preſque auſſi vîte qu'un bateau, & ſi je ne l'avois vu, j'aurois de la peine à le croire. Il eſt vrai que, ſi l'on conſidère la force & l'agilité naturelle des Sévarambes, la chaleur du climat, la ſituation commode de Sévarinde, & les récompenſes d'honneur qu'on donne aux victorieux, on ne trouvera pas étrange que s'adonnant fort à cet exercice, il s'y trouve de ſi bons nageurs. Entre ce baſſin & la ville, ſont pluſieurs rangs d'arbres touffus, qui font des allées larges, où l'on s'exerce ſouvent à la courſe. Toute l'île, & preſque tous les champs d'alentour, ſont pleins de ces allées d'arbres où l'on peut commodément ſe promener à l'ombre. Tous les chemins en ſont auſſi garnis, de ſorte que dans les chaleurs, on peut voyager, de tous côtés, ſans être incommodé, comme dans les autres pays où ces commodités ne ſe trouvent pas. Ces plaines ſont arroſées par divers canaux qu'on a tirés des montagnes, & l'eau qu'on en fait venir

ſe

se répandant par-tout où l'on veut, elle fertilise tout le pays, & l'entretient dans une verdure perpétuelle, malgré les grandes ardeurs du soleil, qui est fort chaud dans ce climat.

Sévarminas se divertit aussi quelquefois à la chasse des lions, des tigres, des léopards, des ours, des erglantes, des abroustes, des cerfs, des bandelis, & de plusieurs autres animaux que nous n'avons pas en Europe. Ces parties de chasse se font dans des forêts qui ne sont pas éloignées de Sévarinde, tirant vers la mer, & tout le long du fleuve, ce qui fait qu'on y va souvent par eau. On fait aussi des parties de pêche; &, quand cela se fait au tems des solemnités, on y voit un très-grand nombre de gens, hommes & femmes, qui en vont prendre le divertissement.

Pour le reste du tems, le vice-roi l'emploie à ses affaires, ou à ses plaisirs particuliers avec ses femmes & ses amis. S'il a des enfans, comme cela ne manque guère, ils sont élevés en public comme ceux des autres; ils ne prétendent rien à sa succession, & ne sont pas estimés de meilleure naissance que le moindre du peuple, bien que ce leur soit un grand honneur d'avoir eu un vice-roi dans leur famille. Cependant ils n'ont aucun privilège sur

les autres, cela étant réſervé aux ſeuls deſcendans de Sévarias.

Quant au reſte, le vice-roi eſt le prince le plus heureux & le mieux obéi qui ſoit au monde, & l'on ne voit point de peuple qui ait plus de véritable reſpect pour ſon ſouverain, que les Sévarambes en ont pour le lieutenant du ſoleil. Perſonne n'en médit, perſonne ne murmure contre lui, & perſonne n'a lieu de s'en plaindre, parce qu'on ſait que tout ce qu'il fait eſt pour le bien public, & qu'il n'entreprend rien ſans l'avis de ſon conſeil, & ſans l'ordre du ſoleil, comme on le fait accroire au peuple.

Deſcription du temple du ſoleil, & de la religion des Sévarambes.

Ce temple eſt au milieu du grand palais dont nous avons parlé. Il fut bâti par Sévarias, & n'eſt pas plus grand qu'une de nos plus grandes égliſes en Europe. Il n'en fit que les murailles les trois premières années qu'il employa à le bâtir: enſuite il y ajouta quelques ornemens, & ordonna ſi bien le tout, qu'il laiſſa à ſes ſucceſſeurs le moyen d'y ajouter beaucoup de choſes, & d'achever ce qu'il n'avoit qu'ébauché. Sévarbrontas, troiſième vice-

roi, qui fut grand architecte, embellit ce temple de tous les ornemens de l'architecture, & le rendit beaucoup plus beau qu'il n'étoit auparavant : mais tous les ornemens qu'il y ajouta n'étoient que de pierre, parce que de son tems les métaux étoient encore rares dans le pays. Il fit faire une balustrade de marbre pour séparer le chœur du reste du parterre, & fit mettre, du côté de l'autel, une représentation du soleil en marbre jaune, & de l'autre côté une grande statue de marbre blanc, pour représenter la patrie, comme est celle que nous vîmes à Sporounde, & dont nous avons fait la description. Il fit aussi faire trois rangs de galeries l'une sur l'autre, pour y placer une partie du peuple, ajoutant à cela plusieurs autres choses, dont une partie se voit encore, & dont plusieurs ont été changées depuis.

Sévarkhémas, qui fut le sixième vice-roi, & qui fut grand naturaliste, enrichit beaucoup le temple, par le moyen des mines qu'il trouva de son tems, & dont il tira beaucoup de riches métaux. Il fit changer la balustrade de marbre, qui séparoit le chœur du reste du temple, & en fit mettre une d'argent massif. Il fit mettre autour du globe lumineux de cristal que Sévaristas avoit fait mettre à l'un des côtés de l'autel, au lieu de la représentation en marbre

jaune, une grande plaque d'or taillée en rayons, parsemée de diamans & autres pierres précieuses d'un prix inestimable, & qui rendent un éclat merveilleux. Le globe de cryſtal du temple de Sévarinde eſt beaucoup plus grand & plus radieux que celui de Sporounde, & jette une lumière beaucoup plus forte & plus éclatante. A l'un des côtés de l'autel, on voit la ſtatue de Sévarias en or maſſif, & de l'autre celle de Sévarkomédas, ſon ſucceſſeur. A côté de ces deux, on voit la figure de tous les autres vice-rois qui ont régné depuis, chacun ſelon ſon rang, & toutes ces ſtatues ſont faites de pur or & de grandeur naturelle. Sur le milieu de l'autel, entre le globe lumineux & la ſtatue, on ne voit qu'un voile noir, comme au temple de Sporounde. A côté des murailles, tout alentour du chœur, on voit de grands tableaux en huile, où ſont repréſentés tous les vice-rois, avec les actions les plus mémorables qu'ils aient faites. Ces repréſentations ſont faites par emblêmes ou par portraits naturels.

Dans le premier tableau, on voit Sévarias recevant de la main du ſoleil les foudres du ciel, & le livre des loix qu'il a depuis laiſſé aux Sévarambes. On y voit la repréſentation des deux batailles qu'il gagna ſur les Stroukarambes, & la manière dont il fut élevé au

gouvernement par l'ordre du ciel, & quelques autres paſſages remarquables de ſa vie.

Au ſecond, on voit Sévarkhomédas recevant le livre de la loi des mains de Sévarias : on le voit enſuite faiſant conſtruire le tombeau de ce grand prince, qu'on a bâti à l'un des côtés du temple. Dans un autre endroit, on le voit occupé à faire conſtruire les ponts de Sévarinde, à faire bâtir des oſmaſies, & à ordonner pluſieurs choſes qui ſe firent de ſon tems.

Dans le troiſième, on voit Sévarbrontas avec une épée nue à la main droite, & une équerre & un compas à l'autre, pour repréſenter la guerre qu'il eut contre les partis rébelles, & ſa grande connoiſſance dans l'architecture. On voit dans le même tableau, la repréſentation de pluſieurs autres choſes remarquables que fit ce prince.

Dans le quatrième, on voit Sévardumiſtas tirant ſon épée à demi hors du fourreau, & une main ſortant du ciel qui lui retient le bras ; ce qui repréſente le deſſein qu'il avoit eu de conquérir quelques pays voiſins ; mais qu'il en avoit été empêché par les loix céleſtes de Sévarias. On le voit auſſi faiſant des ſacrifices, & inſtituant de nouvelles cérémonies.

Dans le cinquième paroît Sévariſtas, plus jeune & plus beau que tous ſes prédéceſſeurs. D'un côté, l'on voit le grand amphithéâtre qu'il fit conſtruire, & de l'autre le palais qu'il fit achever. On voit encore pluſieurs repréſentations des choſes éclatantes qu'il fit durant ſon règne, entr'autres, le portrait d'une jeune fille, admirablement belle, qu'il tient par la main, ayant à ſes pieds un jeune homme couché par terre, avec un poignard dans le ſein. Je demandai ce que ce portrait vouloit dire, & l'on me raconta l'hiſtoire ſuivante, que je lus enſuite tout au long dans la vie de ce prince.

Il y avoit à Sévarinde, du tems de Sévariſtas, un jeune homme nommé Foriſtan, qui devint amoureux d'une fille nommée Calénis. Dès l'âge de quatorze ans, elle avoit une beauté extraordinaire, qui la faiſoit admirer de tous ceux qui la regardoient. Avec tant de charmes, on peut bien s'imaginer qu'elle ne manquoit pas d'amans; mais Foriſtan fut le premier qui lui parla d'amour, & qui lui fit préſent de ſon cœur. Il eut pluſieurs rivaux, qui, dans la ſuite, en firent de même; mais comme il avoit parlé le premier, qu'il étoit des mieux faits & des plus paſſionnés, auſſi avoit-il la meilleure place dans le cœur de ſa belle maî-

treſſe. Leur paſſion & leur beauté croiſſant avec leur âge, tous les amans de Calénis en concevoient de la jalouſie contre Foriſtan, qui, nonobſtant ſa conduite modeſte, avoit néanmoins une ſecrette joie de ſe voir préféré à tous ſes rivaux. Il attendoit, avec impatience, le jour heureux qui devoit finir ſes peines, par la poſſeſſion du bel objet qui l'avoit charmé, & ne s'attendoit guère aux malheurs qui traverſèrent le repos de ſa vie, & qui faillirent à le perdre, avant qu'il parvînt au moment heureux qui, dans la ſuite, couronna tous ſes travaux. Un jour de ſolemnité, qu'on faiſoit une grande partie de chaſſe, il accompagna ſa maîtreſſe & ſes amies à la forêt. Elle étoit montée ſur un bandelis blanc comme la neige, & brilloit avec les habits de chaſſe, comme un ſoleil. Tous ſes amans l'admiroient dans cet équipage, & ſentoient augmenter leur amour; mais ils ſentoient, en même tems, redoubler leur envie, quands ils voyoient qu'elle favoriſoit de ſes plus doux regards le bienheureux Foriſtan. Un, entr'autres, nommé Cambuna, jeune homme violent, qui ne ſupportoit qu'avec peine le bonheur de ſon rival, étoit toujours auprès d'elle, autant pour donner du chagrin à Foriſtan, que pour marquer ſa paſſion à Calénis. Ce jour-là les chaſſeurs trouvèrent

dans un endroit de la forêt une troupe d'erglantes, qui ſont une eſpece d'ours blancs, beaucoup plus agiles que les ours ordinaires. La chaſſe tournant de ce côté-là, tout le monde y accourut, &, entr'autres, la charmante Calénis, ſuivie de ſes amans. On pouſſa les erglantes avec beaucoup d'ardeur, & l'on en bleſſa pluſieurs à coups de traits, dont quelques-uns furent tués; mais ceux qui n'avoient été que légérement bleſſés, devenoient plus furieux par leurs bleſſures, & déchiroient preſque tout ce qui ſe préſentoit devant eux. Il y en eut un de ceux-là qui, venant vers la troupe où étoient Calénis & ſes amans, renverſoit ce qu'il rencontroit, & auroit pu déchirer cette belle perſonne, ſi Cambuna, qui ſe trouva commodément poſté, n'eût pouſſé ſon cheval contre lui, & n'eût, pour quelques momens, arrêté la furie de cet animal. Mais dans ce choc, il fut ſi malheureux, que ſon cheval ſe renverſa ſur lui; & l'erglante alloit ſe lancer ſur Calénis, que ſon bandelis avoit jettée par terre, ſi Foriſtan, qui ne la quittoit point, ne lui eût mis ſon épée dans le corps juſqu'à la garde, & ne l'eût abattu mort à ſes pieds. Il s'étoit jetté à bas de ſon cheval, quand il avoit vu le danger où étoit ſa maîtreſſe, & cette prévoyance la ſauva elle & Cambuna.

Mais Foriſtan n'en fut pas quitte à ſi bon marché qu'eux, car s'étant approché trop près de l'erglante, cet animal furieux lui donna, en mourant, un coup de patte, qui lui déchira une partie de la cuiſſe, & lui fit perdre beaucoup de ſang. Cependant Calénis ſe ſentoit fort obligée à ces deux amans; mais bien que Foriſtan ne ſe fût pas expoſé le premier au danger, parce qu'il n'étoit pas ſi bien poſté, il n'avoit pas montré moins de zèle pour ſon ſervice. Il avoit fait voir plus de prudence que Cambuna, & avoit même répandu ſon ſang pour ſauver la vie à ſa maîtreſſe. Cette belle action de Foriſtan, qui ſurpaſſoit celle de ſon rival, jointe à l'inclination de ſon cœur, obligea Calénis à lui donner des marques particulières de ſa reconnoiſſance; ce qui jettoit Cambuna dans une eſpèce de déſeſpoir. Néanmoins, pour cette fois, il diſſimula ſon dépit: ainſi la chaſſe étant finie, chacun s'en retourna à Sévarinde.

Quelque tems après, Calénis devint malade d'une langueur, qui lui ôta, dans peu de jours, ſon éclat & ſon embonpoint; & comme ſon mal continua ſix ou ſept mois, & qu'on croyoit même qu'elle en mourroit, tous ſes amans ſe retirèrent, à la réſerve du ſeul Foriſtan, qui perſiſta dans ſon ſéjour, ſans rien diminuer de

la tendreſſe qu'il avoit pour elle. Durant ſa maladie, il lui rendit autant ou plus de ſoins qu'auparavant; il lui donna mille preuves de ſon amitié, & tâcha de la conſoler en tout ce qu'il pouvoit, s'affligeant lui-même pour l'amour d'elle, & ſe priva volontairement de tous les plaiſirs de la vie. Après ſept ou huit mois de langueur, elle fut enfin guérie par le moyen de quelque remède qu'on lui fit prendre, & dans peu de jours, ſon embonpoint & ſon teint lui revinrent ſi bien, qu'elle fut plus belle que jamais. Lorſque ſes amans infidèles la virent dans cet état, ils ſentirent rallumer leurs feux, que ſa maladie avoit preſque éteints, mais la honte de l'avoir abandonnée, en empêcha la plupart de la rechercher de nouveau. Quelques-uns pourtant furent aſſez hardis pour lui parler de leur paſſion. Elle les traita ſelon qu'ils l'avoient mérité, & leur dit franchement que, puiſqu'ils avoient ceſſé de l'aimer, dès qu'elle avoit ceſſé d'être aimable, elle avoit auſſi ceſſé de les eſtimer, depuis qu'ils avoient ceſſé d'être fidèles; que le ſeul Foriſtan avoit été conſtant dans ſon amour & dans ſes ſervices, & qu'ainſi le ſeul Foriſtan étoit digne de ſon eſtime & de ſa reconnoiſſance; que déſormais ils ne l'importunaſſent plus, & qu'ils ne la cruſſent pas aſſez injuſte

pour vouloir donner un cœur partagé, à un fidèle amant qui lui avoit conſervé le ſien tout entier. Par ces diſcours, Calénis ſe défit bientôt de ces amans importuns, & leur fit ſenſiblement connoître qu'elle ſe réſervoit toute entière pour ſon fidèle Foriſtan. Cela les mettoit au déſeſpoir, & ſur-tout le violent Cambuna, qui ne pouvoit ſupporter le bonheur de ſon rival, & qui, dans cette diſpoſition d'eſprit, auroit volontiers ſacrifié ſa propre vie, pour lui ravir la poſſeſſion de Calénis.

Les Sévarambes ne portent jamais d'armes, que lorſqu'ils ſont en exercice de guerre, ou à l'armée, ou à la garde du vice-roi, ou à celle de quelque grand officier. Cambuna, qui en vouloit à Foriſtan, mais qui, d'ailleurs, étant brave, étoit incapable de faire une lâcheté, chercha l'occaſion de ſe trouver en armes avec lui. Pour cet effet, il changea le jour de ſa garde avec un de ſes amis, qui la devoit monter chez le vice-roi le jour même que Foriſtan y venoit. Ils s'y rencontrèrent donc tous deux armés, & ce fut dans cette occaſion, que Cambuna ayant provoqué ſon rival par des paroles piquantes, & voyant qu'il ſe ménageoit, ou par la crainte des loix, ou par le reſpect du lieu, tira l'épée contre lui, & l'obligea de tirer la ſienne, pour ſe défendre.

Ils se poussèrent plusieurs coups, & furent tous deux blessés; Foriftan eut le bras percé, & Cambuna eut un coup d'épée au travers du corps : mais leurs blessures, quoique grandes, ne se trouvèrent pas mortelles. Ce combat fit du bruit dans le palais; les combattans furent mis en lieu de sûreté, & leur audace ayant été extraordinaire, on fut obligé d'en avertir le vice-roi. Ce prince fut fort irrité contr'eux, tant à cause de leur irrévérence pour le palais du soleil, que pour avoir perdu le respect qu'ils devoient à sa personne, & commanda qu'on les punît selon la rigueur des loix.

Cependant un troisième amant de Calénis prenant ce tems, qu'il crut être favorable à son dessein, employa un sévarobaste de ses amis, pour la demander au vice-roi, qui la lui donna, à condition qu'elle y consentiroit. Comme cette fille étoit d'une beauté extraordinaire, l'ordre auroit voulu qu'on l'eût présentée au Roi, avant qu'il lui fût permis de s'engager à un autre; ce que sans doute on n'auroit pas manqué de faire, si la maladie, dont nous avons parlé, n'eût terni les charmes qui la rendoient digne de cet honneur. Après donc que le prince l'eut accordée à celui qui l'avoit fait demander, cet amant fit tous ses efforts pour gagner ses bonnes graces; & pour

en venir plus facilement à bout, il lui repréſentoit non-ſeulement l'excès de ſon amour, mais auſſi la faveur qu'il avoit auprès du vice-roi. Et pour lui ôter l'eſpérance de poſſéder Foriſlan, il ne manquoit pas de lui mettre devant les yeux le pitoyable état auquel ſon action l'avoit précipité; mais toutes ces raiſons ne furent pas capables d'ébranler la conſtance de Calénis. Elle fut toujours fidelle à ſon cher Foriſlan, & réſolut, quoi qu'il en pût arriver, de n'épouſer jamais d'autre que lui. Cependant ce pauvre amant étoit preſque guéri de ſes bleſſures. Pour juſtifier ſa conduite, & pour éviter les châtimens où l'expoſoit l'audace d'avoir tiré l'épée dans le palais, il tâchoit de faire voir la néceſſité qui l'avoit obligé de ſe défendre contre ſon rival. Après beaucoup de peines, il eut enfin le bonheur de ſe tirer d'affaire, & de prouver, par de bons témoins, que Cambuna l'avoit attaqué de deſſein prémédité; que, de ſon côté, il avoit tâché d'éviter le combat, & qu'il n'avoit tiré l'épée, que par la ſeule néceſſité de ſe défendre. Cette juſtification lui procura ſa liberté, & le moyen de revoir Calénis, qui put à peine retenir les tranſports de joie que lui cauſoit la vue de ſon amant. Mais ils ne jouirent pas long-tems du plaiſir de ſe voir; car, peu de jours après, Foſ-

riſtan fut obligé de ſe rendre à l'armée, qui commençoit d'entrer en campagne. Cela plongea ces pauvres amans dans un chagrin inconcevable; leur mal étoit d'autant plus cruel, qu'ils n'y pouvoient apporter de remède. Il fallut ſe réſoudre à ſe ſéparer; ce qui ne ſe fit pas ſans bien des ſanglots & bien des larmes. Ils ſe promirent une fidélité éternelle; comme le tems de leur oſparénibon approchoit, ils ſe conſolèrent, dans l'eſpérance de ſe voir bientôt heureux par leur légitime mariage. Foriſtan partit donc, & s'éloigna pour trois mois de ſa belle maîtreſſe, pendant leſquels celui qui l'avoit obtenue du vice-roi, tâcha, par toutes ſortes de moyens, d'ébranler ſa fidélité: mais, après avoir envain uſé de prières & de perſuaſions, il eut enfin recours à la ruſe, à la violence & à l'autorité, pour venir à bout de ſon deſſein. Un cœur moins conſtant que celui de Calénis, auroit ſans doute ſuccombé à de ſi puiſſans efforts; mais bien-loin de faire la moindre impreſſion ſur ſon eſprit, tout cela ne ſervit qu'à l'affermir dans les ſentimens qu'elle avoit pour Foriſtan. Toutefois, prévoyant qu'elle auroit de la peine à réſiſter ſeule à des gens qui ſe prévaloient de la faveur du vice-roi, elle ſe ſervit d'un de ſes amis pour préſenter une requête à ce prince. Dans cette

requête, elle le supplioit de révoquer le don qu'il avoit fait de sa personne, & de lui permettre de se jetter à ses pieds, pour lui faire savoir la violence qu'on faisoit à sa liberté. Il lui accorda sa demande, & cette belle fille fut menée devant lui, où, toute éplorée, elle lui fit ses plaintes de la manière du monde la plus touchante. Sévaristas fut, premièrement, ébloui de l'éclat de sa beauté, & puis sensiblement touché de sa douleur; il témoigna même de la colère contre ceux qui avoient voulu lui faire violence; il la consola par de douces paroles, lui promit de la protéger, &, pour cet effet, la fit mettre dans son palais, auprès de la femme d'un sévarobaste. Ce fut-là qu'il alloit souvent la visiter; après quelques conversations, il trouva tant de charmes dans sa personne, qu'il en devint amoureux, & lui en donna plusieurs témoignages. Elle en fut d'abord fort affligée, prévoyant bien qu'elle ne pourroit pas résister à un tel amant, & qu'elle seroit enfin contrainte d'être infidelle à Foristan; mais elle ne pouvoit éviter le malheur qui la menaçoit. Quelque tems après cette recherche, la femme du sévarobaste, avec qui elle demeuroit, eut ordre de lui parler de l'amour du vice-roi, & de lui faire savoir le dessein qu'il avoit de l'épouser; ce qu'elle fit de la manière du monde

la plus persuasive. Car comme elle trouva de la répugnance du côté de la fille, elle lui représenta les choses d'un air à ébranler la constance la plus ferme, dont une femme puisse être capable. « A quoi pensez-vous, insensée, lui dit-elle, de refuser un mariage si éclatant, & dont les plus belles femmes du monde feroient leur plus grande ambition. Pesez sérieusement les biens & les maux qu'une bonne ou méchante conduite vous peut procurer. Si vous épousez Foristan, vous aurez en lui, je l'avoue, un homme dont l'âge est plus proportionné au vôtre, que celui de Sévaristas, & vous seule le posséderez tant qu'il sera homme privé, & satisferez ainsi la passion & la reconnoissance qui vous attachent à lui. Mais que tout cela est peu au prix des avantages que vous trouverez en épousant Sévaristas! Car, premièrement, vous posséderez en sa personne le plus puissant & le plus bel homme de la nation. Il est vrai qu'il n'est pas des plus jeunes, mais aussi n'est-il pas fort vieux; dans l'âge où il est, (mis à part la grandeur de sa fortune) il est plus aimable que tous les jeunes hommes de Sévarinde. Les avantages de la jeunesse sont communs à tous les hommes, & aux bêtes même; mais ceux de la beauté du corps, & particulièrement celle de l'ame, ne sont accordés qu'à peu

peu de gens; & bien ſouvent quand la nature les a donnés à un homme, elle n'y a pas ajouté ceux de la fortune, qui les font briller d'un nouvel éclat. Tout cela ſe trouve, dans un dégré ſuprême, en la perſonne de notre vice-roi. Il eſt auſſi beau qu'un homme le puiſſe être, & parmi tous les Sévarambes, on n'en voit point qui ait cette mine charmante, & ce port majeſtueux, & preſque divin, qu'on voit éclater en lui. Pour ſes hautes vertus, ſon eſprit & ſon excellent naturel, il n'eſt pas néceſſaire de vous en rien dire. Tout le monde ſait que depuis le grand Sévarias, dont il eſt deſcendu, nous n'avons point eu de vice-roi qui eût l'ame ſi grande, & qui méritât mieux que lui de monter ſur le trône du ſoleil. Sa fortune l'a élevé auſſi haut qu'elle puiſſe élever un homme, & il peut vous faire monter à un dégré de grandeur & de gloire, au-deſſus de toutes les autres femmes. Il le fera ſans doute, puiſqu'il vous aime; & au lieu d'être la femme d'un particulier, vous aurez le bonheur de poſſéder celui qui eſt maître de toute la nation, & qui ne reconnoît que la divinité au-deſſus de lui. C'eſt ſans raiſon que vous m'alléguez que vous avez engagé votre foi à votre amant, & que vous lui êtes liée par amour & par reconnoiſſance. Tout cela ſeroit bon à

dire contre un particulier ; mais contre le vice-roi ces excuſes ne ſont pas légitimes. Car, premièrement, vous êtes à ſa diſpoſition ſelon les loix de l'état ; & avant que vous aimaſſiez Foriſtan, Sévariſtas pouvoit vous prendre pour lui-même, ou vous donner à un autre. Vous lui appartenez encore ſelon les mêmes loix, & vous n'avez pu diſpoſer de votre perſonne à ſon préjudice. Vous ſavez que cela eſt défendu aux jeunes filles à marier, qui ſont toutes enfans de l'état, dont il eſt le père politique. Mais quand il n'auroit pas ce droit, quel homme, je vous prie, pourrez-vous trouver qui ſoit plus digne de votre amour, & que vous puiſſiez raiſonnablement lui préférer ? Si vous avez aimé Foriſtan, n'eſt-ce pas pour cette raiſon qu'il vous a ſemblé plus aimable que tous ceux qui vous recherchoient ? Vous ne l'avez aſſurément aimé que pour l'amour de vous-même, parce que vous conceviez plus d'avantages dans ſa poſſeſſion, que dans celle de vos autres amans. Faites que cet amour-propre agiſſe à préſent en vous, par les mêmes motifs. Si vous le conſultez, il vous dira que Sévariſtas, étant infiniment plus aimable que tout le reſte des hommes, & vous aimant déjà paſſionnément, vous devez auſſi l'aimer préférablement à tout autre, par la même raiſon

qui vous fit donner la préférence à Foriſtan. Pour les raiſons de reconnoiſſance & de gratitude que vous alléguez, elles ſont fort foibles, & vous êtes plus obligée au vice-roi, pour avoir jetté des regards favorables ſur vous, que vous ne l'êtes à votre Foriſtan, pour tous les ſoins qu'il vous a rendus. Que ſi les biens qu'on peut recevoir à l'avenir, doivent entrer en conſidération, voyez, je vous prie, quelle différence vous devez faire entre les ſoins que vous a rendus un homme du commun, & les avantages que peut vous procurer le maître de tout l'état. Conſidérez, pourſuivit-elle, ce que je viens de vous dire, & ne refuſez pas un honneur éclatant, pour ſatisfaire une paſſion obſcure. Mais ſi vous m'alléguez que vous ne poſſéderez pas ſeule le prince, comme vous pourrez poſſéder Foriſtan; je vous réponds, que l'entière poſſeſſion de ce dernier ne vous eſt aſſurée que pendant qu'il ſera homme privé; mais s'il parvient aux charges publiques, il pourra épouſer d'autres femmes, qu'il aimera peut-être mieux que vous; & ſi cela vous arrive, vous perdrez l'unique bonheur où vous aſpirez. Il n'en ſera pas de même à l'égard du vice-roi: car ſi, d'un côté, ſes feux venoient à ſe ralentir, de l'autre, vous pourriez, du moins, vous conſoler par les

illuſtres avantages que vous auriez acquis par ſon alliance. Si donc vous êtes ſenſible à la gloire, vous reconnoîtrez que l'amour d'un ſouverain, eſt infiniment plus glorieux que celui d'un ſujet.

Ces puiſſantes raiſons ébranlèrent beaucoup la conſtance de Calénis. Plus elle y faiſoit réflexion, & plus elle les approuvoit; & quoiqu'elle en eût de cuiſans remords, elle ne laiſſoit pas de laiſſer peu-à-peu ſuccéder l'amour de Sévariſtas, à celui de Foriſtan. Peu de jours après, ſon nouvel amant la fut viſiter, & cette viſite acheva de la faire ſuccomber. Elle admira ſa perſonne & toutes ſes belles qualités; & la peinture qu'on lui en avoit faite, lui ſembla n'être qu'un foible crayon de ce qu'elle voyoit de ſes propres yeux. Ainſi l'ambition s'emparant de ſon cœur, cette paſſion puiſſante en effaça preſque toute l'image du malheureux Foriſtan que l'amour y avoit gravée. Cette volage reçut avec joie la viſite du prince; elle écouta tous ſes diſcours avec plaiſir; & devenant peu-à-peu familière avec lui, elle oſa bien ſoutenir ſes regards, elle oſa même y répondre, & lui fit connoître qu'elle n'étoit pas inſenſible à ſes peines. Enfin, après un mois de tems, elle lui promit de lui donner la main, & d'oublier tous les hommes du monde pour l'amour de lui.

Voilà comment les têtes couronnées avancent bientôt leurs affaires, & comment il leur eſt facile de vaincre les cœurs les plus rébelles. Mais on n'a pas lieu de s'étonner que Calénis ſe laiſſât ainſi vaincre à un tel aſſaillant, puiſque Sévariſtas étoit en ſa perſonne, un des plus aimables & des plus généreux hommes du monde, & qu'il étoit capable d'ébranler, par ſon mérite, la conſtance la plus aſſurée, quand même il n'auroit pas eu l'éclat de la haute fortune & de la majeſté qui l'environnoit.

Cependant, comme les actions des grands ſont éclairées de tout le monde, & que le vice-roi ne cachoit nullement l'amour qu'il avoit conçu pour Calénis, ni le deſſein qu'il avoit de l'épouſer, cette intrigue fut ſue par toute la nation, & l'infortuné Foriſtan ne tarda pas long-tems à ſavoir quel redoutable rival ſon malheur lui avoit ſuſcité. Il en eut toute la douleur qu'un homme étoit capable de reſſentir dans une pareille rencontre, & il ne trouva de conſolation ni d'eſpérance que dans la mort & le déſeſpoir. La voix publique lui apprit le jour deſtiné aux noces de ſon inconſtante maîtreſſe, & ſon cœur lui dit en même tems que ce devoit être le dernier de ſa vie. Il s'affermit dans ce ſentiment; & tout plein de cette penſée, il prend le chemin de Sévarinde

ſans en demander permiſſion à ſes ſupérieurs ; & il y arrive le jour même de la ſolemnité. Les cérémonies du mariage ſe commencent ; il entre dans le temple, & ſe cache derrière un pilier, proche du lieu où Calénis devoit donner la main au vice-roi. Alors prenant le tems qu'elle la lui alloit tendre : arrête, s'écria-t-il, perfide, & ne viole pas, durant ma vie, une foi que mes ſervices & tes ſermens te devoient rendre inviolable : attends ma mort, qui va tout-à-l'heure ſuivre ton inconſtance, & rendre légitime, une action que tu ne ſaurois faire, ſans devenir criminelle, tant que je ſerai vivant. Après ces mots, il s'avança vers elle, & aux yeux du vice-roi, il ſe plongea un poignard dans le ſein. Cette action imprévue, & toute extraordinaire, ſurprit extrêmement Sévariſtas, & toute l'aſſemblée ; mais la miſérable Calénis en fut touchée juſqu'au fond du cœur. Dans un moment, l'image de ſon inconſtance & de ſa perfidie lui parut avec tant d'horreur, que le déſeſpoir s'emparant de ſon ame, elle courut vers ſon miſérable amant, dans le deſſein de lui arracher le poignard de la main, & d'en percer ſon cœur infidèle, pour lui témoigner ſon repentir, & pour n'avoir qu'un même ſort avec lui. Son action & ſes regards, où ſon déſeſpoir étoit vivement peint, firent connoître

ſon intention, à ceux qui la regardoient, & leur donnèrent le tems de prévenir ſon funeſte deſſein.

Cependant, par l'ordre même de Sévariſtas, on donna du ſecours au miſérable Foriſtan, qui n'étoit pas mort, & dont la bleſſure enſuite ne ſe trouva pas mortelle; mais elle auroit pu le devenir, ſi la promeſſe que le vice-roi lui fit ſolemnellement de lui céder Calénis, appaiſant la douleur de ſon ame, n'eût donné à ce pauvre amant, le deſir de vivre pour la poſſéder. Il laiſſa donc bander ſa plaie, qui, par bonheur, ne ſe trouva pas dangereuſe. Si bien que, dans peu de jours, il ſentit diminuer ſon mal, & revivre ſes eſpérances preſque éteintes. Le vice-roi le fit ſouvent viſiter, lui renouvella ſa promeſſe, puis enfin lui céda Calénis, quoiqu'il eût pour elle une paſſion fort tendre, & un extrême deſir de la poſſéder. Mais ſa vertu impoſa ſilence à ſa paſſion, & la fit céder à la juſtice & à la pitié. Auſſi cette action généreuſe lui acquit beaucoup d'eſtime & d'amour parmi ſes ſujets, & ſes ſucceſſeurs la trouvèrent ſi belle, qu'ils la crurent digne d'être repréſentée dans ſon tableau. Pour l'affligée Calénis, après avoir témoigné un regret extrême à ſon amant, de s'être laiſſée éblouir au mérite de Sévariſtas, elle épouſa ſon cher

Foriſtan, par le commandement même de ce généreux prince, & ils furent tous deux unis par les liens d'un légitime mariage, ſelon la manière de leur pays.

Cette hiſtoire eſt écrite tout au long, dans la vie de Sévariſtas, & c'eſt delà que je l'ai tirée.

Après cette diſgreſſion, je viens au ſixième tableau, où l'on voit Sévarkhémas, avec un ſceptre d'or à la main droite, & une poignée d'herbes & de fleurs à la gauche, pour marquer ſa connoiſſance des choſes naturelles, & principalement des plantes & des métaux, dont il avoit découvert diverſes mines fort riches & fort utiles. On voit peints autour de lui pluſieurs ouvrages d'or & d'argent, dont il orna le temple & le palais du ſoleil, & entre autres les riches rayons qu'il fit mettre autour du globe lumineux.

Dans le ſeptième & dernier tableau, l'on voit Sévarkimpſas tenant une épée nue à la main, & traînant après lui des eſclaves enchaînés; ce qui repréſente la conquête qu'il fit des Auſtraux, qui osèrent faire des courſes dans ſes états. On y voit auſſi la repréſentation des termes ou indices qu'il fit planter ſur tous les chemins, & pluſieurs jardinages dont il embellit la campagne; comme encore une

longue ſuite de jeunes eſclaves, qui repréſentent le tribut d'enfans, qu'il impoſa aux vaincus.

Ce ſont là tous les tableaux des ſept vice-rois qui ont précédé celui qui règne préſentement, & l'on y voit peintes, en abrégé, les plus ſignalées actions de leur vie. On voit encore leurs tombeaux enſuite de celui de Sévarias, & ils ſont tous ornés de pièces de ſculpture en marbre, relevées d'or ou d'argent, très-riches & très-artiſtement élaborées. Sur le milieu du temple, & contre une des galleries, ſe voit un orgue d'une grandeur extraordinaire, dont tous les tuyaux ſont d'argent doré, & tout vis-à-vis de cet orgue, un lieu, deſtiné à divers inſtrumens de muſique, & à des concerts de voix.

La voûte du temple eſt fort haute, & fort enrichie de dorures & de peintures de grand prix, qui lui donnent un éclat merveilleux. Il y a quantité d'autres riches ornemens que je paſſerai ſous ſilence; je me contenterai de dire, en peu de mots, que ce temple eſt grand & magnifique, de même que le palais & l'amphithéâtre, & qu'une perſonne ſavante dans l'architecture, en pourroit faire des deſcriptions admirables: mais pour moi, qui ne ſuis pas du métier, je ne m'étendrai pas davantage ſur cette matière, de peur auſſi d'ennuyer le

lecteur par un long détail. Je crois qu'il ſuffira, après ce que j'ai déjà dit, d'ajouter ici que je n'ai rien vu ailleurs de comparable à ces trois grands édifices, quoique j'aie voyagé preſque par toute l'Europe, & vu ce qu'elle a de plus rare & de plus curieux.

Et comme c'eſt dans ce temple principalement, qu'on exerce la religion du pays, je crois que c'eſt ici le lieu de dire quelle eſt la croyance, la théologie, & le culte religieux des Sévarambes.

De la religion des Sévarambes d'aujourd'hui.

Cette nation a, comme toutes les autres, des opinions différentes touchant la divinité; mais il n'y a qu'un culte extérieur qui ſoit permis, bien que tous ceux qui ont des ſentimens particuliers, aient pleine liberté de conſcience, & qu'il ne leur ſoit pas même défendu de diſputer contre les autres, pourvu que ce ſoit avec le reſpect & l'obéiſſance qu'on doit aux loix & au magiſtrat. Il y a même des collèges, où, en de certains tems de l'année, l'on fait des diſputes publiques, où chacun peut librement dire ſes penſées & ſoutenir ſes opinions, ſans aucun danger d'être blâmé ni maltraité de qui que ce ſoit; car les Sévarambes ont pour ma-

xime, de n'inquiéter perſonne pour ſes opinions particulières, pourvu qu'il obéiſſe extérieurement aux loix, & ſe conforme à la coutume du pays, daus les choſes qui regardent le bien de la ſociété. Ainſi, quand il s'agit de rendre juſtice à quelqu'un, ou de le recevoir dans quelque charge ou dignité, on ne s'informe pas de ſes ſentimens touchant la religion, mais de ſes mœurs & de ſa probité. On n'exclut point non plus les prêtres ni les eccléſiaſtiques du gouvernement civil, comme on fait preſque par-tout ailleurs, & l'on croiroit avoir violé le droit naturel & le droit civil, ſi l'on avoit refuſé une charge publique à un prêtre, par la ſeule raiſon qu'il eſt dans les ordres eccléſiaſtiques. Il n'en eſt pas moins pour cela membre de l'état, & n'a pas moins de part que les autres au gouvernement & à la ſociété civile. Or, parmi les Sévarambes, cette ſociété n'étant point partagée en diverſes juriſdictions, ils obéiſſent tous à un ſouverain chef, qui eſt lieutenant & grand-prêtre du ſoleil. En la perſonne du vice-roi, ſont unis les titres du temporel & du ſpirituel; ce qui rend ſon autorité beaucoup plus entière & plus vénérable, parce que la prêtriſe orne la vice-royauté, & la vice-royauté donne du luſtre & de l'éclat à la prêtriſe. Ces deux offices

étant donc unis dans le ſouverain, le peuvent auſſi être dans les ſujets, & un prêtre peut être en même-tems dans les ordres eccléſiaſtiques & dans le gouvernement de l'état, quand même il auroit des opinions particulières ſur la religion, pourvu qu'au-dehors, il faſſe le dû de ſa charge, & vive en homme de bien.

Les effets de ces maximes, juſtes & raiſonnables, ſont fort avantageux au repos & à la tranquillité publique, qui eſt le but principal où doivent viſer tous les ſages politiques; car bien que parmi les Sévarambes il y ait diverſes opinions touchant la divinité, & qu'on y voie ſouvent des controverſes ouvertes, où tout le monde peut aller, toutefois il n'y a peut-être point de pays au monde où l'on s'échauffe moins pour la religion, & où elle produiſe moins de querelles & de guerres; au lieu que, dans les autres états, on la fait ſouvent ſervir de prétexte aux actions les plus inhumaines & les plus impies, ſous le maſque de piété. C'eſt ſous ce prétexte ſpécieux, que l'ambition, l'avarice & l'envie jouent leur rôle abominable, & qu'elles aveuglent tellement les miſérables mortels, qu'elles leur font perdre tous les ſentimens d'humanité, tout l'amour & le reſpect qu'ils doivent au droit naturel & à

la société civile, & toute la douceur & la charité, que les saintes maximes de la religion leur recommandent. Delà vient que de la chose la plus sainte & la plus sacrée, ils en font bien souvent la plus cruelle & la plus pernicieuse; & que ce qui ne leur devroit inspirer que la douceur, la justice & l'innocence, ne leur inspire le plus souvent que la rage, l'injustice & la cruauté. Il n'en est pas de même parmi ces peuples heureux, où personne ne peut opprimer son prochain, ni violer aucunement le droit naturel, sous aucun prétexte de religion; où l'on ne sauroit émouvoir une populace farouche aux rébellions, aux massacres, & aux incendies, par un zèle inconsidéré; & où l'on ne peut enfin s'acquérir des biens & des honneurs, ni par les ruses, ni par les fausses apparences d'une piété feinte & simulée. L'ambition n'aime que les hauteurs & les difficultés, & ne s'attache guère aux choses basses & faciles. Ainsi, parmi les Sévarambes, personne ne se pique d'être chef d'une secte, parce que chacun peut facilement le devenir, & qu'il est permis à tout le monde, d'être de la religion qu'il veut. Personne ne se pique d'amasser des richesses, parce qu'elles ne servent de rien, & que pour avoir beaucoup de trésors, on n'est ni plus riche, ni plus heureux que le

moindre de la nation; & perſonne enfin ne porte envie à ſon prochain, ni pour les dignités eccléſiaſtiques, ni pour les rentes & les revenus qui leur ſont attachés. De cette manière, chacun vit ſous l'obéiſſance des loix & la crainte du magiſtrat; & bien qu'il ſoit permis à tout le monde de croire tout ce qu'il veut, il n'eſt pourtant permis à perſonne de troubler le repos public, ni de violer les droits de la ſociété, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être. La curioſité eſt le ſeul motif de toutes les controverſes, & l'on y traite la religion avec autant ou plus de modération, que nous ne traitons la philoſophie en Europe. Cela ne ſera pas difficile à croire, ſi l'on fait réflexion ſur la manière dont on élève les enfans parmi les Sévarambes, en les accoutumant de bonne heure à vivre en ſociété, & à ne ſe perdre pas le reſpect les uns aux autres. On peut ajouter à ces raiſons, que la religion de l'état tenant plus de la philoſophie & du raiſonnement humain, que de la révélation & de la foi, ce n'eſt pas merveille, ſi l'on en parle avec tant de ſang-froid & ſi peu d'emportement.

Delà vient que ſi leur religion n'eſt pas la plus véritable de toutes, elle eſt du moins la plus conforme à la raiſon humaine, & qu'il n'y a que les céleſtes lumières de l'évangile de

grace, qu'on lui doive préférer. En effet, ſi l'on n'avoit pas la révélation divine, il ne ſeroit pas difficile d'approuver les opinions de ces peuples touchant la divinité : car, premièrement, ils croyent qu'il y a un dieu ſouverain & indépendant, qui eſt un être éternel, infini, tout-puiſſant, tout juſte & tout bon, qui gouverne & qui conduit toutes choſes par une admirable ſageſſe.

Mais ils croient auſſi que le monde eſt infini, & n'admettent ni vuide ni néant dans la nature. Quant aux globes particuliers qui ſont partie du monde univerſel, ils croient qu'il y en a une génération comme de chaque animal, & que de la deſtruction des uns, vient la naiſſance des autres. Là-deſſus ils ajoutent que, quand on voit quelque comete au-deſſus des planetes, c'eſt un globe qui ſe diſſout par le feu, & que ſon corps, qui ne paroiſſoit auparavant que comme une étoile, venant à s'enflammer, il s'étend & ſe dilate, & qu'alors il paroît plus grand & plus viſible à nos yeux. Sévarias douta long-tems s'il y avoit d'autre dieu que le ſoleil, qui eſt le ſeul que les anciens Perſes reconnoiſſoient : mais Giovanni, ſon gouverneur, qui étoit chrétien, après avoir envain tâché de le lui prouver par le témoignage des ſaintes écritures, le lui perſuada, & le lui fit enfin comprendre par raiſonnement naturel.

Il lui fit remarquer que les étoiles fixes étoient si loin du soleil, qu'elles n'en pouvoient recevoir qu'une foible clarté, & fort peu, ou point du tout de chaleur; qu'elles avoient une lumière qui leur étoit propre, & que, selon les apparences, elles étoient autant de soleils dans le monde universel, aussi grands & aussi glorieux que celui qui nous échauffe & qui nous éclaire. Or, cette multiplicité de soleils dans le monde, & leur égalité, sont des choses incompatibles avec la Divinité suprême, qui doit être une, & qui ne souffre point d'égal. D'ailleurs, elle fait voir l'impuissance du soleil, qui, seul, ne peut suffire au grand monde universel, & qui n'en peut éclairer qu'une petite partie, à l'égard du tout; d'où l'on peut facilement conclure qu'il n'est pas le Dieu souverain qui gouverne le monde, & qu'il faut qu'il y ait un être infini, invisible, indépendant, & tout-puissant, qui gouverne toutes choses par sa providence éternelle.

Ces raisonnemens prévalurent sur Sévarias, & lui firent avouer qu'il falloit qu'il y eût un Dieu suprême & invisible, plus grand que le soleil; mais ils ne purent lui ôter de l'esprit, que le soleil ne fût aussi un Dieu, &, sinon le Dieu souverain du ciel & de la terre, du moins un Dieu subordonné, ou l'un des grands ministres

miniſtres de Dieu dans la nature, & celui qu'il a commis pour éclairer & échauffer le globe de la terre que nous habitons, & les planètes qui ſont autour de lui, qu'il crut être auſſi de ſa province & de ſa juriſdiction. Il s'affermit, de plus en plus, dans cette opinion, &, en mourant, il la tranſmit à ſa poſtérité, qui la tient encore aujourd'hui, & qui en fait le plus grand article de ſa religion. On peut même tirer cette doctrine de ſon oraiſon au ſoleil, où il dit qu'on peut, du moins, le regarder comme le canal favorable par où coulent, juſqu'à nous, les bienfaits & les graces du grand Etre qui le ſoutient, & dont il eſt le miniſtre viſible & glorieux.

Ces deux idées de la Divinité, ont fait mettre aux Sévarambes, dans leurs temples, un voile noir au-deſſus de l'autel, pour repréſenter ce Dieu éternel & inviſible, qu'ils ne connoiſſent point, & qu'ils ne peuvent regarder qu'au travers des noires ténèbres dont leur entendement eſt enveloppé. Mais, pour le ſoleil qui, comme ils le diſent, eſt un Dieu viſible & glorieux, & le canal par où les hommes reçoivent la vie & tous les biens qui aident à la ſoutenir, ils croyent qu'il doit être leur Dieu particulier, puiſqu'il les vivifie, qu'il les éclaire, & qu'il les nourrit; qu'ils ſont tous obligés, &

par eſtime, & par reconnoiſſance, de lui adreſſer leurs vœux, de lui rendre leurs hommages, & de lui diriger immédiatement leur culte religieux, comme au miniſtre du grand Dieu, qui l'a commis pour mouvoir & pour conduire le grand orbe que nous habitons, & les autres qui ſont de ſa province, ou juriſdiction.

Ils ajoutent que le grand Dieu, ne ſe rendant pas viſible, il ne veut pas que nous le voyions autrement que des yeux de l'eſprit, & qu'il ſe contente des reſpects & des ſacrifices que nous offrons à celui qu'il a fait le diſpenſateur de toutes les graces qu'il nous communique.

C'eſt ainſi que raiſonnent ces pauvres aveugles, qui préfèrent les foibles lueurs de leur eſprit ténébreux, aux lumières éclatantes de la révélation, & au témoignage de la ſainte égliſe de Dieu. Néanmoins ils ne laiſſent pas d'adorer le Dieu éternel, que les chrétiens adorent, & même ils lui ont inſtitué une fête ſolemnelle, qu'ils appellent Khodimbaſion, qu'ils célèbrent de ſept en ſept ans. Toutefois l'adoration qu'ils lui rendent, eſt auſſi ténébreuſe que la connoiſſance qu'ils ont de lui; c'eſt pourquoi ils en font le plus grand myſtère de leur religion.

Pour ce qui eſt du culte du ſoleil, il eſt clair & viſible comme ce bel aſtre, & n'a pas des myſtères profonds comme celui du grand Dieu, qu'ils appellent Khodimbas, c'eſt-à-dire, roi des eſprits: car, parmi eux, Khoda veut dire un eſprit, & imbas un roi ou monarque ſouverain, du mot imba, empire ou commandement, d'où ſe forme le verbe proſimbai, commander ſouverainement. Ils appellent auſſi le ſoleil érimbas, c'eſt-à-dire, roi de lumière; car, en leur langue, éro, ſignifie lumière. Outre ce nom, ils lui donnent pluſieurs autres épithètes; ſavoir, phodarieſtas, c'eſt-à-dire, ſource de vie; antemikodas, miroir divin, & & pluſieurs autres noms que nous expliquerons ci-après. Dans pluſieurs converſations que j'ai eues avec eux, ſur ces matières, je les ai ſouvent ouï finir leurs diſcours par ce raiſonnement, qu'il y a, dans la religion, trois devoirs auxquels tous les autres ſe rapportent, & auxquels tous les hommes ſont indiſpenſablement obligés. Le premier de ces devoirs, diſoient-ils, lie toutes les créatures raiſonnables au grand Etre des êtres, par un reſpect, & une vénération intérieure.

Le ſecond, au ſoleil, par un amour & une reconnoiſſance, accompagnés d'un reſpect & d'un culte extérieur, comme étant le Dieu par-

ticulier, & le gouverneur du globe que nous habitons. Et le troiſième, à leur patrie, ou pays natal, où ils ont, premiérement, reçu la vie, la nourriture, & l'éducation; ce qui oblige tous les hommes, d'aimer le lieu de leur naiſſance, & de le préferer à tout autre pays du monde. Ces trois choſes ſont, auſſi, repréſentées dans leurs temples, par le voile noir, par le globe lumineux, & par la ſtatue de femme qui nourrit pluſieurs enfans, qu'on voit dans le fond de leurs égliſes, au-deſſus & à chaque côté de l'autel.

Les Sévarambes croyent que le ſoleil donne le mouvement à la terre, & à toutes les planettes, qui ſont de ſa province; & que tous ces orbes ſe meuvent, concentriquement, ſur un cercle, par la force des rayons, qui émanant, inceſſamment, de ſon corps, avec une grande rapidité, font tourner les corps qu'ils échauffent & qu'ils éclairent, comme l'eau, ou le vent fait tourner une roue de moulin. Ils croyent, auſſi, que le ſoleil eſt la cauſe des vents, du flux & reflux de la mer. Ils croyent que toutes les ames, tant des hommes, que des autres animaux, viennent du ſoleil, & qu'elles en ſont les rayons les plus épurés, avec la différence du plus & du moins. Les grands eſprits, de cette nation, ſont fort partagés, touchant l'immortalité de

l'ame; les uns la croyant immortelle, & les autres, périssable; mais, parmi le peuple, tout le monde la croit immortelle, & c'est la religion de l'état, parce que c'étoit l'opinion de Sevarias, & qu'elle est plus plausible & plus agréable que l'autre. Ceux d'entr'eux, qui croyent qu'elle est matérielle, & qu'il n'y a d'être spirituel que le grand Dieu, disent qu'elle est immortelle, de la même manière que le corps, considéré dans la matière première qui peut bien changer de forme, mais qui ne peut pas être anéantie. Toutefois l'opinion commune est, qu'après cette vie, il y a des récompenses pour les bons, & des peines pour les méchans; & que, les ames des hommes, au sortir du corps, en vont occuper d'autres, plus près, ou plus loin du soleil, selon le bien ou le mal qu'elles ont fait. On a tiré cette opinion de Sévarias, & l'on croit, comme lui, que l'ame des justes, après avoir passé en divers corps, ou erré, quelque tems, dans les airs, soit dans l'orbe où nous sommes, ou dans quelqu'une des planettes, est enfin, réincorporée au soleil, dont elle n'est qu'un écoulement, & que là, elle trouve son repos parfait, & son entière félicité. Il s'en expliqua clairement avant sa mort, comme nous avons déja fait voir, & ce qu'il en dit alors, est gé-

néralement reçu, comme une vérité inconteſtable. Pour l'ame des méchans, on croit qu'au ſortir du corps, elle en va occuper un autre, dans des lieux plus éloignés de la face lumineuſe du ſoleil, & qu'elle eſt long-tems reléguée dans les pays froids, parmi les neiges & les glaçons, juſqu'à ce que, venant à s'amander, elle approche toujours de ce bel aſtre, où elle eſt, enfin, réincorporée comme celle des juſtes, quand elle a été purgée de ſes vices & de ſa corruption.

Ils croyent auſſi, que l'ame des bêtes paſſe d'un corps à l'autre, mais ils ne croyent pas, comme Pithagore, que l'ame d'un homme puiſſe paſſer dans le corps d'une bête, ni celle d'une bête dans le corps d'un homme; ce qui fait que les Sévarambes ne font point de difficulté de tuer les bêtes pour ſe nourrir de leur chair.

Nous faiſons ordinairement, une diſtinction entre les animaux raiſonnables & irraiſonnables, mais ils ne reconnoiſſent point ce partage; car ils croyent que tous les animaux, qui ne viennent que par la voie de la génération, & qu'on appelle des animaux parfaits, ont une certaine meſure de raiſon, plus grande ou plus petite, ſelon que leur ame eſt plus pure ou plus groſſière. Ils croyent que ces ames éma-

nent auſſi du ſoleil ; mais qu'étant mêlées de l'air & des autres élémens, elles ne ſont pas ſi pures, ni ſi durables que celles des hommes, qui approchent plus qu'elles, de la nature des eſprits, & qui, par conſéquent, ſont d'une conſiſtance plus forte, & capables d'une plus longue durée. Les opinions ſont fort partagées ſur ce ſujet : mais tous ne laiſſent pas de reconnoître que la religion de l'état eſt fort raiſonnable, & perſonne ne fait difficulté d'aſſiſter aux aſſemblées publiques, aux ſacrifices, aux hymnes & aux cantiques divers qu'on chante à la louange du ſoleil.

Les ſeuls deſcendans de Giovanni, qui ſont chrétiens, font ſecte à part, & n'y veulent point aſſiſter ; car ils appellent idolâtrie, ce que les autres nomment culte religieux. Ceux-ci ſont en fort petit nombre, & ne ſont pas même, fort bons chrétiens ; car ils ont des opinions fort particulières, & qui ne ſont guères conformes aux dogmes de la ſainte égliſe catholique.

Premièrement, ils ne croyent pas que Jeſus-Chriſt ſoit Dieu, de ſa nature ; mais ſeulement par aſſomption, ou par aſſociation à la Divinité, & diſent qu'avant qu'il eût pris la nature humaine, pour travailler au myſtère de notre rédemption, il n'étoit qu'un ange,

mais le plus excellent de tous les anges, à qui Dieu avoit donné toute plénitude de grace, l'avoit élu pour ſon fils, & choiſi, entre tous ſes compagnons, pour le faire l'inſtrument du ſalut des hommes, & pour l'aſſocier à ſon empire. Que, pour cet effet, il lui avoit donné la verge de fer, pour vaincre ſes ennemis, pour abaiſſer la puiſſance de l'enfer, & pour triompher, avec ſes élus, du diable, du monde, & de la chair. Mais ils nient qu'il fût Dieu éternellement, *à parte, ante*, comme on parle dans les écoles; & affirment que, de ſa propre nature, il n'étoit qu'un ange créé, & que, depuis qu'il s'eſt fait homme, il eſt Dieu auſſi, par la volonté de Dieu, qui lui a donné toute puiſſance au ciel & en la terre, l'a adopté pour ſon fils, d'une manière toute ſpéciale, & lui a dit de s'aſſeoir à ſa droite, pour marque de l'autorité dont il l'a revêtu. Ainſi, ces pauvres hérétiques tâchent d'appuyer leur erreur par ces vains raiſonnemens, & nient le très-ſacré myſtère de la Trinité, ou le conçoivent d'une manière fort différente de celle des bons catholiques : car, outre qu'ils nient la divinité éternelle du fils de Dieu, ils diſent que, par le Saint-Eſprit, on ne doit entendre que l'accord qui eſt entre le père & le fils, & la vertu qui procéde de ces deux, pour la régénération

des fidèles, pour le soutien de l'église, & pour le gouvernement du monde. Quant au reste, ils croyent presque tout ce que croit l'eglise romaine, comme le purgatoire, la prière pour les morts, l'invocation des saints, le mérite des œuvres, & plusieurs autres doctrines de l'église catholique: mais ils ne croyent pas au très-sacré mystère du saint sacrement de l'autel, & disent que ce n'est qu'une cérémonie instituée par Jesus Christ, seulement pour nous faire souvenir de la croix, & des promesses qu'il a faites à tous ceux qui croiroient en lui, & qui tâcheroient de suivre le bon exemple qu'il a laissé aux hommes, pour y régler leurs mœurs, & y conformer leurs actions. C'est-là le sentiment qu'ils ont de la sainte Eucharistie; en quoi, si je ne me trompe, ils sont semblables aux calvinistes, & autres hérétiques que nous avons en Europe. Néanmoins ils célèbrent extérieurement, la messe, à peu-près de la même manière que nous; & ils ont retenu presque tous les ornemens & les cérémonies de l'église catholique & romaine. Ces chrétiens australx, que, du nom de leur fondateur, nous pouvons appeller Giovannites, ont, du moins, cela de bon, qu'ils honorent fort le pape, & disent unanimement, qu'il est le plus grand de tous les évêques chrétiens, & le vrai successeur de

ſaint Pierre : mais ils diſent auſſi que tous les chrétiens ne ſont pas obligés de lui obéir, bien qu'il ſoit de leur devoir de le reſpecter. Quelques-uns aſſurent, néanmoins, qu'ils ne ſeroient pas fâchés de le reconnoître pour chef de leur égliſe, s'ils pouvoient tirer quelque aſſiſtance de lui pour l'aggrandiſſement de leur ſecte, dans les terres auſtrales, mais qu'ils conçoivent que cela eſt preſqu'impoſſible, tant à cauſe du grand éloignement, que des loix des Sévarambes, qui ne veulent point diviſer l'autorité en ſpirituelle & temporelle, comme les chrétiens, & qui ont uni ces deux juriſdictions en une ſeule perſonne. Le nombre des Giovannites n'eſt pas de plus de dix ou douze cens dans toute la nation, & ils demeurent preſque tous à Sévarinde, dans une oſmaſie qu'on leur a donnée pour y demeurer enſemble, & pour prier Dieu à leur mode, ſans trouble & ſans inquiétude. Ils ont une eſpèce d'évêque, & quelques prêtres ſous lui, qui font les fonctions de leur religion parmi eux : ils les honorent beaucoup, & leur rendent des reſpects dignes de leurs offices. Ceux-ci ſont les ſeuls qui fuyent les aſſemblées, & les ſacrifices qu'on offre au ſoleil, mais ils ne ſe font point de ſcrupule d'aſſiſter à la fête de Khodimbaſion ; parce que, diſent-ils, elle eſt inſtituée en l'honneur

du vrai Dieu. Je demandai quelquefois aux prêtres Giovannites, s'ils n'avoient pas tâché de convertir quelques-uns des Sévarambes à la foi catholique; à quoi ils me répondirent, qu'ils l'avoient souvent tenté, mais sans aucun fruit, parce que ces peuples ont tant de zèle pour l'adoration du soleil, & s'appuyent si fort sur la raison humaine, qu'ils se moquent de tout ce que la foi nous enseigne, si elle n'est soutenue par la raison. Selon cette maxime, ils trouvent fort étranges les saints mystères de notre religion, & traitent de ridicule tout ce qui surpasse leur entendement obscurci, & leur esprit ténébreux. Ils se moquent des miracles, & disent qu'il n'y en peut avoir que par des causes naturelles, quoique les effets qu'elles produisent soient étonnans, & passent pour des prodiges à notre égard: mais qu'à l'égard de la nature, tout se fait dans un ordre réglé, selon les dispositions qui se trouvent dans les choses naturelles. Enfin, ces prêtres concluoient que la conversion de ces pauvres infidèles, étoit presqu'impossible; & que, si Dieu ne faisoit quelque grand miracle parmi eux, pour confondre leur raisonnement, & vaincre leur infidélité, il n'y avoit pas lieu d'espérer qu'aucun d'eux voulût jamais embrasser la foi chrétienne. Ces mêmes prêtres

ajoutent qu'ils savoient de Giovanni, par tradition, que, nonobstant la grande vénération qu'avoit Sévarias pour le soleil, il ne laissoit pas de fort honorer Moïse & Jesus-Christ, & de confesser que c'étoient, du-moins, de grands hommes, qui avoient laissé de belles loix & de beaux préceptes, & tâché d'inspirer, aux gens de leur tems, l'amour & le culte du vrai Dieu, pour les tirer de leur idolâtrie brutale. Il disoit, de plus, que la morale de Jesus-Christ étoit excellente dans notre continent, pour y corriger nos mœurs corrompues, & qu'elle sembloit avoir quelque chose de divin, en ce que, par l'espérance de la résurrection, & plusieurs autres bonnes doctrines, elle tendoit à une très-bonne fin, qui est d'adoucir la fierté des hommes, de vaincre leurs passions les plus farouches, & d'établir la piété, la justice, la tempérance & la charité. Mais il traitoit la religion de Mahomet de profane & de sensuelle; & disoit qu'elle portoit à l'ignorance, au vice & à la cruauté; qu'elle avoit pour principe, la tyrannie, la persécution & l'infidélité; & que ceux qui en étoient les principaux sectateurs, n'étoient qu'un corps, ou une faction de gens avares, cruels & ambitieux, qui se servoient du faux masque de la religion, pour s'aggrandir dans le monde, pour y gouverner les peuples

ignorans, comme s'ils étoient des bêtes, & pour en faire autant d'eſclaves & d'inſtrumens de leur avarice, & de leur orgueil. C'eſt ainſi que Sévarias parloit des Mahometans & de leurs ſemblables, & il ne faut pas s'en étonner; car, outre les bonnes raiſons qu'il avoit en général, de parler ainſi d'eux, il étoit porté particulièrement, à les haïr, parce qu'ils s'étoient emparés de la Perſe, & que ſes ancêtres, & lui, avoient long-tems ſenti les effets de la tyrannie & de la cruauté qu'enſeigne leur religion. Ils diſoient, de plus, que Giovanni, leur fondateur, avoit fait tous ſes efforts pour lui perſuader la religion chrétienne, & la lui faire embraſſer, mais qu'il n'en avoit jamais pu venir à bout, parce que ſon intérêt mondain & ſes vains raiſonnemens s'étoient trouvés des obſtacles inſurmontables; qu'au reſte, il étoit ennemi capital de l'idolâtrie payenne, qu'il traitoit de ridicules toutes les fables des Grecs, & diſoit qu'ils avoient farci le culte du vrai Dieu, qui, au commencement, étoit fort ſimple, de mille fictions extravagantes & ſuperſtitieuſes, qui choquoient en toute manière, non-ſeulement la vérité, mais auſſi le bon ſens & la raiſon commune. Et, c'eſt pour cette raiſon qu'il en défendit la lecture, & le récit à ſes ſucceſſeurs & à ſes peuples, eſti-

mant que cela ne feroit que corrompre les bonnes mœurs, & remplir les esprits d'idées extravagantes. Il appelloit aussi fables & contes de vieille, tout ce qu'on dit des lutins, des fées, des magiciens & des sorciers, & disoit que ces opinions s'étoient établies parmi les hommes, par les ruses & les finesses de quelques-uns, qui, abusant de la crédulité & de l'ignorance des esprits foibles, leur avoient fait accroire toutes ces rêveries pour les captiver, & dominer sur leurs consciences, par la crainte de ces phantômes inventés à plaisir. Ses successeurs ont suivi ses sentimens, &, dans toute cette nation, on ne sait ce que c'est qu'enchantemens, sortiléges, & apparitions. Néanmoins ils en ont vu dans les nues; car du tems de Sevarkimpsas, on apperçut à Sporounde, la figure de plusieurs vaisseaux, représentant une flotte, qui sembloit aller à toutes voiles au milieu des airs. Cette apparition allarma beaucoup de gens, & donna même de la crainte aux magistrats, qui crurent que cela leur annonçoit la venue de quelque armée navale qui pourroit ravager leurs côtes. Sur cette croyance, on fit marcher deux armées de Sévarambe à Sporoumbe, & l'on fit équiper tous les vaisseaux qu'on put, pour défendre le pays, au cas qu'il fût attaqué par quelque na-

tion étrangère ; mais après avoir uſé, pendant deux ans, de cette précaution, & vu qu'il n'arrivoit rien de ce qu'on avoit craint, la crainte ceſſa, & l'on ne parla plus de cette apparition. Néanmoins les ſavans, cherchant les cauſes naturelles d'un phénomène ſi étonnant, raiſonnèrent long-tems là-deſſus, ſans en pouvoir deviner la véritable cauſe. Vingt ans après on vit encore une autre apparition de vaiſſeaux en l'air, qui ſembloient être agités de la tempête, & on crut même en voir périr quelques-uns ; ce qui fournit un nouveau ſujet d'étonnement, & donna lieu aux gens de lettres, de philoſopher comme auparavant ; mais ce fut avec auſſi peu de lumière que la première fois. Enfin, comme on n'en parloit preſque plus, il vint un vaiſſeau de Perſe, qui rapporta pluſieurs jeunes hommes qui avoient été voyager dans notre continent, & qui, dans le paſſage, avoient été accueillis d'une tempête, où ils avoient penſé périr, juſtement dans le tems qu'on avoit vu l'apparition à Sporounde. Quelques-uns d'entr'eux ayant comparé le tems & la manière dont on racontoit ce phénomène, avec l'orage qu'ils avoient eſſuyé, & les navires de l'air avec une flotte de vaiſſeaux d'Europe, qu'ils avoient rencontrée ſur la mer, un peu avant la tempête, conclurent

que ce qu'on avoit vu dans le ciel, n'étoit qu'une image de ce qui ſe paſſoit alors ſur l'océan, & que les objets inférieurs ſe peignent quelquefois dans les nues, comme dans des miroirs, qui, faiſant une eſpèce de réfraction, portent les images qu'elles reçoivent, dans quelqu'endroit de la terre oppoſé à l'angle de la lumière, qui portoit ces objets. Cette explication fut généralement reçue, comme très-vraiſemblable, & diſſipa toutes les penſées myſtérieuſes qu'on avoit eues ſur ce ſujet: de ſorte que les Sévarambes ne craindront plus, à l'avenir, de pareilles apparitions, s'il en arrive à Sporounde ou ailleurs. Il eſt vrai que cette ville, étant ſituée à une diſtance raiſonnable de la mer, dans un pays de plaines, & au-deça des hautes montagnes de Sévarambe, ſemble être bien placée pour voir ſouvent de ſemblables ſpectacles, &, ſur-tout, depuis que les Hollandois & les autres nations de l'Europe, font de ſi fréquentes navigations vers les Indes orientales, vers la Chine & vers le Japon.

Il y a de l'apparence que tant d'apparitions d'armées combattantes qu'on a vues fort ſouvent en Europe, & où l'on diſtinguoit de l'infanterie & de la cavalerie, des enſeignes & des étendards, venoient de la même cauſe, & que dans le tems

que

que les nues nous montroient toutes ces images, elles les recevoient de quelqu'autre endroit où étoient alors les véritables corps qu'elles repréſentoient en l'air. Chacun en croira ce qu'il lui plaira; pour moi je penſe que les Sévarambes ont du moins fait un jugement raiſonnable ſur cette matière, & qu'il n'y a pas tant de myſtères que le commun peuple s'imagine. Mais quoique les Sévarambes ne croient plus rien de myſtérieux dans ces apparitions, ils ne laiſſent pas de croire qu'il y a au-deſſus de la baſſe région de l'air, des ſubſtances aériennes que nous ne voyons pas, parce qu'elles ſont d'une matière ſi ſubtile, que nos yeux groſſiers ne les peuvent appercevoir. Il y a même à Sévarinde une ſecte de gens qui ſe vantent d'avoir eu du commerce avec les habitans des régions élémentaires, qu'ils diſent être en très-grand nombre, & qu'ils peuvent ſe rendre viſibles par le moyen de l'air condenſé qu'ils prennent dans la baſſe région, & dont ils ſe font une eſpece d'habit quand ils veulent ſe faire voir. Mais pluſieurs traitent cette opinion de ridicule & de chimérique, & ceux qui la ſoutiennent de gens qui ont l'imagination bleſſée, ou qui veulent débiter leurs réveries, ſous le prétexte de ce commerce prétendu. On dit même que le premier auteur de cette ſecte, étoit deſcendu d'un des prêtres de Stroukarâs, dont nous

avons déja parlé, qui, par le moyen d'une pierre merveilleuſe qu'il avoit eue de père en fils, depuis cet inſigne impoſteur, ſe rendoit le viſage reſplendiſſant, comme s'il eût été irradié d'une lumière céleſte. Il n'oſa pas dire, comme Stroukaras, qu'il eût du commerce avec le ſoleil, parce que la religion, que Sévarias avoit établie, étoit contraire à ſes deſſeins; mais il dit qu'il converſoit familièrement avec des peuples de la région élémentaire, & qu'il étoit quelquefois tranſporté dans les airs, où il goûtoit, avec eux, des plaiſirs infiniment plus doux que tous ceux qu'on goûte ſur la terre. Pour donner du crédit à ſes réveries, il ſe ſervoit, à l'exemple de Stroukaras, de cette pierre merveilleuſe, & la mettoit à la bouche, ce qui le plongeoit, peu-à-peu, dans un ſi grand aſſoupiſſement, qu'il ſembloit être mort pendant une heure ou deux. Après ce tems il s'éveilloit, & à meſure qu'il ſe levoit de terre, on voyoit éclater ſur ſon viſage une lumière comme divine, qui éblouiſſoit tous ceux qui le regardoient, de ſorte qu'ils ne pouvoient ſoutenir ſes regards. Alors il leur diſoit que ſon ame avoit été tranſportée dans les airs parmi ces peuples élémentaires, où il avoit joui de plaiſirs inénarrables dans leur ſociété. Par le moyen de cette pierre, il s'acquit une réputation de ſainteté parmi ceux qui n'avoient

pas encore tout-à-fait abandonné la religion de Stroukaras, & établit parmi eux l'opinion que pluſieurs ont encore, qu'il y a des peuples élémentaires qui converſent quelquefois avec les hommes, & qui ſont d'une ſubſtance plus pure & plus ſpirituelle que la nôtre. Mais du tems de Sévariſtas, on découvrit cette fourbe : car comme cet impoſteur étoit dans un profond aſſoupiſſement, un Sévarambe, qui, pour découvrir la vérité, avoit fait ſemblant d'être un grand zélateur de la doctrine, apperçut la pierre qu'il avoit à la bouche, la prit & l'emporta avec lui ; après quoi cet impoſteur ne put plus exercer ſes preſtiges ; & l'on trouva, par expérience, que la vertu ſecrette de cette pierre cauſoit cet aſſoupiſſement & puis cette lumiere dans les yeux & ſur le viſage de tous ceux qui la mettoient à la bouche. On tient que Stroukaras s'en ſervit le premier, & que de-là il prit occaſion de s'ériger, premièrement, en prophète, &, dans la ſuite, d'aſpirer à l'autorité ſuprême. Cependant, quoique l'impoſture de celui qui s'en ſervoit pour perſuader à ſes ſectateurs qu'il avoit du commerce avec une nation céleſte, eût été découverte, elle ne laiſſa pas de conſerver ſon crédit parmi eux, parce qu'ils avoient été remplis de cette croyance dès leur plus tendre jeuneſſe, & qu'elle leur étoit agréable, en ce qu'elle leur

promettoit une félicité éternelle parmi ces peuples élementaires, auxquels tous ceux qui auroient une vive foi, devoient être agrégés après leur trépas.

CINQUIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

LORSQUE Sévarias & ſes parſis abordèrent aux terres auſtrales, ils virent bien que les habitans de ce continent adoroient le ſoleil, mais ils ne les trouvèrent pas tous d'accord dans la manière de le ſervir. Au contraire, ils étoient diviſez par des opinions différentes, qui avoient cauſé de longues guerres que les Stroukarames avoient faites aux Preſtarambes. Ces derniers ſe vantoient d'avoir retenu l'ancien culte du ſoleil, dans ſa pureté, & accuſoient les autres d'avoir innové & mêlé, dans la religion, les rêveries d'un faux prophète, nommé des ſiens Omigas, & par eux Stroukaras, c'eſt-à-dire, impoſteur.

Après la mort de Stroukaras, on le révéra comme un Dieu, on lui offrit des ſacrifices; &, lorſqu'on trouvoit quelque grande difficulté, ſoit dans la religion, ou dans le gouvernement de l'état, on le prioit de deſcendre du ciel, pour déclarer la voie qu'on devoit prendre. Pour cet effet, on faiſoit entrer un prêtre dans un grand arbre creux, &, de là, ce prêtre répondoit, comme un oracle, à toutes les demandes qu'on lui faiſoit, comme ſi c'eût été Stroukaras.

Dès qu'il ſe trouvoit quelque belle fille dans

la nation, les prêtres ne manquoient pas de la demander, & de perſuader à ſes parens, que le fils du ſoleil avoit jetté des regards favorables ſur elle, & que, pour la rendre un vaiſſeau de ſainteté, il daigneroit bien deſcendre du ciel pour s'unir à elle & cueillir la première fleur de ſa jeuneſſe (car c'eſt ainſi qu'ils s'exprimoient.) Ils ajoutoient que, ſi la fille & ſes parens avoient une véritable foi, & que, s'ils recevoient cet honneur éclatant, avec tout le reſpect & toute l'humilité convenable en une telle occaſion, le divin Stroukaras ne manqueroit pas de remplir la vierge d'un fruit ſacré, qui porteroit la bénédiction du ciel à toute la famille. Que ſi cette vierge, ainſi ſanctifiée, enfantoit un garçon, il ſeroit l'un des prêtres qui offrent des ſacrifices au bel aſtre du jour; & qu'au contraire, ſi elle concevoit une fille, cette fille ſeroit ſainte, & l'homme qui l'épouſeroit, quand elle ſeroit parvenue à l'état du mariage, ſe pourroit vanter d'être gendre du divin Stroukaras, & petit-fils du ſoleil. Qu'une alliance ſi illuſtre ſeroit accompagnée de pluſieurs autres avantages, outre le ſuprême bonheur qu'auroit la fille de ſe voir unie à un Dieu. Le peuple crédule & ſuperſtitieux ajoutoit ſi facilement foi à toutes ces belles promeſſes, qu'il n'y avoit point de pères ni de mères qui ne s'eſtimaſſent heureux d'avoir mis au monde

une fille, dont la beauté plaiſoit au divin fils du ſoleil. Cette perſuaſion faiſoit que de tous les endroits du païs, on menoit au temple que Stroukaras avoit fait conſtruire au milieu d'un bocage, les plus belles filles qu'on pouvoit trouver, pour les offrir & les conſacrer à Stroukaras. Quand les prêtres prenoient quelqu'une de ces filles, il lui faiſoient quitter ſes habits prophanes pour lui en donner de ſacrés, après qu'elle avoit été lavée dans un bain compoſé de pluſieurs herbes aromatiques. Le jour qui précédoit la nuit dans laquelle Stroukaras la devoit viſiter, on faiſoit des ſacrifices, accompagnés du chant de divers cantiques, afin qu'il deſcendît du ciel, & qu'il vînt prendre poſſeſſion de l'humble & ſainte pucelle, qui lui avoit conſacré ſa virginité.

A cette impoſture, inventée pour ſatisfaire leur concupiſcence, ces prêtres en ajoutoient une autre, pour exercer leur cruauté, contre ceux qui les déſobligeoient, ou dont les lumières leur étoient ſuſpectes. Ils demandoient ces miſérables, de la part de Stroukaras, pour être immolés à la colère du ſoleil, lorſque les péchés du peuple l'avoient irrité contre eux, comme ils leur faiſoient accroire; & l'unique moyen (ſelon leur dire) d'appaiſer le courroux de cet aſtre, étoit d'égorger ces

malheureux, pour laver, dans leur sang, les crimes de la nation, & pour se conserver la faveur de Stroukaras.

Le fils de cet imposteur régna l'espace de quelques années après lui; mais, venant à mourir d'une mort subite, il n'eut pas le tems de nommer un successeur. Cela mit les prêtres dans une étrange division, & faillit à les perdre tous, parce qu'ils ne pouvoient s'accorder touchant la succession.

Depuis ce tems-là, les temples se multiplièrent beaucoup, & Stroukaras se trouvoit à tous, tout à la fois, & rendoit des réponses, en un même moment, dans plusieurs endroits différens, & fort éloignés les uns des autres; personne n'osant plus s'opposer à l'autorité des prêtres du bocage, ils purent, tout à leur aise, faire croire au peuple, crédule & superstitieux, tout ce qu'ils lui voulurent persuader. Ils ne trouvoient point d'obstacles à leurs desseins, & les plus sages & les plus éclairés de la nation, quoiqu'ils connussent assez leurs impostures, étoient ceux qui s'y opposoient le moins & qui prenoient les premiers le parti de se taire, plutôt que de s'attirer leur haine & de s'exposer à leur cruauté.

Cependant ils souffrirent une disgrace sensible à l'occasion d'une fille, qui brûla leur temple,

& qui fut cauſe de la perte de pluſieurs d'entr'eux. Les preſtarambes ont auſſi conſervé cette hiſtoire, dans laquelle ils étalent le courage, & la fermeté de deux de leurs martyrs, qui ſe donnèrent volontairement la mort pour éluder les deſſeins & les efforts de leurs ennemis. Ils racontent cette hiſtoire à peu près de cette manière.

Hiſtoire D'AHINOMÉ. & de DIONISTAR.

DU tems du ſeptième ſucceſſeur de Stroukaras, étoit une famille illuſtre, qui ne demeuroit pas loin du temple du bocage, & qui conſervoit l'ancien culte du ſoleil, quoique politiquement elle eût fait ſemblant d'approuver les innovations de cet impoſteur. Il ſe trouvoit dans cette famille une jeune fille nommée Ahinomé, qu'on avoit deſtinée à un jeune homme de la même famille, nommé Dioniſtar, parce qu'ils étoient dignes l'un de l'autre, & que, dès leur tendre enfance, on avoit remarqué entr'eux une inclination mutuelle, qui uniſſoit étroitement leurs cœurs & rendoit leurs déſirs conformes. Leur paſſion prenoit tous les jours de nouvelles forces, & ils n'auroient pas tardé long-tems à conſommer, par l'himen, un amour

qu'ils ſentoient depuis leur plus tendre jeuneſſe, ſi les ſœurs ainées d'Ahinomé, n'euſſent été des obſtacles à l'accompliſſement de leurs deſirs. Elles n'étoient point mariées, & la coutume du pays ne permettoit pas aux cadettes de ſe marier, avant que leurs ainées fuſſent pourvues. Ces difficultés, que rien ne pouvoit ſurmonter que le tems & la patience, faiſoient ſouvent ſoupirer les deux amans; Ahinomé avoit atteint déjà ſa vingtième année, avant qu'aucune de ſes ſœurs aînées fût engagée dans le mariage; mais enfin la première ſe maria peu de tems après, & on parloit déjà de célébrer les nôces de la ſeconde, qui devoient être ſuivies de près par celles d'Ahinomé, ſi ſon malheur n'en eut autrement ordonné; car, dans le tems qu'elle eſpéroit le plus d'être bien-tôt unie avec ſon amant, ſon deſtin, contraire à ſes deſirs, voulut qu'un des prêtres du bocage devînt éperdument amoureux d'elle, ſans lui en rien témoigner, parce qu'il crut que l'unique moyen de jouir de ſa perſonne, étoit de la demander pour Stroukaras, ſelon la coutume reçue depuis long-tems. Elle n'étoit pas extraordinairement belle; ſa bonne mine, & ſon eſprit, faiſoient la meilleure partie de ſa beauté. Il eſt vrai qu'elle étoit paſſablement bien faite, qu'elle avoit un

air viril & majeſtueux, & faiſoit paroître dans ſes diſcours & dans ſes actions tant de bon ſens & de probité, que ces qualités la rendoient plus aimable que la délicateſſe du teint & des traits ne le fait ſur pluſieurs beautés fades, qui ne ſont propres qu'à regarder. Son amant étoit un jeune homme fort, robuſte & courageux, doué d'un eſprit ſolide & d'une fermeté d'ame extraordinaire. La conformité de l'humeur de ſa maîtreſſe avec la ſienne, étoit un fort lien pour unir leurs cœurs, outre la longue habitude, qu'ils avoient faite enſemble, qui les lioit encore plus étroitement l'un à l'autre. Le prêtre, qui étoit devenu amoureux d'Ahinomé, ſavoit, avec tout le monde, le deſſein qu'ils avoient, depuis long-tems, de ſe marier; &, craignant que, s'il uſoit de delai, leur mariage ne ſe conſommât, & qu'il ne ſe vît privé pour jamais de l'eſpoir de poſſéder Ahinomé, il réſolut de mettre tout en uſage pour prévenir le malheur qui le menaçoit. Il communiqua donc ſon deſſein à ſes compagnons, implorant leurs ſecours dans une occaſion où il s'agiſſoit de ſa miſère ou de ſon bonheur. Il leur perſuada, ſans peine, de s'employer pour lui; ils réſolurent tous, d'un commun accord, de députer trois de leur corps vers le père d'Ahinomé, pour la demander, au nom de Stroukaras, auquel ils diſoient qu'elle

avoit le bonheur d'avoir plû. Le père parut ſurpris de cette demande inopinée, & fut ſur le point de les refuſer; mais, conſidérant qu'il ne ſeroit pas le maître de ſa fille, qu'on le forceroit à la céder au fils prétendu du ſoleil, & que cette violence ſeroit ſuivie de la ruine de ſa maiſon, il leur répondit prudemment qu'Ahinomé étoit, dès long-tems, engagée à Dioniſtar, mais qu'il ne doutoit pas qu'elle ne fît céder la paſſion qu'elle avoit pour ce jeune homme, à ſon devoir; & qu'elle ne préférât l'honneur éclatant d'être unie à une perſonne divine, au plaiſir de poſſéder un homme mortel. Il ajouta qu'il croyoit qu'elle ſe porteroit d'autant plus facilement à l'obéiſſance qu'elle devoit aux ordres du ciel, qu'elle pourroit, dans la ſuite, épouſer Dioniſtar. Que néanmoins, comme c'étoit une jeune fille dès long-tems engagée avec lui, ſur le point de l'épouſer, il ſe pourroit faire que cet ordre inopiné lui causât de la ſurpriſe & de la douleur, qu'il leur demandoit donc quelques jours pour la diſpoſer à l'obéiſſance. Cette réponſe modérée ſatisfit extrêmement les députés, qui lui accordèrent dix jours de tems pour faire réſoudre ſa fille à conſacrer ſa virginité au divin Stroukaras. Peu de tems après, le père adroit fit inſenſiblement connoître à ſa fille & à ſon amant,

le pitoyable état où leur mauvaiſe deſtinée les avoit précipités. Toute la famille en frémit, mais les deux amans en devinrent comme furieux. Dioniſtar fut ſur le point d'aller dans le bocage maſſacrer tous les prêtres qu'il y trouveroit. Sa maîtreſſe ne fit pas moins paroître d'emportement, & jura, devant ſon père, ſes frères & ſon amant, qu'elle ſouffriroit les plus cruels tourmens, & la mort même la plus épouvantable, avant qu'elle conſentît à une pareille infamie. Les plus réſolus de ſes parens louèrent ſa réſolution, & arrêtèrent entr'eux que, par adreſſe ou par force, il falloit éluder les deſſeins des prêtres laſcifs qui vouloient faire d'Ahinomé un inſtrument de leur déteſtable luxure. Après que les premiers mouvemens de leur colère furent paſſés, & qu'une eſpèce de calme leur eut ſuccédé, ils conſultèrent entr'eux ſur les moyens de ſe tirer adroitement de cette affaire; après pluſieurs avis donnés de part & d'autre, on prit enfin le conſeil d'un ami de Dioniſtar, comme le meilleur qu'on pouvoit ſuivre dans le péril éminent qui les menaçoit. Il dit que, proche de ſa demeure, il avoit découvert un antre ſecret dans un rocher, au pied duquel paſſoit la rivière du valon qui, dans cet endroit, étant fort profonde, rendoit le rocher preſque inacceſſible de ce côté-

là. Il ajouta que le hazard lui avoit découvert ce lieu ſecret ; car étant fort adonné à la pêche, & ayant une adreſſe particulière à plonger & à prendre le poiſſon avec la main dans les trous où il ſe retire ſouvent, il étoit allé un jour au pied du rocher où étoit cet antre ; qu'en plongeant, il avoit trouvé dans l'eau une grande ouverture dans le roc où il avoit paſſé & vu de l'autre côté, & dans la montagne, une grande voute naturelle éclairée par un autre trou élevé au deſſus de la rivière environ la hauteur de quatre hommes ; que la curioſité l'avoit porté à voir tous les endroits de cette voute, & qu'il avoit trouvé qu'elle étoit fort grande, & que, du côté de la montagne, on en pouvoit ſortir pour entrer dans un petit terrein preſque rond, environné de rochers eſcarpés & inacceſſibles de tous les autres côtés ; que, dans ce terrein qui pouvoit avoir environ un jet de pierre de diametre, il avoit trouvé pluſieurs arbres, les uns pourris, les autres dans leur force, & les autres encore jeunes. Il ajoûta que l'eau de la rivière entroit fort avant dans un côté de la voute ſouterreine, d'où ſortoit une ſource extrêmement froide où il avoit pris grande quantité de poiſſon, & que c'étoit, pour cette raiſon, qu'il n'avoit jamais parlé de ce lieu à qui que ce fût, de crainte

qu'on ne partageât avec lui la pêche agréable qu'il y faiſoit ſouvent, ou qu'on n'interrompît les douces réveries qu'il entretenoit quelquefois dans ce lieu frais & ſolitaire. Après avoir fait la deſcription de cet antre & des commodités qu'on y trouvoit, il conſeilla à Dioniſtar, & à ſa maitreſſe, de s'y retirer & promit de leur fournir abondamment toutes les choſes néceſſaires à la vie, s'ils pouvoient ſe réſoudre à vivre, quelque tems, dans cette ſolitude, juſques à ce qu'ils puſſent paſſer les montagnes, & ſe retirer en Preſtarambe. Ce conſeil fut approuvé de toute l'aſſemblée, & ſur-tout de la courageuſe Ahinomé, qui dit qu'elle ſe banniroit volontairement de la ſociété des hommes, pour demeurer dans cet antre, & dans les lieux les plus affreux, pour éviter l'infame commerce des prêtres qui vouloient jouir d'elle ſous un prétexte ſpecieux de religion & de piété; qu'elle étoit donc prête de ſe retirer dans ce lieu ſecret, pour y finir le reſte de ſes jours, quand même ſon amant n'auroit pas le courage de l'y accompagner. Ce diſcours fit rougir Dioniſtar, qui, d'un ton emporté, lui répondit ſur le champ, qu'elle lui faiſoit tort de douter de ſon courage & de ſa conſtance; qu'après les preuves qu'il lui avoit données de ſon amour & de ſa fidélité, cette penſée lui étoit

injurieuſe, & qu'il ſeroit honteux à un homme d'avoir moins de fermeté qu'une femme, ſurtout dans une occaſion où elle en faiſoit tant paroître pour l'amour de lui. Finiſſez tous ces reproches, interrompit bruſquement celui qui leur avoit donné le conſeil. Vous êtes bien contens l'un de l'autre, ſongez ſeulement aux moyens d'exécuter votre réſolution. Enſuite on tomba d'accord de ſe ſauver, dans trois jours, à la faveur de la nuit, & que cependant l'ami de Dioniſtar partiroit inceſſamment pour aller préparer la retraite de ces amans.

Cependant le prêtre, amoureux d'Ahinomé, reprochoit continuellement à ſes compagnons, le peu de ſoin qu'ils avoient eu de ſatisfaire ſa paſſion, & leur repréſentoit le danger où il étoit de perdre, dans un ſi long eſpace qu'on avoit donné au ère de ſa maîtreſſe, la première fleur de ſa virginité, ſans quoi il ne ſe ſoucioit pas de la poſſéder, & de profiter des reſtes dégoûtans de Dioniſtar, qu'il croyoit qu'elle préféreroit à tout autre. Ses ſoupçons étoient d'autant mieux fondés, qu'il étoit averti que cette fille, & toute ſa parenté, n'approuvoient qu'en apparence, la religion de Stroukaras. Il dit toutes ces raiſons aux autres prêtres, & ſut ſi bien les animer, qu'ils le ſuivirent, avec une bonne eſcorte de leurs ſatellites, au logis de

de ſa maîtreſſe, pour la demander à ſon père, dans le tems qu'elle ſe préparoit à la fuite. Ils environnèrent la maiſon, & dirent à ceux qui leur demandèrent la cauſe de ce procédé, que le tems, qu'ils avoient donné au père, étant trop long, le divin Stroukaras en avoit témoigné de la colère, & leur avoit commandé, ſous de grandes peines, de lui amener, en toute diligence, la vierge dont il vouloit prendre poſſeſſion. On eut beau raiſonner là-deſſus, ils ne donnèrent à la fille que trois heures pour ſe préparer, pendant leſquelles, elle eut le tems de dire à ſon amant, qu'il devoit être aſſuré de ſa fidélité, qu'elle mettroit le feu au temple du Bocage, au premier vent qu'il feroit, & que, ſi, dans ce moment, il la venoit ſecourir, avec ſes amis, & favoriſer leur retraite, elle iroit par-tout avec lui. Prenez ce parti, Dioniſtar, lui dit-elle, puiſque c'eſt le ſeul qui vous reſte, retenez votre colère, uſez de prudence & de jugement, & ſoyez aſſuré que, tant que je vivrai, je ne vivrai que pour vous, & que la mort la plus terrible, me ſera cent fois plus douce qu'une vie impure & criminelle. Après ces paroles, elle employa le tems qui lui reſtoit, à s'ajuſter, pour être après conduite au temple, & prit une forte réſolution de ſi bien diſſimuler ſes véritables ſentimens, que

les prêtres ne puſſent aucunement découvrir ſes deſſeins. On la conduiſit au Bocage avec la pompe ordinaire en de pareilles occaſions ; elle fut reçue dans le temple, & logée de la manière qu'on y logeoit les autres, & fit paroître extérieurement, par ſon viſage & par ſes diſcours, qu'elle étoit ſi ſatisfaite de l'honneur que le divin Stroukaras lui faiſoit, que tous les prêtres crurent, en effet, qu'elle ſentoit une véritable joie en ſon cœur.

Le prêtre, ſon amant, le crut, comme les autres, & fut ravi de la voir dans une diſpoſition qui ſurpaſſoit ſes eſpérances. Il s'applaudit de ſes bons ſuccès, & ne reſpiroit que l'heure & le moment d'aſſouvir ſa brutale paſſion, avec une perſonne qu'il aimoit éperdument ; mais, comme il falloit, pendant quelques jours, obſerver les cérémonies accoutumées dans de pareilles occaſions, il fut obligé d'attendre qu'elles fuſſent achevées, pour jouir enſuite de ſa charmante Ahinomé. Il mit donc un frein à ſes deſirs, juſqu'au jour que le vieux directeur, la vint avertir de ſe venir préſenter à l'autel, pour ſolliciter le divin Stroukaras de vouloir deſcendre du ciel, pour prendre poſſeſſion de ſa perſonne. Alors Ahinomé lui répondit, avec une langueur affectée, qu'elle ne ſouhaitoit rien tant, que de ſe voir unie

avec le divin fils du soleil; mais que, pour son malheur, elle n'étoit point en état de le recevoir, à cause de l'infirmité commune à toutes les personnes de son sexe: que, pour cet effet, elle lui demandoit encore quelques jours de délai, jusqu'à ce que sa personne fût pure, & plus digne de recevoir son céleste amant. Cette réponse, que le vieux directeur entendit fort bien, lui fit obtenir le tems qu'elle demandoit, pendant lequel, elle résolut de mettre le feu au temple, & de mourir, plutôt que de consentir aux sales désirs de ces imposteurs.

Cependant Dioniſtar, ayant assemblé un nombre assez considérable de ses fidèles amis, n'attendoit que le signal, dont il étoit convenu avec sa maîtresse, pour se jeter sur les prêtres, & pour l'enlever de vive force, s'il ne pouvoit le faire autrement. Elle ne manqua pas, dans une nuit obscure, de mettre le feu à son lit, & à deux autres endroits du temple. Le ciel favorisa si bien son entreprise, qu'un vent, qui s'étoit levé quelques heures auparavant, comme Ahinomé avoit fort bien remarqué, porta les flammes par tous les endroits du temple. L'alarme fut extraordinaire parmi les prêtres; quelques-uns furent brûlés dans leurs lits, avant que d'en pouvoir sortir; les autres en sorti-

rent tout nuds, & se sauvèrent dans le Bocage ; pleins de crainte & d'étonnement. Les plus résolus, tâchèrent d'éteindre les flammes, qui réduisoient en cendres une grande partie de ce bâtiment de bois, & qui, malgré les efforts de ces gens, en purgèrent, dans peu d'heures, les impuretés dont il étoit souillé. Plusieurs coururent aux portes de la palissade, les ouvrirent & crièrent au secours ; & pendant cette consternation, Ahinomé se sauva dans les champs, sans être apperçue d'aucun d'eux. Cependant Dionisiar & ses amis furent les premiers qui se présentèrent aux portes, sous prétexte d'y venir pour éteindre le feu. Il chercha par-tout sa maîtresse, & ne la trouvant pas, il croit qu'elle a péri dans l'incendie. Alors la fureur s'empare de son ame, il exhorte ses amis de paroles & d'exemples, & tue, à coups de massue, tous les prêtres qu'il peut rencontrer. Le massacre fut terrible, & l'auroit été beaucoup plus, si Ahinomé, qui savoit bien que son amant ne manqueroit pas de la venir chercher, & qui, s'étant cachée derrière un arbre, l'avoit vu passer avec sa troupe, & se saisir des portes de la palissade, ne se fût enfin avancée pour dire, à quelques-uns de ses compagnons, qu'elle étoit sortie du Bocage, & qu'elle n'attendoit que son amant, pour se sauver avec

lui. On en avertit le furieux Dioniſtar, qui, à cette nouvelle, ramaſſe ſes gens, ſort de la paliſſade, & va prendre ſa maîtreſſe au lieu où elle l'attendoit. Quand ils furent tous enſemble, ils ſe ſauvèrent au travers des bois, & marchèrent, avec toute la diligence poſſible, vers le lieu où ces deux amans devoient faire leur retraite, laiſſant les prêtres, qui avoient échappé à leur juſte reſſentiment, dans une conſternation extrême.

Le jour, qui parut après cette nuit affreuſe, fit voir le triſte ravage que les flammes avoient fait dans le temple, & grand nombre de prêtres que Dioniſtar & ſes compagnons avoient ſacrifiés à leur vengeance. Avant que d'entrer dans la paliſſade, ils avoient pris ſoin de ſe frotter le corps & le viſage d'un certain limon noir, qu'ils avoient préparé, pour cet effet, & qui les déguiſoit ſi bien, qu'ils reſſembloient plutôt à des diables, qu'à des hommes. Les prêtres, qui s'étoient ſauvés, ſe ſouvenoient bien d'avoir vu ces hommes effroyables, aſſommer tous ceux qu'ils rencontroient devant eux; mais leur conſternation & le déguiſement, dans leſquels ils les avoient vus, ne leur avoient pas permis d'en reconnoître aucun. Cependant tous les peuples des environs s'étoient aſſemblés vers le Bocage, & en conſidéroient le triſte ſpectacle,

ſans pouvoir deviner la cauſe d'une ſi terrible calamité. Chacun en raiſonnoit à ſa mode; mais enfin, le ſoin, que le père d'Ahinomé avoit pris de répandre, parmi eux, que c'étoient des démons qui avoient fait ce ravage, fut l'opinion la plus reçue parmi le peuple. Mais les prêtres, s'étant remis de leur étonnement, ne raiſonnoient pas de cette manière, ils examinèrent toutes choſes avec ſoin, & ſoit par ſoupçon, ou par quelques conjectures bien fondées, ils conclurent enfin qu'Ahinomé & ſon amant, qui ne paroiſſoient plus, étoient la cauſe de leur malheur. Ils ſe fortifièrent dans cette croyance, & pleins de cette penſée, ils envoyèrent des ordres vers les montagnes de Sporoumbe, pour en faire ſoigneuſement garder tous les paſſages, & faire arrêter Dioniſtar & ſa maîtreſſe, s'ils alloient de ce côté-là, pour paſſer à Sporoumbe.

Cependant, cette courageuſe fille & ſon généreux amant, ayant trouvé toutes choſes prêtes, dans l'antre dont nous avons parlé, s'y retirèrent ſecrètement, &, avec l'aveu de leurs parens, ils y conſommèrent leurs longues & fidèles amours. Ils n'avoient de commerce avec perſonne, qu'avec celui qui leur avoit indiqué & préparé le lieu, qui ne manquoit pas de leur fournir, de tems en tems, tout ce qui

leur étoit néceſſaire. Ils vécurent, de cette manière, pendant l'eſpace de cinq ans, ſans jamais ſortir de leur antre, & ils ne laiſſoient pas de vivre heureux dans leur ſolitude, puiſque Dioniſtar faiſoit conſiſter tout ſon bonheur dans la jouiſſance de ſa fidèle Ahinomé, & qu'elle mettoit toute ſa félicité dans la poſſeſſion de ſon cher Dioniſtar. Ils ſe firent, peu-à-peu, une habitude de vivre ſeuls, qui leur parut ennuyeuſe dans la première année; mais qui fut adoucie, dans la ſuite, par les fruits que produiſit leur amour. Ils eurent tous les ans un enfant, & Ahinomé s'occupoit, avec plaiſir, à les nourrir & à les élever, pendant que ſon mari s'exerçoit à cultiver le petit terrein découvert, qui étoit près de leur caverne, & dont nous avons déjà parlé. Il en avoit défriché la terre, y avoit ſemé diverſes ſortes de légumes, & des herbes nourriſſantes; & il tiroit des arbres, qu'il y avoit trouvés, tout le bois qui lui étoit néceſſaire. La rivière & la ſource de l'antre leur fourniſſoient une grande quantité de poiſſon, ce qui, avec ce qu'on leur portoit, de tems en tems du dehors, les faiſoit vivre dans l'abondance, avec toute leur famille. Ils avoient fait une grande hute, fort commode, dans ce lieu découvert, pour pour ne pas être obligés de demeurer dans la

voûte ſouterreine, dont l'humidité & l'obſcurité, n'étoient ni auſſi agréables, ni auſſi ſaines, que ce lieu découvert, où ils reſpiroient le grand air. Les commodités de ce lieu, & la proximité de leurs parens, dont ils pouvoient ſouvent apprendre des nouvelles, leur en firent trouver le ſéjour agréable; ils ne ſongèrent plus à paſſer les montagnes, pour ſe retirer à Sporoumbe; & ils réſolurent de demeurer le reſte de leurs jours dans cette aimable ſolitude, où, ſans doute, ils auroient pu vivre heureux, ſi la fortune, envieuſe de leur bonheur, n'en eût interrompu le cours, par l'accident qui leur arriva, cinq ans après leur retraite.

Quelques jeunes-hommes, extrêmement adonnés à la chaſſe d'un certain animal, nommé dans ce pays Dariéba, qui eſt une eſpèce de chat ſauvage, mais dont la chair eſt fort délicate & la fourrure fort riche, en découvrirent un grand nombre ſur les rochers eſcarpés, dans leſquels étoient l'antre & le terrein où Dioniſtar & ſa famille s'étoient retirés. Le deſir de tuer ces animaux, obligea ces jeunes gens à grimper ſur ces montagnes, preſqu'inacceſſibles, dans l'eſpérance d'y faire une bonne chaſſe. Ils y montèrent donc, &, dans la pourſuite de ces animaux, ils vinrent près du lieu où étoit le terrein enfoncé de Dioniſtar, d'où ils virent

sortir de la fumée, sans voir aucun feu. Cela leur causa de l'étonnement, & leur donna la curiosité de rechercher la cause de cette fumée, & de s'approcher du lieu d'où ils la voyoient sortir. Ils s'en approchèrent donc, & virent, du haut d'un rocher, où ils étoient montés, le feu que Dionistar & sa femme faisoient dans leur terrein enfoncé, pour y faire cuire leur viande. Ils les considérèrent long-tems, sans en être vus, & sans faire de bruit, puis ils allèrent raconter, chez eux, la découverte qu'ils avoient faite d'un homme, d'une femme, & de leurs enfans, qui vivoient seuls, entre ces rochers escarpés, sans qu'ils pussent comprendre comment ils avoient pu descendre dans un lieu si enfoncé, & qui paroît inaccessible. Ce rapport fit du bruit parmi les gens du pays, plusieurs voulurent voir eux-mêmes, ce qu'ils avoient oui rapporter aux autres, & il y alla tant de gens, qu'il y en eut quelques-uns qui reconnurent Dionistar & Ahinomé. Les prêtres ne furent pas long-tems, sans être avertis de cette découverte, qui raluma en eux le desir de venger, sur ces pauvres amans, l'injure faite à leur temple & à leur société. Ils ramassèrent donc les zélotes les plus scélérats, qu'il y eût parmi leurs sectateurs, & allèrent assiéger, de tous côtés, le terrein où l'on avoit découvert

nos deux amans. Mais, comme le lieu étoit inacceſſible, à cauſe de ſa profondeur, & de la roideur des rochers dont il étoit environné, tout ce qu'ils purent faire, fut de leur tirer quelques flèches, du haut en bas, qui, ſans leur faire aucun mal, les avertirent ſeulement du danger où ils étoient dans ce lieu découvert; cela les obligea de ſe tenir ſur leurs gardes, & de ſe retirer dans l'antre prochain, pour éviter les efforts de leurs ennemis.

Cependant les prêtres, ſongeant nuit & jour à leur vengeance, inventèrent une machine, faite de racines d'arbre, liées enſemble, pour faire deſcendre des hommes dans le terrein que Dioniſtar ſembloit avoir abandonné, mais ils ne le purent faire, ſans que lui & ſa femme ne s'en apperçuſſent; ce qui les obligea de ſonger à leur défenſe. Quand ils virent qu'on deſcendoit cette machine, dans laquelle on avoit mis cinq hommes armés, ils ſe cachèrent derrière un petit rocher, proche du lieu où ils devoient deſcendre, &, lorſqu'ils les virent à la portée de leurs arcs, ils les percèrent en l'air à coups de traits, & achevèrent de les tuer, quand ils furent tout à fait deſcendus. La généreuſe Ahinomé, avec un courage viril, ſeconda merveilleuſement bien ſon mari, & lui aida, ſans ſe relâcher, à détruire tous

ceux qui tentèrent la deſcente du lieu, ſur de ſemblables machines. Ces vains efforts mirent les prêtres dans une rage extrême; ils exhortèrent leurs gens à faire une entrepriſe plus vigoureuſe que les premieres, à ne pas ſouffrir qu'un homme & une femme impies triomphaſſent d'un grand nombre de perſonnes pieuſes, qui vouloient venger l'injure faite à leurs autels; &, pour les émouvoir davantage, ils ne manquèrent pas de leur promettre la faveur de Stroukaras, & les récompenſes céleſtes qu'il donne à ceux qui l'aiment, & qui le ſervent.

Ces exhortations & ces promeſſes, réveillèrent le zèle de pluſieurs perſonnes, qui s'offrirent volontairement, pour entreprendre tout ce qu'on leur commanderoit; ſi bien, qu'il fut réſolu qu'on feroit un grand nombre de ces machines, mieux défendues que les premières, & qu'on les feroit deſcendre toutes, à la fois, dans la penſée que, Dioniſtar & ſa femme ne pouvant pas être par-tout, il ne leur ſeroit pas poſſible d'empêcher la deſcente de tant d'ennemis, & qu'ils ſeroient enfin obligés de ſe rendre, ou de ſe tuer eux-mêmes. Ce projet fut exécuté, ſelon la réſolution qu'on en avoit priſe, & Dioniſtar, qui l'avoit déjà bien prévu, & qui s'y étoit préparé, voyant deſcendre

tant de machines, à la fois, fut contraint de ſe ſauver dans ſon antre, dont l'entrée étoit fort étroite, & qu'il boucha tout-à-fait, quand il eut abandonné ſon terrein. Il ſe ſervit pour cela, de groſſes pierres & de grandes pièces de bois, il en avoit fait proviſion, pendant que ſes ennemis ſe préparoient à donner le grand aſſaut, qui les rendît maîtres du terrein enfoncé. Quand ils furent deſcendus, & qu'ils crurent prendre nos fidèles amans, pour les ſacrifier à la vengeance des prêtres, ils furent bien étonnés, lorſqu'après les avoir cherchés long-tems, parmi les arbres & les rochers, ils ne les purent trouver nulle part. Ils ne ſe rébutèrent pourtant pas, &, faiſant une plus exacte recherche, ils reconnurent enfin le trou par lequel ils s'étoient ſauvés dans la caverne. Ils tâchèrent de le percer, mais, comme ils n'avoient point d'inſtrumens propres pour un tel travail, ils ſe contentèrent de laiſſer quelques-uns de leur troupe dans le terrein, & ſe firent remonter ſur la montagne, pour faire rapport aux prêtres de toute la diligence qu'ils avoient faite, & raiſonner, avec eux, ſur les moyens propres à faire réuſſir leur deſſein.

Ceux-ci voyant que leurs ennemis leur étoient encore échappés cette fois, & que le trou,

par lequel ils avoient passé, les avoit mis à couvert des tourmens qu'ils leur préparoient, ils conclurent, après plusieurs raisonnemens, qu'il falloit qu'il y eût, dans la montagne, quelqu'antre où ils s'étoient retirés, & que peut-être ils avoient d'autres issues que celle qu'on avoit trouvée dans le terrein enfoncé. Dans cette pensée, ils ordonnèrent à un grand nombre de leurs zélotes, de faire une recherche exacte au tour de la montagne, ce qui fut fait dans peu de jours; mais on ne put trouver aucun endroit, par où l'on pût entrer dans la caverne. Cela donna lieu de croire qu'il n'y avoit pas moyen d'y entrer, à moins que d'enfoncer ce trou; & que, si l'on ne pouvoit l'ouvrir, on feroit périr de faim Dioniſtar & sa femme, dans leur tanière. On envoya donc plusieurs hommes dans le terrein enfoncé, qui, à coups de lèviers, tâchèrent d'ouvrir le trou que Dioniſtar avoit bouché; mais il y avoit mis tant de pierres, & tant de pièces de bois en travers, qu'il ne fut pas possible de faire un passage pour entrer dans la caverne où ils s'étoient mis à couvert de leur violence. On résolut donc, après plusieurs vains efforts, de tenir une garde continuelle devant le trou, & d'affamer ces infortunés dans leur antre, s'ils ne vouloient se rendre à discrétion.

lieu de ce cercle, après avoir coupé quelques buissons, qui les pouvoient cacher à la vue de ceux qui passoient sur l'autre côté de la rivière, qui n'étoit pas large en cet endroit, quoiqu'elle y fût très-profonde. Dès qu'ils virent paroître des gens, ils ne manquèrent pas de les appeller, & de les prier de venir jusques sur le bord de l'eau, vis-à-vis du lieu où ils se tenoient debout.

Trois ou quatre de ceux qui faisoient la ronde autour de ces rochers, se voyant appellés, s'y arrêtèrent, & Dionistar leur dit, que c'étoit en vain qu'ils cherchoient à le prendre, puisque la caverne où il demeuroit étant inaccessible, elle le mettroit toujours à couvert de leurs efforts, tant qu'il s'opiniâtreroit à se défendre; mais qu'il croyoit, qu'il valoit mieux entrer en traité; que pour cet effet il les prioit d'avertir les prêtres de la résolution qu'il avoit faite de se rendre à eux plutôt que de se voir enfermé dans son antre pendant tout le cours de sa vie. Dites-leur, ajouta-t-il, que j'ai des choses très-importantes à leur communiquer, & que, quand ils les auront apprises, je ne doute pas qu'ils ne me reçoivent en grace, malgré les injures que je leur ai faites. Je les prie donc de venir, en aussi grand nombre qu'ils pourront, afin qu'ils soient eux-mêmes témoins des

des choſes que je veux faire en leur préſence, & devant tout le peuple qui les accompagnera.

Après ce diſcours, ceux qui l'avoient écouté ne manquèrent pas d'envoyer avertir les prêtres de cette aventure, & d'appeller un grand nombre de leurs camarades pour garder le rivage, vis-à-vis du lieu d'où Dioniſtar leur avoit parlé.

Les prêtres ayant reçu cette nouvelle, ne manquèrent pas d'envoyer quelques-uns de leur corps, avec ordre de leur parler le plus doucement qu'ils pourroient, & de leur dire que, pourvu qu'ils fuſſent repentans de leurs fautes, on ne leur en remettroit pas ſeulement la peine, mais que même on les recevroit en grace. Ces envoyés s'acquittèrent exactement de leur commiſſion, promirent plus qu'on ne leur demandoit, & firent tous leurs efforts, pour perſuader à Dioniſtar de ſe fier à leurs promeſſes, & de ſe remettre entre leurs mains. Il fit ſemblant d'approuver leur conſeil, & leur dit que, ſi dans deux jours ils revenoient avec tout leur corps, il leur diroit, en préſence du peuple, des choſes fort importantes, & leur feroit connoître ſa dernière réſolution.

Les prêtres, ſuivis d'une grande multitude de gens, ne manquèrent pas de s'y trouver au tems aſſigné, & Dioniſtar les voyant tous aſſem-

blés, sur le bord de la rivière, vis-à-vis de sa caverne, se montrant avec sa femme & l'enfant qu'elle alaitoit, leur demanda une paisible audience, laquelle ayant obtenue, il leur tint un discours conçu à-peu-près en ces termes.

« Je m'estime heureux, dans mon infortune, de voir mon souhait accompli. Depuis quelques jours j'avois un desir extrême de vous voir assemblés, au lieu où vous êtes maintenant, pour vous dire mes pensées avec liberté, & je conjecture, par votre silence, que vous me donnerez aujourd'hui la favorable attention que vous m'avez promise, & dont je tâcherai de profiter, pour vous faire connoître mes véritables sentimens & ma dernière résolution. J'adresse mon discours à tous ceux de cette assemblée, mais principalement à vous, prêtres & sacrificateurs, qui gouvernez le peuple, & qui, en particulier, avez plus de sujet de me haïr que les autres, parce que je vous ai le plus outragés. Nous vous confessons ingénuement, ma femme & moi, qu'elle mit le feu à votre temple, & que j'assommai de ma main plusieurs de vos compagnons. Cette injure ne doit-elle pas exciter votre colère contre nous? Mais, puisque nous sommes encore à couvert de l'orage, suspendez votre vengeance pour

quelque tems, & quand nous aurons achevé ce discours, vous serez infailliblement vengés ».

» Avant qu'on voulût faire violence à ma maîtresse Ahinomé, nous vivions, elle & moi, avec tous ceux de notre famille, dans le repos & la tranquillité, sans nous mêler des affaires d'autrui. Nous vous laissions gouverner le peuple à votre fantaisie, sans seulement prononcer une parole qui vous pût offenser, & nous n'attendions tous deux, que l'heureux moment qui nous devoit unir ensemble par le lien d'un légitime mariage. Ce tems desiré qui devoit finir nos peines, étoit presque arrivé, & toutes choses étoient disposées pour l'accomplissement de nos vœux, lorsque vous vîntes volontairement troubler notre joie, & tourner nos douces espérances en un furieux désespoir. Vous vîntes, au nom de Stroukaras, demander Ahinomé, pour m'arracher ma maîtresse, & pour la priver de son amant. Cela se pouvoit-il faire sans une violence extrême, & doit-on s'étonner, après cela, que nous ayions fait tout ce que la rage nous pouvoit inspirer dans une telle occasion ? Y a-t-il des gens d'honneur & de courage qui eussent moins voulu faire, & pouvez-vous justement nous en blamer ? Je sais bien que vous couvrirez votre procédé du voile de la religion, & que vous me direz que, lorsqu'il s'agit

d'obéir aux ordres d'un Dieu, il n'y a point de raiſon qui ne doive céder; que la juſtice, l'équité, le ſang, l'amitié, ni l'amour même, quelque légitime qu'il ſoit, ne doivent mettre aucun obſtacle aux ordonnances du ciel. Ce raiſonnement eſt plauſible, & je ne veux point le réfuter; mais qui m'aſſurera qu'un ordre contraire à la raiſon, à la juſtice & à l'honneur ſoit un ordre du ciel? Vous abuſez de la religion & de la crédulité des gens ſimples, pour aſſouvir votre infame luxure. Sous un maſque de piété, vous avez exercé votre barbarie, contre ceux qui n'ont pas voulu recevoir vos impoſtures? »

Comme il alloit pourſuivre, les prêtres à qui ce diſcours ne plaiſoit pas, & qui en craignoient les conſéquences, élevèrent un tumulte parmi le peuple, & commandèrent à leurs plus zélés ſectateurs de percer à coups de traits cet impie harangueur, qui, après avoir commis tant de crimes, oſoit encore raiſonner contre les miniſtres de la religion. Ces zélotes, prompts à obéir à ce commandement, bandèrent incontinent leurs arcs, pour tirer des flêches contre Dioniſtar & ſa femme, qui voyant leur deſſein, ſe retirèrent dans leur antre, & s'y tinrent à couvert de leurs traits, pour en ſortir quelque momens après. Ils employèrent ce peu de tems, à ſe couper les veines des bras

& des jambes, & puis ayant pris des tiſons ardens, ils en mirent tout-alentour du bucher rond qu'ils avoient préparé, & ſe jettant dedans en préſence de la multitude, ils leur firent voir le ſang qui ruiſſeloit de leurs veines coupées. Ce ſpectacle affreux appaiſa le murmure du peuple, attira ſes regards & ſon attention, & la généreuſe Ahinomé prenant ce moment, comme le ſeul qui lui reſtoit à vivre, parla aux prêtres & au peuple. Dans ſon diſcours, elle approuva tout ce qu'avoit dit ſon mari, reprochant aux uns leur orgueil, leurs impoſtures & leur infame luxure, & exhortant les autres à ouvrir enfin les yeux, & à ne plus ſouffrir qu'on abusât de leur ſimplicité, pour les rendre les inſtrumens des vices & de l'ambition de ceux qui, ſans autorité légitime, s'étoient rendus les maîtres de la nation, contre toutes les maximes anciennes, & les louables coutumes de leurs ancêtres. Enſuite elle prit ſon enfant, lui coupa les veines en leur préſence, après quoi elle & ſon mari, enſemble, firent mille imprécations contre leurs ennemis, & leur dirent que la mort leur ſembloit douce, puiſqu'ils mourroient unanimement enſemble, comme ils avoient vécu, & qu'ils avoient le plaiſir de braver leurs tyrans, de leur reprocher leurs crimes & leurs impoſtures, & de triompher de

leur malice & de leur cruauté. Qu'ils avoient la douce consolation de n'être point tombés entre leurs mains, & d'avoir si bien pourvu à leurs affaires, que leurs ennemis ne pourroient exercer leur rage que sur un peu de cendre qui resteroit du corps de deux personnes qui mouroient martyrs de la raison & de la vérité.

Après cela, ils s'embrassèrent tous deux, se couchèrent doucement sur le bucher, & se tenant étroitement liés ensemble, ils sentirent couler leur vie avec leur sang, & demeurèrent dans cette posture, jusqu'à ce que les flammes qu'ils avoient allumées, eussent réduit leurs corps en cendres.

Ce spectacle horrible fit diverses impressions sur l'esprit du peuple; quelques-uns des plus raisonnables furent extrêmement touchés de l'action de ces deux martyrs, de la force de leurs raisons, & de la fermeté avec laquelle ils avoient mépriſé la mort, pour ne pas renoncer à leurs véritables sentimens, & pour ne pas tomber en la puissance de leurs ennemis.

Les autres, moins éclairés, n'ayant pour toute règle que les préjugés de leur éducation & les sentimens de leurs conducteurs, expliquèrent tout autrement cette aventure, & traitèrent Dioniſtar & Ahinomé d'impies, obstinés dans leur erreur, quoique d'abord ils eussent

été touchés de leur action généreuse, ou plutôt, héroïque.

Cependant les prêtres n'osèrent exercer aucune cruauté sur les parens des défunts, ils avoient peur de se rendre odieux à tout le monde, & de ruiner tout-à-fait leur réputation déjà fort ébranlée, par divers événemens contraires à leurs intérêts & à leur autorité; si bien que depuis ce tems-là, ils se gouvernèrent avec plus de modération qu'ils n'avoient fait auparavant.

Les Prestarambes ont conservé, de père en fils, la mémoire de cet événement remarquable, & regardent Dionistar & Ahinomé comme deux illustres martyrs de la vérité, pour laquelle leurs ancêtres se virent bannis de leur patrie, après avoir souffert les persécutions que leur avoit suscitées l'ambitieux Stroukaras. Il y en a même qui vont tous les ans, visiter le rocher où ces deux personnes généreuses perdirent la vie, & le respect qu'on a pour leur mémoire rend ce lieu vénérable.

Quand Sévarias subjugua ces peuples, il trouva vingt-quatre ou vingt-cinq temples où l'on adoroit l'imposteur Stroukaras, sans en compter plusieurs autres qui subsistent encore parmi les nations voisines qu'il ne soumit pas à ses loix, & qui persistent encore dans leur superstition.

Les Preſtarambes qui l'avoient ſuivi dans ſes conquêtes, lui contèrent toute cette hiſtoire, qu'ils avoient appriſe de père en fils, & le prièrent de faire ſes efforts, pour tirer d'erreur ces pauvres peuples abuſés.

Il leur promit d'y mettre la main, le plutôt qu'il pourroit; mais il leur fit comprendre en même tems, que dans un deſſein de cette nature, il falloit uſer de beaucoup de prudence, de peur d'effaroucher ces peuples aveuglés dans leurs vaines ſuperſtitions.

Après donc qu'il les eut conquis, qu'il eut bâti le temple du ſoleil, dont la magnificence leur donnoit beaucoup plus d'admiration que les bocages de Stroukaras; qu'il eut inſtitué des cérémonies pompeuſes, accompagnées de voix & d'inſtrumens de muſique; qu'il eut été choiſi par le ſoleil même, pour être le chef de ces peuples, & l'interprête de ſa volonté; & que, par ſes loix juſtes & ſes actions vertueuſes, il ſe fut acquis un très-grand crédit parmi eux; alors il commença à combattre les impoſtures de Stroukaras. Les raiſons ſolides qu'il employa, accompagnées de la force de ſes armes & de ſes foudres, dont ils avoient éprouvé les funeſtes effets, firent beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit des principaux d'entr'eux, & leur firent, en partie, connoître les impoſtures de Stroukaras. Mais ce

qui acheva de les mettre au jour, & de diſſiper l'erreur de ces peuples, ce fut le ſoin que prit Sévarias de ſurprendre les impoſteurs ſur le fait, quand ils rendoient leurs oracles, des arbres creux où ils ſe cachoient. Il prit donc ſon tems dans une fête ſolemnelle, & entrant tout d'un coup à main armée dans les temples, au moment qu'on y rendoit les oracles, il attrapa les faux prophètes dans leurs cachettes, & les expoſant à la vue du peuple, il leur fit confeſſer, devant tous, leurs tromperies & leurs impoſtures.

Après cela toutes les perſonnes raiſonnables furent entièrement déſabuſées; ſi bien que dans toutes les terres de ſa domination, on abbatit les temples & les bocages de Stroukaras, & le culte religieux, qu'on lui rendoit publiquement, y fut tout-à-fait aboli. Ce ne fut pas pourtant par-tout, car encore aujourd'hui les nations voiſines des Sévarambes perſiſtent dans leur idolâtrie.

Revenons maintenant à celle des Sévarambes mêmes, qui quoique moins groſſière & moins oppoſée à la raiſon naturelle, ne laiſſe pas d'être une véritable idolâtrie, en ce qu'ils rendent au ſoleil, qui n'eſt qu'une créature, des reſpects religieux, qui ne ſont dus qu'au créateur.

L'exercice public de la religion ne ſe fait qu'aux jours de fêtes ordinaires, qui ſont les

trois premiers jours de la nouvelle lune, & les trois premiers après qu'elle eſt venue juſqu'à ſon plein. En ces jours, on ne fait que quelques ſacrifices de parfums que les prêtres ordinaires offrent au ſoleil, & qu'ils accompagnent de quelques hymnes, après quoi le reſte du jour ſe paſſe en jeux, en danſes & autres divertiſſemens. Mais les fêtes ſolemnelles ſont ce qu'il y a de plus éclatant dans la religion, & où elle paroît dans ſa plus grande pompe. Il y en a ſix, toutes différentes dans leurs fins & dans leurs uſages; ſavoir, le khodimbaſion, l'érimbaſion, le ſévariſion, l'oſparenibon, l'eſtricaſion & le nemarokiſton. Nous les décrirons toutes l'une après l'autre. On ne célèbre ces fêtes que dans les temples qu'on a bâtis dans les grandes villes, comme à Sévarinde, à Sporounde, à Arkropſinde, à Sporoumé, & à quelques autres qui ont chacune leur reſſort particulier, & le peuple de la campagne s'y aſſemble, pour aſſiſter à une partie de la fête, après quoi chacun ſe va réjouir chez ſoi. Au temple de Sévarinde, il y a près de quatre cent prêtres qui officient tour à tour; & dans les autres temples, il y en a plus ou moins, ſelon la grandeur des lieux. Le vice-roi eſt le premier de tous, & comme leur ſouverain pontife; &, dans toutes les ſolemnités, c'eſt lui qui offre le premier ſacrifice. Chaque gouverneur des villes

où il y a un temple, en fait autant, & puis les autres prêtres font le reſte. Paſſons maintenant, à la deſcription de ces fêtes ſolemnelles.

De la fête du grand dieu, appellée Khodimbaſion.

Nous avons déja dit que Sévariſtas avoit inſtitué le khodimbaſion ſelon l'idée de Sévarias, qui en avoit dit quelque choſe, mais qui ne s'en étoit pas clairement expliqué. Cette raiſon avoit été cauſe que ſes ſucceſſeurs, juſqu'à Sévariſtas, n'en avoient pas oſé entreprendre l'inſtitution. Mais ce prince l'établit ſans ſcrupule, & le vit célébrer pluſieurs fois avant ſa mort. Il ne ſe fait que de ſept en ſept ans, au commencement de chaque dirnemis, au tems que le ſoleil touche au ſigne de la balance, & qu'il fait l'équinoxe du printemps, qui à notre égard eſt celui de l'automne. Les cérémonies de cette grande fête durent ſept nuits conſécutives, & ſe font en la manière ſuivante.

Dès que le ſoleil eſt couché on ouvre le temple, qui eſt tout tendu de noir, & dont le globe lumineux, avec tous les autres ornemens, ſont cachés, en ſorte qu'on ne les voit point du tout, durant la fête. Les prêtres, qui ſont tous vêtus de noir, couvrent leurs viſages d'un crêpe de la même couleur; & le vice-roi n'eſt diſtingué

des autres que par une eſpece de rochet blanc qu'il porte ſur les épaules. Dans cet équipage il marche vers l'autel, où l'on ne voit qu'un petit globe couvert d'un crêpe noir, qui en offuſque la lumière, & ne laiſſe paroître aux yeux qu'une foible lueur. Tous les ſévarobaſtes & les prêtres, qui doivent ſervir cette nuit, le ſuivent, tenant en main, des flambeaux allumés. Dès qu'il entre dans le chœur, il fait une profonde révérence, & puis, en s'avançant toujours, il en fait une autre juſqu'à ce qu'il ſoit au pied de l'autel. Là il s'arrête avec toute ſa ſuite, qui ſe tient derrière lui, & quand les prêtres ont caché leurs flambeaux, il ſe couche ſur des carreaux noirs, tenant le viſage en bas, & les deux mains jointes ſur la tête. Les autres en font autant, & ils ſe tiennent tous dans cette poſture, pendant l'eſpace de deux heures, dans un ſilence profond. Quand ce tems eſt expiré, on entend la voix éclatante d'un cornet, qui les avertit de ſe lever & de ſe tenir ſur leurs genoux. Un prêtre prend alors un des flambeaux allumés qu'on avoit caché, & le donne au vice-roi, qui, le prenant de la main, ſe lève ſur ſes pieds, &, s'approchant de l'autel, il y allume quelque bois aromatique, qu'il y trouve tout prêt pour le ſacrifice. Quand ce bois eſt enflammé, il y jette des gommes & des parfums (car, parmi les Séva-

rambes, on ne fait jamais de sacrifice sanglant); & puis se mettant à genoux, il prononce à haute voix l'oraison qui suit:

Oraison du grand Dieu.

Khodimbas, ospameroſtas, ſamotradeas, kamedumas, karpanemphas, kapſimunas, kameroſtas, perafimbas, proſtamproſtamas.

Ce ſont les épithètes qu'ils donnent à Dieu en leur propre langue, & dont voici à-peu-près le ſens, avec le reſte de l'oraiſon.

Roi des eſprits, qui comprenez tout, qui pouvez tout, qui êtes infini, éternel & immortel, inviſible, incompréhenſible, ſeul ſouverain, & l'être des êtres.

Nous, aveugles mortels, qui vous entrevoyons ſans vous bien voir, qui vous connoiſſons ſans vous bien connoître, & qui néanmoins croyons vous devoir adorer; nous venons ici au milieu des ténèbres qui nous environnent, pour vous rendre nos vœux & nos hommages. Toutes choſes ici bas, nous parlent journellement de vous, & nous font admirer votre grandeur & votre ſageſſe; & ces aſtres innombrables, que durant la nuit nous voyons briller ſur nos têtes, nous témoignent aſſez, par leur mouvement juſte & réglé, que c'eſt votre main toute puiſ-

ſante qui les guide & qui les ſoutient. Mais le brillant aſtre du jour, qui nous échauffe & qui nous éclaire, ce divin ſoleil, par le miniſtère duquel vous nous communiquez tous les biens que nous recevons, eſt le miroir le plus éclatant où nous puiſſions contempler votre gloire & votre providence éternelle. C'eſt lui qui, par ſa lumière céleſte, développant les ſombres voiles de la nuit, nous fait voir les œuvres merveilleuſes de vos mains. C'eſt lui qui nous échauffe & qui nous vivifie, & c'eſt lui, enfin, par qui nous recevons tous les effets de votre bénéficence divine. Auſſi, vous l'avez établi pour être votre lieutenant dans la partie de l'univers qu'il meut, qu'il échauffe, & qu'il éclaire de ſes rayons, agiſſans, ardens & lumineux. Vous avez ſoumis pluſieurs vaſtes globes à ſon empire, & nous ſommes, par votre volonté, du nombre de ceux qu'il anime. Vous nous l'avez donné pour Dieu viſible & glorieux, & il a voulu être notre Dieu propice & favorable, nous choiſiſſant, entre tous les peuples de la terre, pour être ſes ſujets & ſes vrais adorateurs. Pour cet effet, il nous a donné des loix, & nous a preſcrit le culte qu'il veut que nous lui rendions, & ainſi nous ſavons comment nous le devons ſervir, parce qu'il nous l'a révélé. Mais vous, ô ſouverain Dieu des Dieux, ô puiſſance

infinie! vous êtes inviſible & tout-à-fait incompréhenſible. Toutes choſes nous annoncent que vous êtes, mais rien ne peut nous expliquer votre nature, ni nous dire votre volonté, ce qui nous eſt un argument très-clair & très-ſenſible, que vous ne vouléz pas que nous vous cherchions plus loin que dans vos œuvres admirables, puiſque vous n'avez pas voulu vous donner autrement à connoître à nous. Auſſi, toute connoiſſance & toute lumière n'eſt qu'ignorance & que ténèbres auprès de votre lumière divine & incompréhenſible, & plus nous méditons pour vous connoître, & moins nous devenons ſavans. Nous voyons des gouffres infinis entre notre foibleſſe & votre puiſſance, & la conſidération de votre grandeur abîmeroit nos ames dans le néant, ſi vous ne nous ſouteniez par votre miſéricorde. Nous tomberions dans un déſeſpoir, qui nous feroit perdre la raiſon que vous nous avez donnée, ſi vous ne nous diſiez, par elle, qu'il n'eſt pas poſſible que la créature comprenne le créateur, ni la choſe finie, ce qui n'a point de bornes. Dans cet humble ſentiment, nous nous mettons le doigt ſur la bouche; & ſans vouloir témérairement pénétrer dans les myſtères profonds de votre divinité, nous nous contentons de vous adorer dans l'intérieur de nos ames. Mais parce que les corps

où vous les avez enfermées ſont auſſi l'ouvrage de vos mains, nous croyons qu'ils doivent, comme elles, avoir part au culte que nous vous rendons, & montrer extérieurement aux hommes, & notre reſpect, & notre vénération intérieure. C'eſt pourquoi nous avons, ſelon nos foibles lumières, inſtitué cette fête ſolemnelle, pour être un témoignage de l'honneur que nous vous rendons, & pour avertir de leur devoir ceux, qui, par ignorance ou par ingratitude, pourroient paſſer tout le cours de leur vie, ſans élever leurs penſées juſqu'à vous. Veuillez, ô bonté infinie! recevoir le ſacrifice de nos cœurs, & les devoirs extérieurs que nous oſons vous rendre, de la manière que nous avons jugé la plus décente, la plus humble, & la plus reſpectueuſe. Faites que la fumée de notre ſacrifice aille juſqu'à vous, qu'elle vous ſollicite de nous pardonner tous nos crimes, & de répandre tous les jours, ſur nous, vos graces & vos faveurs divines, afin que nous puiſſions toujours vous adorer & vous célébrer à jamais.

Après cette oraiſon on tire les flambeaux allumés qu'on avoit cachés, & la muſique ſe fait entendre de tous les endroits du temple, par pluſieurs cantiques mélodieux, ce qui étant achevé, le vice-roi ſort du temple de la même manière qu'il y étoit entré, & donne lieu, par

ſa

sa retraite & par celle de tous ses auditeurs, à une seconde célébration. Elle se fait, par le premier Sévarobaste, qui fait, dans une seconde assemblée d'autre peuple, les mêmes cérémonies & la même oraison que le vice-roi a faites avec la première congrégation. Après la seconde, il s'en fait encore une troisième, & puis plusieurs autres, qui se succèdent continuellement l'une à l'autre pendant l'espace de sept jours, jusqu'à la fin de la fête.

Durant cette solemnité il se fait, en divers endroits de la ville, des assemblées de savans, qui parlent de la Divinité, chacun selon ses sentimens, & souvent on y fait des controverses fameuses, où les beaux esprits ont de belles occasions pour faire voir au public les fruits de leurs études, & la beauté de leurs génies.

Je me trouvai un jour, à l'une de ces assemblées, où un homme très-savant & fort éloquent, nommé Scromenas, fit un long & grave discours, touchant la constitution du monde universel, la naissance de notre globe, l'origine des animaux, le progrès des sciences humaines, & le culte religieux que les hommes ont établi parmi eux.

Pour le premier chef, il dit que le grand monde étoit éternel & infini, & qu'on le devoit considérer comme matériel, ou comme

ſpirituel; que la matière & l'eſprit qui l'anime, étoient inſéparablement unis enſemble, quoique ce fuſſent deux choſes diſtinctes, comme le corps & l'ame dans les animaux. Que cet eſprit avoit une vertu formatrice, par laquelle il opéroit perpétuellement, dans tous les corps, en mille façons différentes, & ſe peignoit en racourci, dans toutes les créatures; qu'il agiſſoit avec intelligence; que tous ſes ouvrages particuliers avoient un rapport merveilleux à l'idée du grand-tout, & qu'il ne faiſoit rien en vain, quoiqu'il ſemblât à notre foible raiſon, que quelques-unes de ſes productions fuſſent vicieuſes, irrégulières & monſtrueuſes. Il ajouta, que la vertu formatrice de cet eſprit, étant répandue par tous les corps, elle y agiſſoit diverſement, & qu'elle ſe plaiſoit à une admirable variété. Que, ſelon ce principe, elle aimoit à quitter des corps pour paſſer dans d'autres, & que cela étoit la cauſe de la deſtruction & de la naiſſance de certains compoſés, de la mort & de la vie; que ſes ouvrages avoient des proportions différentes, puiſque, quelquefois, elle formoit des globes entiers, & qu'enſuite elle agiſſoit dans chacun de ces globes, & s'y peignoit, en racourci, de mille manières. Que, dans la diſſolution des corps, il n'y avoit que leur forme qui

périt, pour en prendre une nouvelle, sans qu'il se perdît rien de leur matière. Que l'esprit qui l'abandonnoit ne périssoit point non plus, mais qu'il alloit opérer dans d'autres sujets.

Ce docteur appuyoit son raisonnement de l'autorité de Pythagore, de Platon, & de plusieurs autres grands philosophes, tant Grecs, Arabes, qu'Indiens, qu'il disoit avoir été de son opinion, du moins dans la plus grande partie. Il ajouta que le monde universel étoit composé d'un nombre infini de globes différens dans leur proportion, leur mouvement, leur situation, leur usage & leur fin. Qu'il y avoit aussi des soleils à l'infini, qui étoient comme autant de sources de vie & de lumière pour éclairer & pour animer les globes, que la providence avoit placés dans l'étendue de leur sphère, & qu'ils étoient comme ses lieutenans dans la conduite du grand tout. Que nul de ces globes n'étoit éternel, quoiqu'ils fussent d'une très-longue durée, avec la différence du plus ou du moins, selon le dégré de leur excellence, & de leur solidité, même que tous, sans exception, avoient eu un commencement, & devoient avoir une fin comme les autres corps inférieurs. Que la providence ne souffroit la dissolution des uns & la naissance des autres, que dans les divers tems qu'elle avoit ordon-

nés, afin que le grand tout ne fît aucune perte, & ne ſouffrît aucune violence. Enfin, qu'il en étoit de même à l'égard des globes, que des diverſes eſpèces des animaux, dans leſquelles on voit tous les jours périr les individus, ſans que, pour cela, l'eſpèce périſſe, parce qu'il en naît d'autres, pour remplir la place de ceux qui meurent.

Après avoir ainſi parlé du monde univerſel, il tomba ſur le diſcours de notre globe, en particulier, & il dit qu'il avoit eu un commencement comme tous les autres, & que, comme eux, il auroit une fin, mais que les termes de ſa durée, n'étoient connus d'aucun homme mortel; que les opinions des hommes étoient partagées, touchant le tems de ſa naiſſance, les uns le faiſant plus ancien, & les autres plus nouveau: que les Egyptiens lui avoient donné, de leur tems, juſqu'à quatorze ou quinze mille ans d'antiquité; que les brames des indes orientales lui en donnoient près de trente mille, & que les Chinois comptoient quatorze ou quinze mille ans, dans l'ordre de la ſucceſſion de leurs rois; mais que, pour lui, il ne croyoit pas que notre globe fût ſi ancien. Qu'il trouvoit la ſupputation des Juifs plus plauſible, en ce qu'elle s'accordoit mieux avec les progrès des ſciences & des arts; & que, bien qu'il y

eût sur la terre, des peuples présentement aussi barbares que leurs ancêtres le pouvoient être il y a quatre mille ans, néanmoins il ne laissoit pas d'estimer cette dernière supputation, comme la plus probable, parce qu'il sembloit que les corps des animaux alloient toujours en diminuant, soit à l'égard de la stature, soit à l'égard de la force & de la santé. Il dit que cela se remarquoit, principalement dans les nations malignes & dissolues, comme étoient la plupart des peuples de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, qui, à la vérité, étoient des gens fort barbares, quoiqu'ils se crussent fort polis, parce qu'ils faisoient consister la politesse en des apparences extérieures, en quoi elle ne consiste point en effet; que la véritable politesse ne consiste pas dans quelques discours affectés, dans quelques modes bizarres, & dans quelques simagrées extérieures; mais dans la justice, dans le bon gouvernement, dans l'innocence des mœurs, dans la tempérance, & dans l'amour & la charité que les hommes doivent avoir les uns pour les autres. Que, le plus souvent, le plus habile & le plus adroit de tous les hommes, étoit un barbare, s'il n'étoit juste, bienfaisant, charitable, & modéré, & que les lumières de son esprit n'étoient qu'une fausse lueur qui ne servoit qu'à

l'éblouir, & le faire tomber dans le précipice. Que les nations mal gouvernées, étoient aveugles, & que la véritable gloire des princes & des magistrats, consiste dans la bonne conduite & dans le bon gouvernement de leurs sujets, dans une juste distribution des récompenses & des peines.

Pour l'origine des animaux, Scromenas dit qu'elle étoit inconnue aux hommes, aussi bien que le tems de la naissance des globes; que, néanmoins, si l'on pouvoit se fonder sur des conjectures vraisemblables, il y avoit lieu de croire qu'au commencement de chaque globe, la providence avoit créé un couple de tous les animaux parfaits dont elle le vouloit remplir, & que de ce couple, comme d'une source, les espèces s'étoient accrues par les voyes de la génération. Qu'il estimoit beaucoup en cela, l'opinion de Moïse, & qu'il la regardoit comme la plus probable & la mieux fondée en raison. Que, pour les autres globes qui font partie du monde universel, comme le nôtre, personne ne savoit quelle étoit l'économie de la nature, dans ces grands corps, & qu'ainsi on n'en pouvoit parler sans témérité; qu'il nous suffisoit de raisonner sur les choses que nous voyons sur notre terre, & d'y admirer, en mille endroits, les merveilles de la sagesse di-

vine; que, comme il y avoit diverſes eſpèces d'animaux dans les différens élémens, & dans les divers climats de notre globe, il ſe pouvoit faire auſſi que Dieu eût peuplé les divers globes particuliers d'animaux de différentes eſpèces, qui n'auroient rien de commun avec ceux que nous voyons parmi nous; qu'il faiſoit toutes choſes pour ſa gloire, & que ce n'étoit pas à nous à vouloir, témérairement, pénétrer dans les ſecrets de ſa providence. Qu'entre tous les animaux qu'il avoit créés ici bas, il avoit donné à l'homme de grands avantages, qu'il n'avoit pas voulu départir aux autres, & que ces dons & ces graces étoient différens dans leur meſure, & dans leur eſpèce; que, néanmoins, l'homme étoit un animal mortel & périſſable comme les autres, & qu'il ne devoit pas s'enorgueillir de biens dont la poſſeſſion eſt courte & incertaine. Il ajouta, que c'étoit une haute folie, en pluſieurs perſonnes, de s'imaginer que le ciel, la terre & tous les aſtres lumineux que nous voyons briller ſur nos têtes, n'aient été créés que pour l'uſage particulier des hommes, comme ſi la providence n'avoit pas de fin plus noble, ni plus relevée, que celle de plaire à de miſérables vers de terre: enfin, il dit, ſur la vanité de ces ſortes de gens, des choſes ſi mortifiantes,

que le plus habile de nos prédicateurs n'en auroit pas pu dire davantage pour humilier un pécheur superbe, qui oseroit s'élever contre Dieu.

De là il passa au discours de l'origine & des progrès des sciences & des arts, sur quoi il dit des choses fort curieuses, en faisant voir historiquement, tout ce que les écrivains, les plus célèbres, de diverses nations, en ont écrit. Il cita plusieurs auteurs Chinois & Brames, comme aussi les Juifs, les Grecs & les Arabes, & fit voir que plusieurs belles connoissances, qu'on avoit autrefois, s'étoient perdues, mais qu'il espéroit qu'elles seroient rétablies, avec le tems, par le soin & par l'industrie des Sévarambes, qui en avoient déja rétabli quelques-unes, & qui pouvoient réussir dans ce dessein, beaucoup mieux qu'aucune autre nation du monde, à cause de leur excellent gouvernement, & du soin qu'on prenoit d'envoyer, de tems en tems, un nombre suffisant de personnes habiles, pour voyager chez les nations les plus polies de notre continent, & pour y apprendre tout ce qu'elles jugeroient digne de la curiosité de leur nation.

Il finit par un discours sur la religion & le culte qu'on doit à la Divinité suprême, & dit

beaucoup de choſes aſſez étranges qu'il n'eſt pas convenable de rapporter ici.

Scromenas finit ſon diſcours, qui dura plus d'une heure, & auquel tout le monde prêta une attention très-favorable. J'eus de la joie de voir qu'un païen eût, en tant de choſes, une ſi bonne opinion de Moïſe, & de quelques croyances dont les chrétiens font profeſſion, quoique j'approuvaſſe peu ce qu'il avoit dit touchant la religion. Mais ma joie ne fut pas de longue durée, & elle ſe convertit bientôt en triſteſſe, quand, un moment après que ce docteur eut parlé, j'entendis un de mes gens qui dit tout haut, que lui, & cinq ou ſix de ſes compagnons, étant convaincus de la force du raiſonnement de Scromenas, ils vouloient embraſſer la religion des Sévarambes. Morton l'Anglois, eſprit changeant & factieux, fut celui qui me parla de cette manière. Il s'étoit préparé à me faire cet affront, pour ſe venger de quelque châtiment que je lui avois fait ſouffrir avec juſtice; & pour cet effet, il avoit, de longue main, engagé Scromenas à compoſer ce long diſcours, pour pouvoir renoncer à la religion chrétienne avec plus d'éclat, & ſous une belle apparence de piété. Je m'oppoſai, tant que je pus, à ce changement; je lui repréſentai ſon devoir, à lui & à ſes compagnons, avec toute

la douceur imaginable; mais toutes mes raiſons & mes remontrances ne purent amolir leur cœur endurci, & infidèle à leur Dieu & à leur religion. Ils renoncèrent publiquement au chriſtianiſme, pour embraſſer la religion des Sévarambes, & tâchèrent de juſtifier leur infidélité par beaucoup de vains raiſonnemens. Je fis tous mes efforts pour les ramener, & pour empêcher le mauvais effet que leur exemple pourroit produire; mais, lorſque je vis qu'il n'y avoit rien à eſpérer de leur part, je ne pus m'empêcher de m'emporter contr'eux, & de leur dire que c'étoit une malédiction de Dieu, tombée ſur leur tête, qui leur avoit ôté l'entendement. Que leur opiniâtreté & celle de leurs ancêtres leur avoit attiré ce malheur, & qu'il n'y avoit pas lieu de s'étonner de voir que les enfans de ceux qui s'étoient élevés contre la ſainte égliſe catholique, tombaſſent dans un ſens réprouvé, & renonçaſſent, enfin, au chriſtianiſme, que leurs pères avoient partagé en pluſieurs ſectes, envenimées contre la religion ancienne, orthodoxe, catholique & romaine, hors laquelle il n'y a point de ſalut. Ils ſe mocquèrent de mes reproches, comme ils avoient fait de mes exhortations, & je fus enfin, contraint de me taire, & de les laiſſer vivre à leur mode. Mais je me conſervai en-

tièrement, par la grace de Dieu, dans la foi de l'égliſe, & j'eſpère d'y vivre & d'y mourir, ſans que rien ſoit capable de me détourner de la foi de Jeſus-Chriſt, ni de l'obéiſſance, que tous les vrais chrétiens doivent à ſon vicaire.

De l'Erimbaſion ou fête du ſoleil.

Cette ſolemnité ſe fait tous les ans, & commence au jour que le ſoleil touche le tropique du cancer, qui fait notre ſolſtice d'été, & notre plus long jour: &, tout au contraire, le plus court, à l'égard des auſtraux. Trois jours auparavant, on éteint tous les feux de la nation, juſqu'à ce qu'on ait du feu nouveau, tiré des rayons du ſoleil. Cela ſeroit fort incommode dans un pays froid, au milieu de l'hiver; mais outre que Sévarambe eſt un pays chaud, on s'y prépare ſi long-tems auparavant, que l'incommodité n'en eſt pas grande.

Les trois premiers jours de cette fête, ſe paſſent en ſacrifices de parfums, & en cantiques triſtes & mélancholiques, par leſquels ces peuples ſemblent regretter l'éloignement du ſoleil, & le ſolliciter de revenir vers eux pour leur rendre ſa chaleur & ſa lumière, qui ſemblent les vouloir abandonner, & pour rallumer,

de ſes nouveaux rayons, les feux qui ſont par-tout éteints. Si le ſoleil luit clair, & ſans nuages, le jour d'après le ſolſtice, ce qui arrive le plus ſouvent dans ce beau climat, on allume à ſes rayons, avec des miroirs ardens, quelques matières combuſtibles, qu'on fourre à l'un des côtés d'un grand bucher, ou brandon, qui ſe fait dans la cour du temple. Le feu couve dans cette matière, pendant quelques heures, & puis, ſur la nuit, il embraſe tout le bucher, ce qui fait une grande flamme, où tout le monde vient allumer des lampes qu'on porte enſuite dans toutes les oſmaſies; c'eſt ainſi qu'on recouvre du feu nouveau pour toute cette année, au lieu de celui de la précédente, qu'on avoit éteint par-tout. Mais s'il arrive qu'il pleuve, ou que le ſoleil ſoit couvert de nuages, alors le commun peuple, croyant qu'il eſt en courroux, lui offre des ſacrifices, & lui chante des cantiques lugubres. Ils les continuent juſqu'à ce que cet aſtre diſſipant les nuages, paroiſſe avec tout ſon éclat, & ſoit aſſez fort pour rallumer leurs feux éteints. Ils lui rendent alors des actions de graces, & l'on fait par-tout des réjouiſſances publiques, avec des jeux & des ſpectacles de diverſes ſortes, juſqu'à la fin de la fête, qui ne dure ordinairement que cinq jours. Je ſerois trop

long si je voulois rapporter ici toutes les cérémonies de cette solemnité ; c'est pourquoi j'ai préféré de n'en parler que succinctement, & dire, en peu de paroles, ce qu'elle a de plus remarquable.

Du Sévarision.

Le sévarision est une autre grande solemnité qu'on observe tous les ans, à la mémoire de l'arrivée de Sévarias & de ses parsis, à la terre australe. Le vice-roi, & tous les officiers, s'y trouvent, avec leurs habits les plus éclatans. Ils offrent des sacrifices de parfums au soleil, & le remercient de la grace qu'il fit autrefois à leurs ancêtres, de leur envoyer Sévarias, armé de ses foudres, pour vaincre ses ennemis, pour les tirer de leur ignorance grossière, leur donner ses loix, les choisir pour son peuple, & rendre leur nation la plus heureuse du monde. Ils passent ensuite aux éloges de Sévarias & ses successeurs, représentent les batailles qu'il remporta sur les Stroukarambes, parlent des loix & des beaux préceptes que ce prince leur laissa, avant que de mourir, & louent sa bonté, sa prudence & toutes ses vertus. Ensuite, ils passent aux louanges de ses successeurs, & prient enfin le soleil de leur donner toujours des vices-rois, qui tâchent

fans, qu'ils les viennent conſacrer au ſoleil & à la patrie. Là-deſſus le vice-roi deſcend de ſon trône, & offre un ſacrifice de parfums au ſoleil, le priant de recevoir, au nombre de ſes enfans & de ſes ſujets, cette tendre jeuneſſe qu'on lui conſacre; de leur accorder ſa faveur & ſa protection, afin qu'ils le ſervent, à l'avenir, comme ont fait ceux qui les ont mis au monde; qu'ils le reconnoiſſent pour le père commun de tous les hommes, & pour leur Dieu & leur roi en particulier.

Après cette prière, on fait avancer les pères & les mères, qui, prenant leurs enfans par les cheveux, & leur tournant le viſage vers l'autel, après les avoir baiſés au front, coupent, avec des ciſeaux, les cheveux qu'ils tiennent de la main gauche; puis, frappant l'enfant doucement ſur la tête, ils lui diſent : *Erimbas proſta phantoi*, c'eſt-à-dire, que le ſoleil ſoit ton père & ta mère. On les mène enſuite en des lieux deſtinés à leur raſer la tête, puis on les ramène au temple, où l'on chante des hymnes à leur ſujet, & c'eſt tout ce qui ſe fait le premier jour.

Le jour ſuivant, on leur oint la tête d'une huile aromatique; le troiſième, on les lave & on leur donne des robes jaunes; enfin, après quelques ſacrifices, cérémonies & réjouiſſances,

ces, on les distribue en diverses osmasies, pour y être instruits & élevés.

Du Némarokiston.

Le némarokiston, ou la fête des prémices, est mobile, & commence au printems, dès qu'on a des fruits mûrs, qu'on offre au soleil, en reconnoissance de la nourriture qu'il donne aux hommes & à tous les animaux, en faisant fructifier la terre, & mûrissant tout ce qu'elle produit. Le vice-roi, ou son lieutenant, offre ces premiers fruits en sacrifice, & les fait brûler sur l'autel, devant tout le peuple, durant trois jours consécutifs, auxquels on voit plusieurs danses, & autres réjouissances publiques. On offre, après cela, de tous les fruits, ceux qui sont le plutôt mûrs, pendant six ou sept mois, à mesure qu'on en peut avoir; mais cela se fait par les prêtres seulement à diverses reprises, & le peuple ne s'y trouve pas, à moins que cela n'arrive aux fêtes lunaires, qui sont, comme je l'ai déja dit, les trois premiers jours de la nouvelle lune, & les trois premiers après son plein.

Ce sont là toutes les fêtes & solemnités qu'observent les Sévarambes, & pendant lesquelles ils se réjouissent & se reposent de leur

travail; ainſi, mêlant le labeur, la joie & le repos, ſucceſſivement l'un à l'autre, la vie leur paroît douce & agréable, & n'eſt pas accompagnée de ſoins, d'ennuis & de chagrins, comme elle l'eſt parmi nous. Cela fait qu'ils la paſſent heureuſement, & vivent long-tems en ſanté, dans l'uſage modéré des biens & des plaiſirs, dont l'abus eſt toujours funeſte à ceux qui vivent dans l'intempérance & la fainéantiſe. J'ai ſouvent aſſiſté à la célébration de toutes ces fêtes, plus par un motif de curioſité, que par aucun zèle de religion, m'étant toujours confirmé dans la catholique, nonobſtant l'exemple de quelques-uns des nôtres, qui embraſſèrent le culte du ſoleil, & abandonnèrent malheureuſement le chriſtianiſme, par foibleſſe ou par complaiſance, quoiqu'il n'y eût nulle néceſſité, & qu'il nous fût permis de prier Dieu à notre mode, dans notre oſmaſie, ſans aucun empêchement: car les Sévarambes ont pour principe & pour maxime fondamentale, de n'uſer d'aucune violence en matière de religion, mais d'attirer les hommes à leur culte, par le ſeul exemple & par la ſeule perſuaſion, eſtimant que chacun doit être libre dans ſes ſentimens, & que la force peut bien faire des hypocrites, mais non pas de véritables convertis.

Voilà ce que nous avons cru devoir rapporter de la religion des Sévarambes, de leurs fêtes solemnelles, & de leurs principales cérémonies, en quoi consiste leur culte religieux; sans nous amuser à un détail trop recherché, qui seroit plus ennuyeux qu'utile & agréable.

Maintenant nous dirons quelque chose du langage de ces peuples, sans aussi nous étendre trop sur ce sujet; notre dessein n'étant pas d'en faire une grammaire, mais seulement un petit tableau racourci, qui puisse montrer l'excellence & les avantages qu'il a sur toutes les autres langues de l'Asie ou de l'Europe.

De la langue des Sévarambes.

La politesse des mœurs produit ordinairement celle des langues, sur-tout quand elles ont des fondemens naturels, sur lesquels on puisse facilement bâtir, sans en changer le premier modèle, quand il est une fois bien établi. C'est ce que Sévarias comprit très-bien au commencement de son règne; car, prévoyant que, par ses loix, il rendroit les mœurs de ses peuples douces & réglées, il crut qu'il leur faudroit une langue conforme à leur génie, & par le moyen de laquelle ils pussent exprimer leurs sentimens & leurs pensées, d'une manière

auſſi polie que leurs coutumes l'étoient. Il excelloit dans la connoiſſance des langues; il en poſſédoit pluſieurs, & connoiſſoit parfaitement leurs beautés & leurs défauts : dans le deſſein donc d'en compoſer une très-parfaite, il tira de toutes celles qu'il ſavoit, ce qu'elles avoient de beau & d'utile, & rejeta ce qu'elles avoient d'incommode & de vicieux : non qu'il en empruntât des mots, car ce n'eſt pas ce que je veux dire; mais il en tira des idées & des notions, qu'il tâcha d'imiter & d'introduire dans la ſienne, les accommodant à celle des Stroukarambes, qu'il avoit appriſe, & dont il fit le fondement de celle qu'il introduiſit parmi ſes ſujets.

Il en retint tous les mots, toutes les phraſes & tous les idiômes, qu'il trouva bons, ſe contentant d'en adoucir la rudeſſe, d'en retrancher la ſuperfluité, & d'y ajouter ce qu'il y manquoit. Ces additions furent fort grandes; car, comme les Stroukarambes étoient, avant lui, des peuples groſſiers, ils avoient peu de termes, parce qu'ils n'avoient que peu de notions; ce qui rendoit leur langue fort bornée, quoique d'ailleurs elle fût douce & méthodique, & capable d'accroiſſement & de politeſſe.

Sévarias fit faire un inventaire de tous les mots qu'elle contenoit, & les fit diſpoſer en

ordre alphabethique, comme les dictionnaires. Enſuite il en remarqua les phraſes & les idiômes, & puis il en retrancha ce qu'il y trouva d'inutile, & y ajouta ce qu'il y crut néceſſaire; ſoit dans les ſons ſimples ou dans les compoſés, ſoit dans les dictions, ſoit enfin dans la ſyntaxe ou arrangement des mots & des ſentences. Avant lui, les Auſtraux ignoroient tout-à-fait l'art d'écrire, & n'admiroient pas moins, que les Américains, l'uſage des lettres & des écrits, ce qui ne ſervit pas peu aux Parſis, à leur perſuader que le ſoleil leur enſeignoit tous les arts, qu'ils avoient apportés de notre continent, & qu'il ſe communiquoit à eux d'une manière toute particulière.

Sévarias inventa des caractères, pour peindre tous les ſons qu'il trouva dans leur langue, & tous ceux qu'il y introduiſit. Il leur apprit à écrire par colonnes, commençant, par le haut de la page; & tirant, en bas de la gauche à la droite en bas, à la manière de pluſieurs peuples de l'orient. Il diſtingua, comme nous, les lettres en voyelles & conſonnes, après avoir inventé quarante figures, qui expriment preſque tous les ſons de la parole vocale, & qui ne laiſſent pas d'être toutes diſtinctes les unes des autres. Il inventa pluſieurs mots, dont il établit l'uſage où cette variété de ſons ſe remarque clai-

rement, afin que les enfans appriſſent, de bonne heure à former toutes ſortes d'articulations, & à rendre leur langue flexible & capable de prononcer tous les mots, ſans peine & ſans difficulté. Auſſi cela fait que les Sévarambes d'aujourd'hui, apprennent facilement à prononcer les dictions de toutes les langues qu'ils étudient, & qu'ils en viennent facilement à bout. Ils ont dix voyelles, & trente conſonnes toutes diſtinctes, d'où procède, dans leur langue, une merveilleuſe variété de ſons, qui la rendent la plus agréable du monde. Ils ont accommodé ces ſons à la nature des choſes qu'ils veulent exprimer, & chacun d'eux a ſon uſage & ſon caractère particulier. Les uns ont un air de dignité & de gravité; les autres, ſont doux & mignons. Il y en a qui ſervent à exprimer les choſes baſſes & mépriſables, & d'autres, les grandes & relevées, ſelon leur poſition, leur arrangement & leur quantité.

Dans leur alphabet, ils ont ſuivi l'ordre de la nature, commençant par les voyelles gutturales; puis viennent aux palatiales, & finiſſent par les labiales. Après les voyelles, viennent les conſonnes, qui ſont trente en nombre, qu'ils diviſent en primitives & dérivées. Ils ſubdiviſent encore les dérivées, en sèches & en mouillées; &, à l'égard de l'organe, qui a

ſe plus de part dans leur prononciation, ils les diſtinguent toutes en gutturales, palatiales, naſales, gingivales, dentales & labiales.

La première figure qu'ils mettent après les voyelles, eſt une marque d'aſpiration, qui vaut autant que l'eſprit âpre des Grecs, ou que notre *h*, aſpirée. Enſuite viennent les conſonnes gutturales, les palaltiaes, les dentales; & puis les autres, deſcendant toujours vers les labiales, ſelon l'ordre de la nature.

De ce grand nombre de ſons ſimples, ils en compoſent leurs ſyllabes, qui ſe font par le mélange des voyelles & des conſonnes, en quoi ils ont fort étudié la nature des choſes qu'ils tâchent d'exprimer, par des ſons conformes; ne ſe ſervant jamais de ſyllabes longues & dures, pour exprimer des choſes douces & petites, ni de ſyllabes courtes & mignardes, pour repréſenter des choſes grandes, fortes ou rudes, comme font la plupart des autres nations, qui n'ont preſque point d'égard à cela, quoique l'obſervation de ces règles faſſe la plus grande beauté d'une langue. Ils ont plus de trente diphtongues ou triphtongues, toutes diſtinctes, qui font encore une grande variété de ſons, & qui ſervent ſouvent à la diſtinction des cas dans les noms, & des temps dans les verbes. La plupart de leurs mots finiſſent par

des voyelles, ou de conſonnes faciles, & lorſqu'on en voit de rudes, ce n'eſt que pour exprimer quelque rudeſſe dans la choſe ſignifiée, ce qui ſe fait ſouvent tout exprès, ſur-tout dans les pièces d'éloquence. Ils ont trois caractères pour chaque voyelle, afin d'en marquer la quantité; & ils les diviſent toutes en ouvertes, en directes & en fermées, pour montrer la nature des accens qu'on y doit poſer. Jamais ils ne mettent le circonflexe, que ſur les lettres longues & ouvertes; ni le grave, que ſur celles qui ſe prononcent en fermant la bouche, & qui ſuppriment ou abaiſſent la voix. L'accent aigu ſe met indifféremment ſur toutes, ſelon la nature du mot. Ils ont des marques pour les divers tons & les différentes inflexions de la voix, comme nous en avons pour l'interrogation & pour l'admiration. Mais ils vont bien plus loin; car ils ont des notes, pour preſque tous les tons qu'on donne à la voix dans la prononciation. Les unes ſervent pour exprimer la joie, les autres la douleur, la colère, le doute, l'aſſurance & preſque toutes les autres paſſions. Leurs dictions ſont la plupart diſſillabes & triſſillabes, quand elles ſont ſimples; mais, dans la compoſition, elles ſont plus longues, quoique beaucoup moins ennuyeuſes que les grecques, qui ſouvent excèdent les rè-

gles de la médiocrité, & qui ſont d'une longueur incommode. Sévarias inventa pluſieurs adverbes de temps, de lieu, de qualité, & pluſieurs prépoſitions, qui, ſe joignant aux noms & aux verbes, en expriment merveilleuſement bien les différences & les propriétés. La déclinaiſon des noms ſe fait par la différence des terminaiſons de chaque cas, à la manière des Latins, ou par le moyen de certains articles prépoſitifs, comme nous faiſons, ou par tous les deux enſemble; mais alors cela eſt emphatique, & on ne ſe ſert de cette manière de décliner, que pour exprimer fortement quelque choſe.

Les genres des noms, ſont trois, le maſculin, le féminin & le commun. La terminaiſon *a*, eſt propre au maſculin; *e*, au féminin; & *o*, au commun. Dans les augmentatifs, on affecte la lettre *ou*, qui, le plus ſouvent ſignifie dédain & mépris, &, dans les diminutifs, on affecte la lettre *u*, qui ſignifie mépris & dédain; mais *e* & *i*, ſignifient gentilleſſe & mignardiſe; ainſi, pour déſigner un homme, dans le terme ordinaire, ils diſent *amba*, ſi c'eſt un grand homme vénérable, ils diſent *ambas*; mais, ſi c'eſt un grand vilain, ils diſent *ambou* & *ambous*, quand c'eſt un vilain inſigne. Dans la diminution, ils diſent *ambu*, s'ils veulent ſigni-

fier un petit malotru ; mais, s'ils veulent dénoter un joli petit homme, ils disent *ambé* ; & quand il est insigne en bien ou en mal, ils y ajoutent la lettre *s*, ce qui fait *ambus* & *ambés*. De même, ils appellent une femme *embé*, dans le terme ordinaire ; &, selon les diverses significations, que nous venons d'expliquer, ils l'appelleront *embés*, *embeu*, *embeou*, *embeous*, *embeu*, *embues*, *embei* & *embeis*. Ces diverses terminaisons servent encore à exprimer la haine, la colère, le mépris, l'amour, l'estime & le respect, selon l'usage qu'on en veut faire. Les nombres sont deux, le singulier & le pluriel, qui, ordinairement est distingué du singulier, par l'addition de la lettre *i* ou *n*. Ainsi, *amba* fait au pluriel *ambai* ; *embé*, fait *embei* ; &, dans le commun, *ero*, lumière, fait *eron*, lumières. Mais, quand on veut exprimer le mâle & la femelle, tous deux en un mot, ou qu'on doute du sexe de quelque animal, alors on dit *amboi*, qui signifie l'homme & la femme, ou *phantoi*, le père & la mère ; car *phanta*, veut dire père, & *phanté*, mère. Dans les verbes, ils observent aussi trois genres, qui font voir le sexe de celui, ou de celle qui parle, & ces verbes s'augmentent, ou se diminuent, comme les noms.

Ainsi, pour signifier aimer, ils disent, à l'in-

finitif, *ermanai*, quand c'eſt un homme qui aime; ſi c'eſt une femme, ils diſent *ermanéi*; & ſi ce n'eſt ni mâle, ni femelle, ou ſi c'eſt tous les deux enſemble, ils diſent *ermandi*. Dans tous les temps & les perſonnes, ils obſervent auſſi cette différence, & ont toujours égard au genre de la choſe qui parle ou qui agit.

Par exemple, un homme, qui dit qu'il aime, dit *ermana*; une femme, *ermané*; & une choſe neutre ou commune, dit *ermano*; ce qu'on pourra voir dans toutes les perſonnes du temps préſent de l'indicatif, dans l'exemple ſuivant.

Au Maſculin.

Ermana', *J'aime.*	Ermânach, *Tu aimes.*	Ermanas; *Il aime.*
Ermanan, *Nous aimons.*	Ermana'chi, *Vous aimez.*	Erman'ſi, *Ils aiment.*

Au Feminin.

Ermané, *J'aime.*	Ermânech, *Tu aimes.*	Ermanés, *Elle aime.*
Ermanen, *Nous aimons.*	Ermênochi, *Vous aimez.*	Ermenſi, *Elles aiment.*

Au Commun.

Ermano, *J'aime.*	Ermânoch, *Tu aimes.*	Ermanos, *Il ou elle aime.*
Ermanon, *Nous aimons.*	Ermôn'chi, *Vous aimez.*	Ermôn'ſi, *ils ou elles aiment.*

Ils obſervent cette différence de genres, par les terminaiſons, dans tous les temps & les modes des verbes, & ſe ſervent auſſi de la diminution & de l'augmentation, comme dans les noms. Ainſi *ermanoüi*, ſignifie aimer groſſièrement; *ermanui*, aimer peu & mal; *ermanei*, aimer un peu, mais joliment; & *ermané*, encore plus mignonement. Mais, pour aimer beaucoup & noblement, ils diſent *ermanâſſai*.

Pour ſignifier un amateur, ou celui qui aime, ils ajoutent, *da*, *de*, ou *do* à l'infinitif. Ainſi ils diront, pour un homme qui aime, *ermanaida*; pour une femme, *ermaneidé*; &, pour le genre commun, *ermanoido*. Ils ont trois ſyllabes, dont, par l'addition d'une, on forme auſſi des participes dans tous les temps de l'indicatif. Ainſi *ermanada*, que, par abreviation, ils écrivent *erman'da*, ſignifie une perſonne, qui aime préſentement.

Ermancha & *ermanſa*, ſont de la ſeconde & de la troiſième perſonne, &, au pluriel, on dit, *ermandi*, *ermanchi*, & *ermanſi*. Au féminin, on change l'*a* final en *e*, & au commun en *o*; & ainſi, l'on dit *ermandé*, *ermanché*, *ermanſé*; qui font leur pluriel en *ei*; & les neutres en *o*, font le leur en *on*, *ermando*, *ermandon*, & ainſi des autres.

Ils n'ont qu'une conjugaiſon ainſi variée, par

genres, par modes, par temps, par perſonnes & par participes; mais, dans cette ſeule conjugaiſon, ils ont plus de variété de terminaiſons, que nous n'avons dans toutes les nôtres; &; dans toute cette langue, il ne ſe trouve pas un ſeul verbe irrégulier, ce qui la rend fort facile à ceux qui veulent l'apprendre. Le nom verbal, qui ſignifie l'action du verbe, ſe forme de l'infinitif, par l'addition de la ſyllabe *pſa*, *pſe*, ou *pſo* : ainſi *ermanaipſa*, ſignifie l'amour, ou l'acte d'aimer, d'un homme; *ermaneipſe*, celui d'une femme; & *ermanoipſo*, celui du neutre, ou commun aux deux ſexes.

Tous les verbes actifs ſe peuvent changer en paſſifs, en y ajoutant la prépoſition *ex*, ſi le verbe commence par une conſonne, comme *ſalbontrai*, commander, où, ſi vous ajoutez *ex*, vous ferez *exalbontrai*, être commandé; mais, s'il commence par une voyelle, on n'ajoute que l'*x*, comme *ermanai*, aimer; *xermanai*, être aimé, ainſi des autres; ce qui change la ſignification active en paſſive, dans tous les modes, dans tous les tems des verbes, & dans tout ce qui en dérive. Preſque tous les verbes neutres reçoivent la prépoſition *dro*, ſur-tout quand ils ne ſont pas de pluſieurs ſyllabes. Ainſi *ſtamai*, qui ſignifie être, fait le plus ſouvent *doſtramai*, qui veut auſſi dire, être, exiſter.

Tous les verbes transitifs reçoivent la préposition *di* ou *dis*, comme *diſcatai*, courir ; *diſotirai*, voler rapidement ; *dinuferai*, courir vîte ; mais ces prépositions signifient un mouvement rapide, au contraire de *dro*, qui signifie un mouvement lent & tardif ; comme *drocambai*, venir lentement ; *drocatai*, courir lentement ; *drofembai*, parler lentement ; mais *difemibai*, veut dire parler vîte. Ils ont plus de cent prépositions, qui signifient la diverſe manière d'agir, & qui contiennent plus de ſens dans un mot, que nous n'en pouvons exprimer en une ligne entière. La langue grecque, toute belle qu'elle eſt, n'approche pas de celle-ci, en énergie, ni en douceur, & ne repréſente pas la moitié ſi bien le mouvement des choſes, ni leurs diverſes manières & propriétés : ce que je pourrois aiſément faire voir, ſi je voulois m'étendre ſur ce ſujet, & faire une grammaire de cette langue ; comme peut-être je ferai quelque jour, ſi j'en ai le loiſir & la commodité.

Ils ont des verbes *imitatifs*, des *inchoatifs*, de ceux qu'on appelle *remittentia*, & *intendentia*, qui ſont tous marqués par des prépoſitions qui leur ſont propres, & par le mouvement lent, rapide ou modéré des ſyllabes, dont ils ſont compoſés. Cela fait que cette

langue eſt la plus propre du monde, pour la poéſie métrique. Elle eſt encore fort commode pour les poëtes & les orateurs ; car elle a beaucoup de termes ſynonymes dans les notions communes, ſi bien que pour dire une même choſe, on a ſouvent cinq ou ſix mots différens ; les uns longs, les autres courts, & les autres d'une longueur médiocre. Les uns ſont compoſés de longues ſyllabes, les autres de brèves, & chacun a ſon mouvement différent. Leurs poëmes ſont tous en vers métriques, comme les poëmes grecs & latins, qu'ils ont imités ; mais leurs vers ſont beaucoup plus beaux, & plus capables d'émouvoir les paſſions. Ils les adaptent toujours au ſujet qu'ils traitent, & ſe moquent des poëtes, qui diſent des bagatelles en vers héroïques, & en termes empoulés, & fatiguent l'oreille, avec leurs examètres perpétuels. Je voulus une fois, dans une compagnie de beaux eſprits, parler de nos vers rimés, & les comparer aux vers métriques, pour voir ce qu'ils en diroient ; mais ils traitèrent cela de ridicule & de barbare, diſant que les rimes ne faiſoient que gêner le bon ſens & la raiſon, & qu'elles ne produiſoient rien qui pût émouvoir les paſſions, ni donner de la grace & du mouvement aux vers. En effet, je ne trouve rien de plus ridicule

que les rimes, quoique de grandes nations ; d'ailleurs assez polies, en soient assez entêtées, pour en faire leurs délices, comme les petits esprits, font les leurs des pointes & des équivoques. Il me semble que ces vers rimés font un certain carrillon, à peu près semblable aux clochettes, qu'on pend à la cage ronde d'un écureuil, qui les fait sonner, en se roulant dans sa prison, & qui, se répondant les unes aux autres, rendent une mélodie qui n'est agréable qu'à l'écureuil, ou aux enfans qui passent. Car quel homme raisonnable voudroit s'y amuser, ou l'écouter plus d'une fois ? Nos rimes, à mon avis, ne sont pas plus agréables dans les vers, & je ne les trouve pas moins grossières que les clochettes dont je viens de parler, qui, du moins, ont cela de commode, que, si elles ne plaisent pas aux gens d'esprit, elles ne choquent pas le bon sens & la raison, comme font les rimes, dans presque tous les poëmes où l'on s'en sert. Y a-t-il rien de plus ridicule, que de faire parler en rime, comme on fait dans diverses comédies, une harangère, un savetier, un payſan, un petit enfant, & telles autres personnes.

Est-il rien de plus absurde, que de vendre, d'acheter, de plaider, de boire, de manger, de se battre, de faire son testament, & de mourir

en

en rimant ? Et ce qui eſt encore plus ridicule que tout cela, eſt de vouloir que, ſur le théâtre, dans un changement de ſcène, celui qui étoit abſent, & qui n'avoit pas entendu les dernières paroles qu'on avoit dites, avant qu'il arrivât, rime avec le dernier vers qu'on a prononcé, comme s'il l'avoit oui, & qu'on lui eût donné le tems de chercher une rime pour y répondre. Certainement tout homme de bon ſens, qui fera réflexion ſur ces abſurdités, ne pourra qu'admirer l'aveuglement de mille beaux eſprits, qui ſe laiſſent entraîner à l'eſtime ſotte & vulgaire, que l'on fait des rimes, & dira, avec moi, que c'étoit avec beaucoup de raiſon, que les Sévarambes, à qui j'en parlai, les traitèrent d'invention groſſière & barbare. On pourra dire que, dans les vers métriques, on repréſente toutes ſortes de gens & de caractères, auſſi bien que dans les vers rimés, qui même ne ſont pas ſi difficiles à compoſer; à quoi je réponds que, pourvu qu'on ſache varier le genre des vers, ſelon la nature du ſujet qu'on traite, il eſt difficile de remarquer, que ce ſoient des vers métriques, & qu'on les prend plutôt pour une proſe harmonieuſe, qui émeut & qui touche les paſſions, que pour un vain arrangement de mots qui ne ſont que choquer les oreilles délicates, comme ſont les

vers rimés avec leurs chûtes & leurs retours; ſans force & ſans mouvement. Auſſi, l'on ne voit guère que nos poëmes faſſent beaucoup d'effet ſur le cœur, &, ſi quelquefois ils en font, cela ne vient que de la beauté des penſées & de l'élégance des expreſſions, & non pas, du mouvement des pieds. Au contraire, j'ai vu des poëmes à Sévarinde, qui, quoique fort médiocres, pour ce qui eſt de l'eſprit, ne laiſſoient pas de ſembler merveilleux, quand ils étoient récités ou chantés. J'y ai oui chanter une ode ſur les victoires que Sévarias obtint ſur les Stroukarambes, qui eſt, à la vérité, pleine d'eſprit & de belles penſees; mais qui n'a pas la moitié tant de force, quand on la lit tacitement, que quand on l'entend réciter ou chanter. Alors elle ravit & tranſporte l'ame, & touche ſi bien les paſſions, qu'on n'eſt pas maître de ſoi-même. On y repréſente ſi bien le combat, le bruit des foudres de Sévarias, l'étonnement des barbares, les cris & les hurlemens des mourans & des bleſſés, & la fuite des vaincus, qu'il ſemble qu'on voie une bataille réelle. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que le ſeul mouvement des pieds, ſans les paroles, avec les notes de la muſique, ſur leſquelles on les chante, produiſent dans le cœur, preſque tous les mouvemens qu'y produit le poëme entier.

C'eſt une choſe ordinaire aux muſiciens de ce pays-là, de faire des effets tout différens dans un même chant. Quelquefois ils excitent la joie, la colère, la haine, le mépris & même la fureur; &, incontinent après, ils calment ces paſſions, & leur font ſuccéder la pitié, l'amour, la triſteſſe, la crainte, la douceur & enfin le ſommeil: & tout cela vient principalement, de la force des vers métriques. Je crois qu'on n'aura pas de peine à croire cette vérité, puiſqu'autrefois les grecs faiſoient tout cela, bien que leur langue n'y fût pas, de beaucoup, ſi propre que celle des Sévarambes, qui ont enchéri ſur eux, & ſur tous ceux qui les ont précédés.

Dans les langues groſſières, comme ſont celles qu'on parle aujourd'hui en Europe, & preſque par-tout ailleurs, on a une certaine manière ſcrupuleuſe d'arranger les mots, en mettant le nominatif devant le verbe, & l'accuſatif après, d'où dépend ſouvent le ſens des phraſes & des ſentences, parce qu'on n'a pas une diſtinction claire & nette dans les déclinaiſons & dans les conjugaiſons. Au commencement, les latins en uſoient de même, parce que leur langue étoit groſſière, comme le ſont, encore aujourd'hui, celles de la plupart des nations; mais enſuite, comme ils ſe

polirent, ils changèrent la disposition de leurs mots, & la rendirent plus libre dans les vers & dans la prose; bien que cela portât quelque obscurité dans le discours, à cause de la ressemblance de quelques-uns de leurs cas, dans les rimes, & de quelques personnes des tems, dans les modes des verbes. Néanmoins, ils préférèrent la douceur & la cadence, à la clarté de l'oraison, & consultèrent plutôt l'oreille que les règles de la grammaire naturelle. Les Sévarambes en font autant, mais c'est avec beaucoup plus de succès, car ils arrangent leurs mots comme il leur plaît, sans apporter de l'obscurité dans leurs ouvrages, parce que dans leur langue tous les cas des noms, & les personnes des verbes, ont de différentes terminaisons, & ne font point d'équivoque, comme dans le grec & dans le latin, ce qui la rend très-claire & très-facile. Il ont même plus de cas & plus de modes que ces nations anciennes, & leur langage est beaucoup plus distinct, non-seulement à cause des termes qui dérivent les uns des autres, & des prépositions qui marquent précisément, & sans confusion, les diverses actions, & les qualités des choses.

Toutes ces raisons, & le soin qu'ils prennent tous d'apprendre les principes de la grammaire, font qu'ils parlent mieux, & s'expriment plus

nettement qu'aucune nation du monde, d'où l'on peut conclure, qu'ils nous passent autant en beauté de langage, qu'en innocence & en politesse de mœurs, & qu'ils sont, à la religion près, les plus heureux peuples de la terre. Mais, outre les avantages naturels de leur langue sur celle des autres nations, les beaux esprits qui l'ont cultivée, ont extrêmement contribué à son embellissement, &, sur-tout un poëte auquel, à cause de son grand génie, ils ont donné le nom de Khodamias, c'est-à-dire, esprit divin. C'est lui qui a composé la belle ode dont nous avons déja parlé, & qui, tant par cet ouvrage incomparable, que par plusieurs autres pièces excellentes, s'est acquis parmi les Sévarambes, une réputation égale à celle qu'Homere & Virgile s'acquirent, autrefois, parmi les Grecs & les Romains. Son style est pur, clair & naturel, ses pensées justes & spirituelles, & le mouvement de ses vers si merveilleux, qu'il est impossible de les entendre, & de ne pas sentir la passion qu'il veut émouvoir. On peut dire de lui, qu'il étoit véritablement né poëte, puisque dès sa plus tendre jeunesse, il faisoit des vers qui surprenoient les meilleurs esprits de son tems. A l'âge de vingt ans, il fit une pièce de théâtre, qui fut admirée de toute la nation, & qui ne lui acquit pas seulement

la réputation de grand génie, mais qui lui fit auſſi remporter, ſur ſes rivaux, une victoire ſignalée, qui fut ſuivie de la poſſeſſion d'une belle perſonne, qu'il aimoit éperdûment. Je crois que le récit de cette aventure ne ſera pas défagréable au lecteur, puiſqu'elle eſt aſſez ſingulière pour mériter ſon attention.

HISTOIRE DE BALSIMÉ.

Sous le règne de Sévarkhémas, il y avoit à Sévarinde une jeune fille nommée Balſimé, qui, par ſa beauté, ſe faiſoit admirer de tous ceux qui la connoiſſoient. Elle avoit toutes les graces que la nature peut donner à une femme. Avec la beauté du corps, elle poſſédoit toutes celles de l'ame & de l'eſprit, & il ſembloit que le ciel ne l'eût formée que pour faire voir en elle ſon chef-d'œuvre le plus achevé. Si la naiſſance eût pu ajouter quelque choſe à tous ces grands avantages, dans un pays où l'on n'en fait point de cas, Balſimé auroit autant ſurpaſſé toutes les filles de Sévarinde par la nobleſſe de ſon extraction, qu'elle les ſurpaſſoit en mérite & en beauté, car elle étoit du ſang de Sévarias du côté de ſa mère, & avant qu'elle eût atteint ſa dix-huitième année, ſon père fut élevé à la

charge de vice-roi du ſoleil, ſous le nom de Sévarkimpſas, qui, ſur ſes vieux ans, réſigna l'empire à Sévarminas, aujourd'hui règnant. Bien que l'élévation de ce prince donnât un nouveau luſtre à toute ſa famille, néanmoins elle arrêta tout court la fortune de Balſimé, qui, poſſédant tant de charmes, n'auroit pas manqué d'être donnée au vice-roi, s'il n'eût pas été ſon père. Elle ſe vit donc privée, pour jamais, de l'eſpérance de monter ſur le trône, & réduite à la néceſſité de ſe contenter d'un ſujet. Il eſt vrai que, ſi, d'un côté, la fortune de ſon père fut un obſtacle à la ſienne, de l'autre elle lui procura une autre eſpèce de bonheur, qui fut cauſe du grand éclat que ſon mérite & ſes aventures firent, & font encore aujourd'hui parmi les Sévarambes, qui repréſentent ſouvent ſur le théâtre les amours de cette belle perſonne avec Khodamias. Avant que ce poëte eût, par ſes ouvrages, mérité ce nom glorieux, il s'appelloit Franoſcar : il étoit né dans Sévarinde & dans la même oſmaſie, où Balſimé avoit commencé de voir le jour ; ſi bien qu'ils s'étoient vus, dès leur plus tendre enfance, & quoique l'amour n'eût point encore de part à leurs jeux & à leur familiarité, on remarqua pourtant que Franoſcar, avant l'âge de ſept ans, avoit un penchant naturel pour la

petite Balſimé, qui n'avoit que deux ans moins que lui. L'abſence ni l'éloignement ne purent changer cette inclination; car après ſon Stricaſion, & qu'il eût été mis dans une autre oſmaſie que celle où il étoit né, pour y être élevé parmi les autres jeunes garçons de ſon âge, toutes les fois qu'il lui étoit permis d'aller rendre ſes reſpects à ſon père & à ſa mère, il ne manquoit pas de viſiter Balſimé, & de lui apporter quelque préſent de fleurs ou de fruits. Il y avoit, dans une autre oſmaſie, un jeune garçon nommé Néfrida, qui étoit à-peu-près de ſon âge. Ce Néfrida avoit, comme Franoſcar, de l'inclination pour Balſimé, avec qui on le faiſoit ſouvent chanter; car il avoit une voix admirable, & elle l'avoit preſque auſſi belle que lui. Il étoit mieux fait de ſa perſonne que Franoſcar, quoique l'un & l'autre n'euſſent rien d'extraordinaire dans leur mine, & qu'ils fuſſent tous deux d'une taille aſſez médiocre. Mais dans leur tendre enfance, Néfrida ſembloit être le plus aimable des deux, à cauſe des charmes de ſa voix, qui lui attiroient l'amour de toute ſon oſmaſie. Dès qu'il eut atteint l'âge de ſept ans, il fut adopté par l'état, comme tous les autres enfans; mais à cauſe des avantages de ſa voix, il fut élevé parmi ceux qui étoient deſtinés à chanter au temple du ſoleil, les hymnes qu'on

fait à la louange de ce bel aſtre. Balſimé changea, comme lui, d'oſmaſie, quand ſon Stricaſion fut arrivé, ſi bien qu'ils ne ſe voyoient que rarement, & Néfrida n'ayant pas pour elle une auſſi forte inclination qu'avoit Franoſcar, il ne s'empreſſoit pas tant pour lui aller rendre viſite, & pour lui apporter des préſens. Les premières années de leur enfance ſe paſsèrent ainſi innocemment, ſans que l'amour ſe mît de la partie; mais quand Balſimé fut parvenue à ſa quatorzième année, & que ſa beauté, qui croiſſoit tous les jours, l'eût fait admirer de tout le monde, mille cœurs commencèrent à ſoupirer pour elle, & Franoſcar & Néfrida ne furent pas ſeuls à la rechercher. Perſonne n'oſa ſe déclarer ouvertement juſqu'à ce qu'elle eût quinze ans accomplis; parce qu'avant cet âge on ne permet pas aux filles d'écouter les déclarations d'amour, ni aux garçons de leur en faire; mais malgré la ſévérité des loix, l'amoureux Franoſcar crut qu'il ne falloit pas perdre de tems, ni ſouffrir qu'un autre ſe déclarât avant lui. Pour cet effet, il ſongea aux moyens de parler de ſa paſſion à ſa belle maîtreſſe, de la meilleure grace qu'il pourroit, pour prévenir tous ſes rivaux, & s'établir dans ſon cœur, avant aucun autre, ſachant bien que les premières impreſſions ſont ordinairement les plus fortes,

& que l'honneur de ſe dire le premier de ſes amans, lui donneroit un grand avantage par-deſſus tous ſes concurrens. Il avoit remarqué, depuis long-tems, qu'avec une beauté merveilleuſe & des ſentimens généreux, Balſimé avoit l'eſprit délicat, & qu'elle aimoit fort la politeſſe; & comme ces qualités ſont d'elles-mêmes fort aimables, elles avoient autant contribué à l'eſtime & à l'amour qu'il avoit pour elle, que tous les autres charmes de ſa perſonne. Il avoit même prévu qu'il l'emporteroit ſur ſes rivaux, par le moyen de ſes diſcours polis & de ſes beaux ouvrages, & cette conſidération fit qu'il s'attacha avec beaucoup plus d'application, qu'il n'auroit peut-être fait, à l'étude des belles-lettres. Mais quand il ſut que ſa charmante maîtreſſe avoit une paſſion extrême pour la belle poéſie, qu'elle y avoit du naturel, & que même elle ſe mêloit quelquefois de faire des vers, il ne douta plus de la victoire, & il s'appliqua ſeulement aux moyens de la remporter avec éclat.

C'eſt la coutume des jeunes gens de toute la nation des Sévarambes, de faire ſouvent des aſſemblées publiques, pour le divertiſſement, & ſur-tout aux jours qu'on célèbre l'oſparenibon, ou les ſolemnités du mariage. On s'y exerce à divers jeux, & principalement à la danſe, parce

qu'elle eſt plus propre aux deſſeins galans qu'aucun autre exercice, & que, contribuant beaucoup à la ſanté & à la bonne diſpoſition du corps, les loix ne l'ont pas ſeulement permiſe, mais l'ont même commandée. On y tient donc ſouvent le bal, ſoit dans les champs d'autour des villes, ou dans les grandes ſalles des oſmaſies, deſtinées à cet uſage. C'eſt-là qu'on fait ſouvent des aſſemblées de toutes ſortes de gens, mais ſur-tout des filles & des garçons à marier, qui peuvent ouvertement y parler d'amour, & ceux qui s'en acquitttent le mieux, ſont ordinairement les plus loués, parce que ces aſſemblées ſe font plus pour cela, que pour aucun autre deſſein. Si quelque jeune amant a le don de bien danſer ou de bien chanter, ou s'il a l'eſprit de compoſer quelque bel ouvrage à la louange de ſa maîtreſſe, il le peut faire paroître dans ces occaſions; & bien que cette liberté donne ſouvent de la jalouſie aux intéreſſés, ils n'oſeroient la témoigner publiquement, parce qu'on y agit ſans malice, & avec une franchiſe & une ſimplicité, qu'on ne voit nulle part ailleurs. Franoſcar avoit un couſin, qui, ayant paſſé ſa dix-huitième année, ſe trouvoit ſouvent, dans ces aſſemblées, pour y faire une maîtreſſe, & tâcher d'acquérir les bonnes graces de celle qu'il trouveroit la plus

à ſon gré. Il étoit bien fait de ſa perſonne, il avoit de la franchiſe & du courage autant que tout autre, mais un eſprit médiocre. C'étoit là le partage du parent de Franoſcar; c'eſt pourquoi il l'employoit quelquefois pour faire des vers & des chanſons à la louange des filles dont il vouloit acquérir les bonnes graces, ce qui ne lui réuſſiſſoit pas; car bien que ces vers fuſſent fort jolis, qu'on fît ſemblant de croire qu'ils étoient de ſa façon, & qu'on prît plaiſir à les lui faire réciter, néanmoins perſonne ne le croyoit aſſez habile pour les avoir compoſés, parce que ſes diſcours n'en ſoutenoient nullement le caractère. On fit long-tems des recherches pour en découvrir le véritable auteur, mais ce fut en vain; car Franoſcar ſe cachoit ſi bien, & tenoit le commerce qu'il avoit avec ſon couſin, ſi ſecret, qu'on ne put jamais s'en appercevoir. Comme il étoit fort jeune, & que les marques qu'il avoit données de ſon eſprit n'avoient paru qu'à ſes précepteurs, on ne penſa jamais qu'il fût l'auteur de tous ces petits ouvrages, où brilloit une pointe & une netteté d'eſprit, qu'on ne pouvoit jamais attribuer à ſon couſin, quoiqu'il s'en fît honneur, & ſe vantât de les avoir faits. Un jour de ſolemnité, & dans une aſſemblée où devoient ſe trouver beaucoup de jeunes gens, entr'autres la ſœur

aînée de Balsimé, Franoscar donna le portrait en vers de cette jeune beauté, à son cousin, pour le lire devant la compagnie, quand il verroit l'occasion favorable. Celui-ci prit assez bien son tems, & lut cet ouvrage devant l'assemblée, avec un succès merveilleux. Tout ce qu'il avoit fait voir auparavant n'étoit rien, en comparaison de ce portrait. On y voyoit briller tant d'esprit & de politesse, & la charmante Balsimé y étoit si naïvement dépeinte, sous le nom de Labsinemis, que ceux qui la connoissoient s'écrièrent tous à-la-fois, c'est la vive peinture de la jeune Balsimé. Cet ouvrage fut admiré de tout le monde, & l'on tâcha, plus que jamais, d'en découvrir le véritable auteur, mais on ne put reussir dans cette recherche. La charmante personne qui étoit l'original de ce portrait, ne manqua pas d'être avertie de ce qui s'étoit passé dans cette assemblée, &, comme elle étoit fort sensible à la gloire, elle se sentit agréablement flattée de celle que lui avoit procuré cette aventure. Elle souhaita passionnément de connoître l'auteur d'un ouvrage, qui faisoit si publiquement éclater les charmes de sa beauté, avant même qu'elle fût parvenue à sa perfection. Franoscar, qui ne manquoit pas d'espions, sut dans peu de tems tout ce qui se passoit dans son ame, & voyant que l'occasion

étoit telle qu'il avoit ſouhaitée, il lui envoya, dans un bouquet de fleurs, un ouvrage en vers, qui repréſentoit ſi bien l'état de ſon cœur & de ſa paſſion, & lui déclaroit ſon amour en des termes ſi tendres & des paroles ſi touchantes, que la jeune Balſimé ne put s'empêcher d'en être touchée, & de concevoir une eſtime toute particulière pour un amant, qui lui faiſoit ſa déclaration d'une manière ſi délicate & ſi glorieuſe pour elle. Mais, parce qu'elle n'étoit pas d'un âge à recevoir ſes ſoins, elle ſe contenta de ſavoir qu'il l'aimoit, & qu'il étoit le véritable auteur de ſon portrait en vers, ſans qu'elle le déclarât à perſonne, & ſans même témoigner à Franoſcar qu'elle en eût aucune connoiſſance. Cependant Néfridas, ſon autre amant, ſe ſentit touché d'une eſpèce de jalouſie, de voir qu'un autre que lui eût ſi publiquement obligé Balſimé, & fait voir l'eſtime & la paſſion qu'il avoit pour elle, avant qu'il lui fût permis de ſe déclarer. Il vit, par cette conduite, qu'il avoit un rival redoutable, & qui, ſelon toutes les apparences, lui diſputeroit fortement le cœur du bel objet qui les enflammoit tous deux. Mais comme ce rival ne paroiſſoit pas, & qu'il s'imagina que perſonne n'étoit ſi avant que lui dans l'eſtime de Balſimé, à cauſe de leur longue familiarité, il ſe flatta de cet eſpoir, qu'elle ne

lui préféreroit perſonne, quand il lui auroit dit ouvertement la tendre paſſion qu'il avoit pour elle. Et pour faire voir qu'il prenoit beaucoup de part à ſa gloire, & qu'il n'avoit point de plus forte envie, que celle d'y contribuer de toute ſa puiſſance, il mit le portrait que ſon rival avoit fait d'elle, en muſique, & le chanta d'une manière ſi raviſſante, dans une aſſemblée, où l'on diſputoit de la gloire de bien chanter, qu'il gagna hautement le prix qu'on y deſtinoit au vainqueur. Après cette victoire, où les muſiciens les plus fameux de Sévarinde furent vaincus par ce jeune homme; il fut porté ſur un char de triomphe, de l'amphithéâtre, au temple du ſoleil auquel il offrit un ſacrifice de parfums, ſelon la coutume, puis il ſe fit porter à l'oſmaſie, où demeuroit Balſimé, & mit à ſes pieds le prix qu'il avoit gagné, pour lui témoigner publiquement ſon eſtime & ſon amour. Ce ſacrifice éclatant remplit toute la ville, & dans peu de tems toute la nation de la renommée de Balſimé : tout le monde y parloit de ſon bonheur, de ſa beauté, & avant ſa quinzième année, elle effaçoit déjà toutes les belles de ſon tems. Le vice-roi même la voulut voir, tout âgé qu'il étoit, & ſouhaita, vraiſemblablement d'être plus jeune pour la pouvoir poſſéder.

Peu de tems après elle entra dans ſa quin-

zième année, & ſe vit dans la liberté de ſouffrir tous ceux qui lui rendroient des ſoins, & de choiſir entr'eux celui qui ſe rendroit le plus digne de ſon eſtime. Franoſcar & Nefrida, comme ſes premiers amans, crurent que perſonne ne pouvoit raiſonnablement leur diſputer le cœur de leur belle maîtreſſe, mais ils ſe trompèrent tous deux dans leurs conjectures; car après avoir vu rejetter un grand nombre de pretendans, enfin il en vint un qui penſa les perdre tous deux. C'étoit un jeune-homme le mieux fait de ſa perſonne qu'il y eût dans toute la nation, & qui, par les avantages du corps, ſembloit être le ſeul digne de l'incomparable Balſimé. Dès le moment qu'il parut à ſes yeux, elle fut ſurpriſe de ſa bonne mine, & ne put s'empêcher de l'aimer; ſi bien que dans un inſtant il fit plus de progrés dans ſon jeune cœur, que les deux autres n'en avoient fait dans deux années de recherche & de ſervice. Ils s'en apperçurent bientôt l'un & l'autre, & ce fut alors que le poëte & le muſicien commencèrent à ſentir les épines d'un amour, dont ils n'avoient encore vu que les roſes. Cela fit qu'ils s'unirent fortement tous deux pour ruiner leur rival; mais tant que leur maîtreſſe ne le connut que de vue, tous leurs efforts furent inutiles. Pendant quelque tems elle ne ſongeoit qu'à

qu'à lui, elle ne parloit que de lui, & rien ne lui plaiſoit que lui ; & voyant qu'il ne s'empreſſoit pas aſſez pour lui rendre des ſoins, elle en ſoupira, elle en gémit, & ſi la pudeur ne l'eût retenue, elle l'auroit été trouver elle-même, pour lui découvrir ſon amour. Tels furent les commencemens de ſa paſſion, à laquelle ſon nouvel amant ne répondoit que froidement ; ce qui la mettoit au déſeſpoir, & lui fit d'abord croire qu'il aimoit ailleurs, ou qu'il ne l'eſtimoit pas aſſez. Dans cette penſée, elle fit tous ſes efforts pour découvrir ſes intrigues : mais, après une exacte recherche, elle reconnut enfin que ce bel homme, qu'elle & pluſieurs autres filles aimoient éperdument, n'étoit qu'un beau corps ſans ame, qui aimoit toutes celles qui lui témoignoient de l'amitié, & qui étoit toujours pour la dernière qui lui parloit.

Balſimé, qui faiſoit beaucoup de cas de l'eſprit & qui en avoit infiniment, fut extrêmement mortifiée, quand elle connut que ſon nouvel amant en avoit ſi peu, & cette connoiſſance contribua beaucoup à modérer l'ardeur qu'elle avoit pour lui : mais elle ne fut pas capable d'effacer de ſon ame toutes les impreſſions que ſa bonne mine y avoit faites.

Dans cet état, elle ſe voioit également par-

tagée entre ſes trois amans : l'un la captivoit par ſa bonne mine, l'autre par les charmes de ſa voix, & le troiſième par la douceur de ſes paroles pleines d'eſprit & de politeſſe. Quelquefois les plaiſirs qu'elle prenoit avec tous les trois ſuccèdoient l'un à l'autre, & il arrivoit qu'après qu'elle avoit ſatisfait ſes yeux ſur le viſage du premier, elle ſe laiſſoit ravir l'oreille aux divins concerts du ſecond, & enfin, lorſqu'elle commençoit à ſe laſſer de ces deux, elle ſoupiroit pour la converſation ingénieuſe de Franoſcar, en qui elle trouvoit des charmes dont ſon eſprit ne ſe laſſoit jamais. Elle étoit d'autant plus ſenſible à ces plaiſirs, qu'elle uniſſoit en ſa perſonne les trois grands avantages qui les rendoient conſidérables, & ce n'étoit pas ſans chagrin qu'elle voyoit partagées en trois hommes différens, les qualités qu'elle auroit bien voulu trouver en un ſeul amant.

Cependant le vice-roi, venant à mourir, toute la nation fut occupée du choix d'un ſucceſſeur; & le ſort étant tombé ſur le Sévarobaſte Kimpſas, père de Balſimé, il ſe vit élevé ſur le trône du ſoleil, & fut nommé, Sévarkimpſas.

Cette haute dignité donna un nouvel éclat à toute ſa famille, &, dans un autre païs que

dans Sévarambe, elle auroit pu détruire les eſpérances des trois amans de Balſimé : mais, quoique cette élection inſpirât à nos trois amans un nouveau reſpect pour leur maîtreſſe, bien loin de les éloigner du doux eſpoir de la poſſéder, elle les délivroit de la crainte que la mort du dernier vice-roi leur avoit donnée ; car ne ſachant pas qui lui devoit ſuccéder, ils avoient eu tous trois, & ſur-tout l'amoureux Franoſcar, une juſte appréhenſion que le nouveau lieutenant du ſoleil, uſant de ſon droit & de ſon autorité, ne leur ravît pour jamais le bel objet de leur amour. Mais quand il virent que le père de Balſimé devoit régner, toutes leurs craintes ſe diſſipèrent de ce côté-là, & ils n'eurent plus rien à vaincre que l'irréſolution de leur aimable maîtreſſe. Franoſcar & Néfrida, quoique rivaux, ſe connoiſſant depuis leur enfance, ayant tous deux du mérite & s'étant vus preſque ruinés par le troiſième amant de Balſimé, s'étoient fortement unis, & vivoient dans une étroite amitié, ſans ſe porter aucune envie, chacun des deux ſouhaitant de voir heureux ſon ami par la jouiſſance de ſa maîtreſſe, s'il ne la pouvoit poſſéder lui-même. Ils agiſſoient tous deux de concert en diverſes rencontres ; &, lorſque le poëte avoit compoſé quelque bel ouvrage,

le muſicien ne manquoit pas d'y ajouter *les* charmes de la muſique. Et comme ils étoient tous deux, chacun dans ſon art, les plus excellens de toute la nation, ils remportoient toujours les prix deſtinés au plus habile poëte, & au plus excellent muſicien. Cela flattoit agréablement la belle Balſimé, dont les louanges voloient de toutes parts avec éclat dans les beaux ouvrages de ces deux génies extraordinaires. Ils convinrent tous deux d'en compoſer un à la louange du nouveau vice-roi, & d'acquerir par là ſon eſtime & ſa faveur; ce qu'ils firent d'une manière fort éclatante: car, comme dans ces occaſions, tous ceux qui excellent dans les belles-lettres, & dans les beaux arts, ont accoutumé de ſe ſurmonter eux-mêmes, pour s'acquerir l'eſtime du ſouverain & de toute la nation, & pour gagner, par quelque beau chef-d'œuvre, la récompenſe qu'on donne au mérite, ces deux illuſtres rivaux vainquirent hautement tous ceux qui osèrent leur diſputer le prix de la gloire. Franoſcar mit en beaux vers l'oraiſon du ſoleil, que Sévarias avoit autrefois faite en proſe, & Néfrida la chanta ſi mélodieuſement, que tous ceux qui l'ouirent en furent ravis. Ils ajoutérent à cette oraiſon l'éloge du nouveau vice-roi, & le louèrent de ſi bonne grace, qu'ils

acquirent, l'un & l'autre, ſon eſtime & ſa faveur. Après cela, ils furent menés de l'amphitheatre au temple ſur un char de triomphe, & quand ils eurent, ſelon la coutume, offert au ſoleil un ſacrifice de parfums, ils ſe firent porter chez Balſimé, & tous deux lui offrirent les prix qu'ils avoient remportés.

Ces témoignages éclatans de leur paſſion la flattoient agréablement, & lui inſpirant quelque mépris pour ſon autre amant, qu'elle voyoit vivre ſans gloire, la faiſoient pencher peu-à-peu vers ces deux-ici, bien que de tems en tems la bonne mine du premier, fît le principal objet de ſes déſirs. Elle flotta de cette manière, ſans pouvoir ſe déterminer, juſques au tems ordonné par les loix, pour ſe déclarer en faveur d'un ſeul amant, à l'excluſion de tous les autres. Franoſcar & Néfrida, qui regardoient ce jour comme celui qui devoit décider de leur bonne ou mauvaiſe fortune, s'unirent plus fortement que jamais, pour faire exclure leur rival, & pour faire déclarer l'irréſolue Balſimé en faveur du poëte ou du muſicien. Franoſcar compoſa dans cette vue un poëme qu'il appella le prix du mérite, &, par la faveur de ſes amis, il obtint un ordre du vice-roi pour faire repréſenter cette pièce par les perſonnes intéreſſées. Balſimé devoit être

la récompenſe du vainqueur & devoit elle-même juger du mérite des acteurs. Toute la pièce rouloit ſur les avantages de la muſique & ſur la gloire de la poéſie & du bel eſprit; les trois amans y jouèrent chacun ſon rôle, & Franoſcar leur fournit, de bonne foi, tout ce qu'on pouvoit dire, à l'avantage de leur ſujet. Le premier, qui étoit auſſi bien fait qu'un jeune homme le puiſſe être, parla avant les deux autres, & dit de ſi belles choſes à ſa maîtreſſe, que, s'il eût eu le don de les prononcer de bonne grace, & d'animer ſes paroles, par les geſtes & par le ton de la voix, on croit qu'il auroit emporté, dès la première attaque, un cœur qui étoit déja tout diſpoſé à le choiſir: mais comme il avoit peu d'eſprit, il dit les choſes d'une manière ſi fade & ſi peu animée, qu'elles perdirent toute leur force dans ſa bouche, & donnèrent à ſon juge le déſir d'écouter ſon ſecond amant. Celui-ci prenant ce tems favorable, chanta devant ſa maîtreſſe, avec tant de grace & fit ſi bien éclater les avantages de ſon art par ſes paroles, par ſes geſtes & par les charmes de ſa voix, qu'il effaça de l'eſprit de Balſimé preſque toutes les impreſſions que ſon rival y avoit faites.

Au muſicien ſuccèda le poëte, qui dit des choſes ſi ſpirituelles à la louange de la poéſie,

qu'il ravit tous les assistans. Il fit ensuite un discours à sa maîtresse pour lui représenter son amour, sa constance & sa fidélité, & lui peignit si bien la grandeur de sa passion, que se laissant enfin toucher à ses prières & persuader à ses raisons; & voyant que le vice-roi, & tout le peuple faisoit des acclamations en faveur de Franoscar, elle lui donna la main en signe de préférence. Ensuite elle monta avec lui sur le char de triomphe, alla de l'amphithéatre au temple, d'où, après qu'ils eurent fait leur sacrifice à l'astre de la lumière, ils se firent porter dans tous les principaux endroits de la ville, où, de tous côtés, ils entendirent les acclamations & les applaudissemens du peuple.

Peu de tems après, le jour de leur osparenibon étant arrivé, ils furent tous deux unis par les liens d'un légitime mariage. Franoscar, après avoir gagné pendant dix ans tous les prix de la poésie, composa la belle ode dont nous avons parlé à la louange de Sévarias, & mérita, par cet ouvrage incomparable, le nom glorieux de Khodamias, c'est-à-dire, esprit divin; il monta dans la suite de degré en degré, jusqu'à la dignité de Sévarobaste, & quand la belle Balsimé eut perdu le premier éclat de sa jeunesse & de sa beauté, & les charmes de sa voix, elle reconnut mieux que jamais que

les avantages de l'esprit étant plus solides & plus durables que ceux du corps, méritent aussi de leur être préférés.

Voila l'histoire des amours du poëte Khodamias, si fameux parmi les Sévarambes & de la belle Balsimé, dont la mémoire ne se perdra jamais, & qui vraisemblablement passera de père en fils dans toute la postérité, tant que la langue des Sévarambes & le prix du mérite fait par Franoscar dureront. On représente cette pièce de cinq en cinq ans, & je l'ai vue moi-même représenter deux fois avec un plaisir extrême.

Après avoir rendu compte de ce que j'ai jugé le plus digne de remarque dans cette heureuse nation, il ne me reste qu'à dire quelque chose de la manière dont nous vécûmes dans notre osmasie, pendant tout le tems que je demeurai à Sévarinde; & des moyens dont je me servis ensuite pour quitter ce pays & pour passer en Asie. J'ai déja dit qu'on nous avoit logés tous ensemble dans une osmasie, & qu'on m'en avoit fait Osmasionte, que la plupart de mes gens étoient employés aux bâtimens, que quelques-uns avoient des offices dans le logis qui les occupoient, & qu'ainsi chacun travailloit à des heures réglées dans l'emploi qu'on lui avoit donné. Nous avions aussi des femmes

eſclaves, car pour les libres il ne nous étoit pas permis d'en avoir, excepté celles que nous avions amenées de Hollande. Nous eûmes pluſieurs enfans d'elles, & nous les élevâmes juſqu'à l'âge de ſept ans; après quoi, par une grace ſpéciale, ils furent adoptés par l'état comme ceux des Sévarambes.

Mais cela ne ſe fit pas ſans difficulté. Sévarminas aſſembla ſon conſeil ſur cette matière, & la choſe fut débattue de part & d'autre. Les uns diſoient que nous étions étrangers & une génération maligne; que nous étions petits de ſtature & d'une foible conſtitution, & qu'il n'étoit nullement convenable de nous mêler avec les Sévarambes, de peur que ce mélange de notre ſang avec le leur, n'y apportât du changement & de la corruption. Ceux qui étoient pour nous, diſoient au contraire que, bien que nous fuſſions étrangers, nos enfans ne l'étoient pas, puiſqu'ils étoient nés dans le pays & ſous la protection des loix; & que ce ſeroit faire une injuſtice à ces pauvres innocens, & les priver de leur droit naturel, que de les ſéparer des autres. Ils ajoutoient que nos mœurs avoient été paſſablement bonnes, depuis que nous avions vécu parmi eux, & que nous nous étions fort bien accommodés aux coutumes du pays; que véri-

tablement nous étions foibles & petits, mais que la plupart de nos enfans étant nés dans Sévarinde, de mères fortes & robuſtes, ils ſembloient déja promettre qu'ils deviendroient un jour grands, puiſſans & vigoureux comme elles. On diſoit d'ailleurs que, puiſqu'ils étoient élevés parmi les jeunes gens de la ville, il y avoit lieu d'eſpérer qu'ils recevroient comme eux les mœurs & les habitudes honnêtes du pays. Qu'on avoit heureuſement fait cette expérience dans les Parſis, lors même que l'Etat étoit encore tout nouveau & peu aſſuré, quoiqu'ils fuſſent plus conſidérables que nous en nombre & en autorité. Qu'ainſi il n'y avoit rien à craindre du côté de nos enfans ni de notre ſang, parce que la plupart des hommes n'étoient méchans qu'à cauſe du mauvais gouvernement de leur pays, & des mauvais exemples qu'ils y voyoient dès leur enfance. Sermodas plaida fortement notre cauſe, & la gagna; ſi bien que nos enfans furent reçus & adoptés par l'état, comme les autres, ſans aucune différence.

Il eſt preſque incroyable combien la conſtitution de nos corps changea dans trois ou quatre ans de tems, par la ſobriété, par l'exercice modéré, par les divertiſſemens que nous mêlions à notre travail, ou par le peu de

ſouci que nous avions des choſes de la vie. Nos hommes & nos femmes rajeûnirent preſque tous, & devinrent beaucoup plus forts & plus vigoureux qu'ils n'étoient auparavant. Quelques-unes de nos Hollandoiſes qui n'avoient jamais pu avoir des enfans en Hollande, devinrent fertiles à Sévarinde. Nous vivions ſans chagrin & ſans ſouci, & ne ſongions qu'à nous divertir, quand nous avions fini notre travail. La danſe, la muſique, la promenade, les ſpectacles publics que nous voyions de tems en tems, & tous les autres divertiſſemens qui ſont en grand nombre en ce pays-là, nous occupoient agréablement & rendoient joyeux & ſociables les plus mélancoliques d'entre-nous. Au commencement nous eûmes preſque tous la fièvre, & même quelques-uns en moururent, mais après cela nous nous portâmes le mieux du monde, & il ſembloit que cette maladie eût conſommé toutes les mauvaiſes humeurs de notre corps.

Nous converſions familièrement avec les Sévarindiens, qui, au commencement, ne pouvoient ſe tenir de rire, quand ils voyoient quelques petites gens que nous avions parmi nous, & quand ils leur entendoient prononcer leur langue Hollandoiſe, qu'ils comparoient au langage des chats & des chiens. Ils nous

faiſoient pluſieurs queſtions touchant notre continent, nous demandoient ſi notre pays étoit auſſi beau que le leur, ſi les hommes & les femmes y étoient tous bâtis comme nous, à quoi ils ajoutoient pluſieurs autres queſtions de cette nature. Après cela, ils exaltoient les loix & les coutumes que Sévarias leur avoit laiſſées, & concluoient que toutes les autres nations étoient miſérables & aveugles auprès de la leur; en quoi ils avoient ſans doute raiſon. Ils nous traitoient avec beaucoup de douceur, & pour moi j'étois fort civilement reçu parmi les plus grands, & je converſois familièrement avec eux. J'étois même quelquefois introduit chez le vice-roi avec qui j'ai eu trois ou quatre converſations, ce qui me faiſoit beaucoup conſidérer & me donnoit entrée chez tous les magiſtrats. Quelquefois j'allois à la chaſſe avec eux, & j'y menois quelques-uns de mes gens, entr'autres Van-de-Nuits, qui s'étant malheureuſement trouvé devant un ours qu'on avoit bleſſé, fut déchiré par cet animal furieux avant que de pouvoir être ſecouru. Cet accident nous cauſa une grande affliction à tous, & principalement à moi, qui l'aimois beaucoup, & qui le regardois comme le plus fidèle de tous mes amis, & le plus digne de mon amitié. Il laiſſa deux femmes & cinq

enfans, qui, à ce que je crois, ſont encore en vie.

Il y avoit un certain Sévarobaſte, nommé Calſimas, qui me prit en amitié, & qui me faiſoit ſouvent aller chez lui, où il me faiſoit même manger à ſa table. Il avoit voyagé en Perſe, dans les Indes & dans la Chine, mais il n'avoit jamais été vers l'occident de notre continent; & comme il étoit fort curieux d'en ſavoir des nouvelles, & que j'étois plus capable de lui en dire que pas un de notre compagnie, il ſe plaiſoit fort à s'entretenir avec moi, & me contoit à ſon tour ce qu'il avoit remarqué dans ſes voyages, & les aventures qu'il avoit eues. Quelquefois il nous venoit voir à notre oſmaſie, & ſouvent il me menoit à la campagne pour prendre le divertiſſement de la chaſſe, de la pêche, & des autres plaiſirs des champs. Cette familiarité fréquente me fit acquérir ſon amitié, de ſorte que j'étois un de ſes plus grands favoris.

Ce fut auſſi par ſon moyen que j'obtins permiſſion de retourner en Europe, ce qui nous avoit déja été refuſé. Car après avoir demeuré près de quinze ans dans ce pays-là; un violent deſir de revoir ma patrie s'empara de mon cœur, malgré toute ma raiſon. J'y réſiſtai fort long-tems, mais voyant qu'on alloit envoyer

un vaiſſeau en Perſe, où l'un des enfans de Calſimas devoit s'embarquer, je ne pus plus arrêter l'impétuoſité de mes deſirs, & je ne ſongeai qu'aux moyens de les ſatisfaire. Le conflit qu'il y avoit eu long-tems entre mon cœur & ma raiſon, avoit fait impreſſion ſur mon corps, j'en avois maigri, & mon humeur aſſez gaie, étoit devenue ſombre & mélancolique. Calſimas s'en apperçut, & m'en demanda la cauſe. Je tâchai quelque tems de la lui cacher, mais enfin je fus contraint de la lui dire ingénument ſur la promeſſe qu'il me fit de me ſervir dans mon deſſein. Quand il ſut le ſujet de mon chagrin, il tâcha de l'adoucir par pluſieurs bonnes raiſons : mais ayant appris que je m'en étois objecté de ſemblables, à moi-même, ſans pouvoir vaincre ma paſſion, & que mon eſprit s'oppoſoit vainement aux mouvemens de mon cœur; il me promit de faire pour moi ce qu'il pourroit, afin d'obtenir du conſeil la liberté de m'en retourner, ſous promeſſe de revenir avec la femme & les enfans que j'avois laiſſés en Hollande, comme je le lui faiſois accroire, pour avoir un juſte prétexte de revenir en Europe. Il eſt bien vrai que c'étoit mon véritable deſſein, & que, depuis que je ſuis en Aſie, je ſens croître en moi le deſir de retourner à Sevarinde, pour y paſſer le reſte

de mes jours, quand j'aurai ſatisfait au violent deſir que j'ai de revoir ma patrie, & d'y prendre avec moi une perſonne qui m'eſt fort chère, ſi je la trouve encore en vie. Et mon deſir eſt d'autant plus juſte & raiſonnable, qu'outre les avantages de ce pays, j'y ai laiſſé trois femmes & ſeize enfans, qui, à ce que je crois, vivent tous encore, & que je n'aurois pas laiſſé pour un moment, ſi l'envie de joindre à leur nombre le premier fruit de mes amours ne m'y eût fortement ſollicité.

Cependant Calſimas voyant les apprêts qu'on faiſoit pour envoyer des gens en Perſe, & ſachant que la paſſion de faire ce voyage s'augmentoit tous les jours en moi, fit tous ſes efforts pour obtenir du vice-roi la permiſſion que je demandois. Il y trouva beaucoup de difficultés, & la choſe n'auroit jamais réuſſi, comme il me le fit comprendre depuis, ſi on l'eût miſe en délibération dans le conſeil. Mais il para ce coup, & ſut ſi bien toucher le cœur de Sévarminas, qu'à ſa prière & par un mouvement de pitié qu'il eut pour moi, il me permit de m'embarquer ſecrètement avec le fils de Calſimas & ſes compagnons, après m'avoir fait promettre de revenir & de ne point parler de leur nation aux peuples de notre continent.

Dans le même tems que nous devions partir,

il y avoit des vaiſſeaux prêts pour aller faire de nouvelles découvertes dans la mer intérieure, dont nous avons déja parlé. Je fis accroire à mes gens que je voulois aller faire un voyage dans cette mer par pure curioſité, & laiſſant mon lieutenant Deveſe à ma place, je pris congé d'eux, non ſans beaucoup de larmes & de ſoupirs. Mes femmes s'opposèrent tant qu'elles purent à mon deſſein, mais voyant que j'étois inébranlable, elles ſe conſolèrent dans l'eſpérance de mon retour.

Je partis donc de Sévarinde l'an 1671, & avant que de paſſer les montagnes, j'allai voir le vallon de Stroukaras dont j'ai déja fait la deſcription. Enſuite ayant repaſſé les montagnes par où nous étions venus, j'arrivai à Sporounde avec ma compagnie, où j'avois pour principal ami le fils de Calſimas, nommé Bakinda, jeune homme d'environ trente ans, fort ſage & fort prudent.

A Sporounde je vis quelques-unes de mes anciennes connoiſſances, comme Carchida qui s'appelloit alors Carchidas, à cauſe de la nouvelle dignité de Deroſmaſiontas, qu'il avoit acquiſe dans Sporounde. Albicormas étoit mort deux ans auparavant, après avoir réſigné ſon gouvernement au Sévarobaſte Galokimbas, que le vice-roi avoit envoyé pour gouverner à ſa place.

place. Bénoſcar demeuroit encore dans les îles, & avoit l'emploi qu'avoit Carchida lorſque nous y paſſâmes la première fois.

Quand nous eûmes demeuré quelques jours à Sporounde, nous deſcendîmes par eau juſqu'au lac de Sporaskompſo, où nous trouvâmes un vaiſſeau d'environ trois cens tonneaux qui nous attendoit. Nous y montâmes, moi vingt-cinquième, outre l'équipage; & notre navire fut remorqué par trois galiotes juſqu'à la mer; car il faiſoit un ſi grand calme que nous ne pouvions nous ſervir de nos voiles. Nous ne ſortîmes pas par la baye où Maurice étoit entré, mais par un autre canal tirant ſur l'orient, qui mène tout droit du lac à la mer. L'océan étoit fort calme quand nous y entrâmes, & nos galiotes furent obligées de nous remorquer plus de vingt lieues en mer avant que nous puſſions trouver du vent. J'appris qu'elle étoit toujours calme dans cette ſaiſon pendant un mois ou deux, mais que tout le reſte de l'année elle étoit pleine d'orages & de tempêtes tout le long de ces côtes. Deux jours après le départ de nos galiotes, il ſe leva un petit vent de ſud-oueſt, qui, ſe rafraîchiſſant peu-à-peu, nous pouſſa vers la haute mer ſans aucune violence, quoiqu'avec aſſez de force & de vîteſſe, durant l'eſpace de cinq jours. Au ſixième, il ceſſa

de souffler, & nous fûmes obligés de prendre un autre vent de côté, qui nous poussa pendant sept ou huit jours vers le lieu où nous tendions. Alors nous nous servîmes encore d'un autre vent, & ainsi changeant de tems en tems, nous arrivâmes enfin sur les côtes de la Perse, soixante-huit jours après notre départ de Sporounde.

Là nos voyageurs se distribuèrent de deux en deux & prirent tous des routes diverses, après être convenus du tems de leur retour. Par bonheur Bakinda & son camarade, nommé Foniscar, après avoir changé de nom, & pris des noms Persans, tirèrent du côté d'occident, & je les accompagnai jusqu'à Hispahan, ville capitale de la Perse. Après y avoir demeuré quelque tems avec eux, je leur demandai congé pour faire mon voyage d'Europe. Je l'obtins sans peine, si bien que profitant de l'occasion de la caravane, je me mis en chemin pour continuer mon voyage. Je vis en passant toutes les villes qui étoient sur notre route, dont je ne parlerai point ici, parce que plusieurs en ayant fait la description depuis long-tems, elles sont connues de tous les curieux.

Pour abréger donc un discours qui pourroit être ennuyeux, je me contenterai de dire qu'enfin j'arrivai à la ville de Smyrne en bonne

ſanté, où j'eſpère de m'embarquer bientôt dans la flotte de Hollande qui doit partir au premier jour.

Voilà ce que nous avons tiré des mémoires du capitaine Siden, que nous avons mis dans le meilleur ordre qu'il nous a été poſſible, ſans y rien ajouter que ce qui étoit néceſſaire pour lier les matières & leur donner une forme d'hiſtoire, que l'on pût lire ſans peine dans un livre entier, & non pas en fragmens comme nous les avons trouvés. Il y a quelque lieu de croire que l'auteur étoit incertain s'il la publieroit ou non, parce que ſes papiers étoient plus écrits en forme de mémoires pour ſon uſage particulier, que pour un uſage public. Et cela paroît d'autant plus, qu'il n'y a pas ſpécifié toutes choſes comme une hiſtoire le demanderoit, & qu'il a abrégé certains endroits où il ſemble qu'il auroit dû s'étendre davantage, & paſſé ſous ſilence pluſieurs choſes qu'il auroit fallu décrire dans une hiſtoire exacte & complette. Il promet même en certains endroits d'expliquer des choſes dont il ne parle plus enſuite, comme des épithètes du ſoleil, & quelques autres matières. Néanmoins il en dit aſſez pour en faire un corps d'hiſtoire tel que nous le donnons au public.

Nous eſpérons que le lecteur en ſera content, puiſque c'eſt tout ce que nous lui avons pu donner, & que peut-être il y trouvera du plaiſir & de l'utilité.

Fin du cinquième volume.

TABLE
DES VOYAGES IMAGINAIRES.
TOME CINQUIEME.

HISTOIRE DES SÉVARAMBES.

Avertissement de l'Editeur, page
Introduction, xj
Histoire des Sévarambes, première partie, 1
Seconde partie, 80
Troisième partie, histoire de Sévarias, 171
Oraison de Sévarias, 219
Khomédas, deuxième vice-roi du soleil, 245
Brontas, troisième vice-roi du soleil, 255
Dumistas, quatrième vice-roi du soleil, 256
Sévaristas, cinquième vice-roi du soleil, 258
Khémas, sixième vice-roi du soleil, 260
Kimpsas, septième vice-roi du soleil, *ib.*
Minas, huitième vice-roi du soleil, 262
Des loix, mœurs & coutumes des Sévarambes d'aujourd'hui, *ib.*
De l'éducation des Sévarambes, 277
Quatrième partie : des mœurs & coutumes particulières des Sévarambes, 280

De la manière dont on exerce la justice parmi les Sévarambes, 318
De la milice des Sévarambes, 329
De la cour du vice-roi du soleil, 339
Description du temple du soleil, & de la religion des Sévarambes, 354
De la religion des Sévarambes d'aujourd'hui, 378

Cinquième partie, 405
Histoire d'Ahinomé & de Dionistar, 409
De la fête appellée Khodimbasion, 443
Oraison du grand dieu, 445
De l'érimbasion, ou fête du soleil, 459
Du sévarision, 461
De l'osparénibon, ou solemnité du mariage, 462
Du stricasion, 463
Du némarokision, 465
De la langue des Sévarambes, 467
Histoire de Balsimé, 486

Fin du tome cinquième.